

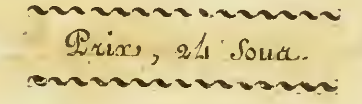
LA PIECE QUI N'EN EST PAS UNE,

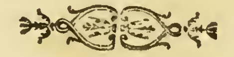
DIALOGUE ANALOGUE AUX PROLOGUE ET EPILOGUE;

PAR

MM. Ge. DUVAL, BONEL ET SERVIERES.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Montansier-Variétés, le 17 Germinal an IX.





A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE RÉGISSEUR.	*M. Guibert.*
UN ACTEUR.	*M. Duval.*
UN AUTEUR de Montansier, sous le nom de RICHELET.	*M. Aubertin.*
UN DÉPUTÉ du Théâtre de la rue de Chartres.	*M. Xavier.*
UN GARÇON DE THÉATRE.	*M. Vauxdoré.*
UN PETIT-MAITRE.	*M. Veniard.*
UNE DAME.	*Mlle. Joly.*
UN FORT DE LA HALLE.	*M. Dufresnoy.*
UN BATELIER.	*M. Tiercelin.*
UN INTERLOCUTEUR.	*M. Alexandre.*
UN SECOND.	*M. Darancourt.*
UN TROISIÈME.	*M. Hugot.*
UNE ACTRICE.	*Mme. Rebory.*

(Tous distribués dans la salle : du Petit-Maitre à l'Actrice.)

La Scène se passe au Théâtre Montansier-Variétés.

N. B. Le Batelier, le Petit-Maître et la Dame, sont tous trois dans une loge, aux premières, au lever de la toile ; les deux hommes sur le devant.

AVIS.

Tous les Exemplaires, non signés par l'Editeur, seront réputés contrefaits.

LA PIECE
QUI N'EN EST PAS UNE.

SCENE PREMIÈRE.

LE RÉGISSEUR, LE GARÇON, *qui, au lever du rideau, achève sa ronde dans les coulisses, une sonnette à la main.*

LE RÉGISSEUR, *accourant.*

QUE diable fais-tu là?

LE GARÇON.

Vous l'entendez bien, je sonne.

LE RÉGISSEUR.

Je sonne.... je sonne! Et pourquoi donc faire?

LE GARÇON.

Dame! pourquoi faire qu'on sonne? Pour appeler les acteurs ordinairement.

LE RÉGISSEUR.

Eh bien! où sont-ils? Je n'en vois pas un.

LE GARÇON.

Ni moi non plus.

LE RÉGISSSEUR.

Et ce nigaud qui va faire lever la toile! (*au Public.*) Messieurs, je vous demande pardon; vous voyez que c'est un mal-entendu: ayez la complaisance d'attendre deux minutes; on va commencer dans l'instant. Beau-Soleil, baissez la toile. (*La toile baisse à moitié.*)

SCENE II.

LES MÊMES, DUVAL.

DUVAL, *accourant.*

HÉ ! pourquoi donc baisser la toile ? Je ne le veux pas, moi. Beau-Soleil, levez la toile. (*La toile se lève.*)

LE RÉGISSEUR.

Vous allez donc remplacer, à vous seul, les acteurs qui manquent ?

DUVAL.

Ils ne seront pas difficiles à trouver, monsieur le Régisseur, et vous le savez mieux que personne.

LE RÉGISSEUR.

Que voulez-vous dire ?

DUVAL.

Que si le Public était instruit de vos petites menées.... (*au Garçon.*) Va me chercher les acteurs ; ils sont tous au foyer.

LE GARÇON.

J'y vais. (*Il sort, et sonne dans la coulisse.*)

DUVAL.

Vous compromettez aujourd'hui violemment l'administration, monsieur le Regisseur ; mais elle s'en souviendra.

LE RÉGISSEUR.

Vous avez bien choisi le temps et le lieu pour me faire une pareille observation.

SCENE III.

LES MÊMES, UN INTERLOCUTEUR *dans le parterre.*

L'INTERLOCUTEUR.

AH ! çà, messieurs, se moque-t-on de nous ici ? Voilà ce que je demande.

LE RÉGISSEUR.

Demandez à monsieur Duval.

DUVAL.

Demandez à monsieur le Régisseur.

LE RÉGISSEUR.

D'ailleurs, vous voyez bien que le Public....

DUVAL.

Est juste, et sait fort bien que, quand on reçoit une pièce, qu'on l'a fait répéter, qu'on l'a annoncée, ce n'est pas au moment de la jouer que l'on vient s'y opposer.

L'INTERLOCUTEUR.

Ah! çà, toutes ces discussions-là ne nous regardent pas, nous autres: commencez la pièce, ou rendez-nous notre argent.

DUVAL.

S'il ne tenait qu'à moi, messieurs....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RICHELET.

RICHELET.

QUE viens-je donc d'apprendre? par quel hazard ma pièce se trouve-t-elle arrêtée au moment de la jouer?

DUVAL.

C'est monsieur, qui prétend que, par une suite de ses réflexions, on ne doit plus jouer le Vaudeville aux Variétés.

RICHELET.

Vous y jouerez peût-être la Tragédie?

LE RÉGISSEUR.

On l'a bien jouée rue de Chartres.

RICHELET.

Oui; mais, comme je leur dis dans ma pièce, et comme tout le monde leur dira:

Air *du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Quand vous plaisez par vos couplets,
Par la gaité, par la finesse,
Courir après d'autres succès,
C'est montrer bien peu de sagesse.
Croyez moi donc: pour plaire à tous,
Reprenez l'aimable folie:
Assez de théâtres, sans vous,
Chantent la Tragédie.

DUVAL.

Et d'ailleurs, on joue le Vaudeville partout; je ne vois pas qui nous empêcherait de faire comme les autres.

RICHELET.

Sans doute, on le joue.

Air *du Vaudeville du Sorcier.*

Au théâtre de la Victoire,
Aux Italiens au Marais,
A Feydeau, l'Ambigu, la Foire,
Au Panthéon, même aux Français;
A Louvois, n'ayant plus d'azile,
Il a, pour être encore chanté,
La Cité,
Molière, la Gaite;
Pour qu'il ait fait toute la ville,
Bientôt, je crois, on le joura
A l'Opéra.

LE RÉGISSEUR.

A la bonne heure; mais il n'en est pas moins vrai que nous ne pouvons pas jouer votre pièce.

RICHELET.

Air *du Vaudeville d'Angélique et Melcourt.*

Monsieur, je n'oublierai jamais
Ce cruel et sanglant outrage :
Vous me privez d'un grand succès,
En ne jouant pas mon ouvrage.
D'apres un usage permis,
On l'acceuillait avec ivresse;
Ici j'avais autant d amis
Que de couplets dans ma pièce.

LE RÉGISSEUR.

Tout cela est bel et bon....

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE PETIT-MAITRE, LE BATELIER, LA DAME, *tous dans une loge aux premières.*

LA DAME, *au Petit-Maître.*

MONSIEUR, voudriez-vous me laisser mettre sur le devant?

LE PETIT-MAÎTRE.

Eh parbleu ! Madame, il fallait arriver plutôt. Je ne me crois pas, en conscience, obligé de me déranger pour vous.

LA DAME.

J'ai eu tort de vous faire cette demande ; mais, à votre air, je vous aurais soupçonné plus de galanterie.

LE PETIT-MAÎTRE.

Madame est piquée ! c'est délicieux, d'honneur ! Moi, j'aime ça.

LA DAME.

Un peu plus que la politesse.

LE PETIT-MAÎTRE.

La politesse, ma belle dame ? c'est mon fort.

LA DAME.

On s'en apperçoit.

L'INTERLOCUTEUR, *dans le premier parquet.*

Allons, voyons ; place aux dames.

LE PETIT-MAÎTRE, *à l'Interlocuteur.*

Si vous êtes si galant, vous n'avez qu'à donner la vôtre.

L'INTERLOCUTEUR.

L'habit rouge n'a qu'à donner la sienne.

LE BATELIER.

As-tu le poignet z'assez fort pour ça, toi, fanfan ?

L'INTERLOCUTEUR.

Peut-être.

LE BATELIER.

Monte donc un peu à l'abordage, je varrons voir.

RICHELET.

Allons, messieurs.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Près des femmes soyons galans ;
Ayons l'antique courtoisie :
Par leur presence aux premiers rangs,
La salle se trouve embellie.
Dans un parterre, un jardinier
Des fleurs avec ordre dispose ;
De ses soins quel est le premier ?
C'est celui de placer la rose.

L'INTERLOCUTEUR *du premier parquet.*

Allons, voyons : place à la rose.

LE PETIT-MAÎTRE.

Que le Batelier se dérange, pour peu que ça lui fasse plaisir; moi, je reste.

L'INTERLOCUTEUR *du parterre.*

Il faut que l'un des deux cède.

LE BATELIER, *au Petit-Maître.*

Allons, la loupe, fais voir que t'es poli, ou bien, tout de suite un plongeon.

LE PETIT-MAÎTRE, *cédant sa place.*

Madame est bien heureuse d'être aussi aimable.

LA DAME, *prenant la place du devant.*

C'est extrêmement heureux.

RICHELET.

A la fin, voilà madame placée; j'en suis très-content pour ma pièce.

Air : *Je vois toujours la même chose.*

Femme jolie a le pouvoir
De conjurer une cabale :
Du moment qu'elle se fait voir,
On fait silence dans la salle.
A suivre son intention,
Nos galans font les bons apôtres;
Car, de sa part,
Un signe d'approbation
Est un aimant pour tous les autres.

LE BATELIER.

Bravo, petit coco!

RICHELET, *au Public.*

Eh bien! messieurs, voilà comme je les tourne, les couplets; voilà comme ils sont tous dans ma pièce, et monsieur le Régisseur ne veut pas qu'on la joue.

LE RÉGISSEUR.

J'ai de bonnes raisons pour cela.

L'INTERLOCUTEUR *du parterre.*

Vous avez tort, monsieur; vous l'avez annoncée, vous devez la jouer.

L'INTERLOCUTEUR *du premier parquet.*

La pièce.

LA DAME.

La pièce, monsieur l'Administrateur, ou je m'en vas?

LE PETIT-MAÎTRE.

La pièce, ou vous voyez que nous perdons la rose de notre parterre.

RICHELET, *au Régisseur.*

Vous voyez que c'est le vœu général.

LE RÉGISSEUR.

Ah! dès que le Public l'ordonne, je me retire. Mais vous irez chercher les acteurs où vous pourrez. (*Il sort.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* LE RÉGISSEUR.

RICHELET, *courant après le Régisseur.*

MONSIEUR le Régisseur! M. le Régisseur! Il est déjà loin, ma foi... Il va retenir les acteurs... Comment faire?

DUVAL.

Cela devient embarrassant.

RICHELET.

Ecoutez: je tiens à ce que le Public entende ma pièce. Voyons: vous êtes de la troisième scène, passons les deux premières, et je continuerai avec vous, le manuscrit à la main, si le Public veut me le permettre.

LE PETIT-MAÎTRE.

Il le faut bien.

DUVAL, *à Richelet.*

Auparavant, je crois que vous ne feriez pas mal de mettre un peu le Public au fait du sujet de votre pièce.

RICHELET.

Vous avez raison. (*au Public.*) Messieurs, vous avez sans doute entendu parler de la petite querelle qui s'est élevée entre deux Théâtres.

LE BATELIER.

Du tout, mon homme: viens donc par ici me jaser un brin de ça.

RICHELET.

L'un d'eux a prétendu qu'il était le berceau du Vaudeville.

LE PETIT-MAÎTRE.

Il a raison.

RICHELET.

Nous sommes d'accord là-dessus ; mais cependant....

Air : *Une Fille est un Oiseau.*

Si quelqu'Auteur, en secret,
Demandait au Vaudeville,
Quel est, en France, l'asile
Qu'il préfère ; il répondrait :
» Fils de la Gaîté, je brille
» Aux lieux où l'esprit pétille ;
» Les plaisirs sont ma famille,
» Ainsi que l'a dit Boileau :
» L'univers est mon empire ;
» Partout où l'on aime à rire,
» Je retrouve mon berceau. «

LE PETIT-MAÎTRE.

Ah ça ! dites donc, monsieur l'Auteur, est-ce que vous penseriez à le placer ici ?

RICHELET.

C'est-à-dire....

LE PETIT-MAÎTRE.

Mais non ; pourquoi pas ? le berceau du Vaudeville dans le four de Cri-cri ! ça serait drôle.

RICHELET.

Vous blâmez notre genre ? mais écoutez donc.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Des gens du port, le ton burlesque,
A VADÉ, fut d'un grand secours :
Malgré ce qu'il a de grotesque,
Son genre amusera toujours.
Près de FAVART il a su plaire ;
Le même jour, les spectateurs
Allaient applaudir la ROSIÈRE,
Et rire ensuite aux RACOLEURS.

LE PETIT-MAÎTRE.

C'est charmant, en effet ; un Vaudeville poissard ! La jolie société qu'on voit sur le théâtre ! des mitrons, des blanchisseuses, des bateliers, des....

LE BATELIER, *se levant en colère.*

Des bateliers ! eh ben ! quoiqu' t'en veux donc dire, Benjamin ? Tais-toi, figure à coteret, ou je t'étourdis le baptême, et je te fais tomber le chapiteau, et je dis promptement.

LE PETIT-MAÎTRE.

Dieu ! quel genre ! quel ton !

LE BATELIER.

C'est l'ton du port, mon homme ; et, si tu veux en connaître les gestes, tu n'as qu'à dire encore une parole.

UN INTERLOCUTEUR, *aux troisièmes.*

Ah çà ! dis donc, l'habit rouge, si tu voulais te taire.

LE BATELIER.

Qu'est-ce qui aboie, là-haut ? C'est toi, Paquet ?

L'INTERLOCUTEUR, *vis-à-vis.*

Si ces messieurs voulaient laisser continuer la pièce.

L'INTERLOCUTEUR *du parterre.*

Parbleu ! sans doute ; vous disputerez après.

LE PETIT-MAÎTRE.

C'est la faute aux administrateurs, qui laissent entrer aux premières des gens comme ça.

LE BATELIER.

Prends garde à toi, grand échalas ; si tu desserres encore les dents, tu vas te faire bûcher.

L'INTERLOCUTEUR *du premier parquet.*

Allons, paix !

RICHELET, *au Public.*

Je vous disais donc, messieurs, que la lutte engagée...

SCENE VII.

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR, UN ENVOYÉ DU VAUDEVILLE.

LE RÉGISSEUR.

TENEZ, monsieur l'Envoyé, expliquez-vous avec monsieur Duval ; je m'en lave les mains.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* LE RÉGISSEUR.

LE BATELIER.

TIENS ! il va laver ses mains... Eh ben,ça sera du propre.

L'ENVOYÉ.

Je suis député ici, par le théâtre du Vaudeville, pour savoir quel est le but de la Pièce que vous annoncez sur votre affiche.

DUVAL.

Le but de notre Pièce ?

L'ENVOYÉ.

Serait-ce par hazard pour le tourner en ridicule, que vous introduiriez le Vaudeville chez vous ?

DUVAL.

Pas plus que vous n'avez prétendu tourner en ridicule la Tragédie, en l'introduisant au Vaudeville.

L'ENVOYÉ.

Encore, si vous aviez quelqu'idée de ce qu'est le Vaudeville !...

RICHELET.

Le Vaudeville !

Air : *De la Fuite en Egypte.*

Il corrige sans offenser ;
Il badine avec la satyre ;
Il pique sans jamais blesser ;
En égratignant il fait rire.
Tour à tour gracieux et fin,
Il critique, il amuse, il fronde ;
Partout il plait, et c'est enfin
Le plus aimable enfant du monde.

L'ENVOYÉ.

On s'en apperçoit ; chacun veut l'avoir.

RICHELET.

C'est votre faute ; vous l'avez trop bien traité ; et,comme tous les enfans gâtés, il est devenu tant soit peu libertin.

L'ENVOYÉ.

Une politesse !

RICHELET.

Mais, avec la même franchise, je vous dirai que vous l'avez rendu un peu plus qu'espiègle.

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

Sur ce qu'on fait, sur ce qu'on dit,
On l'entend sans cesse médire.

L'ENVOYÉ.

Avec l'éloge on affadit;
On corrige par la satyre.
Ce caustique et charmant enfant,
Qui, sur ce principe se fonde,
Lance des pierres, en riant,
Dans le jardin de tout le monde.
Ces pierres, qu'il sut amasser,
Par MOMUS lui furent données;
Le droit exclusif d'en lancer
Est à lui depuis dix années.

RICHELET.

Chacun avec vous conviendra
Qu'à cet honneur il a des titres ;
Mais, en jettant ces pierres-là,
Trop souvent il casse les vitres.

LE PETIT-MAÎTRE.

Mais, mon cher, il n'y a que ce moyen pour faire du bruit.

L'ENVOYÉ.

Encore faut-il de l'adresse, pour lancer des pierres. On a voulu casser nos vitres, à nous ; mais, malgré les torts qu'on nous reproche....

Air *de la Romance du Jaloux malgré lui.*

Sans avoir confessé son crime,
Le Vaudeville fut absous :
Certain théâtre que j'estime,
Dans cette affaire eut le dessous.
Disons le sans lui faire offense ;
L'Auteur de la CONFESSION,
Malgré qu'il ait fait PÉNITENCE,
N'aura pas l'absolution.

RICHELET.

Tenez, collègue :

Air *du Vaudeville de la Fille en Loterie.*

Vous conviendrez que ces débats
Provoquent la pitié publique ;
Et, si je ne me trompe pas,
J'y vois un coup de politique.
Laissant là vos grands hommes morts,
Ayant assez chanté les femmes,
Vous avez fait naître des torts,
Pour enfanter des épigrammes.

L'ENVOYÉ.

A qui la faute ?

DUVAL.

Ma foi ! la première est à ceux qui ont commencé l'attaque.

LE PETIT-MAÎTRE.

Et la seconde, à ceux qui l'ont repoussée avec des armes inégales. Si j'avais l'avantage de les connaître, je leur dirais : Messieurs, vous avez tort de vouloir vous battre avec des gens qui sont plus en fonds que vous pour soutenir la guerre.

L'ENVOYÉ.

Monsieur a raison.

RICHELET.

Sans doute.

Air : *Comme j'aime mon Hypolite.*

Ils ont FLORIAN et PIRON,
GENTIL-BERNARD, CHAULIEU, MOLIÈRE
MAÎTRE-ADAM, DUFRÉNY, SCARRON,
GESSNER, JEAN MONNET et VOLTAIRE.
La vérité de ces portraits
Prouve chaque jour leur mérite.. .

LE BATELIER, *ayant fredonné l'air pendant le couplet, chante de manière à couvrir l'acteur :*

On ne les aimera jamais
Comme j'aime mon Hypolite.

LE PETIT-MAÎTRE.

A votre tour, mon cher, voudriez-vous me faire l'amitié de vous taire ?

RICHELET.

Non ; mais monsieur n'a qu'à venir sur le théâtre, il se mêlera de la discussion.

LE BATELIER.

Pourquoi pas, si ça me plaît, et que ça m'amuse ?

L'INTERLOCUTEUR *du premier parquet.*

Il n'y a qu'à faire descendre la garde au Batelier, s'il ne se tait pas.

L'INTERLOCUTEUR *des troisièmes.*

Allons, à bas le Batelier.

L'INTERLOCUTEUR *du parterre.*

A la porte, le Batelier.

TOUS LES ACTEURS.

A la porte, le Batelier; à la porte.

LE PETIT-MAÎTRE.

Allons, papa, voyons.

LE BATELIER.

Que le plus hardi ait l'hardiesse d'avancer; je lui serre le respirant de magnière à leux y faire passer le goût des bonnes choses.

DUVAL, *au Batelier.*

Monsieur, vous voyez bien que vous allez occasionner du tumulte, ayez la complaisance de vous taire, ou de vous retirer.

LE BATELIER.

Me taire? Eh! pourquoi? je chante en attendant que la pièce commence: je n'ai pas payé mes trois francs trente centimes pour rien, et, si ça ne vous convient pas, allez vous promener; v'là tout. (*Il chante.*)

Eh! mais oui-dà!
Comment peut-on trouver du mal à çà?

L'ENVOYÉ.

Monsieur voudra-t-il bien nous permettre?

LE BATELIER, *chantant.*

Ta la deri dera, ta la deri dera.

DUVAL.

Si vous continuez de chanter, l'officier de police...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN FORT DE LA HALLE *aux troisièmes.*

LE FORT.

CHANTE, chante, va, François, je vas faire chorus avec toi.

SCENE X.

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR.

Que signifie donc tout ce tapage ? (*au Batelier.*) Si ce n'était pas trop exiger que de vous demander un moment de silence, pour nous expliquer avec monsieur....

LE BATELIER.

Donnerez-vous la pièce après ?

LE RÉGISSEUR.

Tout de suite.

LE BATELIER.

A la bonne heure.

LE RÉGISSEUR, *à l'Envoyé.*

Vous avez dû voir, monsieur....

L'ENVOYÉ.

Jusqu'à présent, il nous a été impossible de prononcer deux mots de suite.

LE BATELIER.

Prononcez-en quatre ; on vous le permet.

LE PETIT-MAÎTRE.

Oh ! dès que le Batelier le permet....

LE BATELIER.

Tais-toi, mistigry.

LE RÉGISSEUR, *à l'Envoyé.*

Avez-vous pu vaincre l'obstination de mon confrère ?

DUVAL.

Je n'ai point d'obstination ; mais je tiens à mon projet plus que jamais.

L'ENVOYÉ.

Et des moyens d'exécution, en avez-vous ? Un théâtre voisin comptait aussi sur ses moyens : deux vaudevilles y ont été donnés successivement, à l'occasion de la paix, et vous savez ce qui leur est advenu.

Air *de la Croisée.*

Pour célébrer tant de hauts faits,
Sur ce théâtre on a beau faire :
A ceux qui font siffler la paix,
Le Public déclare la guerre.
On devait croire à leurs succes ;
Car toujours, le fait est notoire,
Chez les Italiens, les Français
Se sont couverts de gloire.

DUVAL.

Nous avons célébré la paix dans une guinguette, et le Public ne nous en a pas su mauvais gré.

L'ENVOYÉ.

C'est qu'elle n'a pas été désirée aussi long-temps ; ah ! ces messieurs ont voulu nous faire aller à confesse ; nous leur avons répondu, et nous répondrons jusqu'à ce que.....

RICHELET.

Vous avez tort, les uns et les autres.

Air : *Souvent la nuit, quand je sommeille.*

Soyez amis, jeunes Poëtes,
Cessez des débats chagrinans,
Et, par d'éphémères bluettes,
Ne flétrissez plus vos talens.
Que le fiel et l'âpre malice
De tous vos couplets soient bannis :
Par l'amour-propre désunis,
Que l'estime vous réunisse.

Tenez, croyez-moi ; faites, avec vos antagonistes, une paix honorable....

L'ENVOYÉ.

Dont nous voulons dicter les conditions.

Air : *Si chacun voulait s'entr'aider.*

C'est une femme que la paix,
A dit plus d'un savant poëte ;
Cette femme a beaucoup d'attraits ;
Mais, par malheur, elle est coquette.
De ses faveurs, dans tous les temps,
Chaque mortel est idolâtre ;
Mais, comme elle a beaucoup d'amans,
Pour l'obtenir il faut se battre.

DUVAL.

Venez-vous, en ce cas, nous déclarer la guerre?

L'ENVOYÉ.

Nous sommes trop sûrs de la victoire, et vous savez que...
A vaincre sans peril....

RICHELET.

On triomphe sans gloire.

N'est-ce pas?

LE BATELIER.

C'est connu, ça.

RICHELET.

Ainsi, vous nous permettez de chanter?

L'ENVOYÉ.

Un instant.... Entendons-nous.

LE BATELIER.

Eh! ben, moi, je veux qu'ils chantent, et ils chanteront, parce que j'aime les chansons, et que je viens ici pour en entendre.

LE PETIT-MAÎTRE.

Puisque vous aimez les jolies chansons, mon cher, je vous engage à aller rue de Chartres.

LE BATELIER.

Oh! j'y ai t'été; mais y a la trop d'esprit pour moi: j'aime mieux venir par ici, c'est pus farce; et je dis, en fait de ça, il en faut pour tout le monde, pas vrai, mon fils?

L'INTERLOCUTEUR *du premier parquet.*

Le Batelier a raison.

TOUS.

Oui, oui; le Batelier a raison.

L'ENVOYÉ.

Je ne reviens pas, moi, de cette fureur qu'on a de chanter par-tout.

RICHELET.

Il est vrai qu'à présent on chante comme on n'avait pas chanté depuis long-temps.

LE RÉGISSEUR.

Grace à qui?

RICHELET.

Je vais vous le dire.

Air : *Vive Henri quatre.*

Au grand génie,
Qui, par ses longs travaux,
A sa patrie,
Sut rendre le repos.
Ce diable à quatre
Au plus brillant laurier,
A force de battre,
Vient d'unir l'olivier.

TOUS, *en chœur.*

Ce diable à quatre, etc.

DUVAL, *à l'Envoyé.*

Vous entendez ?.... Dans tous les coins de la salle.

L'ENVOYÉ.

Oh ! pour celui-là, toute la France ferait chorus. Allons, je vois bien qu'il faut que je vous cède.

RICHELET.

On n'emprunte qu'aux riches, et vous pouvez prêter beaucoup sans vous appauvrir.

DUVAL.

Eh bien ! vous le voyez ; sans avoir fait une pièce, nous avons fait chanter le Vaudeville à tout le monde.

SCENE XI ET DERNIERE.

LES MÊMES, UNE ACTRICE.

L'ACTRICE.

Eh bien ! messieurs, est-ce fini ? Jouera-t-on le Vaudeville, ici ?

DUVAL.

Oui, ma chère camarade, nous sommes d'accord.

L'ACTRICE.

Allons, tant mieux.

VAUDEVILLE.

Air : *C'est la petite Thérèse.*

L'ACTRICE.

Si, sur notre territoire,
Nous pouvons vous imiter,
Théâtres rivaux en gloire,
Nous saurons vous respecter;
Craignez peu qu'il nous échappe
Contre vous des traits malins :
Nous voulons mordre à la grappe,
Mais sans nuire à nos voisins.
(Bis en chœur à chaque couplet.)

L'ENVOYÉ.

Nos chansonniers, que révèrent
Les vrais amis du plaisir,
Du genre qu'ils embrassèrent,
N'ont jamais voulu sortir.
Ces gens, à qui rien n'échappe,
Pour composer leurs refreins,
Ne vont pas mordre à la grappe
Dans la vigne à leurs voisins.

RICHELET.

Quand, pour le repos du monde,
Tous les peuples sont d'accord,
Se croyant maître de l'onde,
L'Anglais veut combattre encor;
Je crains peu qu'il nous échappe :
Bien qu'il ferme le chemin,
Nous irons mordre à la grappe
Dans la vigne à ce voisin.

LE RÉGISSEUR.

Aux talens que l'on admire
Sur le Théâtre Français,
C'est en vain que la satyre
Prétend lancer quelques traits :
Eh ! qu'importe qu'on s'échappe
Contr'eux en discours malins,
On ne peut mordre à leur grappe ?
Trop verte pour leurs voisins.

RICHELET, *au Public.*

Vous amuser et vous plaire
Est le but de nos desirs;
Notre étude est de tout faire
Pour varier vos plaisirs.
Usant du tems qui s'échappe,
Chaque jour, en bons humains,
Venez mordre à notre grappe,
Et traitez-nous en voisins.

FIN.

JEAN BART,

COMÉDIE HISTORIQUE EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR MM. F. LIGIER, SERVIERE ET G. DUVAL.

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le théâtre Montansier, le 2 vendémaire an XII.

A PARIS,

Chez Mme CAVANAGH, libraire-éditeur de pièces de théâtre, nouveau passage des Panorama, No 5, entre le boulevard Montmartre et la rue Saint-Marc.

AN XII. — 1803.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JEAN BART,	*Dubois.*
LE CHEVALIER DE FORBIN,	*Sidony.*
M. GRUIN, trésorier de la marine,	*Duval.*
LA COMTESSE DE BÉNEVILLE,	*Mme Barroyer.*
LE CHEVALIER DE BÉNEVILLE,	*Brunet.*
BASBORD, mousse de Jean Bart (accent provençal),	*Monrose.*

La scène est à Versailles, dans une chambre de l'auberge du port de Dunkerque.

JEAN BART,

COMÉDIE HISTORIQUE.

SCENE PREMIERE.

GRUIN *seul (il regarde à sa montre).*

Onze heures moins un quart; madame la comtesse de Béneville n'est pas levée sans doute; son fils Hercule encore moins : respectons leur sommeil, et profitons-en, pour relire la lettre de mon cousin Patoulet.

Dunkerque le 25 juin 1694.

« Vous savez, mon cher parent, le tort que me fait » Jean Bart, dans l'affaire des vaisseaux anglais capturés » à Bergue...... » Oui, les vaisseaux qu'il avoit ordre de brûler, et que le cher cousin vouloit confisquer à son profit. » Il est urgent de le perdre avant que l'affaire soit » connue. Le moment est favorable; dans un nouvel accès » de témérité, il est sorti du port de Dunkerque, bloqué » par une escadre ennemie, et conséquemment ne peut » se rendre chez le ministre où il est mandé sur mon » rapport ». Je devine dans quel esprit il est rédigé. « Le » chevalier de Forbin, que je crois jaloux de lui, est parti » pour Versailles; il doit se rendre à l'auberge du port » de Dunkerque ». C'est ici. « Il arrivera le 2 juillet ». C'est aujourd'hui. « Tâchez de le connoître : il doit avoir » des papiers qui pourront vous être fort utiles dans cette » occasion ».

Oui, mon cher, comptez sur moi. Je n'ai pas oublié que votre Jean Bart a manqué de me faire destituer, pour avoir retardé de quelques mois le paiement de son équipage, et.........

SCENE II.

GRUIN, Mme DE BENEVILLE, HERCULE *son fils.*

HERCULE, *en entrant.*

Ce n'est pas pour dire, ma petite maman, mais je ne

voudrois pas me hucher tous les jours dans ces petits berlingots de cabriolets que vous appelez . . là . . . . un nom singulier Vous sentez bien ce que je veux dire.

Mme BENEVILLE.

C'est bon, Hercule, c'est bon.

GRUIN.

La route vous auroit-elle aussi fatiguée, belle dame ?

Mme BENEVILLE.

Non pas singulièrement, moi; mais ce pauvre Hercule, il est si délicat !

HERCULE.

Délicat, parce que je ne suis pas rompu aux voitures terrestres. Vive Neptune, par exemple ! Voilà mon élément, et quand on veut comme moi se lancer dans l'état maritime.......

GRUIN.

Il tient donc toujours à son projet ? Songez aux inconvéniens; un fils unique !

Mme BENEVILLE.

C'est vrai; mais son goût est trop décidé pour que je m'y oppose.

GRUIN.

Je vous avois offert de le placer dans la finance; il auroit travaillé plus utilement.

HERCULE.

Et la gloire donc, hein! vous croyez qu'on n'y tient pas dans la famille? vous croyez que je vais m'amuser à faire dégénérer mes aïeux, n'est-ce pas ?

GRUIN.

Air du vaudeville de l'avare et son ami.

Aller au temple de mémoire
Est un voyage de long cours,
Et dans les sentiers de la gloire,
La fortune échappe toujours.

Mme BÉNEVILLE.

Chacun en conviendra, sans doute,
Il faudroit que l'homme à talens
Des sots pût obtenir l'argent
Pour le dépenser sur la route.

HERCULE.

Tenez, M. Gruin, vous qui êtes trésorier de la marine, je parie que vous n'avez jamais vu un jeune homme qui eut la tête montée dessus la mer comme moi. C'est poussé à un point incommensurable; 1° je

me suis plongé dans la marée pour toute nourriture, et je ne mange que des anguilles de Melun, brochets de Seine, truites de Genève, carpes du Rhin et autres poissons de mer; 2° je ne vais jamais au faubourg Saint-Germain sans traverser la rivière. De plus, j'ai pris un abonnement à l'école de natation, et depuis quatre grands mois je suis à la sangle; enfin,

Air : *Tout le long de la rivière.*

Pour l'eau, telle est ma passion,
Que j'en fais ma seule boisson.
Quand je nage dans ma baignoire,
Je crois voguer sur la mer Noire.
Vais-je de Paris à Passy,
Et de Passy vais-je à Neuilly,
Je veux toujours faire la route entière,
Tout le long, le long, le long de la rivière.

Mme BENEVILLE.

Qu'il est gentil, mon Hercule! savez-vous, M. Gruin, qu'avec les dispositions qu'il montre, il peut devenir un Tourville, un Duguay-Trouin, un Jean Bart....

GRUIN.

Ne lui souhaitez pas le sort de Jean Bart.

Mme BENEVILLE.

Comment?

GRUIN.

Entre nous, c'est un homme perdu.

HERCULE.

Perdu! Est-ce qu'il s'est noyé quelque part?

GRUIN.

Non; mais il a desservi mon ami Patoulet.

HERCULE.

Qu'est-ce que c'est que çà, Patoulet?

GRUIN (*gravement*).

M. c'est le gouverneur de Dunkerque.

HERCULE.

Je le sais bien; mais qu'est-ce que c'est que Dunkerque?

GRUIN.

C'est un port de mer.

HERCULE.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Où est-il ce port de mer?

GRUIN.

Sur la Manche.

HERCULE.

Vous ne répondez pas à ma question. A quoi tient-elle cette Manche là ? voyons, à la Russie, à l'Espagne, à la Bourgogne ?

GRUIN.

La Manche sépare la France de l'Angleterre.

HERCULE.

Mon Dieu, je connois votre Manche comme ma poche. Il faut que vous me croyiez extraordinairement obtus....

GRUIN (*haussant les epaules*) *à Mme Beneville.*

Oui, comme je vous le disois, mon cousin Patoulet a des griefs contre ce Jean Bart : je me suis chargé de les faire valoir, et j'attends dans la matinée le chevalier de Forbin, qui sans doute unira ses efforts aux miens pour le perdre dans l'esprit du ministre, et par la même occasion je lui recommanderai le chevalier Hercule.

Mme BENEVILLE.

De sorte que Jean Bart est un homme sacrifié : la France y perdra.

HERCULE.

Elle y perdra d'un côté, je ne le nie pas, mais elle y gagnera de l'autre ; car enfin, je vais entrer dans la marine, moi, et si Jean Bart fait son paquet, je suis là, je suis là.

Mme BENEVILLE.

Peux-tu croire surpasser..... ?

HERCULE.

Ah ! que de prouesses je vais faire sur l'Océan !

Mme BENEVILLE.

Il devient fou, M. Gruin, il devient fou : mais dites-lui donc de ne plus penser à cette extravagance.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BASBORD.

BASBORD *sans prendre garde à personne.*

Air : *Sarpejeu* (des amans prothées).

Le matelot de la Provence
Est tant poli,
Qu'il vous fait sauter en cadence
Son ennemi.
Ah trom de Dieu !
Il est pour défendre la France,
L'premier au feu.

A la maison, à la maison ! Y a-t-il quelqu'un ? Où est l'garçon de l'auberge ? C'est-il vous, mon petit ?

HERCULE.

Tiens, son petit ! comme il est épais, lui !

BASBORD, *lui frappant sur l'épaule.*

Ah çà, mon garçon, vîte un hamac et t'auras pour boire.

HERCULE.

Comme il mange dans la main tout de suite ! mon garçon... Est-ce que j'ai la physionomie d'un garçon ?

BASBORD, *faisant des révérences gauches.*

Dam ! excuse ; mais quand on arrive de Dunkerque...

GRUIN, *vivement.*

De Dunkerque !

BASBORD.

Oui.

GRUIN.

Seul.

BASBORD.

Avec mon capitaine.

GRUIN.

Qui doit se rendre ici ?

BASBORD.

Je l'attends.

Mme BENEVILLE.

Et qui vient en cour pour affaire importante ?

BASBORD.

Très-importante.

GRUIN.

Son nom.

BASBORD.

Il n'y a que cela que je ne puis pas vous dire.

Mme BENEVILLE.

Il vous l'a défendu ?

BASBORD.

A peu près.

GRUIN *à Mme Béneville.*

C'est lui-même, c'est le chevalier de Forbin. Il garde l'incognito, c'est tout simple, quand on vient pour desservir un camarade.... au surplus, je lui parlerai, et j'espère qu'à nous deux nous perdrons Jean Bart.

BASBORD, *à part.*

Jean Bart ! oh ! que j'ai bien fait de ne pas le nommer.

HERCULE.

Ah çà, dites-nous donc un peu, qu'est-ce que c'est que ce gaillard-là ? est-il élancé, tourné, bâti comme moi? a-t-il un caractère impétueux et une tête volcanisée comme la mienne ?

BASBORD.

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

Chaque jour affrontant la mort,
Mon maître au milieu du carnage,
Sait inspirer à tout son bord,
Son devoûment et son courage.
De ses ennemis terrassés
Quand il voit le sang rougir l'onde,
Et qu'il les a tous terrassés,
C'est le meilleur homme du monde.

HERCULE.

Il est doux comme une colombe; çà fait un joli petit caractère de société.

Mme BENEVILLE.

Sous les ordres et avec la protection d'un pareil officier, Hercule doit aller loin.

HERCULE.

Oui, maman, j'en accepte l'augure; vous verrez que ce rejeton des Béneville ne démordra pas de la souche.

GRUIN.

Matelot, je vais prévenir le ministre de l'arrivée du capitaine : tu le prieras de m'attendre.

BASBORD.

Sur-tout, arrangez bien Jean Bart.

GRUIN.

Comptes-y.

Mme BENEVILLE.

Ah çà, vous songerez à l'enfant.

GRUIN.

Oui, madame. Sans adieu.

HERCULE, *à sa mère.*

Allons pendant ce tems-là côtoyer le grand canal. Je brûle d'être à l'eau.

GRUIN.

Il en revient toujours là.

HERCULE.

Que voulez-vous, je suis un canard, un véritable canard.

SCENE

SCENE IV.

BASBORD, *seul.*

Qu'il vienne s'il veut, ton chevalier de Forbin; Jean Bart n'est pas loin.... ils prétendent le faire échouer à Versailles. Trom de Dieu, mon brave capitaine, ils ne le tiennent pas encore, je vais leur apprendre....

SCENE V.

JEAN BART, BASBORD,

JEAN BART, *dans la coulisse.*

Amenez pavillon, maudits corsaires, ou je vous jette le grapin.

BASBORD, *avançant.*

Capitaine Jean Bart, faut-il du renfort?

JEAN BART, *entrant par une coulisse de côté.*

Ils gagnent la pleine mer : tu peux désarmer. (*Avançant sur la scène.*) Oui, mille bombes, j'aimerois mieux aborder un vaisseau de 110 que le château de Versailles. De retour de mon expédition, à peine entré dans le port de Dunkerque, un aviso du ministre m'ordonne de cingler vers la cour. Je prends une dépêche et lève l'ancre aussitôt.

Air *du pas redoublé.*

Afin d'aller plus lestement,
Je cho isis pour monture,
Un jeune anglais assez fringant,
De brillante encolure.
Pendant la guerre j'ai pu voir
Qu'ils étoient de ressource,
Et qu'un français ne peut valoir
Un anglais à la course.

BASBORD.

Vous voilà donc auprès du patron de la case?

JEAN BART.

Ah bien oui. Je trouve à la porte de sa chambre deux hommes qui faisoient le quart. Je demande qu'ils m'annoncent; ils me répondent que ce n'est pas encore l'heure du lever. Mort de ma vie, leur dis-je,

Air : *Dorilas contre moi des femmes.*

Dès le matin, par ma vaillance,
J'ai réveillé ses ennemis.

Ayant combattu pour la France,
Trop tôt je ne puis être admis.
Du soleil, le roi prend l'emblême,
Et bien avant qu'il soit levé,
Faudra-t-il que de l'astre même
Le cours brillant soit achevé.

BASBORD.

Ah çà, en attendant que le roi se lève.....

JEAN BART.

Je reste en panne dans la galerie. Pour me désennuyer, je tire ma pipe.

BASBORD.

Et vous vous mettez à fumer.

JEAN BART.

Précisément. La fumée du tabac monte au nez des vieux requins à hallebarde, qui veulent me faire cesser mon feu.

BASBORD.

Ils s'adressoient joliment.

JEAN BART.

Par la Ste Barbe, leur dis-je, vous m'empêcheriez de fumer, marouffles?

Air: *Du vaudeville de Seringa.*

En mer, le travail est moins rude,
Quand on a sa pipe avec soi.
De fumer j'ai pris l'habitude
Au service de votre roi.
Je suis malade quand je cesse;
Il doit avoir trop de bonté,
Pour vouloir que par politesse
Chez lui je perde ma santé.

BASBORD.

Quelle réponse ont-ils faite?

JEAN BART.

Ils se sont mis à me donner la chasse. J'ai viré de bord et j'ai fait ma retraite en bon ordre, toutes voiles dehors, mèche allumée.

BASBORD.

Comme çà, mon capitaine, on ne sait pas que vous avez frotté les anglais d'importance; que vous avez ravagé leurs côtes; que vous êtes rentré avec 200 vaisseaux chargés de grain, et que la France est sauvée de la famine, grace à votre valeur.

JEAN BART.

Et à celle de tous mes braves camarades, sur-tout

à la tienne. Je te vois d'ici, petit Basbord, arrachant le pavillon de poupe et celui de contre-amiral : aussi t'en récompenserois-je ....

BASBORD.

Capitaine, je n'ai fait......

JEAN BART.

Va, je ne t'ai pas oublié non plus dans mes dépêches, que je ne sais trop à présent comment faire parvenir.

BASBORD.

Nous sommes donc sur les côtes de Barbarie, car tandis qu'au château l'on vous attaquoit à force ouverte, ici l'on dressoit contre vous des batteries masquées que je n'ai aperçues que par hasard.

JEAN BART.

Comment ?

BASBORD.

On attend dans cette auberge M. de Forbin : on se croit assuré qu'il vient pour vous perdre ; j'ai moi-même été pris pour un de ses matelots, et vous ferez prudemment.....

JEAN BART.

M. de Forbin !.... impossible.

BASBORD.

Permettez, on le dit jaloux de votre réputation.

JEAN BART.

Air : *Il faut obliger l'homme honnête.*

Jamais la basse jalousie,
Ne flétrira de vieux guerriers
Qu'un même amour pour la patrie
A couverts des mêmes lauriers.
Oui, nous sommes rivaux de gloire ;
Mais nous serons toujours amis
Pour mieux enchaîner la victoire
Et désoler nos ennemis.

BASBORD.

Autre chose, on est allé prévenir le ministre de votre arrivée, parce qu'on vous prend pour M. de Forbin.

JEAN BART.

Oui. Eh bien, je leur ferai voir que je suis, moi.

BASBORD.

Si vous m'en croyez, mon capitaine, laissez-les dans leur idée, et voyez-les venir.

JEAN BART.

Tu as raison, Basbord, c'est le cas de louvoyer ; aussi bien suis-je dans un pays où la franchise n'est guère de mode, et pour attraper les loups, il n'est pas defendu de heurler avec eux.

SCENE VI.

JEAN BART, BASBORD, GRUIN *dans l'enfoncement.*

BASBORD.

Ah çà, songez que vous êtes le chevalier de Forbin.

GRUIN, *à part.*

Bon ! je ne m'étois pas trompé...... J'ai l'honneur, M. le capitaine, de vous présenter mes civilités bien humbles.

BASBORD, *bas à Jean Bart.*

C'est l'homme en question.

JAEN BART, *brusquement.*

Je vous rends le salut.

GRUIN, *à part.*

Malepeste, comme il a la mine rébarbative, ce M. de Forbin. Ah ! tous ces gens de mer...... Vous voyez en moi, Monsieur, le trésorier de la marine et le parent du gouverneur de Dunkerque : vous me trouverez prêt à tout faire......

JEAN BART, *l'interrompant.*

De quoi s'agit-il ?

GRUIN.

Il m'a fait espérer que vous prêteriez les mains à certain petit projet que nous avons de desservir un nommé *Jean Bart.*

JEAN BART, *bas à Basbord.*

Que je donnerois bien volontiers une cale sèche à M. le trésorier.

BASBORD, *idem.*

Ecoutez jusqu'au bout.

GRUIN.

On vante beaucoup cet homme. Vous qui le connoissez mieux que moi, convenez qu'il a plus de réputation que de mérite, car enfin, qu'a-t-il fait ?

BASBORD.

Presque rien.

Air : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Il a soutenu dès l'enfance,
L'honneur du pavillon français.
Il a, dans mainte circonstance,
Humilié le fier anglais.

GRUIN.

Mais en eût-il fait davantage,
A ma gloire je dis pourtant.
Qu'avec des talens, du courage,
Ma foi, j'en aurois fait autant.

BASBORD.

Je vous en crois capable.

JEAN BART.

De sorte qu'on aura bientôt pris le vent sur lui ?

GRUIN.

Très-assurément. Permettez, j'aurois une légère observation à vous faire. Pour se présenter à la cour, une toilette soignée est d'extrême rigueur, et la vôtre...

JEAN BART.

Est-ce que mes agrès ne sont pas en bon état ?

GRUIN.

Air : *Rendez-moi mon écuelle.*

Il faut un vêtement
Plus décent,
Une plus riche mise.
Ici, l'on croit souvent
Sans talent,
L'honnête homme en chemise.
L'éclat, seul, peut mettre en crédit,
Tenez, je vous le dis en somme,
On accorde toujours à l'habit
Ce qu'on refuse à l'homme.

JEAN BART, *donnant une bourse à Basbord.*

En ce cas, Basbord, force de rames vers le premier tailleur de la cour. Choisis-moi un habit de drap d'or, doublé de drap d'argent. Ne regarde pas au prix : à la première rencontre, les ennemis paieront l'étoffe et la façon.

BASBORD.

Comme vous allez être joliment radoubé, mon capitaine!

JEAN BART.

Allons, gagne au large.

SCENE VII.

GRUIN, JEAN BART.

GRUIN.

Dès que vous serez brillamment vêtu, nous irons chez M. Depont-Chartrain, et mons Jean Bart entendra bientôt parler de nous.

JEAN BART.

Avant de fermer l'écoutille sur lui, je dois vous donner un avis, M. Gruin.

Air : *Attaquez dans votre satyre.*

Si des longs travaux de sa vie,
Vous prétendez noircir le cours,
Employez de la calomnie,
Tous les ressorts, tous les détours :
Mais agissez avec mystère,
Car ce Jean Bart est homme à vous couper, morbleu !.....
Pour vos oreilles avant peu,
Mon cher, redoutez sa colère.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HERCULE, SA MERE.

HERCULE, *effaré, sans perruque et tout en désordre.*

Ah ! que je vous conte donc. M. Gruin.

GRUIN.

Comme diable vous voilà fait !

Mme BENEVILLE.

Ne m'en parlez pas, c'est un événement.

HERCULE.

Je m'étois, nous deux maman, transporté mutuellement l'un et l'autre sur les rives du grand canal. Je vois là nombre d'individus pêchants. Ce plaisir me tente ; je succombe à la tentation, et je pêche avec un si joli succès, que je revenois mon chapeau plein de pêche. Il y avoit des goujons, des tanches, des petits meûniers, des....

GRUIN.

Au fait, mon ami, au fait.

HERCULE.

Allons donc, vous brisez ma narration. Laissez-moi reprendre mon fil. En traversant le vestibule de la chapelle, pourpoint boutonné, perruque en tête, des excla-

mations véhémentes frappent mon ouïe. Je prête mes deux oreilles, et j'entends déclamer le nom de Jean Bart.

JEAN BART, *vivement.*

De Jean Bart ?

GRUIN.

Il est à Versailles ?

HERCULE.

Un peu ; mais il s'y est conduit d'une manière tellement incongrue, et il a la tête si chaude, qu'on le cherche par-tout pour le mettre au frais.

GRUIN.

Ah çà, conte-nous donc vîte.....

HERCULE.

Air : *Mes chers amis.*

On murmuroit,
On crioit,
On juroit,
On condamnoit
Son insolence,
Et l'on disoit
Que bientôt en effet,
Il seroit
Puni d'importance.
Je plaide bêtement
Pour cet impertinent ;
On vient me saisir à la nuque.
On m'a donné cent coups vraiment ;
Mais l'on ne m'a pris, cependant,
Que mes goujons et ma perruque.

GRUIN, *à Jean Bart.*

Quel heureux événement ! il faut achever cet homme-là, M. de Forbin.

HERCULE, *à part.*

M. de Forbin. (*Allant à lui.*) Mon capitaine, agréez les salutations d'un jeune frère d'armes, qui aura bientôt celui.....

JEAN BART,

Vous avez raison, M. Gruin, achevons de perdre cet homme-là.

GRUIN.

Eh bien, partons.

JEAN BART, *contrefaisant Gruin.*

Vous n'y songez pas ; à la cour, une toilette soignée est d'extrême rigueur, et la mienne....

GRUIN.

Soit. (*Mystérieusement*) Vous devez être porteur de papiers importans qui doivent accélérer....

JEAN BART, *à part.*

L'heureux moyen pour faire parvenir sans m'exposer mes dépêches au ministre. (*A Gruin, vivement.*) Les voilà, M., les voilà. Vous ne doutez pas de ce qu'ils renferment : oui, le sort de Jean Bart en dépend.

GRUIN.

Oh le brave homme! l'excellent homme! que je vous témoigne ma satisfaction, ma joie, ma sensibilité. (*Ils s'embrassent.*) (*En sortant*). Ouf! il m'a presque étranglé.

SCENE IX.

JEAN BART, HERCULE, Mme BENEVILLE.

Mme BENEVILLE.

Je n'aurois pas cru que M. de Forbin, l'ami, le compagnon d'armes de Jean Bart, pût se réunir à ses ennemis.

JEAN BART.

Jean Bart seroit bien sensible à l'intérêt que vous lui témoignez. Mais soyez tranquille, madame, il ne m'en voudra pas du tout.

HERCULE.

D'ailleurs, qu'est-ce que çà vous fait à vous, maman? on ne peut pas trop s'appesantir sur un brutal comme çà, qui m'a procuré une avanie devant tout un Versailles, n'est-ce pas, mon capitaine?

JEAN BART.

Votre Capitaine?

Mme BENEVILLE.

Oui, M. le chevalier, M. Gruin nous a fait espérer que vous prendriez mon fils Hercule sur votre vaisseau.

JEAN BART, *à part.*

Fameux chargement et bonne recommandation!

HERCULE.

Tenez, je n'en suis pas fâché du tout, vous avez dans le visage une physionomie qui me va comme il n'est pas possible.

JEAN BART.

JEAN BART.

Vous à bord! au premier coup de vent vous seriez démâté.

HERCULE.

Comme il arrange ça! et les études primitives qu'on m'a prodiguées à pleines mains? et les dispositions que j'ai manifestées, étant encore dans la barcelonnette?

Air : *Jeune fille et jeune garçon.*

On peut me croire délicat
En jugeant d'après ma figure ;
Mais sur un vaisseau, je vous jure,
Je dois paroître avec éclat.
Au goût qui me domine,
J'immole chaque jour
Le vin, le jeu, l'amour :
Oh ! je suis bien né pour
La marine.

Mme BENEVILLE.

Cruel enfant, que de chagrins tu prépares à ta mère.

HERCULE.

Pas d'inquiétude. Je me loge dessous les ailes du capitaine, je n'en bouge et je fais mon chemin.

JEAN BART.

Eh bien soit, on vous embarquera, mon camarade : dans un calme plat vous divertirez l'equipage.

HERCULE.

J'avise pourtant à une réflexion de certain poids.

Air : *Si je perdois mon Isabelle* (de l'Irato).

Si je suis pris par un corsaire,
Jouets d'insolens matelots,
J'irai languir dans les cachots
Eloigné de ma tendre mère.

(*Parlé.*) Alors plus de café à la crême pour mon déjeûner, plus de lait de poule pour mon rhume, plus de jujubes pour ma toux, plus de.... .

JEAN BART.

Avec moi l'on n'est jamais fait prisonnier.

HERCULE.

Vous me rassurez.

JEAN BART. (*Fin de l'air.*)

L'honneur avant tout nous est cher,
Dans une rencontre si belle,
Où l'on se brûle la cervelle
Où le navire saute en l'air.

HERCULE.

Je ne veux pas sauter, etc.

LA MERE.

Tu ne sauteras pas, etc

(*Ils sortent effrayés.*)

Je ne sauterai } pas en l'air.
Tu ne sauteras } pas en l'air.

SCENE X.

JEAN BART ET BASBORD.

BASBORD, *portant une bouteille, deux verres et deux pipes.*

Je sors de chez le tailleur, mon capitaine; dix ouvriers sont après votre habit : trom de Dieu que çà va faire un riche morceau.

JEAN BART.

Je vais donc être magnifiquement pavoisé.

BASBORD.

A faire crever de dépit tous les farands de Versailles; mais en attendant qu'on l'apporte, voici une gourde de rhum.

JEAN BART.

A la bonne heure, cela va m'aider à filer le cable.

BASBORD.

A propos, votre trésorier, qu'est-il devenu?

JEAN BART.

C'est le plus fin voilier que je connoisse.

BASBORD.

Comment?

JEAN BART.

J'avois, comme tu sais, fait mauvaise manœuvre à la cour dont je ne connoissois pas le mouillage, et c'est lui qui, en portant mes dépêches, doit, sans le savoir, me remettre à flot. (*Il verse et boit.*)

BASBORD, *lui présentant sa pipe.*

Voilà de quoi fumer.

JEAN BART, *buvant.*

Sans lui, ventrebleu, je faisois eau de toutes parts.

BASBORD.

Ce que c'est pourtant que les gens de ce pays : mal accueillir un homme comme vous, qui venez d'illustrer notre marine, et qui, à vous seul.....

JEAN BART.

Tu oublies le brave Tourville, l'intrépide Duguay-Trouin, Damfreville, Forbin et tant d'autres.

BASBORD.

Oh, si les français n'avoient à leur tête que de pareils lurons.....

JEAN BART.

Mon ami, un grand homme, de l'accord, de l'enthou-

siasme, et les anglais ne trouveront sur nos flottes que des Tourville et des Duguay-Trouin.

BASBORD.

Quoi qu'il en soit, je suis bien aise que le trésorier nous empêche de démarrer d'ici.

JEAN BART.

Et pourquoi ?

BASBORD, *niaisement.*

Bagasse, mon capitaine, les jolies femmes qu'il y a dans cette ville ! on en approvisionneroit une escadre. S'il en venoit de pareilles sur le tillac, dam, je crois, mon capitaine, que par mes bonnes façons, mes bonnes manières.... et que sait-on, je pourrois....

JEAN BART.

Tu n'y entends rien.

Air : *Avec le fifre et le tambour.*

Vous qui soupirez pour les belles,
Vous qu'enflamme un tendre regard,
Si vous voulez triompher d'elles,
En amour, imitez Jean Bart :
Il sait vaincre les plus rebelles
En faisant marcher Cupidon
Avec la bombe et le canon.

En butte à l'intrigue, à l'envie,
Il la méprise et va son train,
Le jargon de la flatterie
Lui semble indigne d'un marin.
Aux ennemis de la patrie
Jean Bart fait respecter son nom
Avec la bombe et le canon.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, FORBIN.

BASBORD.

M. de Forbin.

FORBIN, *présentant la main à Jean Bart.*

A la fin, mon ami, je vous trouve et j'en suis enchanté.

JEAN BART.

Moi aussi, capitaine, moi aussi. Mais voyez donc un peu, les coquins, les pirates ! vouloir m'inspirer sur son compte des soupçons injurieux. Je n'y ai pas cru, au moins, capitaine, je n'y ai pas cru un seul instant.

FORBIN.

Je sais tout, et voici ma justification.

JEAN BART, *lui serrant la main.*

Je n'en veux point, mon brave.

FORBIN.

Ah çà, vous saurez mon ami, que j'ai donné au ministre pleine satisfaction sur notre affaire des vaisseaux de Bergue. A votre nom, cependant, il a froncé le sourcil.

JEAN BART.

L'histoire de la galerie, n'est-ce pas? j'ai essuyé une terrible bourrasque.

FORBIN.

Je cherchois à l'adoucir, quand Gruin a paru, chargé de papiers qui, disoit-il, devoient vous perdre.

BASBORD.

C'est un tour du capitaine, que ce bélître avoit pris pour vous.

FORBIN.

Le ministre les lit en particulier; vous devinez sa surprise. Alors il remercie très-gracieusement M. le trésorier, et me dit en riant : Capitaine, cherchez par-tout ce Jean Bart; conduisez-le chez le roi, auquel je vais faire part de ses torts, et qu'il soit traité comme il le mérite.

(*Ils rient tous trois.*)

JEAN BART

Je marcherois volontiers avec vous, de conserve au château; mais j'ai un costume qui m'a déjà valu certaine aubade, et j'en voudrois bien changer.

Air : *De Sophie.*

Je serai bientôt de retour,
Je vais songer à ma parure,
Puisque pour paroître à la cour,
Il faut une riche tournure.

FORBIN.

Croyez-moi, laissez à l'écart
Tous ces ornemens illusoires.

(*Ici Gruin, Hercule et sa mère entrent.*)

N'êtes-vous pas, mon cher Jean Bart,
Assez paré de vos victoires!

(*Il prend Jean Bart par la main et veut l'emmener; en se retournant ils aperçoivent les nouveaux venus.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, HERCULE, GRUIN, Mme BENEVILLE.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Jean Bart!

JEAN BART *serrant le poignet de Gruin.*

Oui, monsieur le trésorier, c'est Jean Bart, et nous nous reverrons.

BASBORD.

Vous entendez, nous nous reverrons.

SCENE XIII.

GRUIN, HERCULE, Mme BÉNEVILLE.

GRUIN.

Nous nous reverrons! (*Moment de stupeur générale.*)

HERCULE.

Hein! il a dit, ce me semble, nous nous reverrons? (*Le tirant à l'écart.*) Je vous observe ça, moi; je vous l'observe en militaire marin, vous ne pouvez pas vous empêcher de le revoir.

GRUIN.

Quelle école!

HERCULE.

Permettez-moi une petite question, une seule. Ne m'a-t-il pas, en sortant, lancé un œil de travers? Non, mais dites-le moi : ne me celez rien.

Mme BENEVILLE.

Venez ici, Hercule, venez ici; ne vous échauffez pas.

HERCULE.

Pour le quart-d'heure, je me concentre; mais il entre dans mes projets de le repêcher; l'explosion aura lieu.

GRUIN.

Comment échapper au courroux....

HERCULE.

Échapper! ah. vous me laisseriez aller sur le pré tout seul! vous souffririez....

Mme BENEVILLE.

Mon fils, mon cher fils!

HERCULE.

Paix donc, madame Béneville, paix donc! L'honneur m'y pousse; et quand je fais mon devoir, mon ancien doit m'imiter.

GRUIN.

Mais je ne suis pas provoqué positivement?

HERCULE.

Si fait, vous l'êtes : vous vous battrez; et quand? et tout-à-l'heure. Vous avez été invectivé à ma barbe. Je me transporterai sur le terrein avec vous; on verra

comme je suis brave, et avec quel sang-froid je vous regarderai tirer l'épée et recevoir les coups.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, JEAN BART, *un papier à la main*, BASBORD.

GRUIN, *à part.*

Mon Dieu! c'est lui.

HERCULE, *à mi-voix à Gruin.*

Ferme sur la hanche, papa.

JEAN BART.

Vous, qui savez si bien parler, Pierre Gruin, savez-vous lire?

GRUIN, *tremblant.*

Monsieur....

HERCULE.

Il vous glisse la provocation; je m'y attendois : du cœur, et en avant.

GRUIN, *après avoir lu.*

Je vois ce que c'est, capitaine, et je vais vous satisfaire.

HERCULE.

Tiens, le courage lui monte.

JEAN BART.

C'est ici, et sur le-champ, qu'il faut me satisfaire.

Mme BÉNEVILLE.

Quelle scène se prépare!

GRUIN, *tirant son porte-feuille.*

Eh bien, monsieur!

HERCULE.

Fi, l'horreur! il veut l'amadouer par des largesses.

JEAN BART.

Vous n'avez donc pas lu : « Pierre Gruin, trésorier de la » marine, paiera à Jean Bart, 3,000 fr. en or. » Entendez-vous, en or? il me faut de l'or.

GRUIN.

En voilà.

JEAN BART, *remettant la somme à Basbord.*

Prends, mon ami; ta cale n'est pas encore bien fournie, et tu as plus besoin de lest que moi. M. Pierre Gruin, je pourrois vous couler à fond, ainsi que votre cousin Patoulet; mais....

HERCULE.

Subjuguez votre animadversion, capitaine; à vaincre sans péril on triomphe à son aise. (*S'essuyant le front.*) Je dis qu'il falloit une judiciaire tant soit peu fameuse pour arranger cette affaire-là.

SCENE XV ET DERNIÈRE.

JEAN BART, FORBIN, Mme. BENEVILLE, HERCULE, BASBORD.

FORBIN.

Quoi, mon ami, vous quittez le château dans l'instant où tout le monde chante vos louanges?

JEAN BART.

C'est précisément à cause de cela, capitaine. J'étois plus embarrassé des complimens vrais ou faux de MM. les courtisans, que je ne l'avois été de l'impertinence des valets.

FORBIN.

Au surplus, le roi prétend que vous êtes trop furieux un jour de combat, et veut enchaîner votre courage.

JEAN BART.

Comment?

FORBIN.

Air : *Votre fortune est faite.*

Un courage trop grand t'entraîne :
Prudemment il veut l'arrêter,
Et je t'apporte ici la chaîne
Qu'il prétend te faire porter.

(Il lui passe une chaîne d'or au cou.)

JEAN BART.

De ce présent
Noble et touchant
En ce moment
Mon cœur sent
L'avantage.
O mon pays, je fais serment,
Pour te servir
De vivre et de mourir!
Va, ne crains pas que je ménage,
Au combat, messieurs les anglais ;
Contre eux, rien ne pourra jamais
Enchaîner mon courage.

FORBIN.

De plus, vous êtes élevé au rang de chef d'escadre : voici le brevet.

JEAN BART.

La récompense est au-dessus des services.

HERCULE.

Le voilà chef d'escadron. (*S'avançant vers lui.*) Capitaine Jean Bart, puisque vous êtes dans l'histoire de

l'élévation, le jeune homme sur lequel vous avez laissé tomber quelques yeux propices, peut-il derechef briguer l'espérance de marcher au-devant de vos traces?

JEAN BART.

Je vous le dis à regret, mon ami, vous n'avez rien de ce qu'il faut pour faire un officier de marine.

HERCULE.

C'est ce que je me suis dit maintes et maintes fois: du moins je puis être officier du gobelet. Faites moi entrer dans la bouche du roi; de maniere ou d'autre, je serai bien aise de tenir au palais.

JEAN BART.

Soit, je m'y emploierai pendant que j'ai le vent en poupe; mais sur-tout, messieurs, ne soyons plus ennemis, et hissez le même pavillon que moi.

BASBORD.

VAUDEVILLE.

Air : *Le magistrat irréprochabl*.

Honneur de l'état qu'il professe,
Par son seul talent parvenu,
Dès long-tems, par mainte prouesse
Le nom de Jean Bart est connu.
Dans l'avenir ce nom doit vivre;
Je prédis que dans ce bel art,
Pour offrir un modèle à suivre,
L'histoire citera Jean Bart

(Ils répètent tous ensemble les deux derniers vers de chaque couplet.)

HERCULE.

Moi, dans les vivres je m'embarque,
J'y saurai cueillir des lauriers;
Car dans la bouche du monarque
Il est d'excellens officiers.
De leur gloire, dans mon service,
Je prétends obtenir ma part.
De la cuisine et de l'office,
Hercule sera le Jean Bart.

JEAN BART, *au public.*

Jean Bart si terrible à la guerre,
Vous craint, messieurs, pour ennemis,
Et ne cherche dans le parterre
Que des alliés, des amis.
Il conserve quelque courage;
Mais s'il est traité sans égard,
Pour la première fois, je gage,
On aura vu trembler Jean Bart.

FIN.

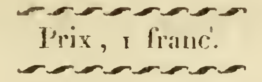
LANGUILLE

DE MELUN,

VAUDEVILLE-POISSARD EN UN ACTE;

PAR M. GEORGES DUVAL;

Représenté, pour les premières fois, à Paris, sur le Théâtre Montansier, les 5, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 *et* 21 *messidor an* 12.



Prix, 1 franc.

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XII. — (1804.)

PERSONNAGES.

LANGUILLE.	MM. *Brunet.*
LAPLANCHE, professeur de natation.	*Tiercelin.*
LÉPINARD, traiteur.	*Guibert.*
JAVOTTE, sa fille.	Mlle. *Drouville.*
BOULETTE.	*Joly.*

La scène est à Paris, rue la Rapée, faubourg St.-Antoine.

Le théâtre représente la cour de l'Auberge de Lépinard. Une grille au fond.

LANGUILLE DE MELUN.

SCENE PREMIÈRE.

LÉPINARD, JAVOTTE, BOULETTE,

JAVOTTE.

Comment, papa, vous exigez....?

LÉPINARD.

Oui, mademoiselle Lépinard, j'exige...

JAVOTTE.

Que je déniche du faubourg qui m'a donné l'être, que je vanne de la boutique paternelle et de la rue de la Rapée, pour aller où? à Melun : épouser qui? Languille, traiteur soi-disant restaurateur, laid comme un marabou, fier comme un paon, colère comme une oie, et bête comme un canard sauvage. Allons, papa, c'est un mauvais rêve que vous avez fait. Quand vous serez éveillé, vous n'y penserez plus.

LÉPINARD.

Au contraire, si fait : ma resolution est inabordable, et si je t'envoye orner le comptoir de Languille de Melun, c'est que je ne vois personne à travers ceux qui t'hantent, susceptible de remplir mes vues à ton sujet.

JAVOTTE.

Personne ?...

Air : *dans les Gardes Françaises.*

A l'école d'la nage,
J'ai z'un bel amoureux,
Qu'est ben rangé, ben sage,
Capable et courageux :
Pour mari je l'préfère,
Dans l'espoir bien certain,
Qu'il f'ra dans la rivière
Promptement son chemin.

BOULETTE.

Il est vrai que ce que dit là manizelle Javotte...

LÉPINARD.

Taisez-vous, Boulette, vous m'interrogerez quand je vous répondrai.

BOULETTE.

Soit dit : je m'y resine.

LÉPINARD.

Et tu fais bien. Au surplus, Javotte, tu me sauras gré de t'avoir donné un mari dont la reputation a franchi les limitrophes de son département, qu'a du *quibus* en pile, et qui...

JAVOTTE.

Sans vous interrompre, mon père, quand débarque-t-il, c'bijou-là, que j'le renvoye au coche avec ses ballots!

LÉPINARD.

Aujourd'hui p'tèt, si le coche vient en diligence; demain s'il y a zeu du retard dans la manœuvre.

JAVOTTE.

C'est prompt, que çà vous suffoque !

LÉPINARD.

Et dans trois jours, tu remonteras la haute Seine avec lui; tu iras faire des mirotons à M'lun où tu jouiras chez ton homme, de la société de tous les poëtes de la commune qu'i traite à crédit...

JAVOTTE.

Des poëtes à crédit, et des poëtes de M'lun encore...

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Puisque ces messieurs à sa table,
Trouvent leur dîner préparé,
Sa ruine est inévitable,
Et son malheur est assuré.
Peut-on éviter la détresse
Quand chaque jour on fait crédit,
A des gens qui n'ont pour richesse
Qu'un immense fonds d'appetit!

LÉPINARD.

Il est dans le cas de supporter c'te perte-là. Dailleurs ils lui apprennent de l'esprit; je me suis laissé dire qu'il travaillait déjà passablement en vers, au point que l'autre jour il a manqué d'être assommé par un clincailler, parce qu'il avait fait dérision de sa femme dans une épitraphe.

JAVOTTE.

Eh ben çà m'décide... à n'en pas vouloir du tout, et ce ne sera qu'à mon corps défendant que je serai madame Languille.

LÉPINARD.

Tu ne seras pas m'amie Laplanche non plus, toujours.

JAVOTTE.

Mais pourquoi t'est-ce, ô père ostiné ? qui vous a poussé tant de sympathie contre ce garçon que vous n'avez jamais vu ?

LÉPINARD.

Un professeur à l'ecole d'natation, fi !

Air : *ton humeur est, Catherine.*

Ne m'parle point d'avantage
De ce vilain god'luriau,
Qui pour enseigner la nage,
Suit toujours le fil de l'eau ;
C'est ton intérêt qui m'guide,
Ma chère, dans cet instant,
J'veux queuq'chose d'plus solide
Pour toi, qu'un mari flottant.

JAVOTTE.

même air.

C'est une raison mon père,
De me l'donner pour époux,

LÊPINARD.

De t'plonger dans la rivière,
Moi, je ne suis point jaloux.

JAVOTTE.

Avec Laplanche, Javotte
Jouira d'un sort plus biau,
Car puisque Laplanchellotte
I r'viendra toujours sur l'iau.

LEPINARD.

C'est çà; mais en attendant, je file au port S.-Paul voir un peu des nouvelles touchant l'arrivée du coche ; si Languille est dedans, je te l'amène ; Demain la noce, et après-demain embarque, v'là mon dernier mot : souviens-en toi. (*Il sort.*)

SCENE II.

BOULETTE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Eh bien, Boulette ?

BOULETTE.

Eh bien, mamzelle Javotte ?

JAVOTTE.

Un prétendu qu'on n'attend que dans la perspective du lointain, et qui tout d'un coup vous tombe des nuages par le coche, çà étourdit.

BOULETTE.

Sur-tout quand un autre a trouvé la clef du cœur.

JAVOTTE.

Mais à propos d'çà, c't'aut' là devait c'matin se r'taper d'une certaine tournure pour venir tâter mon père au sujet de notre union : i ne se presse pas tout-à-fait.

BOULETTE.

C'est pas mamzelle que je veux me cabrer contre le choix de votre gûot, pas qu'il est comme çà ; mais je n'conçois pas tout de même comment zet pourquoi vous vous êtes enflammée la tête pour un homme de riviere ; par état c'est toujours éloigné de sa femme.

JAVOTTE.

On n'en fait que meilleur ménage.

Air : *Du vaudeville de l'Asthénie,*

Tel plaisir que l'on puisse avoir,
Auprès d'un mari que l'on aime.
A chaque instant s'il faut le voir
Bientôt l'amour n'est plus le même:

A plus d'un époux maintenant,
L'absence devient profitable,
Moins sa femme le voit souvent,
Et plus il lui parait aimable

BOULETTE.

P'tête ben. Au surplus, quand on parle du loup, on en voit les pattes, et v'là Laplanche qui vient faire sa demande en cérémonie.

SCENE III.

LAPLANCHE, JAVOTTE, BOULETTE.

LAPLANCHE.

Décidément, Javotte, je n'puis rester plus long-tems davantage dans la suspens de l'incertitude : J'me repasse du cœur au ventre ce matin ; j'dis à ton père que t'es essentiellement zà ma convenance, s'i ne tope point à notre alliage, gare la grêle, la nuée crêvera..

JAVOTTE.

Si c'est pour çà que tu t'es levé matin, tu peux aller te recoucher.

LAPLANCHE.

Est-ce qu'il est surveau du *novissime*.

JAVOTTE.

Un mari une personne qu'on va me déballer du coche v'là tout.

BOULETTE.

Monsieur Languille.

JAVOTTE.

De Melun.

LAPLANCHE.

Air : *Du pas redoublé*.

Quoi ! pour m'enlever tes appas,
Languille vient du coche !
Mais, vois-tu, je ne lairai pas
Mes deux mains dans ma poche.
Malgré tout le monde j'aurai,
Mon aimable Javotte ;
Ou sinon, morbleu ! je mettrai
Languille en matelotte.

JAVOTTE.

Avisons plutôt queuque moyen.

LAPLANCHE.

Non, mais dis-moi à queu sauce veux tu que je mange Languille ? C'est que je ne suis pas endurable tous les jours, et s'i ne r'cule pas de deux semelles d'ici à Melun, je lui ver-

gette les épaules à rebrousse poil, que l'étoffe r'luira la valeur d'un sémestre.

BOULETTE.

Tu peux le rosser, ça n'fera pas de mal ; mais si malgré les tapes, il reste, il épousera, et toi, tu demeureras plauté dans les allées basses pour reverdir.

JAVOTTE.

Car enfin si mon père le veut...

LAPLANCHE.

Achève.

JAVOTTE.

Et qu'je ne puisse pas faire autrement.....

LAPLANCHE.

N'achève pas, cruelle et barbare amante. Tu aimes Laplanche, toi ! tu l'aimes ! et à la première sommation d'un pèredenature, sans faire tant seulement la frime de te défendre, te v'là toute prête à rechanger de sensation. C'est donc là la récompense que tu prédestinais à la multiplication délicate de mes petits soins.

Air : *De la Catacoua.*

Je t'ai conduite encor dimanche,
Sur les deux heure, aux Porcherons,
Où j'te fis manger une tranche
Du plus superbe des jambons,
Un abattis, une brioche,
Un charmant salmi de perdreaux ;
Des artichaux,
Des abricots,
Un très-joli petit plat d'haricots :
C'n'est pourtant pas que j'te le r'proche,
Mais ma foi çà m'a coûté gros.

même air.

Enfin ce bonnet de dentelle,
Ce corset tout blanc tout mignon ;
Ces souliers tout neufs de prunelle,
Ce tablier, et ce jupon,
C'est y pas payé de ma poche,
Sans compter ben d'autre cadeaux ;
Fichus très-beaux,
Rubans nouveaux.
Tes derniers bas et tes derniers sabots,
C'n'est pourtant pas que j'te le r'proche,
Mais ma foi çà m'a coûté gros.

JAVOTTE.

Bon, je te devrai çà ; mais comment veux-tu que je résiste à l'ascendant de la volonté patrimoniale

LAPLANCHE.

Mais qu'a-ti zà me reprocher ton père ? où s'qui trouvera zà s'engendrer plus sortablement qu'avec Laplanche qui sans

contredit,z'est le mieux découplé de tous les professseurs de l'école ?

JAVOTTE.

Dame aussi il y a un peu de ta faute. Au lieu d'aller prendre tes repas chez le traiteur de la rue de la Harpe, que ne venais-tu les prendre à la maison. Autant nous faire gagner c't'argent là.... t'aurais vu mon père, jasé z'avec lui...

LAPLANCHE.

Je vais comme mes moyeus le comportent ; chez Fricandeau, sept sols tant qu'çà peut s'étendre, et moi je n's'uis pas un Creusis à dépenser chez ton père soixante-quinze centimes par repas.

JAVOTTE.

Quand on aime, on fait des sacrifices.

LAPLANCHE.

C'est çà qu'elle paraît dispo.ée à en faire. Regarde donc c'te belle tranquilité ! Ah ! Javotte, si tu voulais montrer une fureur parallele à la mienne, mais non.....

Air : *Au coin du feu.*

Pour chasser de la ville,
Ce futur imbécille,
Qui vient sous peu,
Tu n'veux pas bouger de place,
Et tu restes tout d'glace
Quand j'suis tout d'feu.

JAVOTTE.

T'as tort Laplanche, de dire des choses qui me sont sensibes tout plein. Quoique çà, mon père m'a defendu de te voir; comme le cher homme est brutal par instant, je m'sauve, fais le mieux pour notre amour mutuel à tous deux.

SCENE IV.

LAPLANCHE, BOULETTE.

LAPLANCHE.

Extermination, malédiction, ostination ! y a-t-i mortel dans les humains qu'éprouve plus de contradiction.

BOULETTE.

La fureur ne mène à rien. Tu devrais plutôt...

LAPLANCHE.

Faire venir un gendre de Melun, et par le coche encore... Lui faire... juste ciel, je le tiens c'est une illumination celeste qui me descend de là-haut. Dis, Boulette, Lépinard a-t-i jamais vu la face du prétendu de Melun ?

BOULETTE.

Du tout.

LAPLANCHE.

Bon. I n'la pas vu, i n'ma pas vu, i n'nous a vus ni l'un ni l'autre : mon affaire est sûre, flatte t'en zen.

BOULETTE.

Comment çà ?

LAPLANCHE.

J'ai dans mes connaissances un de mes amis, garçon amidonnier Grande rue de Charonne, qui joue de tems à autre les tyrans et les niais au théâtre de la rue de la Roquette.

BOULETTE.

Eh bien ?

LAPLANCHE.

Je l'entraîne au bouchon qui fait l'encoignure de la rue de la Grande Pinte, là j'li monte la tête avec un canon de blanc à quinze, et un decilitre de mêlé, i me lâche un costume de Colas, je l'endosse, et je me présente au beau père : à mon air jonas, il m'prend pour le gendre qu'il attend, j'épouse Javotte, et quand on débarquera Languill , le couvert sera ôté.

BOULETTE.

Pour toi qu'as du jargeaire, c'est vieux comme le déluge, ce que tu veux lui faire avaler. Je te conseille de voir à une aute futaille. Celui-là sent le bouchon

LAPLANCHE.

Tant pis, je le risque.

Air : *Du vaudeville de Claudine.*

Oui c'est un vieuxs tartagême,
Et j'en conviens de bon cœur ;
Mais ça doit r'venir au même,
Si j'en sors à mon honneur.
En y mettant d'la finesse,
Que de gens sav' réussir:
Avec de vieux tours d'adresse,
Qu'ils ne font que rajeunir !

BOULETTE.

Encore faurait-il que tu pusses te fabriquer une image du cadet, pour...

LAPLANCHE.

Laisse donc, je le sais par cœur : un pretendu de M'lun.

Air : *de la Camargo.*

Je le vois d'ici,
Mince, raccourci,
De gros vilains yeux,
Des genoux cagneux ;
Mollet écourté,
Regard hébété,
Le dos rond, voûté,
Le nez épaté.

Large tête,
Marche bète ;
Les pieds en dedans ;
Et les bras balants ;
Longue oreille,
Bien vermeille :
Voilà, trait pour trait,
Son joli portrait.

Je le vois d'ici, etc.

BOULETTE.

Çà pourrait bien être çà, mais çà pourrait bien aussi être autre chose.

LAPLANCHE.

Je viens de te charbonner l'original ; dans deux minutes tu me feras compliment de la copie.

Air : *Des fraises.*

Du bonheur que j'me promets,
Déjà mon cœur pétille ;
Je suis certain du succès,
Et je tiens dans mes filets
Languille. (ter.)

il sort.

SCENE V.

BOULETTE, JAVOTTE.

JAVOTTE *à Laplanche qui sort.*

Laplanche, Laplanche : *à Boulette.* où court-il donc s vîte !

BOULETTE.

Se mettre dessous son costume, pour la pièce q'uil va jouer.

JAVOTTE.

Et queue pièce c'est-y !

SCÈNE VI.

BOULETTE, JAVOTTE, LÉPINARD.

LÉPINARD *ouvre la porte du fond, et entend la phrase suivante, sans être vu.*

BOULETTE.

C'est un petit complot zen manière de farce que nous ons fait zensemble pour vous soustraire à l'hymenée de Melun.

JAVOTTE.

Conte-moi çà vîte.

LÉPINARD *à part.*

Ecoutons.

BOULETTE.

Entre-nous, papa Lépinard, est de bonne race, mais quoique çà faurait pas suer pour li faire voir des étoiles en plein jour de midi.

LEPINARD *à part.*

Drôle !

BOULETTE.

Laplanche est allé zendosser chez un garçon amidonnier de la rue de Charonne, une défroque de Jeannot, pour mieux ressembler au Melunois ; votre cher père qui n'a vu ni l'un ni l'autre, donnera dedans...

LÉPINARD *se montrant.*

Oui, mais comme le coche vient d'arriver, et que Languille n'y est pas, le professeur de natation fera ben d'attendre à ce soir ou demain pour jouer son rôle ; à présent çà n'vaurait rien. Tu li diras çà, Boulette.

BOULETTE.

Dame, écoutez...

LEPINARD.

C'est bon, prends toujours le panier aux légumes, et suis-moi za à la provision. *à Javotte.* Adieu, Javotte, une autre fois tu regarderas si on t'écoute, pas vrai, poulette? *Il sort avec Boulette par la droite.*

SCENE VII.

JAVOTTE *seule.*

Il s'moque de moi, mon père, et y fait ben : il a tout le jeu. C'est pas l'embarras, j'ai idée que j'épouserai Laplanche ; on a vu des choses plus incrédules que çà.

SCENE VIII.

JAVOTTE, LANGUILLE.

LANGUILLE *arrivant du côté gauche.*

Air : *Des Prétendus.*

Je viens de Melun, par le coche,
Voir la fille de la maison.

JAVOTTE *à part.*

Comme il a l'air navet! *à Languille.* Est-ce que monsieur serait par hasard le mari dont on m'a menacée ?

LANGUILLE.

A ce qui m'semble, c'est avec l'aimable personne que l'on doit mettre à ma disposition, que j'ai l'avantage de conférer momentanément ?

JAVOTTE.

Tout juste... et qui ne vous attendait pas sitôt.

LANGUILLE.

Pas sitôt! ah que votre impatience me rassure, et me fait bénir volontiers le petit accident fortuné qui vous procure à c'matin l'avantage de ma personne.

JAVOTTE.

Et quel est cet accident?

LANGUILLE.

Pour l'intelligence de l'explication de çà, il faut que vous sachiez que nous avons à Melun, rue de la Savaterie, zun spectacle distingué zau possible d'amateurs de société bourgeoise, où c'qu'on entre *gratis*, moyennant qu'on paie à la porte une menuiserie pour les frais, que je suis moi, zun des premiers et des plus calés sujets de ce spectacle, et qu'enfin.

Air : *Toujours debout.*

Nous possédons dans notre ville
Un jeune auteur assez fertile,
Qui composa dernièrement
Une espèce de tragédie,
Dont la scène était en Turquie.
Un homme trouvé nuitaumment
Dedans le sérail du sultan,
Se défendait avec courage;
Etait pris, et suivant l'usage,
Condamné tout incontinent
A certain supplice piquant.
Or de ce misérable drôle,
On m'avait confié le rôle;
J'en était même assez content.
Je joue, et tout allait bien, quand
Avec une effroyable broche,
Un grand soldat demoi s'approche;
La peur me saisit aussitôt,
Je me mets à crier bien haut,
Brisant la corde qui m'attache,
Du poteau, zeste, je m'arrache;
Et si je n'avais détalé,
J'étais un garçon empalé.

JAVOTTE.

Queu dommage c'aurait été pour un jeune homme si ben planté.

LANGUILLE.

Je ne perd pas de temps: de loin je distingue les mats du coche de Montereau, qui courait hardiment un quart de lieue à l'heure. Je fais un paquet de mes hardes les plus indispensables, et je galope après à toute bride, poursuivi

par une trentaine de petits vauriens qui criaient : arrêtez donc Languille de Melun, qui crie avant..

JAVOTTE.

Ah çà, mais le coche vient d'arriver, et vous n'y étiez pas ?

LANGUILLE.

Air : *De la croisée.*

Il allait par trop lentement,
Au gré de mon impatience ;
Pour arriver plus lestement,
J'ai voulu faire diligence.
Sans balancer, à Charenton
Je me suis fait jetter par terre ;
Et là, j'ai, sans plus de façon,
Pris un férocifère.

JAVOTTE.

Fallait vous ménager c'targent là pour une meilleure occasion.

LANGUILLE.

Est-ce que je regarde à queuque centimes quand je me transplante pour faire la connaissance de l'objet que le ciel destine à faire ma joie et ma felicité, l'ornement de Melun, et le désespoir de toutes les belles du département de Seine et Marne.

JAVOTTE.

Ah ! mon dieu, j'nai pas d'autre ambition....

LANGUILLE.

Que de me plaire ! Eh bien je vous demande le réciproque; et si les ressorts d'un cœur qui ne bat que pour vous etaient susceptibles de vous procurer une tendre agitation, je serais le mortel le plus transporté de dix myriamètres à la ronde.

Air : *Tarare Pompon.*

Près de toi quelle ardeur,
Malgré moi, me transporte ;
Qui fait donc de la sorte
Ici, battre mon cœur.
Oui trop aimable fille,
D'un amour peu commun,
Tu fais griller Languille
De M'lun.

JAVOTTE.

Oui, mais je crains de n'être pas digne...

LANGUILLE.

Aussi modeste que ben tournée ! queu trésor j'vas t'avoir là, et queu nouveau fil à r'torde pour mes envieux.

JAVOTTE.

Vous faites des jaloux, je ne l'aurai pas cru!

LANGUILLE.

Mon caractère bouiface devrait m'en abriter; mes talens m'y subordonnent.

JAVOTTE.

Vos talens?

LANGUILLE.

En tous genres, ma poule. Cuisine, littérature, office, poésie; informez-vous à Melun de Languille, pour les distiques et les omelettes au lard, les coulis d'écrevisses et les quatrains.

Air: *De la Bonaparte.*

Mes talents —
Sont assez brillants:
Je fais le lyrique
Et l'épique,
Et l'on m'a, d'un avis commun,
Nommé le Voltaire de Melun.

Je mets pigeons en compote,
Fais giblotte
Et matelotte,
Fricandeaux
Et pâtés chauds;
Je suis
Le Véri du pays.
Mes talents, etc.;

Donne-t-on la moindre fête,
L'on m'invite de bon cœur,
Et des bras et de la tete.
J'y travaille avec ardeur,
Mes talents, etc.

JAVOTTE.

Et c'te nuée de poëtes affamés qui vous grugent...

LANGUILLE.

Dites donc qui me mènent à la fortune par le grand chemin de la gloire, ils ont achalandé ma maison, en y faisant une manière d'Athenée, où s'qu'i m'admettent, et dimanche ils ont été si ravis en extase de mon souper, qu'à la déclamation, d'une majorité unanime de quatre voix sur sept, ils m'ont mis dessous le fauteuil.

JAVOTTE.

Et vous v'là président.

LANGUILLE.

De l'Athénée de Melun, membre honoraire de celui de Trois Moulins, associé libre de l'accademie de Farcy, et

secrétaire du Gymnase de Fortoison, rien que çà, mon ange, rien que çà.

JAVOTTE.

J'auraï jamais l'hardiesse de me fauiler avec tous ces Phœbus-là...

LANGUILLE.

Vous vous y ferez comme moi, mon adorable ; faut pas croire que j'aie toujour eu autant d'esprit qu'à present ; dans le principe d'l'origine, j'étais aussi borné que vous : pour la bé ise il n'y avait qu'une voix sur mon compte à Melun ; c'n'est que depuis que je les fréquente, que l'miraque s'est opére.

JAVOTTE.

C'est çà, dis-moi qui tu hantes...

LANGUILLE.

Oui, mais avec vous, j'oublie le coche, y doit être venu, j'y vais chercher mes paquets, et un certain cadeau que je me suis fait à Corbeil, pour le papa, après quoi je viens vaquer de rechef à l'amour. *Avec emphase.*

Je vais mettre un quart-d'heure à chercher ma mat'lotte,
Et le reste du jour sera tout à Javottte.

A part en sortant. Il est tapé, le distisque.

SCENE IX.

JAVOTTE *seule.*

V'la-t-y pas une fière trouvaille ! depêchez-vous donc d'l'épouser. Y a d'la presse ; une mignature comme çà, faut s'la faire adjuger, on n'aurait qu'à y mettre l'enchere...

SCENE X.

LAPLANCHE *vêtu ridiculement à la papa*, JAVOTTE.

LAPLANCHE.

Eh bien ! ma mère, comment qu'tu trouve c't'entournurre, hein ?

JAVOTTE.

Superbe.

LAPLANCHE.

C'te perruque de chiendent, c'thabit marou, c'te culotte à canon, ces bas drapés, et c'te veste à ramages qui ressemble comme deux gouttes de tisanne, à la d'yanture d'un marchaud de coco ?

JAVOTTE.

Oui, fais le gentil, y a de quoi.

LAPLANCHE.

Ah! mon dieu, t'as l'air submergée dans le chagrin d'la peine : confie donc vîte ta douleur à mes épanchemens, et dis-moi d'où survient la tristesse qui circule de tes yeux ?

JAVOTTE.

C'est qu'y faut qu'tu gagnes la plaine, et promptement. Mon père sait tout.

LAPLANCHE.

Y sait tout!

JAVOTTE.

Y sait tout, et y n'sait pas tout, y sait qu't'as voulu faire le niolle pour m'avoir, mais y n'sait pas qu'Languille vient d'arriver, m'a vue, est allé au coche, et va revenir pour m'épouser zavec ses paquets.

LAPLANCHE.

Double scie! Qui, moi, je leverais l'escarpin devant un gargotier de Melûn, sans talens, figure, mine, ni réputation.

JAVOTTE.

Pour de la réputation, et de père en fils, la maison Languille a fait du bruit dans Melun.

LAPLANCHE.

Air : *De la pipe de tabac.*

Eh! morbleu, qu'à cela tienne!
Je le veux ben, sans contredit ;
Autant que sa maison, la mienne,
Je t'en réponds, a fait du bruit :
L'auteur illustre de ma race,
Sonnait les cloches du faubourg,
Mon pèr' donnait du cor-de-chasse,
Et mon grand père était tambour.

JAVOTTE.

Fallait faire c'te remarque là plutôt, à présent le propice est passé, et je te conseille de r'porter ta dépouille à la friperie, va mon homme.

SCENE XI.

LAPLANCHE, JAVOTTE, LANGUILLE.

LAPLANCHE.

Dame, que veux-tu, je ne pouvais pas deviner çà, mon enfant.

LANGUILLE *à part, et sans être vu.*

Mon enfant! c'est le papa, le cher homme n'a pas l'air

dégourdi, mais c'est égal, lâchons-y l'cadeau, et accompagnons-çà d'un comp'liment ben r'tourné.

J A V O T T E *l'appercevant, à Laplanche.*

Le v'la.

L A P L A N C H E *bas à Javotte.*

Faut-y taper ?

J A V O T T E *idem.*

Non.

LANGUILLE; *il a un panier à la main; pendant la ritournelle, il fait des salutations gauches.*

Air : *Jeunes amans.*

O le plus chéri des papas!
O la plus agréable fille,
De grace, faites quelque cas
Du simple cadeau de Languille!
Pour preuve ici de mon ardeur,
Et de l'amour le plus sincère,
A la fille j'offre mon cœur,
Et ma matéloite à son père.

L A P L A N C H E *bas à Javotte.*

Son père! à qui donc croit-y parler ?

L A N G U I L L E *à Laplanche.*

Oui, vénérable pere du plus cheri des objets, si vous étiez dans le cas de ne point répudier l'offrande de ce léger cadeau d'anguilles et d'tanches, de goujons et d brochets qui viennent là comme un gage de l envie démesurée que j'ai d'plaire à votre enfant, je me croirais certain d'un succès dont l'incertitude du triomphe me fait trembler.

J A V O T T E *bas à Laplanche.*

J'parie que c'est ton habit de contreband.

L A P L A N C H E *bas à Javotte.*

J'l'avais pas pris pour jouer ce rôle-là, mais faut qu'la pièce marche, et j'vais tâcher de m'en tirer.

L A N G U I L L E

Vous vous consultez, je le vois; eh! bien, dites; la consultation est-elle à mon avenant ?

L A P L A N C H E.

Ah çà, tu dis, mon garçon....

L A N G U I L L E.

Que je suis le jeune homme de Melun, qui viens me lier par les nœuds matrimoniaux...

L A P L A N C H E.

Avec Javotte, pas vrai ? Eh ben, faut-y parler za cœur deboutonné ?

L A N G U I L L E.

Sans doute certainement.

LAPLANCHE.

Eh ! ben, mon homme, c'est q'tu ne me reviens pas du tout, et si ma fille n'est pas mieux coiffée de toi.....

JAVOTTE.

Puisque papa met la chose à mon arbitre...

LANGUILLE.

Eh bien, dites ?

JAVOTTE.

Eh bien, je ne...

Air : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

Je ne vous dirai pas j'aime,
Car je ne vous aime pas,
Et l'on ne dit pas qu'on aime
A queuq'zun qu'on n'aime pas.

LANGUILLE.

C'est égal, moi, je vous aime,
Quoique vous ne m'aimiez pas ;
Mais c'est ben dur quand on aime
Queuq'zun qui n'nous aime pas.

LAPLANCHE.

C'est pas moi qui lui fais dire.

JAVOTTE.

Je vous le répète, papa, j'aimerais mieux dégeler tout d'suite que d'épouser un serin comme çà.

LAPLANCHE.

Ah ! j'dis des serins de c'te figure et de c't âge là, on en trouve plus dans les basses-cours que dans les volières.

LANGUILLE.

Dirait-on pas que j'ai un siècle et demi sur la tête ? Je ne suis major que l'année passée, là.

LAPLANCHE.

Tout de bon, tout de bon ; eh ! ben, la pousse est précoce, on voit ben que tu n'as jamais sorti de la serre ; si tu crains les gelées blanches (*il le pousse vers la porte.*) je te conseille d'y rentrer, et un peu rapidement, va.

LANGUILLE.

Queu style donc que vous avez ! j'y reconnais pas les traits de votre dernière, et vous n'avez pas de raisons, après avoir paru si hâtif de me voir...

LAPLANCHE.

Je t'ai vu, va-t-en ; j't'ai vu assez pour voir qu'on m'avait induit sur ton sujet, et mamzelle Lepinard n'est pas faite pour dormir sur l'oreiller d'un tapin comme toi.

Air : *On se chagrine trop vîte.*

On me vantait ta tournure,
Et t'es mal bâti, mal fait ;
On me vantait ta figure,
Et t'es on n'peut pas plus laid ;

On m'a trompé, c'est la règle,
Par des élog' sans raison...
On m'avait promis un aigle,
Et l'on m'envoie un dindon.

LANGUILLE.

Pardon, excuse, ben obligé pas trop, l'compliment est court, mais il n'est pas long; c'était ben la peine de refuser tant de superbes partis, et m'avoir mis tout Melun à dos.

JAVOTTE.

Pas possible.

LANGUILLE.

Air : *gai coco.*

J'ai r'fusé des brodeuses,
J'ai r'fusé des brocheuses,
J'ai r'fusé des tailleuses,
Des faiseuses
D'couteaux;
J'ai r'fusé d's écoseuses,
J'ai r'fusé des fileuses,
J'ai r'fusé des cardeuses,
Des porteuses
D'journaux;
J'ai r'fusé des chanteuses,
J'ai r'fusé des danseuses,
J'ai r'fusé des vendeuses
De coco (bis);
Enfin des crieuses
D'habits, vieux chapeaux.

JAVOTTE.

Faut y retourner, peut-être qu'il y en a encore de vacantes.

LANGUILLE.

Ceci n'est pas tout.

Air : *d'Angélique et Melcourt.*

Le mois dernier, un médecin,
Père d'une fille adorable,
De la belle m'offrit la main;
Sur ce point, je fus intraitable;
Le médecin plein de courroux.
Depuis ce tems me fait la mine;
Et pourtant, c'est à cause d'vous,
Qu'j'ai r'fusé sa médecine.

LAPLANCHE.

Eh! bien, va la reprendre, Languille, ou je te coupe par tronçons.

LANGUILLE.

Mais...

LAPLANCHE.

Envole-toi, poulet, ou je te découpe les ailerons dessus le quart-d'heure.

LANGUILLE.

Ah! çà, du moins....

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Rendez-moi ma mat'lotte
D'goujons,
Rendez-moi ma mat'lotte.

LAPLANCHE.

Non, j'gardons ta mat'lotte
D'goujons,
Non, j'gardons ta matelotte;
En ton honneur, aux porcherons,
Demain je ferons la ribotte,
Et j'mangerons ta mat'lotte
D'goujons,
J'y mang'rons ta matelotte.

SCÈNE XII.

Les Précédens. BOULETTE.

BOULETTE *à Laplanche sans voir Languille.*

Eh! vîte, eh! vîte, déniche, v'là qu'il me suit.

JAVOTTE.

Mon perè?

BOULETTE.

Y m'frise les mollets.

LANGUILLE.

Ah! je comprends, l'on me jouait, et moi, victime innocente, sans m'enfoncer plus avant dedans ce mystère d'iniquité, j'étais assez de Melun pour regagner le coche; mais....

LAPLANCHE *lui serrant la main fortement.*

Tu n'en seras pas meilleur marchand, et si tu t'ostines dans la resolution de ton projet, je te lave le béguin avec mes deux battoirs, je te le repasse au fer chaud, et je te le plisse comme un bonnet rond. Entends-tu, rabouin. *Il sort.*

SCÈNE XIII

JAVOTTE, BOULETTE, LANGUILLE.

C'est bon, mamzelle, votre papa va le savoir, me laisser menacer, froisser, rosser par un grand escogriffe déguisé, pour m'en imposer et me chasser.

JAVOTTE.

Mais enfin je vous ai dit que je ne vous aimais pas..

LANGUILLE.

Air : *De la fanfare de S.-Cloud.*

Ça n'empêch'ra pas, j'vous jure,
Mamzell' de vous épouser,
De l'amour de sa future
Aisément on peut s'passer.

Y compter s'rait ridicule,
Et ben des gens que j'connais,
Avec un pareil scrupule,
Ne se mariraient jamais.

SCENE XIV.

Les Précédens. LEPINARD.

LÉPINARD.

Eh! bien, Javotte, M. Languille s'est-y présenté?

JAVOTTE *à part.*

Nous sommes perdu.

LANGUILLE.

Je me félicite beau-père, furieusement, que vous arrivez-là tout à point comme Germinal en carême....

LÉPINARD *éc ... ant de rire.*

Tu-dieu, comme il est fagoté!

LANGUILLE.

Plait-il?

LÉPINARD.

Pas mal du tout, pour le rôle que tu devais jouer, mon garçon, et si je n'avais point tantôt zentendu le complot par mes deux oreilles propres, j'aurais, comme dit Javotte, donné dedans.

LANGUILLE.

Le complot, faites-moi l'amitié de m'apprendre...

LÉPINARD.

Mais t'es reconnu, biau masque, et je te conseille de retourner en deux brassées à la pointe de l'île.

JAVOTTE *bas à Boulette.*

La bonne meprise, va dire à Laplanche ce qui se passe, tout peut se réparer.

LEPINARD *à Languille, le faisant pirouetter.*

Quoique çà, l'garçon amidonnier de la grande rue de Charonne t'a joliment costumé.

JAVOTTE.

Prenez donc garde de le disloquer.

LANGUILLE.

Qu'est-ce que vous me chantez avec vot' garçon amidonnier de la rue de Charonne?

LÉPINARD.

Comme si j'savais pas que c'est lui qui t'a prêté c't habit-là.

LANGUILLE.

Qui m'prêtit c't habit-là, laissez donc.

Air : *Trouver le bonheur en famille.*

A mon grand père il fut donné,
Quand il épousa ma grand mère,

Pour mon père il fut retourné,
Puis il fut porté par mon frère.
Vous voyez qu'du père aux enfans,
Passant dans la maison Languille,
Il a depuis plus de cent ans
Habillé quelqu'un d'la famille.

LÉPINARD.

Laisse donc, tu fais l'renard; mais j'tai vu flairer au terrier.

LANGUILLE.

Ah! çà mais, je vous l'fais savoir pourtant...

LÉPINARD.

Puisque je te dis que j'ai oui tout.

LANGUILLE.

Que vous ayez oui ou non, çà m'est égal, j'm'appelle Languille.

JAVOTTE.

Puisque tout est découvert, pourquoi t'ostiner!

LÉPINARD.

T'as beau zavoir pris la déguenne d'un Jeannot, c'est comme si non.

JAVOTTE.

Tu vois que mon père est au fait. Conviens d'la girie, et peut être qu'il nous pardonnera.

LANGUILLE.

Que l'diable me serve de carosse, si j'comprens.....

JAVOTTE.

Allons, conviens...

LANGUILLE.

De quoi?

LEPINARD.

Que tu es un trippon, qui sous un nom supposé...

LANGUILLE.

Attendez donc, je commence à m'douter, et je crois que s'il y a un fripon de nous deux, ce n'est pas moi... Et vous m'avez tout l'air d'être encore un père d'occasion. *On entend dans la coulisse* : « Mais puisque je vous dis qu'y n'y est pas ».

LAPLANCHE.

Y doit y être, il y est, et je leve la consine.

SCÈNE XVI ET DERNIERE.

Les Précédens. LAPLANCHE, BOULETTE, UN CLERC.

LAPLANCHE.

Je voudrais ben savoir un peu par quel ordre c't épervier d'marais m'bouche les entrées de la maison, et si c'est

la réception que les beaux-peres de ce quartier-ci font à leux gendres futurs ?

LÉPINARD.

Leux gendres futurs ! est-ce qu vous seriez par hasard...

BOULETTE.

Languille à ce qui dit.

LÉPINARD.

Vous ?

LAPLANCHE.

Moi-même : habitant né natif de Melun, qui viens à franc étrier, sur l'invitation d'un beau-père que je n'ai jamais vu, zépouser eune fille que je ne connais pas davantage, et c't autruche-là me soutient qu'il n'y a personne, qu'on n'attend le prétendu que demain...

LÉPINARD.

C'est-çà, j'y suis : y voulait donner au camarade l'tems de renouer la convention.

LAPLANCHE.

Comment ?

LÉPINARD.

C'malin qui s'est présenté pour épouser ma fille sous votre nom.

LAPLANCHE.

Air : *Y a coups de pieds à coups de poingts.*

C'est toi tourniquet démonté,
Qui veux faire ici l'entêté,
Et cherche à m'souffler ma future ;
Je te conseille, maître sot,
De ne pas répliquer un mot.

Si non, gare la ratapiole, je te fais voir de quel bois je me mouche, et je suis homme à te guillocher d'puis la pointe des pieds jusqu'à la plante des cheveux, comme une montre à quantième; entends-tu, moustic.

Détale donc zen deux tems, au galop,
Si ta queuq'pitié pour ta hure.

LANGUILLE.

Ah ! çà je ne suis pas homme à me laisser bercer tout d'bout, sans qu'il y paraisse, je vous en avertis.

LAPLANCHE.

Même air.

Mais quoiqu' tu reste à faire ici ;
Vois-tu pas ben, mon cher ami,
Que tu s'ras l'dindon de l'aventure.
N'attends pas qu'je m'mette en fureur ;
Car je jure d'sus mon honneur,

Qu'en présence de la face du beau pere et de l'aimable société, j'te plaque sur la boule un zéphir du nord, à te couper

la respiration, et à te faire mesurer le pavé dans toute sa longueur ; c'est moi qui te le dis, cuistre.

Ainsi va-t-en, c'est le parti meilleur,
Si t'a queuq'pitié pour ta hure.

LANGUILLE.

Donnez-moi, du moins, papa Lépinard, le tems de prouver que je suis Languille véritable.

LÉPINARD.

Non, d'après ton effronterie, t'es capable de tout, et je n'serai content que quand Javotte sera mariée zà ce brave homme.

LAPLANCHE.

Et comme gnia pas de tems à perdre, v'là monsieur qui barbouille des contrats comme un bijou, et qu'en a dans sa poche un moule que j'allons signer, zous qu'y n'y aura que les noms à mettre, quoi donc.

LEPINARD.

Va comme il est dit. *I' signe.* Allons Javotte.

JAVOTTE.

Mais, mon père....

LÉPINARD.

Signe, et point d'réplique. *Elle signe.*

LAPLANCHE.

Cela t'dégomme pas vrai, chamois.

LANGUILLE *en colère.*

Ah! c'est-à-dire qu'on m'aura extirpé de mes lieux nataux, qu'on m'aura fait entrependre un voyage périlleux par le coche, exposé tout vif aux fureurs du perfide clément, pour...

LAPLANCHE.

N't'échauffe donc pas, te v'là tout en sueur, veux-tu que je t'essuies ?

LANGUILLE.

Laisse donc, ta serviette est trop sale.

LÉPINARD.

Et toi, Boulette, tu peux me régaler de ton absence, et chercher zeune autre condition.

LAPLANCHE.

Elle est trouvée, beau-père, et je m'adjuge l'enfant.

Air : *De Manon Giroux.*

Grace à lui, dans vot'famille,
V'là qu'j'entre aujourd'hui ;
Grace à lui. de votre fille,
Je d'viens le mari ;
Grace à lui, j'ai de c'pauv'drille
Troublé la raison ;
Grace à lui, j'fais à Languille
Y avaler l'goujon.

LÉPINARD.

Comment, c'est donc pas toi qui...

LAPLANCHE.

C'n'est pas moi qui...

JAVOTTE.

C'est lui qui.

LANGUILLE.

C'est moi qui l'es, vous voyez ben...

LÉPINARD.

Que ta place est prise, et j'en suis fâché pour toi, mais un honnête homme n'a que sa signature, et je ne veux pas retorquer la mienne.

VAUDEVILLE.

LAPLANCHE.

Air : *Il faut que l'on file, file, file.*

C'est en vain que d'l'aventure
Tu veux t'plaindre, mon ami,
Car ta perte était ben sûre,
Si t'eusse été son mari.
Quand on m'fâche, je houspille,
Va-t-'en ou j'te deshabille,
Et sans repentir aucun
Je croque Languille, guille, guille;
Je croque Languille de Melun.

JAVOTTE.

On ne viendra plus, j'espère,
Me parler d'un tel amant;
Mais quel était, de mon père,
L'singulier aveuglement.
Lui qui pouvait pour sa fille,
A qui d'plaire, chacun grille,
Trouver dix maris pour un,
Va pécher Languille, guille, guille;
Va pécher Languille de Melun.

LANGUILLE *au public.*

On vante beaucoup en France
Les jolis poulets normands,
Les jambons fins de Mayence,
Les belles dindes du Mans;
Dans cette aimable famille,
Qui par son mérite brille;
Daignez d'un avis commun,
Faire entrer Languille, guille, guille;
Faire entrer Languille de Melun.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue St.-Lazare, N. 110, maison Ruggieri.

LE

PONT DES ARTS,

OU

SCÈNES SUR SEINE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

Par MM. G. DUVAL ET T. DUMERSAN;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Montansier, le 10 *Prairial an* 13 (30 *Mai* 1805).

Prix, 1 franc.

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

1805.

PERSONNAGES.

Mad. PASTEL, veuve d'un peintre. Mad. *Bonioli.*
SOPHIE, sa fille, dessinatrice. Mlle. *Cuisot.*
St.-ANGE, graveur, amant de Sophie. M. *Aubertin.*
PRUDHOMME, petit-maître de 45 ans, habitant du faubourg St.-Germain, caricature. M. *Brunet.*
JAVOTTE, blanchisseuse. Mad. *Drouville.*
LAVIRON, batelier. M. *Joly.*
M. TRANQUILLE. M. *Vauxdoré.*
L'Homme qui perçoit le péage du Pont.
La Sentinelle.
Blanchisseuses.
Passans.

La scène est sur la Seine.

LE PONT DES ARTS.

SCENE PREMIERE.

M. TRANQUILLE, *assis sur la berge, et pêchant à la ligne*, JAVOTTE *et les blanchisseuses, travaillant dans le bateau.*

JAVOTTE.

Air *de la Rose* (contredanse).

Gaîment travaillons,
Et chantons
Du matin au soir;
Chez nous point de noir.
S'il vient queuq'souci,
J'dis qu'ici,
Je pouvons soudain
Noyer not' chagrin.

CHOEUR. Gaîment travaillons, etc.

Je vois dans c't'onde fugitive
Le plaisir que chacun poursuit;
Il semble lent lorsqu'il arrive,
Et rapide lorsqu'il s'enfuit.

LES BLANCHISSEUSES.

Gaîment, travaillons, etc.

M. TRANQUILLE, *tirant sa ligne.*

Rien, rien du tout.

Air : *Que l'on file, file.*

J'ai beau prendre de la peine,
Il est très-sûr et certain
Que les poissons de la Seine
M'ont évité ce matin.
Aucun d'eux ne se dépêche
De mordre à mon hameçon,
Depuis que je pêche, pêche, pêche,
Je n'ai pas pris un goujon.

JAVOTTE.

Air : *Tôt, tôt, tôt.*

Nous donnons le coup de savon
A l'indienne de la grisette,
Au fichu menteur d'la coquette,
A la grand'veste du barbon,
Puis au gilet du fanfaron,
Tout cela pour le prix d'usage.
Tôt, tôt, donc,
Blanchissons;
Tôt, tôt, donc,
Que l'ouvrage
Ne nous manqu' pas plus que l'courage.

CHOEUR.

Tôt, tôt, donc, etc.

TRANQUILLE, *tire sa ligne.*

Rien, encore.

JAVOTTE.

Chou blanc, M. Tranquille.

TRANQUILLE.

Chou blanc! c'est votre faute.

JAVOTTE.

Ma faute, à moi!

TRANQUILLE.

Oui, sans doute, et celle de toutes vos camarades; vous faites tant de tapage, et vous remuez l'eau avec si peu de précaution, que vous effarouchez ces animaux, et que vous les faites sauver.

JAVOTTE.

Dis donc, Louise, comme s'ils avaient besoin d'autre épouvantail que sa physionomie! La perspective d'une boule aussi mal travaillée est capable de les faire remonter jusqu'à Chalenton.

TRANQUILLE.

Ma figure ne vous regarde pas, et elle est bien dans ce *qu'elle est.*

JAVOTTE.

Si tu t'en contentes, mon petit homme, tu n'es pas difficile. On voit sur le Pont-au-Change, pour deux sous, des curiosites qui ne la valent pas. A-propos, dis donc, l'enfant, demeures-tu toujours rue Poissonnière?

TRANQUILLE.

Qu'est-ce que cela vous fait?

JAVOTTE.

Je te demande çà par intérêt pour toi. Tu te fatigues, mon homme, de venir de si loin pêcher ton dîner à la ligne. Faut te rapprocher...

TRANQUILLE.

Aussi ai-je fait, mademoiselle, et je demeure à présent rue Grenier-sur-l'Eau, mais au demi-terme je déménage.

JAVOTTE.

Pour aller?

TRANQUILLE.

Habiter la rue du Chat-qui-Pêche.

JAVOTTE.

Çà fait qu'tu s'ras là tout-à-fait dans le quartier de tes affaires.

SCENE II.

Les Mêmes, St.-ANGE et LAVIRON, *arrivant par dessous l'arche du pont, sur l'avant-scène.*

TRANQUILLE.

Voilà le batelier, à présent ! surcroît de tapage.

LAVIRON, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh ben, père Tranquille, comment va le commerce aujourd'hui ?

JAVOTTE.

Ben mal, mon p'tit Laviron. Mais c'est à nous qu'il faut s'en prendre.

LAVIRON.

Pourquoi donc çà !

JAVOTTE.

J'troublons la rivière et çà y'empêche ses goujons d'arriver.

S.-ANGE.

Quoi ! vous vous plaignez de cela, mon ami !

AIR. *Adieu, je vous fuis bois charmans.*

Vous avez tort assurément
De témoigner de la colère,
C'est un service qu'on vous rend
De troubler ainsi la rivière.
Ce moyen est bien le meilleur
Pour vous faire gagner le double,
Car rien n'enrichit le pêcheur
Comme de pêcher en eau trouble.

TRANQUILLE.

Vous raisonnez comme quelqu'un qui ne connaît pas l'état de la pêche.

LAVIRON.

C'est bon ; mais je vous prie ainsi que la comère, de nous procurer un moment de repos et de tranquillité, vu que j'ai à parler, avec ce monsieur, de choses qu'il vous importe beaucoup de ne pas savoir. Et point de replique ou je joue de l'aviron ! Ainsi donc le plus grand silence.

JAVOTTE.

Mais tu prends un ton !..

LAVIRON, *la conduisant au bateau.*

Passe à bord, et ne quitte pas l'escadre sans ma permission.

TRANQUILLE.

Permettez moi de vous observer...

LAVIRON.

Tire ta ligne et va-t-en pêcher plus loin, ou gare les bains

de pieds. *M. Tranquille sort.* (*à S.-Ange*) Ah ! çà, maintenant mettez moi z'au fait en abreviation de quoi que je puis vous être utile. J'avais vot' pratique du tems que le pont n'existait pas ; vous n'oublyiez jamais les pour-boire du passeu, et vous avez gagné mon amitié ! ainsi parlez, j'vous écoute.

S.-ANGE.

Mon ami, j'aime...

LAVIRON.

Çà se voit queuq fois.

S.-ANGE.

Une femme parfaite !

LAVIRON.

N'y a pas long-tems qu'vous la connaissez, j'vois ça !

S.-ANGE.

Qui m'aime !

LAVIRON.

Vous le croyez, tant mieux !

S.-ANGE.

Qui n'aime que moi !

LAVIRON.

C'est fort !

S.-ANGE.

Mais une mère infl. xible !..

LAVIRON.

On en rencontre partout !

S.-ANGE.

Préfère un imbécille...

LAVIRON.

C'est l'usage...

S.-ANGE.

Qu'il faut tâcher d'éconduire.

LAVIRON.

Et le moyen ?

S.-ANGE.

Attends donc ! Tous les matins Sophie...

LAVIRON.

C'est le nom de la belle ?

S.-ANGE.

Précisément ! accompagnée de Mad. Pastel sa vénérable mère, elle quitte sa demeure solitaire de la rue des Marais, et pour aller étudier au Muséum, traverse le Pont-des-Arts...

LAVIRON.

J'vois ce que c'est ! Un poulet à remettre en tapinois ! vous voulez faire de moi un messager de Curpidon.

S.-ANGE.

Tu m'as deviné ; mais ce n'est pas tout. Je voyais Sophie chez sa mère, où je gravais un tableau de feu M. Pastel ; mais elle s'est apperçue de notre intelligence, et m'a prié de ne plus revenir, parce que la main de la jeune personne avait été promise par son père à un nommé Prudhomme.

LAVIRON.

Je le connais ; c'est une pratique à Javotte, qui, indépendemment de çà, lui fait les yeux doux ; un jeune homme de quarante-cinq ans, qui croit toutes les femmes amoureuses de lui, et que l'on surnomme le petit Lovelace du faubourg St.-Germain ! Ah ! sarpejeu, je suis ben aise que l'occasion me l'envoie sous les pattes ; je vous le ferai danser d'un certain air, et je ne veux pas qu'il approche la rivière de plus d'un demi-kilomètre.

S.-ANGE.

C'est cela même.

LAVIRON.

V'là un fier rival que vous avez là.

S.-ANGE.

Il est protégé par la mère.

LAVIRON.

Oui, mais la fille vous aime.

Air *du Vaudeville de Drelindindin.*

Monsieur, je vais vous conseiller,
Et ma ruse sera bien sûre ;
Faut emprunter d'un batelier,
Et le costume, et la tournure.
A ceux qui veul' vous attraper,
J'donn'rons un bon déboire....
Et puis une *mère* à tromper
N'est pas la *mer à boire.*

S.-ANGE.

Tu crois qu'un déguisement serait nécessaire ?

LAVIRON.

Et sans doute, pour que la poulette vous voie, et que la mère ne vous reconnaisse pas. Çà sera ben le diable si, à force de roder autour, vous ne parvenez à un brin d'explication. Mais ne perdez pas de tems, et revenez sur les aîles de l'amour.

S.-ANGE.

J'y cours.

SCENE III.

Les Mêmes, excepté S.-ANGE.

JAVOTTE.

Quoi que t'avais donc à deviser si long-tems avec ce jeune homme ?

LAVIRON *gaîment.*

V'là-t-il pas la curiosité qui te prend, toi ; j'ai pas commission de la satisfaire pour le quart-d'heure ; mais quand tu seras ma femme, j't'apprendrai tout ce que tu voudras. Jusques-là, mêle toi de brosser ton linge, et n'use pas trop de savon.

SCENE IV.

Les Mêmes, PRUDHOMME *arrivant en bas.*

PRUDHOMME.

Voyons si la petite Javotte est là, et si.... Ah ! mon dieu ! encore ce maudit batelier; il va me chercher querelle comme à l'ordinaire ; montons sur le pont pour éviter la scène. (*Il remonte, Laviron l'apperçoit*).

LAVIRON.

Te v'là encore ici, dénicheu d'truffes ; j'te va faire passer l'envie d'y revenir.

PRUDHOMME *sur le pont.*

Me voilà en pays neutre, et je ne crains rien à présent.

LAVIRON.

T'es ben heureux que je n'aie pas l'sou.

PRUDHOMME

Pourquoi çà ?

LAVIRON.

Je grimperais de suite sur ton pont, pour te le faire arpenter plus vîte que çà.

PRUDHOMME.

Ah ! çà, dites donc, Mlle. Javotte, puisqu'on ne peut vous aborder sans avoir à démêler avec ce grand escogriffe là ; vous me ferez transporter mes effets à mon domicile, que je présume ; et je vous invite à y venir vous-même.

LAVIRON.

Javotte, si tu t'avisais...

PRUDHOMME.

Que diable, batelier, ce n'est pas à vous que je parle! Laissez à cette jeune fille le loisir de me répondre.

JAVOTTE.

C'est vrai, Laviron, si tu continues, tu me feras perdre toutes mes pratiques...

LAVIRON.

La sienne est propre !

JAVOTTE.

Si elle était propre je n'le blanchirais pas.

PRUDHOMME.

Voilà répondre *ad rem.*

LAVIRON.

Il t'en faudrait quelques unes de pratiques comme çà, pour faire aller ton commerce... j'gage qu'on joue du bâton à deux bouts dans sa poche sans faire sauter une décime !

PRUDHOMME.

C'est bon ; dites ce que vous voudrez, je m'en moque.

Air : *de Réné Lesage.*

Tout le jour vous pouvez, mon cher,
M'insulter de pareille sorte ;
Ce sont de vains propos en l'air,
Et qu'à son gré le vent emporte.
Vous n'atteindrez pas jusqu'à moi,
Car mes mesures sont bien prises ;
Et sans vanité, je me croi,
Bien au dessus de vos sottises.

JAVOTTE, *à Laviron.*

V'là qui te ferme le bec. C'que c'est que d'avoir la parole en main.

LAVIRON.

Air : *J'conviens avec toi.*

Oui, vraiment, j'admire comme
C'discours est trouvé,
Et j'm'apperçois que l'jeune homme
Est bien élevé.
Mais sans faire tant de frimes
J'quitte l'bord de l'eau
Et je puis pour cinq centimes,
M' mettre à son niveau.

PRUDHOMME.

C'est bien dit; mais il faut les avoir. La promenade est coûteuse et ne convient qu'a des gens un tant soit peu aisés. Je ne suis pas comme vous autres mercenaires, moi, j'ai mon pain tout cuit. Et qu'est-ce que j'ai à faire toute la journée? rien ! Quand je dis non, c'est si !

Air *de la Trenitz.*

Dès que le soleil
Vient hâter mon réveil,
Que regardant en l'air,
J'apperçois qu'il fait clair,
Je vais voir
Mon miroir ;
Et puis rasé,
Frisé,
Je mets d'un air coquet
Mon habit de droguet.

Or, mon appétit
N'est pas petit,
Et par prudence,
Je prends en effet
Du café parfait,

Fait
Au lait.
Après déjeûner,
A me promener
Je commence;
Je lis le journal,
Me règle au cadran décimal.

Chez moi de retour,
Je fais un dîner court,
Et quand il n'est pas tard,
Je vais au boulevard.
Je m'arrête en passant
Devant
L'âne savant :
Ici, quand il fait beau,
Je viens voir couler l'eau;
Puis je vais me mettre
En face du grand thermomètre,
Et bien satisfait,
J'apprends alors le tems qu'il fait.
Je m'en vais ensuite
Rendre vite
Une visite
Au grand léopard,
Au tigre, à l'ours, au kangour.

Je prends, sur le tard,
Au café Saint-Bernard,
Ma demi-tasse à l'eau;
Je joue au domino.
Je me couche le soir,
Enchanté de pouvoir
Recommencer mon train
Le lendemain
Matin.

LAVIRON.

Je conçois, mon homme. T'appelles çà faire la vie de garçon.

PRUDHOMME.

Je vais bientôt la cesser, en serrant pour de bon les nœuds de l'hymenée!

JAVOTTE.

Bah! vraiment; et quand vous serez marié, demeurerez-vous toujours rue Poupée?

PRUDHOMME

Non, j'épouse une femme du bel air, qui m'installe rue des Quatre-Vents.

LAVIRON.

Grand bien vous fasse, l'Amour en civette. Ah! çà, mes enfans, assez travaillé comme çà.

Air : *Avant de nouveaux travaux* (*Cricri.*)

Allons, vîte au cabaret,
Boire un peu de petit vin clairet ;
Le bon vin et le repos
Au travail rendent plus dispos.

JAVOTTE.

D'puis cinq heures et mêm' plutôt,
Que je somm' dans notre bateau,
Une bouteille
De jus d'la treille,
Nous f'ra ben mieux supporter l'eau.

TOUS, *en s'en allant.*

Et y allons vîte au cabaret.

SCENE V.

PRUDHOMME *seul, les regardant partir, appuyé sur la balustrade du pont.*

Les voilà partis, c'est bien heureux... et me voici seul. En attendant que Mlle. Sophie passe par ici, jouissons préalablement de la perspective délicieuse que j'ai devant les yeux, et convenons que le Pont-des-Arts est joliment inventé.

Air *de la Catacoua.*

Le firmament est sur ma tête,
Et je domine sur les flots ;
Avec quel plaisir je m'arrête
A voir ces bains et ces bateaux !
Des deux côtés de la rivière,
Clochers, maisons à chaque pas...
Du sel, du ris, du bled, du bois en tas;
Deux ponts de suite, et Chaillot tout là-bas;
Puis à gauche, le quai Voltaire ;
A droite, le port Nicolas.

Mais ce n'est rien encore ; et les rencontres fortuites, les rendez-vous clandestins dont il est mention, quand le blond Phœbus va se coucher dans les bras de l'Océan.

Même air.

Le soir vient, le lieu nous invite
A plus d'un larcin amoureux ;
Sans y songer, femme est séduite,
Et sur l'eau partage vos feux.
Aussi vraiment le voisinage
Est bien dangereux en ce cas :
Et de ce pont quels que soient les appas,
Plus d'un mari, de bien bon cœur, hélas !
S'il était à faire, je gage,
Prirait pour qu'on ne le fît pas.

Aussi, quand Mlle. Sophie sera Mad. Prudhomme, je me mets fortement dans l'idee qu'elle se passera de passer sur le Pont-des-Arts, et que.... Ah ! mon dieu, qu'est-ce que je vois donc là-bas, à gauche.. tout Paris est sur le parapet..

Allons vîte aux informations... Ah ! j'apperçois le père Tranquille ; il va me donner des renseignemens. Dites donc, papa Tranquille ?

SCENE VI.

PRUDHOMME, TRANQUILLE.

TRANQUILLE

De tel côté que j'aille, toujours des importuns qui me troublent dans l'exercice de mes fonctions.

PRUDHOMME

Qu'est-ce qu'il y a donc là-bas ?

TRANQUILLE *avec onction.*

Là bas ; ah ! mon ami, c'est un chat qui se périt.

PRUDHOMME

Diable ! Mais je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de monde ; c'est un evénement.

TRANQUILLE

Qui me fait perdre au moins vingt coups de ligne. Je ne sais où me réfugier à présent. Encore si ce maudit pont n'existait pas....

PRUDHOMME.

Vous êtes donc toujours contre lui ?

Air : *de Calpigi.*

A tort vous le trouvez blâmable ;
Il joint l'utile à l'agréable.
Cessez donc de le décrier,
Et sachez mieux l'apprécier.
Quand il ne servirait qu'à faire
Un rapprochement salutaire
Des dames du faubourg Germain
Aux messieurs du quartier d'Antin.

TRANQUILLE.

Cela m'avance beaucoup, moi, et je gagne fort à ce tumultueux concours.

Air : *Tenez, moi, je suis un brave homme.*

Jadis, sur ce bruyant rivage,
Les brochets venaient à foison ;
L'on y pêchait avec courage ;
On y faisait bonne moisson.
De ce maudit pont que je fronde,
Combien mon commerce a souffert !
Il y passe, hélas ! tant de monde,
Que je pêche dans le désert.

PRUDHOMME.

A votre place père, Tranquille, j'intenterais un procès aux

entrepreneurs qui vous lèsent, d'autant plus qu'ils ne paraissent pas disposés à vous faire des sacrifices.

TRANQUILLE.

Ah, vous croyez !

PRUDHOMME.

Témoin, ce marchand de fleurs qu'ils ont établi tout juste au milieu, chez qui l'on trouve tant que dure l'année, des bleuets, des pas-d'âne, des jonquille, de l'héliotrope et des oreilles d'ours larges comme la vôtre... Ce limonadier surtout qui en fait un site unique dessus le globe du monde.

TRANQUILLE, *pêchant toujours.*

Et comment çà ?

PRUDHOMME.

Air : *Tour-à-tour il chante Cloris.* (de Gessner.)

Dédaignant la bierre et l'orgeat,
Il offre à la mère, à la fille,
Glace à la fraise, au chocolat,
Glace au citron, à la vanille.
C'est admirable en vérité,
Et nulle autre part sur la terre
On ne voit au cœur de l'été,
Tant de *glaces sur la rivière.*

TRANQUILLE.

Et parmi tout çà, moi, je sue sang et eau.

PRUDHOMME.

Sans rien prendre, pas vrai. C'est un peu de votre faute, si vous ne faites pas vos affaires ; vous tournez le dos à la Monnaie ; tachez de vous en rapprocher en remontant un peu du côté du Pont-Neuf, et je parie... Mais, sans adieu, père Tranquille ; j'apperçois ma future et sa maman qu'il faut que j'accoste.

TRANQUILLE, *à part, sur la berge.*

Allons changer de ligne, et voyons si je serai plus heureux sous le pont des Tuileries. (*Il sort.*)

SCENE VII.

PRUDHOMME, Mad. PASTEL et SOPHIE; *arrivant sur le pont.*

PRUDHOMMÉ.

Abordons avec une sorte de galenterie. (Lezzi.)

Mad. PASTEL.

Allons, allons, ma fille, le Museum va ouvrir, il faut nous dépêcher.

Air : *Monsieur, vous avez une fille.* (du Bouffe.)

PRUDHOMME.

Comment vous portez-vous, madame !

Mme. PASTEL.

Mais, monsieur, je me porte mieux.

PRUDHOMME, *à Sophie.*

Bonjour, tendre objet de ma flamme.

SOPHIE, *fait la révérence et passe.*

Monsieur, je vous fais mes adieux.

PRUDHOMME.

Comment, vous me quittez, je pense ?

Mme. PASTEL.

C'est qu'ailleurs nous portons nos pas.

PRUDHOMME.

Eh ! quoi, fuiriez-vous ma présence ?

SOPHIE.

Non ; mais nous ne la cherchions pas.

PRUDHOMME.

Eh ! quoi ! (4 fois)

SOPHIE.

Nous ne la cherchions pas.

Mad. PASTEL.

M. Prudhomme, nous n'avons pas le tems de nous arrêter.

PRUDHOMME.

Il n'est que neuf heures et demie, voyez le cadran des Quatre-Nations. Vous savez bien que le Muséum n'ouvre qu'à dix heures.

Mad. PASTEL.

C'est vrai ; qu'allons nous faire jusques-là?

SOPHIE.

Maman, vous savez bien que mon maître m'a demandé cette vue prise du Pont-des-Arts... Je puis la commencer ce matin. (*à part.*) Et St.-Ange viendra peut-être. (*Elle tire de son carton ce qu'il faut pour dessiner, et s'assied en face du public.*)

Mad. PASTEL.

Tu as raison; moi, pendant ce tems, je vais m'établir ici et continuer ma lecture.

PRUDHOMME.

Si au lieu de çà, madame Pastel, nous voyions à jaser des préparatifs nuptiaux...

Mad. PASTEL.

Oh ! nous n'en sommes pas encore là.

PRUDHOMME.

Non, mais cela ne peut pas tarder.

Air *du Vaudeville de l'Avare.*

Feu votre époux, à moi Prudhomme,
Devait, par un accord nouveau,
Payer une assez forte somme,
Ou bien fournir un grand tableau.
Sa mort me cause un grand dommage.
Vu qu'il ne peut plus travailler,
Je veux du moins, pour me payer,
Prendre son plus parfait ouvrage.

SOPHIE.

Monsieur Prudhomme est galant.

PRUDHOMME.

Et puis d'ailleurs, l'affaire n'est pas si mauvaise pour vous; un homme jeune encore.. quarante-cinq ans... d'une certaine tournure... un propriétaire qui a pignon sur rue dans le quartier S.-Sulpice.. une maison à deux étages rue du Canivet, rapportant fidèlement exempte d'impositions, 753 livres par an, non compris 900 liv. de tiers consolidé.

SOPHIE.

Eh! monsieur, que m'importe la fortune, quand le cœur n'y est pas!

PRUDHOMME.

Le cœur! il n'y aurait donc que le vôtre au-delà des Ponts qui me serait rebelle! On est connu outre Seine, pour ses petites caravanes. Demandez de mes nouvelles rue Gille-Cœur, où j'ai demeuré. Et la rue de l'Hirondelle où j'ai voltige six mois.. je n'y ai pas laissé de regrets, non, du tout; c'st ma tante Aurore! On ne m'a pas encore oublié non plus dans la rue du Foin, que j'ai mise en combustion, et je ne sais pas ce qui me serait arrivé, si je ne m'étais fixé à une petite blonde de la rue du Cœur-Volant. Enfin, j'ose le dire.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Mon air aimable est remarqué
Des Invalides jusqu'au quai :
Sur le quai Conti l'on m'adore,
Sur le quai Saint-Bernard encore.
Plus d'une célèbre beauté
A de moi le cœur enchanté;
Et je pourrais me marier, ma chére,
Tout le long, le long de la rivière.

SOPHIE.

Je vous ai déjà dit vingt fois que je n'aimerai pour époux qu'un artiste.

PRUDHOMME.

Non, on ne l'est pas artiste! on n'ose pas!

Air : *du Branle sans fin.*

Qu'il vienne un rival, je puis
Au mieux, lui couper la gorge,

Car sur la pointe je suis
Aussi fort que feu St.-George.

En musique, à livre ouvert,
Tel morceau qu'on me propose,
Je puis dans plus d'un concert,
Chanter comme un virtuose.

Un danseur, même très-fort,
Ne saurait suivre ma trace,
Car, léger comme Duport,
J'unis la force à la grace.

Dans tous les arts d'agrément
Je peux dire que j'excelle,
Et sur un cheval fringant
Je me tiens fort bien en selle.

L'été vient-il, on me voit
Nager avec gentillesse;
Le poisson le plus adroit
N'imite pas ma souplesse.

Je sais mener un boguet,
Jouer, les jours où l'on chôme,
A la boule, au bilboquet,
Aux quilles, même à la paume.

Alors, dans un tour de main,
Voilà bien comme on empaume,
Pour peu qu'on ait l'air benin,
Tout le sexe féminin.

SOPHIÈ.

Oui, mais de tous les arts, le seul qui puisse me plaire, vous ne le possédez pas... la peinture.

PRUDHOMME.

Ah, voyez vous, Mad. Pastel, c'est votre Muséum qui lui tourne la tête; et vous ne devriez point la mener là.

SOPHIE.

Pourquoi donc monsieur ?

Air : *de Lasthénie.*

C'est le sanctuaire des arts,
Et c'est là qu'un vaste génie
Réunit les chefs-d'œuvre épars
De la Grèce et de l'Italie.

PRUDHOMME.

C'est vrai; j'en conviens avec vous,
Et je suis certain de vous plaire,
Si vous modelez votre époux
Sur l'Apollon du Belvédère.

Mad. PASTEL.

Vous n'avez pas de présomption.

PRUDHOMME.

Je m'apprécie et voilà tout. Mais cependant, à votre place, au lieu de passer et repasser ce pont, j'irais étudier au Musée des petits Augustins, et je mettrais ainsi tous les jours quatre sous dans ma poche.

SOPHIE, *sans l'écouter, à part.*

St.-Ange ne vient pas. Il m'avait promis de passer! aurais-je inutilement écrit ce billet!

PRUDHOMME.

Vous avez l'air toute distraite; voulez-vous que je vous régale de l'harmonica?

SOPHIE

Laissez moi donc, monsieur.

PRUDHOMME.

Est-ce que je vous empêche de dessiner?

SOPHIE.

Oui, vous me troublez.

PRUDHOMME.

Eh bien, je ne vous parlerai plus... Mais comme j'ai donné mes cinq centimes, je veux me promener tout mon sou.

(*Il se promène en long et en large.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, St.-ANGE, *en batelier arrivant sur un bateau et chantant du fond.*

Air : *Ma barque légère.*

Ma barque légère
Porte mes filets;
Elle va, j'espère,
Servir mes projets.
Entends, ma bergère,
Mes chants amoureux,
Et sur la rivière
Viens jeter les yeux.
Tâche de comprendre,
Feins de ne rien voir;
Je pourrai t'apprendre
Ce qu'il faut savoir. (ter)

Guide moi, ma belle,
Et sans nul effort,
Bientôt ma nacelle
Sera dans le port.

SOPHIE, *à part.*

Je ne me trompe pas, c'est la voix de St.-Ange.

PRUDHOMME, *à Mad. Pastel.*

Voilà un batelier qui chante gentiment; il est guilleret.

SOPHIE, *à part.*

Et toujours ce maudit Prudhomme qui m'obsède ! Il me vient une idée. (*Haut.*) Puisque le hazard a conduit ici ce batelier, il faut qu'il me serve à quelque chose et je vais le placer dans ma composition. (*Elle se penche sur la balustrade.*)

Air : *Vaudeville de la Belle Marie.*

Approche ta nacelle;
Tu ne viens pas en vain ;
Je ne pourrais sans elle
Achever mon *dessin.*

PRUDHOMME.

Que peut faire votre peinture
A ce batelier, s'il vous plaît!

SOPHIE.

Sans lui, monsieur, je vous l'assure,
Mon dessin serait imparfait.

S.-ANGE.	SOPHIE.
J'approche ma nacelle, Et je reste en chemin, Pour vous aider, la belle, A finir ce dessin.	Approche ta nacelle, Tu ne viens pas en vain ; Je ne pourrais sans elle Achever mon dessin.

SOPHIE, *à Prudhomme.*

Prêtez aussi votre figure...
Car de vous je vais m'occuper.
En vous donnant cette posture,
Je pourrai mieux vous attraper.

Ensemble.

PRUDHOMME.

Je me place, ma belle,
Et j'obéis soudain.
Mais soyez bien fidèle
En traçant ce dessin.

SOPHIE, *à Prudhomme.*

Fixez vos yeux loin d'elle,
Car je voudrais en vain,
Sans vous, sans la nacelle,
Achever mon dessin.

St.-ANGE.

J'approche ma nacelle,
Et m'arrête en chemin,
Pour vous aider, la belle,
A finir ce dessin.

PRUDHOMME, *restant comme elle l'a placé.*

Faut-il rester encore !..

SOPHIE.

Sûrement ! vous serez dans ma composition un point de vue charmant. Ne bougez pas, et sur-tout n'allez pas tourner la tête.

PRUDHOMME.

Je suis immobile ! Ce n'est pas l'embarras, je crois que ma tête doit bien faire là ! m'attrapez-vous ?

SOPHIE.

Tout-à-l'heure. Vous n'êtes pas le seul dont je m'occupe.. (*Elle tire une lettre enveloppée dans un peloton de fil.*)

AIR : *Vaudeville de Pellegrin.*

Tâchez bien d'attraper le fil !

S.-ANGE.

Est-ce le fil de la rivière?

PRUDHOMME.

Mais de quoi donc se mêle-t-il ?
Pour moi, je ne vous entends guère.

SOPHIE, *lâchant le peloton, qu'elle tient par un bout.*

A vous cela s'adresse-t-il ?
C'est lui seul qui doit me comprendre.

PRUDHOMME.

Du discours je saisis le fil.

SOPHIE, *voyant St.-Ange qui prend le billet.*

Mieux que vous il a su le prendre.

S.-ANGE.

Un billet ! (*Dix heures sonnent.*)

Mad. PASTEL.

Allons, Sophie, voilà dix heures. Il faut aller au Muséum, ma bonne amie.

SOPHIE.

Et mon dessin, maman?

Mad. PASTEL.

Tu l'achèveras demain.

PRUDHOMME.

Voyons ce qu'il y a déjà de ma figure ?

SOPHIE.

Vous n'êtes qu'ébauché. Je ne veux vous la faire voir que quand vous serez bien fait.

PRUDHOMME.

Vous ne me la montrerez donc pas de sitôt. Je suis curieux !...

Mad. PASTEL.

Allons, M. Prudhomme, ne me retenez pas.

PRUDHOMME.

Je vous fais l'offre de mes deux bras pour vous conduire au Louvre, je vous mène jusqu'à l'escalier du télégraphe et je reste à la porte de l'Institut.

SCENE IX.

St.-ANGE, *seul.*

Tout le monde est parti, lisons cette lettre que je dois à mon déguisement.

« Mon cher St.-Ange, ma mère ne demanderait pas mieux que de nous unir ; mais elle me défend de vous voir et de vous parler, avant que vous n'ayez trouvé un moyen de faire cesser les ridicules prétentions de Prudhomme. Tachez de le faire renoncer à ma main ou à la somme que ma mère serait obligée de lui payer, si elle manquait à la parole donnée par mon père. Vous ne doutez pas du cœur de Sophie. »

Je le trouverai ce moyen ! l'amour me le suggère déjà ! Mais il faut en instruire Sophie. (*Il tire un crayon et écrit sur son genou.*) Répondons lui sur le champ... Mais comment lui faire parvenir?.. ah, dans un pot de fleurs. Laviron pourra la prévenir lorsqu'elle repassera sur le pont !

Air : *C'est le bien que l'on en dit.*

Pour échapper à tous les yeux,
Et tromper celle qui nous guette,
Du secret de mes tendres feux,
Une fleur sera l'interprète.
Sophie aujourd'hui recevra
La lettre de ma main tracée,
Et l'amour discret cachera
Au sein des roses, ma pensée.

SCENE X.

St.-ANGE, LAVIRON, JAVOTTE, *sur la berge.*

JAVOTTE.

Eh bien, not' amoureux, le déguisement a-t-il réussi.

S.-ANGE, *hésitant.*

Le déguisement ; mais...

JAVOTTE.

T'nez, jeune homme, vous avez tort de vous méfier de moi. J'vois beu qu'il s'agit de jouer un tour à c'timbécille de Prudhomme, et vous ne pourriez pas mieux vous adresser qu'à moi pour lui laver la tête.

LAVIRON.

C'est vrai, oui dà, au caquetage près, Javotte est une bonne pâte de fille, et sans barguigner j'pouvons la mettre en tiers dans notre niche.

S.-ANGE.

Eh bien, apprenez donc, mes amis, que j'ai reçu une lettre, mais que je n'ai pu donner ma réponse.

LAVIRON.

Ah ! je vous vois venir, jeune homme. C'est sur moi que vous comptez, et je me charge de la lui remettre en passant.

S.-ANGE.

Non pas, la mère pourrait t'appercevoir. Tu vas mettre ce billet dans un pot de fleurs.

LAVIRON.

Dans lequel, car il y a du choix sur ce Pont-des-Arts.

S.-ANGE.

Il est vrai.

Air : *du vaudeville de Frosine.*

C'est un véritable jardin
Où Flore établit son empire.
Le lys, la rose et le jasmin
Sont réunis pour nous séduire.
A l'œil ces objets enchanteurs
Ont sans doute le droit de plaire,
Et j'aime à voir autant de fleurs
Couronner un parterre.

LAVIRON.

Ah çà, c'est vrai.

Air : *de Manon Giroux.*

Y a des fleurs de tout' manière,
Et les amateurs
Peuvent ben choisir, j'espère,
Des goûts, des couleurs.
Ceux que l'grand jour importune,
Vienn' à petit bruit,
Sûrs d'y trouver à la brune
Des *belles-de nuit.*

Prudhomme traverse le pont, et descend.

S.-ANGE.

C'est fort bien, mais tu placeras ma lettre dans un rosier que tu auras bien soin de désigner à Sophie...

LAVIRON.

Et je sais ma leçon comme si je l'avais étudiée huit jours. Je me poste au débouché du Louvre. J'instruis la jeune personne pendant que la maman paye le droit de passe. Un mot à l'oreille est sans conséquence, elle marchande la correspondance, l'achète, la paye, l'emporte, et une fois dans sa chambre le pot de fleurs est décacheté.

S.-ANGE.

Va vîte, je t'attends ici. (*Laviron sort, et traverse le pont.*)

JAVOTTE.

Soyez tranquille, allez ; je réponds de tout, moi ; vous arriverez à bout de la chose. Laviron est dans le cas de joliment mener votre barque, et n'craignez pas de chavirer.

SCÈNE XI.

St. ANGE, JAVOTTE *dans le bateau*, PRUDHOMME *en bas*.

PRUDHOMME *arrivant avec précaution.*

Voyons donc si je pourrai enfin aborder aujourd'hui le vaisseau de ma blanchisseuse. Ah ! Laviron n'y est pas ; bon. (*Il monte sur la planche.*) C'est bien heureux qu'une fois dans la vie, on te rencontre seule, et que l'on ne soit pas exposé aux avanies de ce maudit Laviron. Mais sais-tu, mon enfant, que tu embellis tous les jours, et que.... (*Il veut l'embrasser.*)

JAVOTTE.

A bas les mains ; pas de gestes ! Un homme marié, ou à la veille de l'être.

PRUDHOMME.

Çà ne m'empêchera pas de te conserver ma pratique ; tu me blanchiras toujours.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Charmante blanchisseuse,
Pour tes divins attraits,
D'une flamme amoureuse
Je brûle à tout jamais.
Auprès de toi, tigresse,
Matin et soir,
Mon cœur, rempli d'ivresse,
Est un battoir.

JAVOTTE.

Dieu me pardonne, c'est une declaration', et roucoulée sur un air... Mais tu repasseras entre lundi et samedi, tourtereau du faubourg. Pour le présent, dis moi ce qu'il te faut, que je me débarrasse de toi.

PRUDHOMME.

Mes manchettes et mon jabot ; que je les faufile pour me présenter ce soir à un thé conséquent, chez le clincailler de la rue des Canettes.

JAVOTTE.

Comme c'est dommage pourtant, que vous me demandiez là ce que je n'ai pas fait et ce que je ne ferai pas ; car, afin que vous le sachiez, c'est aujourd'hui ma fête, et je la chôme.

PRUDHOMME

Ta fête, Javotte (*à part*) Idée lumineuse pour me faire adorer. (*Haut*) Ecoute, je ne t'ai jamais rien offert, et tu n'as jamais rien voulu accepter de moi ; mais un jour de fête, tout se prend. Attends moi. (*Il monte sur le pont.*)

JAVOTTE.

Est-ce que vraiment ce maringouin-là aurait l'intention de me donner dans l'œil.

S.-ANGE.

Il me vient une idée. Si vous feigniez d'écouter son ridicule amour.

JAVOTTE.

Ah ! oui ; et Laviron qu'est jaloux comme le grand Barbaro.

S.-ANGE.

Il est dans mes intérêts.

JAVOTTE.

Qui çà ? le grand Barbaro ?

S.-ANGE.

Eh ! non ; Laviron. Je lui dirai que c'est de concert avec moi.

JAVOTTE.

Ah ! voici l'oiseau bleu.

PRUDHOMME *traversant le pont, un pot de fleurs à la main.* (*Il chante.*)

C'est pour toi que j'en fis l'emplette,
Chère Javotte et cœtera.

S.-ANGE.

Commencez votre rôle dès ce moment.

JAVOTTE.

Vous le voulez, je vas écouter le linot.

PRUDHOMME *arrivant.*

Je dis que le pot de fleurs n'est pas mal, et qu'elle va sentir ce que j'ai fait pour elle.

AIR : *Vous me comprendrez toujours bien.*

Entre mille brillantes fleurs,
J'ai fait choix de la plus vermeille,
Pour l'offrir à ces yeux charmans,
Qui font le destin de ma vie.
Oh ! oui, sans doute, je serai
Content comme il n'est pas possible,
Si Javotte en pare aujourd'hui
Son sein, sa chambre ou sa fenêtre.

SCENE XII.

Les Mêmes, LAVIRON.

LAVIRON, *de dessus le pont.*

M. St.-Ange, les v'là qui viennent et la jeune personne est instruite de tout.

PRUDHOMME *prêt à entrer dans le bateau.*

Eh bien répondez-vous ?.. Acceptez-vous ce don que je vous offre...

JAVOTTE.

J'apperçois quelqu'un qui va vous répondre pour moi.

LAVIRON, *paraissant en scène.*

Ah! je t'y prends, perroquet de Pontoise! Tu veux étourdir Javotte, avec l'odeur de tes jonquilles... Donne moi ce joli pot de fleurs, je vas le bloquer dans mon alcôve, et comme j'allons nous marier, je te le garderai jusqu'au jour de la noce; c'est-il pas l'intention du fondateur? (*Il prend le pot.*)

PRUDHOMME.

Mais laissez donc.

LAVIRON, *à S.-Ange.*

Ah! jarni dié, il n'avait pas mal choisi, le sournois; justement ma boëte aux lettres.

PRUDHOMME.

Rendez moi çà, je l'ai payé, çà m'appartient.

LAVIRON.

Ne réplique pas, timballier des archers du roi de Maroc. Ah! tu vas acheter des fleurs sans nous en prévenir... (*Il le prend par le bras.*)

PRUDHOMME.

Finissez donc, vous me disloquez les jointures.

AIR : *Romance d'Une Folie.*

LAVIRON.

Coquin, tu t'avise d' l'aimer.

PRUDHOMME.

De grace, accordez-moi la vie.

LAVIRON.

Non, parbleu! je vais t'assommer.

PRUDHOMME.

Ah! je vois là-haut ma Sophie!
Objet de mes tendres amours,
Venez, venez à mon secours.

SCENE XIII.

Les Mêmes, Mad. PASTEL et SOPHIE, *qui ont entendu les derniers mots.*

Mad. PASTEL.

Que vous a donc fait ce jeune homme, pour le maltraiter ainsi?

LAVIRON.

Ce qu'il m'a fait, ce vilain oiseau sans plumes? Il vient étourdir mon objet avec ses renoncules, et veut lui monter la tête avec un pot de fleurs...

S.-ANGE. *bas à Laviron.*

Dans lequel il a caché une lettre.

LAVIRON.

Dans quoi même il s'est permis de glisser un poulet !..

PRUDHOMME.

Peut-on dire cela ?

Mad. PASTEL.

Comment, monsieur, à la veille d'épouser ma fille !..

PRUDHOMME.

Ne l'écoutez donc pas, Mad. Pastel. C'est un léger cadeau sans conséquence, que je fais à ma blanchisseuse, et qui ne doit pas vous inquietter. Quant à l'égard du poulet, il y en a comme dans votre œil ; Regardez dans votre œil s'il y en a.

LAVIRON *tirant la lettre.*

Et quoi que c'est donc que ce gribouillage-là ?

PRUDHOMME

Que les pierres de la lune me tombent sur la nuque, si...

St.-ANGE *à Laviron.*

Dis leur de descendre pour en écouter la lecture.

LAVIRON.

Si ces dames veulent connaître le style et la peinture des flammes du particulier, elles n'ont qu'à descendre au bord de l'eau, et je les mets tout de suite au courant.

Mad. PASTEL.

Oui, sans doute, à l'instant même.

PRUDHOMME

Voilà le pot aux roses découvert !

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, JAVOTTE.

JAVOTTE, *pendant qu'elles descendent.*

Parle moi donc, mon petit Prudhomme.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

A la veill' de prendre une femme,
M'courtiser. çà n'est pas beau,
Et les projets de ta flamme
S'en nont tous à vau-l'eau.
De ton amoureux martyre,
En vain tu m'parl' en ce jour,
Car tu n'auras rien à frire
Que les poissons d'alentour.

SCENE XV. ET DERNIERE.

Les Mêmes, TRANQUILLE, *arrivant par dessous le pont, et se plaçant sur le bateau de blanchisseuse.*

Mad. PASTEL, *descendue au bord de l'eau.*

Voyons donc cette fameuse lettre.

PRUDHOMME.

Je vous proteste, madame....

LAVIRON.

Si tu entrouvres la mâchoire, je t'expédie en accéléré pour les filets de St.-Cloud. (*bas à Sophie.*) C'est la réponse à la vôtre. Ecoutez bien. (*Haut à St.-Ange.*) Veux-tu nous lire çà, toi, Nicolas, tu t'en tireras plus couramment. Je ne me connais guère qu'au gros calibre, moi.

St.-ANGE *lisant.*

» J'ai reçu ta lettre, ma belle amie...

LAVIRON *l'interrompant.*

Ah! diable! correspondance suivie. Continuez.

S.-ANGE.

» J'ai attendu l'occasion favorable pour te donner ma
» réponse. Il sera facile de nous debarrasser du butor...

LAVIRON.

Ah! je suis un butor...

PRUDHOMME.

Mais non; c'est moi... vous ne voulez pas m'entendre.

Mad. PASTEL.

Voyons la suite.

S.-ANGE.

» Puisque ta mère approuve notre amour, obtiens un
» léger retard, et je forcerai bien le sot rival à renoncer à
» ta main.

LAVIRON.

Sot rival! M. Prudhomme.

PRUDHOMME.

Le lieu de la scène n'est point propre à une explication. Mad. Pastel, à ce soir au Luxembourg, dans l'allee des Soupirs. (*Il se sauve.*)

LAVIRON.

Tu crois encore m'échapper là-haut, parce que les fonds me manquent. Laisse faire, donne toi le tems et je te rejoins tout de suite. Qui est-ce qui a un sou de disponible ?

Mad. PASTEL.

Batelier, je vous demande grace pour lui.

LAVIRON.

Laissez donc, madame, un petit suborneur qu'en veut à l'honneur de celle qu'a le bonheur de faire palpiter mon cœur! Nicolas, prête moi un sou, et va te poster à l'autre bout du pont. A s't'heure nous le tenons! (*Voyant Prudhomme sur le pont.*) Je suis à toi, mon homme!

PRUDHOMME.

Comment, il est à moi ! lui serait-il survenu des fonds. Je l'apperçois, il va monter, que faire.. Fuyons de l'autre coté... Ah ciel ! l'autre qui monte les degrés... Cerné inévitablement par les deux bouts. Dites donc, Mlle. Javotte la rivière est-elle bien profonde à l'endroit de vot' bateau ?

JAVOTTE, *fredonnant.*

Les caillous touch' à la terre.

PRUDHOMME.

Dites donc, je n'ai pas de tems à perdre.. croyez-vous que e puisse la traverser sans me périr ?

LAVIRON, *en dehors.*

Les canards l'ont bien passée...

PRUDHOMME.

Le voilà... quel bonheur que j'aie trois mois d'école ! Je n'hésite plus, je ne balance plus... Allons vlan... une tête ! Pas si gnole !... Glissons tout doucement le long de la corde de la pompe et livrons nous prudemment au liquide élément.

Mad. PASTEL et SOPHIE.

Ah ciel !

LAVIRON, *paraissant sur le pont.*

Eh ben, où est-il donc le canard ?

JAVOTTE.

Dans l'eau.

Mad. PASTEL.

Malheureux vous serez cause de sa perte !

LAVIRON.

Soyez tranquille, je le repêcherai avant qu'il soit huit jours. (*à St.Ange qui est en bas*) Dites donc, M. St.-Ange, pendant qu'il se mouille, j'ai bien envie de le suivre et de le tenir le bec dans l'eau jusqu'à ce qu'il ait capitulé.

Chasse du jeune Henri.

Mad. PASTEL.

Sous cet habit, c'est vous, Saint-Ange ?

SOPHIE.

Ah ! de grace point de couroux.

S.-ANGE.

Puisqu'ici le hazard me venge,
Veuillez me nommer son époux.

TRANQUILLE *tenant sa ligne.*

Mes chers amis, je vous annonce
Qu'enfin mon bonheur est complet:
Venez m'aider, ma ligne enfonce,
Et c'est sans doute un gros brochet.

D'une pêche aussi peu commune
J'aurai lieu d'être satisfait,
Et je vais faire ma fortune
En le vendant chez Corcellet.

TOUS.

D'une pêche, etc.

(*Ritournelle de :* Va t'en voir s'ils viennent, Jean, *pendant laquelle on aide Tranquille à tirer sa ligne. On voit sortir la tête de Prudhomme, accroché à l'hameçon par sa cravate.*)

TOUS.

Air : *Ah! le bel oiseau.*

Ah! le beau brochet, vraiment,
Que monsieur pêche à la ligne ;
Ah! le beau brochet, vraiment,
Et qu'il lui vaudra d'argent.

PRUDHOMME.

Quoi ! lorsque je cours ici
Le danger le plus insigne,
De moi, vous mocquer ainsi :
La chose est vraiment indigne.

TOUS.

Ah! le beau, etc.

LAVIRON.

Un instant... ne le retirez pas encore... Laissez le moi à flot jusqu'à ce qu'il ait renoncé devant témoin à nos deux pretendues.

PRUDHOMME.

Comment vous voulez...

LAVIRON.

Ou ben un plongeon.. pas de milieu, choisis.

PRUDHOMME.

Air : *Jupiter, un jour en fureur.*

Eh! bien donc, calme ta fureur,
Ne me garde pas de rancune ;
L'humide palais de Neptune
Me cause trop de frayeur.
A ces dames, selon votre ordre,
Je renonce ci pour tout de bon...
Tirez moi par l'hameçon,
Car je suis las d'y mordre.

Tirez donc car je ne tiens qu'à un fil. (*On le tire.*)

LAVIRON.

V'là pour le coup encore un *sot* tiré de l'eau.

PRUDHOMME.

De quoi ai-je l'air à présent ? d'un caniche ! Mesdames, je vous laisse avec vos amans ; épousez, n'épousez pas, je m'en lave les mains. Pour moi, je m'en vas me sécher sur pied ; Mais je peux dire qu'il est heureux que l'hameçon ne m'ait pris qu'à la cravatte ! une ligne de plus et j'avalais l'asticot !

S.-ANGE.

Consolez-vous, mon cher, vous avez fait naufrage, mais vous n'êtes pas le seul à qui cela arrive.

VAUDEVILLE FINAL.

Air *de la ronde de Mlle. Arnould.*

JAVOTTE.

Chacun fait sans conséquence
Plus d'un projet vaste et beau;
Mais vient une circonstance,
Le projet tombe dans l'eau.

TRANQUILLE.

En achetant son office,
Un procureur a dessein
De rendre aux plaideurs service,
Et d'éviter tout larcin.

TOUS.

Chacun fait, etc.

LAVIRON.

Chacun à pecher s'occupe
Et dispose ses filets,
L'un compte sur une dupe,
Et l'autre sur des brochets.

TOUS.

Chacun fait, etc.

S.-ANGE.

Une femme jeune et belle,
Pour nous charmer, se promet
D'être toujours bien fidèle,
Et de garder un secret.

TOUS.

Chacun fait, etc.

SOPHIE.

Le fat veut de son ton leste
Se défaire incessamment;
L'auteur devenir modeste,
L'usurier, compâtissant.

TOUS.

Chacun fait.

PRUDHOMME.

Si de plus d'une satyre
Le Pont-des-Arts est l'objet,
Ici, nous n'osons pas dire
C'est un ouvrage parfait.
Mais nos auteurs sont en peine,
Empêchez, par un bravo,
Qu'en se risquant sur la scène,
Ils n'aillent tomber dans l'eau.

TOUS.

Mais nos auteurs, etc.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue du Faubourg-Montmartre, au coin du Boulevard, N. 1042.

DÉCORATION.

Le théâtre représente la rivière. Il est traversé dans toute sa largeur par le Pont-des-Arts, dont on ne voit que deux arches, et qui prend depuis le premier plan à droite du spectateur, obliquement, jusquau second plan à gauche. Entre le premier et le second plan à gauche, devant le pont, doit arriver le bateau de St.-Ange, celui des blanchisseuses doit être placé sous l'arche à droite, qui est à moitié à sec. On y monte par une planche donnant sur la berge, représentée par l'avant-scène. On voit au fond du théâtre, en perspective, le Pont-Neuf et La Cité. Dans les villes où l'on voudrait monter la pièce sans faire la dépense d'un decors complet, il suffirait d'établir le pont sur des trétaux et d'en faire peindre la façade.

CHAPELLE
ET BACHAUMONT,
VAUDEVILLE ANECDOTIQUE
EN UN ACTE,

PAR MM. GEORGES DUVAL ET A. VIEILLARD.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Montansier, le 30 Aout 1806.

A PARIS,
Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le théâtre Français, n°. 51.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHAPELLE.	M. *Bosq.-Gavaudan.*
BACHAUMONT.	M. *Aubertin.*
SCUDÉRY.	M. *Joly.*
Mademoiselle SCUDÉRY.	Mme. *Barroyer.*
AUGUSTIN, valet-de-chambre de Chapelle.	M. *Lefèvre.*
ROSALIE, femme-de-chambre de mademoiselle Scudéry.	Mlle. *Elomire*

La scène est à Paris, chez Chapelle.

CHAPELLE ET BACHAUMONT.

Le théâtre représente un salon.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTIN, ROSALIE.

AUGUSTIN.

Allons, viens, n'ais pas peur, M. Chapelle est dans son cabinet à travailler.

ROSALIE, *sanglottant.*

Je suis bien malheureuse toujours.

AUGUSTIN.

Tu vas me dire à présent pourquoi mademoiselle Scudéry t'a renvoyée aussi brusquement

ROSALIE.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Hier au soir, par malheur,
Je laisse la porte ouverte ;
Elle rentre pour ma perte,
Et soudain crie au voleur.
Alors, j'arrive tremblante,
Elle m'appelle imprudente,
Maladroite, négligente,
Ne finit pas de gronder;
Et dit que depuis que j'aime,
Je suis l'indolence même,
Et ne sais plus rien garder.

AUGUSTIN.

Voilà le seul motif de sa colère ?

ROSALIE.

Ah ! mon dieu, oui. Cependant, je ne sais pourquoi elle trouve mauvais que nous nous aimions ; car, elle-même. . . .

AUGUSTIN.

Songerait à l'amour ! avec sa figure ?

ROSALIE.

Elle y songe, et beaucoup.

AUGUSTIN.

Toute seule donc ; car je ne présume pas que personne y rêve avec elle.

ROSALIE.

Au contraire, elle fait tourner la tête...

AUGUSTIN.

A qui ?

ROSALIE.

A M. Pélisson.

AUGUSTIN.

Le secrétaire de l'Académie, cet homme si connu par sa laideur ?

ROSALIE.

Et son esprit.

AUGUSTIN.

Passe pour celui-là. Ils sont faits l'un pour l'autre.

ROSALIE.

C'est dommage qu'ils se soient brouillés ; car je suis sûre que, sans le chagrin que cela a causé à mademoiselle, elle ne m'eût pas donné mon congé sur un aussi léger prétexte.

AUGUSTIN.

Ils sont brouillés, et pourquoi ?

ROSALIE.

Mademoiselle vient de faire un roman superbe, en dix volumes, qui s'appelle Artamène, sur lequel elle a desiré l'avis de M. Pélisson.

AUGUSTIN.

Eh bien ?

ROSALIE.

Il est venu le donner ; mais tu vas voir.

Air : *Mes bons amis*, etc.

De ce roman,
Critiquant tout le plan,
Il juge, en souverain arbître,
Qu'au dénouement,

Le héros indolent
N'est encor qu'au premier chapitre.
Au censeur insolent,
Ma maîtresse, à l'instant,
Donne congé, disant,
A juste titre,
Qu'on doit tout craindre d'un amant
Qui veut, dès le commencement,
Arriver au dernier chapitre.

AUGUSTIN.

Elle fait donc maison nette? L'amant et la femme-de-chambre à la porte le même jour.

ROSALIE.

Non pas, l'un la veille, et l'autre le lendemain.

AUGUSTIN.

Ainsi, te voilà sans place.

ROSALIE.

C'est pourquoi je viens prier M. Chapelle...

AUGUSTIN.

De te prendre à son service.

ROSALIE.

Non, de me faire rentrer à celui de mademoiselle Scudéry.

AUGUSTIN.

Oui. Mais je ne sais si tu pourras lui parler de sitôt; il est occupé maintenant à mettre la dernière main au récit de son voyage avec M. Bachaumont.

ROSALIE.

A propos, on en parle déjà beaucoup de ce voyage, et le frère de Mademoiselle se propose d'en dire deux mots à M. Chapelle; il prétend qu'il y est insulté, et que d'ailleurs la manière de voyager de ces messieurs n'a rien de fort amusant.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

A sa guise chacun voyage,
On voyage soir et matin;
L'un prend le brillant équipage,
Et l'autre, à pied, fait son chemin.

De bien d'autres façons, je gage,
Bien d'autres gens voyageront :
Bien peu savent faire un voyage
Comme Chapelle et Bachaumont.

ROSALIE.

Ils sont tous les deux si aimables.

AUGUSTIN.

M. Chapelle surtout.

Air : *Du petit mot pour rire.*

Apôtre de la volupté,
Du plaisir et de la gaîté,
Plein d'un joyeux délire,
Entre le vin et les amours,
Partageant librement ses jours,
Il a toujours, (*bis*)
Le petit mot pour rire.

ROSE.

C'est ce qu'on dit.

AUGUSTIN.

Il lance quelquefois sur certaines personnes des épigrammes qui ne les amusent pas du tout ; mais il n'en tient compte. C'est à présent le tour de mademoiselle Ninon. Depuis quelques jours il la traite d'une manière...Mais le voici.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CHAPELLE.

CHAPELLE.

Air : *Et non, non, ce n'est pas là Ninette.*

Où trouver à présent
Femme qui soit discrète,
Fidèle à son amant,
Et surtout point coquette.
Et non, non, non,
Ce n'est pas chez Ninette,
Et non, non, non,
Ce n'est pas chez Ninon.

AUGUSTIN, *à Rosalie.*

Vois-tu ?

CHAPELLE.

Même air.

Conserver sans éclat
Sa première conquête,
Et dans le célibat
Rester toujours honnête,
Et non, non, non, etc.

ROSALIE.

C'est bien là ce que dit tous les jours mademoiselle Scudéry.

CHAPELLE.

Mademoiselle Scudéry ! Ah ! dis-moi donc, mon enfant, extravague-t-on toujours dans cette maison-là ?

AUGUSTIN.

Plus que jamais, monsieur; car mademoiselle Scudéry vient de renvoyer M. Pélisson, pour avoir cassé les vitres, et Rosalie, pour avoir laissé la porte ouverte.

ROSALIE.

En disant que je l'exposais tous les jours à être volée, quoiqu'elle ait grand soin de dire pourtant, qu'elle ne possède au monde que son cœur et son esprit. Mais je suis sûre qu'en lui écrivant deux mots en ma faveur...

CHAPELLE.

Y songes-tu ! Nous ne nous voyons pas.

ROSALIE.

Il ne tiendrait qu'à vous. Je sais combien elle fait de cas de vos talents, et depuis surtout qu'elle est brouillée avec M. Pélisson...

CHAPELLE.

J'aurais l'espoir de le remplacer dans son cœur ! Vîte un madrigal pour mademoiselle Scudéry. C'est sans doute le premier qu'elle aura reçu ; tant mieux, l'effet en sera plus sûr.

(*Il se met à son bureau.*)

Air : *De la Signora malade.*

Elle est auteur et femme,
Flattons sa vanité :
Pourtant à l'épigramme,
Le sujet eût prêté.

AUGUSTIN, *à Rosalie.*
Tu vas voir dans ce qu'il écrit
Comme il met de grace et d'esprit.

CHAPELLE, *écrivant.*
Cela va bien, je pense.

ROSALIE, *allant à lui.*
Que de reconnaissance
Je m'en vais vous devoir !

AUGUSTIN, *la ramenant de son côté.*
N'en va pas trop avoir.

ENSEMBLE.

CHAPELLE.	ROSALIE.
Mon enfant, tiens, voilà	Ah ! monsieur, ce don-là
Qui te satisfera.	Me rassure déjà.
Cette requête-là,	Cette requête-là,
Crois moi, l'attendrira.	Je crois, l'attendrira.

AUGUSTIN.
Ah ! monsieur, ce don-là
Nous satisfait déjà.
Cette requête-là,
Je crois, l'attendrira.

ROSALIE.

Je me vois déjà rentrée en grâce.

CHAPELLE.

Ecoute ce que j'écris pour toi.

Air : *Du vaud. d'Honorine.*

Contre le vol pour vous défendre,
Pour écarter de chez vous tout bandit,
Vous prenez grand soin de répandre
Que vos seuls biens sont le cœur et l'esprit ;
Mais, Sapho, c'est bien mal l'entendre ;
Car il est tel homme d'honneur,
S'il croyait pouvoir vous le prendre,
Qui bientôt deviendrait voleur.

ROSALIE.

Voleur ! c'est charmant ! Elle n'y résistera pas.

Reprise de l'air de la Signora.

CHAPELLE.	ROSALIE.
Mon enfant, tiens, voilà, etc.	Ah ! monsieur, ce don-là, etc.

AUGUSTIN.
Ah ! monsieur, ce don-là, etc.

SCENE III.

CHAPELLE, AUGUSTIN.

CHAPELLE.

Et quel est donc, s'il vous plaît, M. Augustin, le motif de l'intérêt que vous semblez prendre à cette belle enfant?

AUGUSTIN.

Il est facile à deviner. Rosalie est aimable, et moi, monsieur...

CHAPELLE.

Tu l'aimes, n'est-ce pas? et que comptes-tu faire?

AUGUSTIN.

L'épouser, tout simplement.

CHAPELLE.

Air : *De la pipe de tabac.*

Quoi! tu prendrais femme jolie!

AUGUSTIN.

Oui, sans doute, je la prendrai.

CHAPELLE.

Songe que c'est une folie...

AUGUSTIN.

J'y songe, mais je la ferai.

CHAPELLE.

Que dès le lendemain peut-être...

AUGUSTIN.

Le lendemain, soit, je verrai.

CHAPELLE.

Mon bon ami, tu risque d'être...

AUGUSTIN.

Eh bien, monsieur, je le serai.

CHAPELLE.

A ton aise.

AUGUSTIN.

Je ne suis pas comme vous, moi, monsieur, je n'ai pas d'antipathie pour le mariage.

CHAPELLE.

C'est que tu n'aimes qu'une femme, et que, moi, je les aime toutes.

Air : *Lorsque vous verrez un amant.*

Belles, que l'homme le plus vain
Adore lorsqu'il les outrage ,
N'allez pas prendre pour dédain
Et ma conduite , et mon langage;
Le célibat jusqu'à ce jour ,
Chez moi fut à votre avantage ,
Et c'est en faveur de l'amour
Un larcin fait au mariage.

AUGUSTIN.

Eh bien , moi , qui ne veux faire tort à personne , je me marierai, et je... (*On entend fredonner dans la coulisse l'air suivant.*)

CHAPELLE.

Ah ! voici Bachaumont qui s'annonce.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BACHAUMONT.

BACHAUMONT, *arrive en chantant.*

Air : *Des voyages de la Famille indigente.*

Les voyages des bonnes gens
Sont les passe temps ordinaires ,
Et dans ces joyeux passe temps
On gagne de toutes manières.
L'esprit va s'éclairant ,
Le cœur va jouissant ,
Et l'on revient plus sage ,
Beaucoup meilleur et plus savant ,
Au retour d'un voyage.

CHAPELLE.

Même air.

On rencontre certaines gens
Qui , loin de la foule commune ,
Volent , sans perdre leurs moments,
Sur le chemin de la fortune.
De ces gens-là souvent ,
Le grand empressement
Fait verser l'équipage ;
Pour eux , certes , le moins plaisant ,
C'est la fin du voyage.

(ils reprennent.)

Ah ! oui, pour eux le moins plaisant,
C'est la fin du voyage.

BACHAUMONT.

Et sur ce, relisons le nôtre, avant de mettre le public dans la confidence.

CHAPELLE.

Volontiers. (*à Augustin.*) Toi, va t'informer si Boileau a la tête un peu remise.

AUGUSTIN.

D'après l'état où je l'ai laissé hier, je ne crois pas qu'il l'ait de quinze jours.

CHAPELLE.

Allons, va. (*Augustin sort.*)

SCENE V.

CHAPELLE, BACHAUMONT.

BACHAUMONT.

Et que lui est-il donc arrivé, à Boileau ?

CHAPELLE.

Je n'en ai qu'une idée bien confuse ; mais je crois me rappeler qu'après avoir dîné hier à la Croix de Lorraine, avec Deyveteaux, Lully et Boisrobert, ces messieurs me forcèrent d'abandonner une pièce d'excellent vin, dont il ne restait plus que quelques bouteilles ; ils me conduisirent à l'hôtel de Bourgogne où l'on jouait Nicomède. Je m'endors... de lassitude ; à la scène de la rébellion, le cliquetis des armes me réveille en sursaut, je suis effrayé, je veux fuir.

Air : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

Mais, déjà troublé par le vin,
Ne marchant qu'avec peine,
Je me fais ramener soudain
A la croix de Lorraine ;
Là, sans perdre de temps,
Pour calmer mes sens,
Trop émus par la pièce,
Rentrant dans mes droits,
De nouveau je bois,
Et je finis .. la pièce.

BACHAUMONT.

Toujours le même.

CHAPELLE.

Boileau qui m'avait suivi, entame un long sermon sur les effets de l'ivresse ; je l'écoute patiemment. Après l'exorde je l'invite à boire un coup pour reprendre haleine ; il boit et continue : bientôt il a besoin de reprendre haleine une seconde fois, puis une troisième.

Air : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

Blâmant toujours ma déraison,
Et poursuivant son oraison,
Mon orateur qui se démène,
Pour reprendre haleine
Boit à tasse pleine,
Si bien qu'à la péroraison
Il avait perdu la raison.

BACHAUMONT.

L'austère Boileau perdre la raison!

CHAPELLE.

De sorte que moi qui, pendant ce temps, avais recouvré la mienne, j'ai été obligé, à mon tour, de le faire reconduire.

BACHAUMONT.

S'enivrer de la sorte ! quel scandale !

CHAPELLE.

De la part d'un homme qui a le nom de Boileau à soutenir ; moi, passe, il faut bien que je remplisse le vœu que j'ai fait.

BACHAUMONT.

A quel saint?

CHAPELLE.

A Ninon. Elle m'a défendu sa porte, sous prétexte que je m'enivrais régulièrement tous les jours. J'ai juré de lui donner raison pendant un mois, et de la régaler tous les matins d'une petite épigramme ; voici la première. Tu sais qu'elle raffolle de la philosphie de Platon.

BACHAUMONT.

Un peu plus que de l'amour platonique.

CHAPELLE.

Lis.

BACHAUMONT, *lisant.*

Air : *On se chagrine trop vîte.*

« Il ne faut pas qu'on s'étonne
» Si la pudique Ninon
» Soir et matin déraisonne
» Sur la vertu de Platon.
» Car à compter par son âge,
» Du genre humain bien connu,
» Avec ce grand personnage
» Elle doit avoir vécu.

BACHAUMONT.

Elle ne te pardonnera pas cette première épigramme.

CHAPELLE.

Veux-tu faire la seconde avec moi ?

BACHAUMONT.

Revenons plutôt à notre voyage ; il me semble que nous en étions restés...

CHAPELLE.

A l'assemblée des précieuses de Montpellier.

(*Ils s'asseyent.*)

CHAPELLE, *lisant.*

« Elles se mirent à parler de nos beaux esprits, afin de nous » faire voir ce qu'elles valaient par le commerce qu'elles ont » avec eux. » Ici, lacune.

BACHAUMONT.

Remplissons-là. Voyons un peu ce que nous ferons dire aux précieuses de Montpellier. (*Composant.*)

Air : *Du vaud. de l'Intrigue sur les toits.*

Les unes disaient que Ménage
Avait l'air et l'esprit galant.

CHAPELLE, *continue.*

Que Chapelain n'était pas sage,
Que Costar n'était pas pédant.

BACHAUMONT.

« Les autres croyaient M. Scudéry...

CHAPELLE.

Comment, encore Scudéry ! songe que nous en parlons plus bas.

BACHAUMONT.

Qu'est-ce que cela fait ? un sujet comme celui-là est inépuisable. (*Composant.*) « Les autres croyaient M. Scudéry...

Continuant l'air.

Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, et toujours bien mis.

CHAPELLE

Sa sœur une beauté divine,
Et . . . Pélisson un Adonis.

TOUS DEUX, *reprennent en riant.*

Sa sœur une beauté divine,
Et Pélisson un Adonis.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTIN.

AUGUSTIN, *annonçant.*

M. Boileau vous fait ses remerciements, et mademoiselle Scudéry demande à vous parler.

CHAPELLE ET BACHAUMONT, *se levant.*

Mademoiselle Scudéry !

AUGUSTIN.

Elle-même. Sa chaise est au bas de l'escalier.

CHAPELLE.

Ah ! mon dieu, que faire ?

BACHAUMONT.

La recevoir (*A Augustin.*) Fais entrer. (*Augustin sort.*)

SCENE VII.

BACHAUMONT, CHAPELLE.

BACHAUMONT, *en riant à Chapelle.*

Sa sœur une beauté divine,
Et Pélisson un Adonis.

CHAPELLE.

Oui, vas, ris. Ce n'est pas toi qui reçois la visite de mademoiselle Scudéry.

BACHAUMONT.

Et que diable peux-tu avoir à démêler avec elle ?

CHAPELLE.

Chut, la voici.

SCENE VIII.

CHAPELLE, BACHAUMONT, Mlle. SCUDÉRY.

Mlle. SCUDÉRY, *entrant timidement.*

Monsieur... (*Appercevant Bachaumont.*) Pardon, je vous croyais seul.

BACHAUMONT.

Pour peu que je dérange....

CHAPELLE, *bas à Bachaumont.*

Non pas, non pas, reste je t'en prie.

BACHAUMONT, *a part à Chapelle.*

Je craindrais de te gèner.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

A me retirer sans bruit,
Mon cher, je m'apprête ;
Tâche de mettre à profit
Ce doux tête-à-tète.
C'est une faveur, vraiment,
Pour ceux qui l'obtiennent.

(*Bachaumont s'esquive pendant que la ritournellle exécute le refrein :* Va-t-en voir s'ils viennent.)

SCENE IX.

CHAPELLE, Mlle. SCUDÉRY.

CHAPELLE.

A quelle heureuse circonstance dois-je le bonheur de recevoir chez moi mademoiselle Scudéry ?

Mlle. SCUDÉRY.

Vous devez croire, monsieur, qu'un motif bien puissant m'y amène. Autrement, je sais trop ce que la bienséance, les convenances prescrivent...

CHAPELLE.

En effet, qui les connaît mieux que l'illustre auteur de Clélie et d'Artamène.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

De vos tendres héros, partout
La délicatesse est connue,
De vos héroïnes, surtout,
On admire la retenue.
Elles suivent, dans tous les cas,
Les règles de la bienséance,
Et, lorsqu'elles font un faux pas,
Tombent encor avec décence.

Mlle SCUDÉRY.

Ah ! de grâce, épargnez...

CHAPELLE.

Non ; mais c'est que dans vos romans, vous avez envisagé l'Histoire sous un point de vue tout-à-fait neuf. Avec quel discernement vous avez réformé le caractère des anciens héros ! et combien l'on aime à voir le grand Cyrus donner des leçons de galanterie, Clélie des leçons de pudeur, et Brutus des leçons de tendresse !

Mlle. SCUDÉRY.

M. Chapelle, il ne s'agit pas...

CHAPELLE.

Je vous demande pardon, je raffole des Romans historiques.

Air : *C'est doubler la reconnaissance.*

On choisit les évènements,
On dispose les caractères ;
On transforme en héros galants
Lespersonnages trop austères.
Ces récits remplis d'agréments
Se gravent mieux dans la mémoire,
Et de nos jours, grace aux romans,
On n'a plus besoin de l'histoire.

Mlle. SCUDÉRY.

Vous me flattez. Mais laissons, de grace, et venons au but de ma visite. Le danger que vous courez à pu seul me déterminer...

CHAPELLE.

Le danger !

Mlle. SCUDÉRY.

Vous vous disposez à mettre au jour la relation de votre voyage avec M. Bachaumont.

CHAPELLE.

Eh bien !

Mlle. SCUDÉRY.

Vous en avez fait une lecture particulière chez M. de Vendôme.

CHAPELLE.

Il est vrai.

Mlle. SCUDÉRY.

Mon frère a su, de l'une des personnes du cercle, que vous y parliez de lui d'une manière peu honorable. Vous connaissez M. de Scudéry, sa noble fierté, sa vaillance ; et je vous laisse à juger, monsieur, à quels excès l'amour-propre outragé peut porter cette ame magnanime.

CHAPELLE.

Et qu'ai-je à redouter de sa vaillance ?

Mlle. SCUDÉRY

Les lois de l'honneur sont rigoureuses. M. de Scudéry porte l'épée ; il est gouverneur de place...

CHAPELLE.

De Notre-Dame de la Garde, je le sais.

Mlle. SCUDÉRY.

Indè mali labes.

CHAPELLE.

Tentae-ne animis cœlestibus irae ! Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des héros !

Mlle. SCUDÉRY.

Quoiqu'il en soit, mon frère est irrité, il l'est beaucoup ; il vous sera néanmoins facile de le calmer, si, comme tout me porte à le croire, vous n'êtes pour rien dans l'invention du scandaleux épisode qui a si fort allumé son courroux.

CHAPEPLE.

Et qui a pu, de votre part, me mériter cette honorable ex ception ?

Mlle. SCUDÉRY.

Air : *De la Marmotte.*

Tantôt, dans un billet flatteur,
Remis avecmystère,

J'ai vu, de votre candeur,
Une preuve sincère,
Quand on admire ainsi la sœur,
Se moque-t-on du frère.

CHAPELLE.

Même air.

Vous rendez justice à mon cœur,
Tous deux je vous révère;
Il brille par sa valeur,
Vous avez l'art de plaire.
Oui, si le frère vaut la sœur,
La sœur vaut bien le frère.

Mlle. SCUDÉRY.

J'avais toujours bien pensé que M. de Bachaumont seul avait pu se permettre une plaisanterie aussi injurieuse à la maison des Scudéry, et j'aime à croire que vous la ferez disparaître d'un ouvrage qui doit porter votre nom. C'est l'unique moyen peut-être de prévenir une catastrophe dont le fâcheux pressentiment porte le trouble dans mon âme.

CHAPELLE.

Je voudrais vous épargner ces tendres sollicitudes pour un frère.

Mlle. SCUDÉRY, *timidement.*

Air : *Jeunes amans.*

Un frère n'est pas aujourd'hui
Le seul objet de cette crainte;
Pour un autre encor que pour lui,
D'un juste effroi je suis atteinte.
Mon désespoir serait trop grand,
Si la victoire meurtrière,
D'un laurier teint de votre sang,
Parait la tête de mon frère.

CHAPELLE, *à part.*

Rosalie n'avait pas tort. Si je veux, Pélisson, te voilà remplacé. (*à mademoiselle Scudéry.*) Eh quoi, mademoiselle Scudéry, l'heureux Chapelle vous inspirerait quelque intérêt?

Mlle. SCUDÉRY.

Puis-je espérer que vous retrancherez...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTIN.

AUGUSTIN, *annonçant.*

M. de Scudéry !

Mlle. SCUDÉRY.

Mon frère !

CHAPELLE.

A l'autre, à présent !

Mlle. SCUDÉRY.

O fatal incident ! rencontre funeste ! comment me soustraire à sa vue !

CHAPELLE, *lui prenant la main.*

En sortant par cet escalier.

Mlle. SCUDÉRY.

Un escalier dérobé !

CHAPELLE.

C'est celui de mes bonnes fortunes, et votre visite est à mes yeux la plus précieuse de toutes. Augustin, conduis mademoiselle. (*On entend Scudéry.*)

Mlle. SCUDÉRY.

Je l'entends qui s'approche... M. Chapelle, de la modération. (*Déclamant avec force.*)

Arrêtez, justes Dieux ! le sang prêt a couler !

(*Elle sort avec Augustin.*)

SCENE XI.

CHAPELLE, SCUDÉRY.

SCUDÉRY, *entre en spadassin, la main sur la garde de son épée.*

Air : *Serviteur à M. Lafleur.*

Serviteur, très-illustre auteur.

CHAPELLE.

Ah ! confrère, c'est trop d'honneur,
Assurément, c'est trop d'honneur.

SCUDÉRY.

Après une absence lointaine,

Dont le bruit m'était parvenu ;
Enfin, aux rives de la Seine,
Monsieur Chapelle est revenu ;
Honneur au jour qui le ramène.
Serviteur, ect.

SCUDÉRY.

Me connaissez-vous bien, M. Chapelle ?

CHAPELLE.

Je crois avoir cet honneur.

SCUDÉRY.

Vous êtes-vous fait informer de tous mes titres à l'estime publique ?

CHAPELLE.

Ils sont si nombreux, qu'il peut m'en être échappé quelques-uns.

SCUDÉRY.

Je vais vous les rappeler. Ma naissance d'abord...

CHAPELLE.

Vous êtes fils légitime ; on le sait.

SCUDÉRY.

Mes aïeux.

CHAPELLE.

Passons, cela ne vous regarde pas.

SCUDÉRY.

Ma personne...

CHAPELLE.

C'est autre chose.

SCUDÉRY.

Qui oserait l'attaquer ? que peut-on dire de ma valeur ?

CHAPELLE.

Il n'y a rien à en dire.

SCUDÉRY.

Quant à mon esprit...

CHAPELLE.

Il est jugé depuis long-temps.

SCUDÉRY.

Je suis homme de guerre, aussi bien qu'homme de cour.

CHAPELLE.

Autant l'un que l'autre.

SCUDÉRY.

Je me suis montré dans l'occasion.

CHAPELLE.

De quelle manière ?

SCUDÉRY.

Je vais vous l'apprendre.

Air : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Prenant ou la plume, où la lance,
Avec un avantage égal,
Par mes écrits et ma vaillance,
A mes rivaux je suis fatal.
Je connais l'art de la satyre,
Je me bats contre l'insolent
Qui, de ma personne, ose rire.

CHAPELLE.

Vous devez vous battre souvent.

SCUDÉRY.

Oui, monsieur, cela m'arrive quelquefois, et j'espère avoir l'honneur de vous en convaincre aujourd'hui.

CHAPELLE.

A quel propos ?

SCUDÉRY.

J'ai oui dire, monsieur, que dans l'espèce de relation que vous vous disposez à publier de votre voyage avec M. de Bachaumont, vous vous ètes oublié au point de parler avec une irrévérence extrême de ma personne et de mon gouvernement.

CHAPELLE.

Je n'ai pas cru vous manquer d'égards en disant...

SCUDÉRY.

Oui, en disant...

» Notre-Dame de la Garde,
« Gouvernement commode et beau,
« A qui suffit, pour toute garde,
« Un suisse avec sa hallebarde
« Peint sur la porte du château.

CHAPELLE.

Eh bien, est-ce que le suisse n'y est pas...

SCUDÉRY.

Et plus outre, vous dites que je suis retourné en cour par

le coche, après avoir mis sous la porte, la clef de mon gouvernement.

CHAPELLE.

Cela n'est pas exact. Voici le passage tel qu'il est :

« Des gens qui travaillaient là, proche,
» Nous dirent, messieurs, là-dedans,
» On n'entre plus depuis long-tems ;
» Le gouverneur de cette roche,
» Retournant encore par le coche,
» A depuis environ quinze ans,
» Emporté la clef dans sa poche.

Ce n'est pas, j'espère, la même chose que de le mettre sous la porte.

SCUDÉRY.

Eh ! monsieur, la plaisanterie n'en est pas moins mauvaise.

CHAPELLE.

Pour vous.

SCUDÉRY.

Air : *Du vaud. de l'Héloïse.*

Il vous faut changer de langage,
Si vous redoutez un affront ;
Sachez, monsieur; que je voyage,
Comme les gouverneurs le font.
Apprenez que d'un tel reproche,
J'ai tout sujet d'être piqué,
Et que je n'ai pas pris le coche...

CHAPELLE.

Monsieur, vous l'avez donc manqué.

SCUDÉRY.

Il vous sied bien, à vous, qui n'avez encore produit que quelques petits vers, de vous attaquer à moi, dont la fertile plume...

CHAPELLE, *déclamant.*

Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.

Mais, prenez-y garde, la qualité vaut mieux que la quantité.

SCUDÉRY.

M. Chapelle, prenez-y garde, vous me forcerez à en venir a un coup d'éclat.

CHAPELLE.

Air : *Suzon sortait de son village.*

Lorsqu'à l'oubli l'on est en bute,
Un coup d'éclat est séduisant,
Et l'on croit dans une minute,
Se faire un renom éclatant ;
Mais cependant,
Il est prudent,
Que l'entreprise avec poids se discute :
On se repent,
Mais vainement,
Et l'on regrette un effort imprudent.
Auteur sujet à la culbute,
(Scudéry fait un geste de surprise.)
Comme tous ceux de votre état,
N'oubliez pas qu'un coup d'éclat
N'est souvent qu'une chûte.

SCUDÉRY.

Au surplus, terminons. Je vous déclare que si vous n'abjurez l'intention de me persifler, *coram populo*, je suis homme à vous maltraiter.

CHAPELLE.

Vous me rendrez ce que le public vous prête tous les jours.

SCUDÉRY.

Vous ne seriez pas le premier auteur que j'aurais mis à la raison ; M. Corneille se souvient encore des coups que je lui ai portés.

CHAPELLE.

Ne me faites pas plus de mal qu'à lui.

Air : *Du vaud. de l'Opéra-Comique.*

Du grand Corneille vainement,
Vous attaquez la renommée,
Pour terrasser un tel géant,
Que peut l'audace d'un Pygmée ;
Malgré vos efforts et vos cris,
Malgré votre impuissante brigue,
Pour sa Chimène, tout Paris
A les yeux de Rodrigue.

SCUDÉRY.

Tout Paris sait que ma réputation a balancé la sienne.

CHAPELLE.

Et que la sienne a emporté la balance.

SCUDÉRY.

Air : *Vous ne pouvez pas être sourd.*

Vous plaisantez fort joliment ;
Mais ici ma bonté se lasse.
Veuillez, monsieur, incessamment,
Veuillez me suivre sur la place ;
Les railleurs enfin ont leur tour,
M'entendez-vous, monsieur Chapelle?
Vous ne pouvez pas être sourd
Quand le point d'honneur vous appelle.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, BACHAUMONT.

BACHAUMONT, *à part en entrant.*

Scudéry, à présent ! c'est donc ici le rendez-vous de toute la famille.

CHAPELLE, *sans voir Bachaumont.*

Quoi ! sérieusement, M. Scudéry ?

SCUDÉRY, *de même.*

Je ne plaisante jamais.

BACHAUMONT, *leur adressant la parole.*

Comment donc, messieurs, de l'aigreur, des menaces, à quel propos ?

CHAPELLE.

Monsieur prétend que je l'ai un peu insulté dans mes vers.

SCUDÉRY.

Et je viens en demander satisfaction à monsieur.

BACHAUMONT.

Eh ! messieurs, entre auteurs, si l'on y regardait de si près, l'Hyppocrène ne roulerait que des flots de sang.

Air : *Le magistrat irréprochable.*

Vous qui, critiquant à la ronde,
Sur chacun décochez vos traits,
Entre vous, oracles du monde,
Tâchez au moins de vivre en paix.

Les loups ne mangent pas leurs frères,
Suivez un exemple si doux.
Messieurs les auteurs, dans vos guerres
Soyez humains comme les loups.

SCUDÉRY.

Mais vous qui nous donnez ici des conseils, tant s'en faut, monsieur, que vous soyez étranger à notre querelle.

BACHAUMONT.

Quel en est donc le sujet?... Ah! mon dieu! serait-ce par hasard?

CHAPELLE.

La description de Notre-Dame de la Garde, dont monsieur blâme la forme et le fonds.

BACHAUMONT.

Monsieur est difficile. (*A Chapelle.*) Quoiqu'il en soit, mon ami, je suis ton second; j'ai partagé l'offense, je dois partager le péril.

SCUDÉRY.

Et l'auteur du Moïse sauvé, mon ami Saint-Amand, qui a partagé l'injure, partagera la vengeance.

Air : *Je regardai Madelinette.*

Pour le combat qui se prépare,
Je vais amener mon second,
C'est dans le sang que l'on répare
La honte d'un pareil affront.

BACHAUMONT.

Vainqueurs aux combats de Cythère,
Vainqueurs aux combats de Bacchus,
Dans ce nouveau genre de guerre,
Nous craignons peu d'être vaincus.

BACHAUMONT, CHAPELLE.

Pour le combat qui se prépare,
Tu me serviras } de second,
Je te servirai }
Puisque monsieur veut qu'on ré-
pare
Ce qu'il appelle son affront.

SCUDÉRY.

Pour le combat qui se prépare, etc

CHAPELLE.

Si dans ce démêlé tragique,
Nous prenons congé du public,
Mourir est sans doute héroïque
Des coups de l'auteur d'Alaric.

SCUDÉRY.
Pour le combat, etc.

CHAPELLE, BACHAUMONT.
Pour le combat, etc.

(*Scudéry sort.*)

SCENE XIII.

CHAPELLE, BACHAUMONT.

BACHAUMONT.

Allons, il va nous envoyer boire les eaux du Cocyte.

CHAPELLE.

Les eaux du Cocyte ! Ah ! mon ami, quelle amertume !

Air : *Que le sultan Saladin.*

Que le sévère Boileau,
Fasse l'éloge de l'eau,
Chacun sait qu'à l'Hyppocrène,
Cette divine fontaine,
Il en puise à verre plein
C'est bien,
Fort bien,
Moi je n'aime que le vin,
Et je crois surtout l'onde noire
Mauvaise à boire.
(*ils reprennent tous deux.*)
Et je crois surtout, etc.

BACHAUMONT.

Elle me répugne autant qu'à toi ; mais, écoute.

Air : *Dans la paix et l'innocence.*

Aujourd'hui si de la parque
Nous devons subir les lois,
Avant d'entrer dans la barque,
Buvons encore une fois.

CHAPELLE.

Bien dit. (*Il appelle.*) Augustin.

AUGUSTIN.

Monsieur.

Apporte nous, au plus vîte,
Quelques flacons de vin vieux.
(*Augustin sort.*)
A des amis que l'on quitte,
Il faut faire ses adieux.
(*ils reprennent.*)
A des amis, etc.

CHAPELLE.

Allons, un memento général de tous ceux qui nous ont intéressé sur la terre.

BACHAUMONT.

Soit.

Air : *Dans le cœur d'une cruelle.*

De nos amis, de nos belles,
Prenons un congé joyeux ;
Nous fûmes fêtes par elles,
Nous fûmes chéris par eux.
Dans leur mémoire,
Afin de vivre à jamais,
A leur gloire,
A leurs attraits,
En les quittant nous allons boire.

CHAPELLE et BACHAUMONT *reprennent.*

Dans leur mémoire, etc.

CHAPELLE, *buvant.*

Allons, aux attraits de nos belles.

BACHAUMONT, *même jeu.*

Aux succès de nos amis.

Air : *Si Dorilas.*

Et d'abord buvons à Molière.

CHAPELLE.

En l'honneur de Boileau, trinquons.

BACHAUMONT.

Buvons ensuite à Labruyère.

CHAPELLE.

A Lafontaine aussi buvons.

BACHAUMONT.

A Chaulieu, d'aimable doctrine.

CHAPELLE.

Aux talens du jeune Baron.

BACHAUMONT.

Buvons au succès de Racine.

CHAPELLE.

Buvons aux chûtes de Pradon.

TOUS DEUX.

Buvons aux succès, etc.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTIN.

AUGUSTIN.

M. de Scudéry.

CHAPELLE.

Et son second, sans doute. (*à Bachaumont.*) Allons, mon ami, notre dernière heure est arrivée.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, SCUDÉRY, Mlle. SCUDÉRY.

SCUDÉRY, *entre gravement pendant la ritournelle tenant sa sœur par la main.*

Air : *D'Auçassin.*

Tantôt, pour un combat sanglant,
Nous avions choisi ce moment;
Je viens ici présentement,
Vous parler d'accomodement.
Mon courroux allait jusqu'a l'excès;
Mais enfin plus calme désormais,
Je vous présente la paix.

CHAPELLE.

Quoi ! la paix !

SCUDÉRY, Mlle. SCUDÉRY.

Oui, la paix.

CHAPELLE

Voyons, Monsieur, vos propositions ?

SCUDÉRY.

On m'a communiqué certain madrigal, on m'a rendu compte de certaine conversation...

CHAPELLE, *à part.*

Où en veut-il venir.

SCUDÉRY.

Air : *Oui, monsieur le Bailly.*

Je vous cherchai querelle.

CHAPELLE.

Oui, monsieur Scudéry.

SUCDÉRY.

Pour une bagatelle.

CHAPELLE.

Oui, monsieur Scudéry.

SCUDÉRY.

Ma sœur vous semble-t-elle !...

CHAPELLE.

Oui, monsieur Scudery...

SCUDÉRY.

Assez jeune, assez belle.

CHAPELLE.

Mais, monsieur Scudéry...

SCUDÉRY.

Que la timidité ne vous ferme pas la bouche; vos sentiments me sont connus. Ma sœur vient de m'avouer...

CHAPELLE, *à Mademoiselle Scudéry.*

Quoi! mademoiselle, vous auriez dit?...

Mlle. SCUDÉRY.

Tout, monsieur! il fallait bien désarmer la colère de M. de Scudéry...

BACHAUMONT, *bas à Chapelle.*

Te voilà sauvé!

CHAPELLE.

Me voilà perdu!

SCUDÉRY.

Je fais, à la félicité d'une sœur qui m'est chère, le sacrifice de mon ressentiment, bien convaincu qu'une fois admis dans la famille des Scudéry, vous vous empresserez de faire disparaître une tache qui s'étendrait jusqu'à vous.

Mlle. SCUDÉRY.

Je réponds de la condescendance de M. Chapelle.

SCUDÉRY.

A ce prix, je dépose les armes, et nous signons la paix.

BACHAUMONT.

Air : *Pour avoir la paix en France.*

Dépêches-toi de conclure,
Epouse, je t'en conjure,
Puisqu'à ce prix désormais,
Nous aurons la paix.
Ne crains pas que l'on te blâme,
Le trait est neuf sur mon âme;
Quel autre avant toi jamais,
S'avisa de prendre femme,
Pour avoir la paix.

CHAPELLE.

Si le sacrifice que vous exigez de moi...

Mlle SCUDÉRY, *vivement.*

De quel sacrifice parlez-vous ?

CHAPELLE.

De celui de mes vers.

Mlle. SCUDÉRY.

A la bonne heure.

CHAPELLE.

Si, dis-je, ce sacrifice dépendait de moi seul, je vous le ferai sans balancer; mais Bachaumont est de moitié avec moi...

BACHAUMONT.

Oh ! je n'y demande rien ; je te donne carte blanche. Epouse et supprime.

CHAPELLE, *a part.*

Double traitre !

SCUDÉRY.

Vous n'avez plus d'obstacle à nous opposer.

CHAPELLE.

Suis-je certain moi même, que mademoiselle Scudéry . . .

SCUDÉRY.

Air : *Du vaud. du Méléagre Champenois.*

C'est trop tarder, finissons, de grâce,
Comme le mien, vous avez son aveu ;
Rien a présent ne vous embarrasse,
De votre amour qu'hymen serre le nœud.

Mlle. SCUDÉRY, *à part.*

Ah ! juste ciel ! il hésite, il balance.

CHAPELLE, *de même*

Quand, de tous deux, serai-je délivré ?

SCUDÉRY, *à part.*

Que croire donc d'un semblable silence !

BACHAUMONT, *à Chapelle.*

De ton bonheur je te vois énivré.

Ensemble.

SCUDÉRY

C'est trop tarder, etc.

BACHAUMONT, *à Chapelle.*

C'est trop tarder, finis donc de grâce,
De tous les deux tu possèdes l'aveu;

Rien à présent, rien ne t'embarrasse,
De ton amour qu'hymen serre le nœud.

Mlle. SCUDÉRY.

Décidez-vous, et parlez de grâce,
Comme le sien vous avez mon aveu,
Rien à présent ne vous embarrasse,
De notre amour qu'hymen serre le nœud.

CHAPELLE.

Que devenir ! dans quelle disgrâce,
Je suis, hélas ! tombé de mon aveu;
Tout à présent ici m'embarrasse,
D'un tel amour puis-je serrer le nœud.

SCENE XVI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTIN, ROSALIE.

AUGUSTIN.

Eh ! mais, entre donc.

CHAPELLE.

Qu'est-ce ?

ROSALIE.

C'est moi qui viens de la part de M. Pélisson...

Mlle. SCUDÉRY.

M. Pélisson ! il oserait encore...

ROSALIE.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Amené par le repentir,
Au logis il vient de se rendre,
Et dans l'espoir de vous fléchir,
Il m'a chargé de vous offrir
Ce billet d'un style bien tendre.
Il tient les plus touchans discours,
Sa douleur ne peut se contraindre;
Il dit qu'il vous aime toujours :
Ah ! mon dieu, (*bis.*) comme il est à plaindre !

Mlle. SCUDÉRY, *hésite en regardant Chapelle.*

Mais ce billet... dois-je... puis-je...

CHAPELLE.

Il est malheureux, lui refuserez-vous cette consolation. (*bas à Bachaumont.*) Et à moi, le moyen de sortir d'affaire.

Mlle. SCUDERY.

Vous permettez...

CHAPEELE.

Je vous en prie.

Mlle. SCUDÉRY, *lisant.*

Air : *A Vénus, disait Junon.*

J'avais perdu la raison
En critiquant Artamène :
Ce fut une trahison,
J'ai mérité votre haine.
Accordez-moi mon pardon,
Ou bien ma mort est certaine :
Vous immolez Pelisson
Si vous lui répondez non.

CHAPELLE.

Eh bien, mademoiselle ?

Mlle. SCUDÉRY.

Eh bien, monsieur ?

CHAPELLE.

L'immolerez-vous ?

SCUDÉRY.

Allons, parlez, ma sœur ?

BACHAUMONT, *regardant Chapelle.*

Il attend son arrêt.

Mlle. SCUDÉRY.

C'est à vous de prononcer.

CHAPELLE.

Bien des choses parlent en sa faveur.

Air : *O Fontenai !*

Son premier feu s'alluma près du vôtre,
Il fut l'objet de votre premier choix;
Depuis trente ans vous prouvez l'un et l'autre
Qu'on aime bien pour la première fois.

Mlle. SCUDÉRY.

Même air.

Si le premier il obtint ma tendresse,
Après trente ans subissant d'autres lois,
Depuis deux jours j'éprouve avec ivresse
Qu'on aime mieux pour la seconde fois.

CHAPELLE.

Ainsi, plus d'espoir pour Pélisson ?

Mlle SCUDÉRY.

Il fut trop coupable.

CHAPPELLE.

Il est repentant.

Mlle. SCUDÉRY.

Et c'est vous qui le défendez ?

CHAPELLE.

Je me sacrifie pour lui.

Mlle. SCUDÉRY.

Quelle générosité !

CHAPELLE.

Elle n'a rien de surprenant. Mais un véritable sujet d'étonnement, c'est l'exemple que vous donnez aujourd'hui. Quoi ! mademoiselle de Scudéry, vous qui nous aviez offert dans le fils de Cambyse et dans la fille de Cyaxare, les plus parfaits modèles d'une constance à l'épreuve du tems et de tous les caprices du sort, c'est vous qui nous offrez aujourd'hui le spectacle de l'infidélité?... Ah ! reprenez des sentiments plus dignes de vous, abjurez une erreur passagère, et, nouvelle Clélie, couronnez la flamme du nouvel Horatius Coclès.

Mlle. SCUDÉRY.

Non, je ne sais point résister à de pareils discours, il faut se rendre enfin... Pelisson vivra...

CHAPELLE ET BACHAUMONT.

Vivat !

SCUDÉRY.

Fort bien, ma sœur.

Mlle. SCUDÉRY, *à Chapelle.*

Oui, il vivra... Mais vous, qu'allez-vous devenir ?

CHAPELLE.

Je m'arrangerai comme je pourrai.

SCUDÉRY.

Les choses n'en restent pas moins, M. Chapelle, *in statu quo antè bellum*, sur l'article de mon Gourvernement; j'attends votre *ultimatum.*

CHAPELLE.

Je vous promets de faire disparaître le passage dont votre amour-propre s'est allarmé.

SCUDÉRY.

De la sorte, je me trouve satisfait.

BACHAUMONT, *bas à Chapelle.*

Y songes-tu ? lui promettre...

CHAPELLE, *de même.*

Laisse-donc, l'ouvrage est sous presse.

AUGUSTIN.

M. Chapelle, il vous reste encore une bonne œuvre à faire. Vous avez tout-à-l'heure plaidé la cause de M. Pélisson auprès de mademoiselle Scudéry, plaidez la mienne aussi, je vous prie.

Mlle SCUDÉRY.

Je sais de quoi il s'agit; mais.

AUGUSTIN.

Vous immolez Rosalie et moi, si vous répondez non.

Mlle SCUDÉRY.

Eh bien, vivez.

CHAPELLE.

Pour vous aider à vivre, je vous donne la première édition de notre voyage.

BACHAUMONT.

Je suis de moitié.

Mlle SCUDÉRY.

J'y joins le produit de la seizième édition de Clélie.

SCUDÉRY.

A ce, j'ajoute celui de la cinquantième représentation de mon Amour Tyrannique.

VAUDEVILLE.

ENSEMBLE.

Air : *Laissez paître vos bêtes.*

Amis, par l'allégresse,
De nos jours
Remplissons le cours.
Fêtons la double ivresse
Du vin et des amours,

BACHAUMONT.

Air : *Vive le vin, vive le l'amour.*

Le vin adoucit le malheur,
Nous donne ou nous rend le bonheur,
Du plaisir la route est l'ivresse.
L'homme heureux trouve l'allégresse
Dans le verre qu'il a rempli ;
Le malheureux y trouve l'eau d'oubli,
Il s'y noie avec la tristesse.

Ensemble.

Amis, par l'allégresse, etc.

ROSALIE.

En faisant l'éloge du vin,
Près de moi, mon cher Augustin,
Ne t'enivre que de tendresse.

AUGUSTIN.

De l'amour, célèbre l'ivresse,
Quand tu seras auprès de moi;
Mais, près des autres, souviens toi
De ne vanter que la sagesse.

Ensemble.

Amis, par l'allégresse, etc.

SCUDÉRY.

Dans l'espoir de me faire un nom,
J'ai, du dieu Mars et d'Apollon,
Illustré la double bannière.
Je renonce enfin à la guerre,
Et je descends de l'Hélicon,
Venez, Bacchus et Cupidon,
Charmer la fin de ma carrière.

Ensemble.

Amis, par l'allégresse, etc.

Mlle. SCUDÉRY.

Pour chanter Clélie et Cyrus,
Et leur tendresse et leurs vertus,
Je gravis la double colline;
Du cœur j'enseignai la doctrine,
Plus d'un roman me fit honneur;
Mais aulieu d'en être l'auteur,
Que n'en ai-je été l'héroïne !

Eensemble.

Amis, par l'allégresse, etc.

CHAPELLE, *au public.*

Chapelle fut joyeux buveur,
Du beau sexe franc amateur,
Tels sont ses traits les plus fidèles:
Bachaumont et lui, pour modèles,
Aujourd'hui vous sont retracés,
Amans, buveurs, applaudissez
En l'honneur du vin et des belles.

Que de notre allégresse
Rien ici ne trouble le cours,
Fêtez la double ivresse
Du vin et des amours.

(*On reprend.*)

Que de notre allégresse, etc.

FIN.

LE RETOUR AU COMPTOIR,

OU

L'ÉDUCATION DÉPLACÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. GEORGES DUVAL, JULES ****.

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le samedi* 14 *mai* 1808.

PRIX 24 SOUS.

A PARIS,

CHEZ M. LECOUVREUR, libraire, éditeur de pièces de théâtre, galerie et porte du Théâtre-Français, n.° 1, rue de Richelieu.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. SIMON, marchand de nouveautés.	M. LENOBLE.
M.me SIMON, sa femme.	M.me DUCHAUME.
CORINE, leur fille aînée.	M.me DESMARES.
TOINETTE, leur fille cadette.	M.lle MINETTE.
St. FIRMIN, commis de banquier.	M. ARMAND.
DUVERNOIS, fabricant, de province.	M. EDOUARD.
St. GILLES, petit-maître.	M. AUGUSTE.
M.me DORLIS, petite-maîtresse.	M.lle BETZI.
PIROUETTE, maître de danse.	M. SEVESTE.
ROULADE, maître de chant.	M. GUÉNÉE.
SILHOUETTE, maître de dessin.	M. FONTENAI.

La scène est à Paris, dans le magasin de M. Simon, rue de Richelieu.

Couplet d'annonce, chanté à la suite d'*Arlequin Afficheur.*

ARLEQUIN, *au public.*

Messieurs, nous allons avoir l'honneur de vous donner *le Retour au comptoir*, ou *l'Education déplacée.* C'est une demoiselle que nous allons vous montrer; une jeune personne qui sait beaucoup de choses.

AIR : *du Ballet des Pierrots.*

A tous les arts, elle s'applique,
Danse et dessin lui plaisent fort ;
Mais les instrumens de musique
Ne sont pas tous de son ressort.
Jamais, des sifflets, dans sa classe,
Elle n'entendit l'aigre son :
Ah ! ne lui donnez pas, de grâce,
Ce soir, la première leçon.

LE RETOUR
AU COMPTOIR,
OU
L'ÉDUCATION DÉPLACÉE.

SCENE PREMIERE.

M. SIMON, *feuilletant son livre de comptes*; MAD. SIMON.

SIMON.

Du 20 septembre, acheté trois cachemires, à 50 louis, 150 louis. Combien nous en reste-t-il?....

MAD. SIMON.

Un....

SIMON.

Nous en avons donc vendu deux?

MAD. SIMON.

Non; j'en prends un pour ma fille, et un pour moi. C'est de rigueur pour l'hiver.

SIMON.

Soit.... mais cela n'en produit pas moins un déficit de 2400 liv. dans ma caisse.

MAD. SIMON.

Je vous conseille de vous fâcher.

SIMON.

Je ne dis pas que je me fâche; mais je vous ferai observer, puisque l'occasion s'en présente, que vous m'avez fait quitter le quartier d'Enfer, où je

vivais fort tranquille, pour venir habiter la rue de Richelieu, où la cherté du loyer me ruine.

MAD. SIMON.

Dépense de première nécessité.

SIMON.

Vous m'avez fait vendre tout notre mobilier, pour faire les fonds de notre entreprise.

MAD. SIMON.

Opération indispensable. N'allez-vous pas regreter votre mobilier? il était du tems du roi Dagobert.

AIR : *du vaudeville d'Alcibiade.*

Dans le commerce de mercier,
Du sort éprouvant les caprices,
Nous avons changé de quartier
Pour augmenter nos bénéfices ;
Et, pour être partout cités,
Nous présentons, à nos pratiques,
Un magasin de nouveautés,
Tirées de nos meubles antiques.

SIMON.

Il ne m'en est resté que votre portrait et le mien, madame Simon; mais de vingt mille francs, que cette vente m'a rapporté, vous m'avez fait employer 12,800 liv. pour le décor de notre magasin.

MAD. SIMON.

Cela vous a procuré l'avantage, M. Simon, d'être compris dans la collection de l'extérieur des plus belles boutiques de Paris, n.° 31, et de figurer rue du Coq, chez Martinet.

SIMON.

Je figure rue du Coq, à la bonne heure, mais....

MAD. SIMON.

Ne voyez-vous pas la vogue que cela nous procure?

SIMON.

Je le sais.

AIR : *des Dettes.*

Nous avons bien assez vendu ;
Mais par malheur tout nous est dû,
C'est ce qui me désole. *bis.*

MAD. SIMON.

Chez nous, en donnant à crédit,
Nous sommes sûrs d'un grand débit,
C'est ce qui me console. *bis.*

SIMON.

Vous n'êtes pas difficile en consolations, madame Simon.... ; et ces 2000 livres que nous venons de payer pour une année de l'éducation de notre fille Louison ?

MAD. SIMON.

Corine, donc, M. Simon. C'était encore là une dépense de première nécessité. Fallait-il qu'elle fut élevée comme notre seconde fille Toinette, qui ne sait que lire, écrire, coudre et calculer ?

SIMON.

Je ne dis pas....

MAD. SIMON.

Si vous connaissiez les talens de toute espèce que votre fille possède à présent !

SIMON.

Je conviens que les talens....

MAD. SIMON.

AIR : *Il faut que l'on file, file, file.*

Vous n'êtes pas, je le pense,
De ces frondeurs étourdis,
Qui, du chant et de la danse
Se déclarant ennemis,
Disent qu'il est inutile
D'avoir talent et maintien,
De briller dans l'entretien,
Pourvu que l'on couse et file,
File,
Que l'on couse, et file bien.

SIMON.

Non, sans doute, madame Simon, je ne suis pas

de ces frondeurs dont vous parlez, et je ne trouve point à redire qu'un homme riche donne à sa demoiselle une éducation analogue à sa fortune. Mais tout est relatif, madame Simon, tout est relatif; et la fille d'un marchand de nouveautés ne doit pas être élevée comme celle d'un ambassadeur.

Air : *De la* 5.e *édition.*

« *Qui trop embrasse mal étreint*,
» Dit un vieux proverbe fort sage;
» A sa place, heureux qui se tient,
» Sans craindre qu'on l'en déménage!
» En sortir, je le soutiendrai,
» C'est quitter l'arbre pour l'écorce.

et puis d'ailleurs, madame Simon....

» Qui n'y reste pas, de bon gré,
» Bien souvent, y rentre par force.

MAD. SIMON.

C'est ce qu'il faudra voir.

SIMON.

Mais, enfin, quelle est votre espérance dans tout ceci, madame Simon?

MAD. SIMON.

Comment, quelle est mon espérance? Ne voyez-vous pas que les talens de Corine ne peuvent manquer d'attirer une foule de prétendans à sa main?... Sans parler des autres, M. St. Firmin, ce jeune commis de banquier....

SIMON.

Et la parole que j'ai engagée à M. Duvernois?...

MAD. SIMON.

Ce petit fabricant de Château-Chinon, qui nous fournissait autrefois en merceries?

SIMON.

C'est un homme fort à son aise, et auquel il n'y a rien à reprocher, si ce n'est que nous lui devons deux mille écus....

MAD. SIMON.

Et vous croyez que je consentirai ?...

SIMON.

Il le faudra bien, madame ; toutes vos dépenses superflues, de première nécessité, ont dérangé mes affaires ; notre commerce ne va point, ou va mal.... nous ne gagnons rien à la loterie ; et, si je ne reçois pas les paiemens que l'on doit me faire aujourd'hui, demain je serai obligé de fermer boutique : voilà pourtant, madame Simon, où vous m'aurez réduit par vos dépenses folles.

MAD. SIMON.

AIR : *Je brûle de voir ce château.*

Quand je sais me priver de tout,
Ce reproche m'offense.

SIMON.

Vous me poussez enfin à bout,
Par votre extravagance.

MAD. SIMON.

Vous êtes avare à l'excès.

SIMON.

Vous prodiguez l'or sans regrets.

ENSEMBLE.

Mais il faut changer désormais ;
Il faut changer, ou je vous jure,
Je ne garde plus de mesure.

SCENE II.

M. et MAD. SIMON, ST. FIRMIN.

MAD. SIMON.

Hé ! c'est M. St. Firmin !

ST. FIRMIN.

AIR : *De la walse.*

En ces lieux, où règnent sans cesse,
Le bon ton et la politesse,

De son allégresse,
L'amitié s'empresse
De vous offrir le tribut.
Votre fille fait votre gloire;
Plus d'une victoire,
Digne de mémoire,
Marqua son début;
Hier, son mérite,
Que partout on cite,
Atteignit le but.
A Cythère, ainsi qu'au Parnasse,
Elle aura la première place;
En savoir, en grâce,
Oui, Corine efface
Tout ce qui jamais parut.

SIMON.

Je ne dis pas....

MAD. SIMON.

C'est ce matin, monsieur, qu'elle quitte sa pension.

ST. FIRMIN.

Il est tems en effet de la produire dans le monde, et je la présenterai moi-même dans les plus brillantes réunions; avec sa mère, s'entend.... les mœurs avant tout.

MAD. SIMON.

Ah! M. St. Firmin!

ST. FIRMIN.

Oui, madame, je veux que, sous trois mois, tout Paris ne soit occupé que de madame et mademoiselle Simon.

SIMON.

Je ne dis pas que cela ne soit très-flatteur; mais j'ai toujours entendu assurer que tant de célébrité n'était pas le lot d'une jeune personne bien élevée.

ST. FIRMIN.

AIR: *Avec vous sous le même toit.*

Sur ce point là, sans contredit,
Votre erreur me parait étrange;

A quoi bon les talens, l'esprit,
S'ils n'attirent pas la louange?
Malgré les pères, les maris,
La célébrité sied aux belles;
Et voilà pourquoi, dans Paris,
Tant de femmes font parler d'elles.

MAD. SIMON.

Oui, monsieur, je vous en prie, faites parler de ma fille.

ST. FIRMIN.

Soyez tranquille, madame, on en parlera.

MAD. SIMON.

AIR : *d'Azémia.*

Ah! que je sens d'impatience
De la revoir
Dans ce comptoir!
Pour y jouir de sa présence,
Chez nous, les chalands vont pleuvoir.
On aime sa tournure,
On vante sa figure;
A son esprit
On applaudit.....
Aux uns, elle parle musique,
Aux autres d'un ballet nouveau,
Ou bien d'un tableau,
Ou bien d'un rondeau,
Raisonne sur tout, } *bis.*
Toujours avec goût, }
Parlant,
Chantant,
Dansant,

(*Dialogue.*) Chacun sera émerveillé; on viendra en foule se fournir à notre magasin, pour admirer de plus près ce prodige, et tout le monde, en sortant, dira de Corine....

Unique, (*bis.*)
Vraiment
C'est étonnant. (*ter.*)

Je cours promptement la chercher.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

SIMON, St. FIRMIN.

St. Firmin, *à part.*

Tâchons de gagner l'esprit du père.

Simon, *à part.*

Essayons de le disposer.

St. Firmin.

(*Haut.*) Savez-vous, monsieur, que vous êtes bien heureux d'avoir une fille comme la vôtre ?

Simon.

Il est certain, monsieur, qu'elle doit me faire honneur, car elle me coûte cher.

St. Firmin.

Comment ?....

Simon.

Pour son éducation. Heureusement elle a beaucoup profité, à ce que dit madame Simon.

St. Firmin.

Madame Simon dit vrai ; aussi demandait-on de tous côtés hier, à la distribution des prix : quelle est cette jeune personne qui se présente avec tant de grâce, et qui répond si bien sur tout ? — C'est mademoiselle Corine Simon, la fille du propriétaire de ce beau magasin de nouveautés de la rue de Richelieu.

Simon.

Comment donc, on me citait ?

St. Firmin.

Oui, monsieur, on vous citait.

Simon.

Ah ! mon dieu !...

St. Firmin.

Qu'il sera heureux celui que vous daignerez choisir pour gendre !

SIMON.

Mais, je fais une réflexion.... Vous, M. St. Firmin, vous allez vous établir ?

ST. FIRMIN.

Incessamment....

SIMON.

Et vous avez déjà pensé, sans doute, qu'une femme à la tête de votre maison ?...

ST. FIRMIN.

Ah ! monsieur, il en est une !...

SIMON.

Eh bien !....

ST. FIRMIN.

AIR : *d'Ambroise.*

Corine est vraiment un prodige.

SIMON.

Son éducation l'exige.

ST. FIRMIN.

En elle, mille dons heureux
Touchent le cœur, charment les yeux.

SIMON.

Vraiment, on ne peut trouver mieux.

ST. FIRMIN.

Heureux qui, préféré par elle,
Pourra, sous les lois de l'hymen,
Lui jurer ardeur éternelle !

SIMON, *à part.*

Oh ! je le tien !

ST. FIRMIN, *à part.*

Oh ! je le tien !

ENSEMBLE.

A mes vœux son cœur est fidèle ;
Oh ! je le tien, oui, je le tien !

ST. FIRMIN, (*après le duo.*)

Ainsi, M. Simon....

(*On entend chanter dans la coulisse*)

SIMON.

Hé ! mais, je crois reconnaître la voix de Duvernois.....

ST. FIRMIN.

Duvernois ? qu'est-ce que c'est que çà ?

SCENE IV.

SIMON, ST. FIRMIN, DUVERNOIS.

SIMON.

Comment, vous à Paris, mon ami ?

DUVERNOIS.

Oui, mon cher Simon, et ce n'a pas été sans peine que je suis parvenu à vous trouver. J'arrive rue d'Enfer, on me dit que vous avez déménagé ; on m'indique votre nouvelle demeure.

AIR : *Mes chers amis.*

Après avoir traversé tout Paris,
Fatigué d'un si long voyage,
Au beau milieu du tumulte et des cris,
Chez vous, j'arrive tout en nage ;
Mais, au bruit sans égal,
Au tapage infernal,
Qu'à votre porte on entend à toute heure,
Je crois que vous avez, mon cher,
Dans un second quartier d'enfer,
Encor fixé votre demeure.

SIMON.

Je ne dis pas....

ST. FIRMIN, *bas à Simon.*

Quel est donc cet homme ?

SIMON.

Vous saurez cela.

DUVERNOIS.

Si j'en juge par ce changement de quartier, vos affaires ont prospéré ; j'en suis charmé, d'abord pour vous, ensuite pour moi, puis enfin pour mon mariage.

St. Firmin.

Qu'est-ce à dire, son mariage?.... ce serait là un rival?....

Simon.

Comment, vous songez encore?....

Duvernois.

A tout, mon cher. Voyant que depuis six mois je n'entendais plus parler de vous, ni du petit compte que nous avons à régler ensemble, voilà, me suis-je dit, Simon qui se lance; il oublie la dette et le créancier, son ancien fournisseur de merceries, et son gendre futur; il faut que j'aille le faire souvenir de tout cela : je m'embarque sur un train de bois, et me voici.

St. Firmin, *à Simon.*

Quoi, monsieur, vous auriez promis à cet homme?....

Simon.

Rien du tout, monsieur, rien du tout. (*à Duvernois*). Mon ami, je ne dis pas que je n'aye beaucoup de plaisir à vous revoir, mais....

Duvernois.

Quoi, mais?....

Simon.

Tout est bien changé ici, mon ami.

Duvernois.

Tant pis; pour moi, je suis toujours resté Christophe Duvernois, honnête homme, et bon vivant.

Air : *Des bonnes gens.*

Je n'ai point pour système
De changer quand je suis bien;
Rester toujours de même,
D'être heureux c'est le moyen.
Je veux garder, de mes pères,
Et les mœurs et les penchans;
Pour moi, les bonnes manières
Sont celles des bonnes gens.

ST. FIRMIN.

Préjugé !

SIMON.

Mon ami, je ne pense pas, maintenant, que ma fille vous convienne.

DUVERNOIS.

Et pourquoi donc ?....

SIMON.

Vous ne la reconnaîtrez pas.

DUVERNOIS.

Je le crois bien ; la dernière fois que je suis venu à Paris, ce n'était encore qu'un enfant.

SIMON.

Ce n'est plus çà, mon ami ; ma fille aujourd'hui est musicienne.

DUVERNOIS.

Tant mieux ; j'aime la musique.

SIMON.

Et puis, c'est qu'elle danse....

DUVERNOIS.

AIR : *Du Bouffe.*

Tant mieux aussi, car, moi, je danse,
Autant et mieux qu'homme de France ;
Et je vous dirai, sans façon,
Que j'ai là-bas quelque renom.
Au bal l'on m'a donné la pomme,
Et dans la ville, on me surnomme
Le Zephyr de Château-Chinon. (*bis.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, TOINETTE.

TOINETTE.

Bon jour, mon père.... votre servante, messieurs.

SIMON.

Tu parais bien tard aujourd'hui, mon enfant.

TOINETTE.

AIR : *Jeunes amans.*

Afin d'employer bien le tems,
Dès le point du jour, à l'ouvrage,
J'ai consacré tous mes instans
A remplir mes devoirs d'usage.
Pourtant, j'ai trouvé quelqu'ennui
Dans cette tâche si légère ;
Je n'ai pas encore aujourd'hui
Reçu le baiser de mon père.

SIMON.

Bien, ma fille.

DUVERNOIS.

La jolie petite mine! (*à Simon*) Et pourquoi me disiez vous que je ne la reconnaîtrais pas ?

AIR : *Contre les chagrins de la vie.*

Elle a toujours cet air affable,
Heureux symbole d'un bon cœur;
Tout, dans son maintien, est aimable;
Dans ses yeux, se peint la douceur;
J'aime cette grace enfantine,
Qui sied si bien à la candeur.

SIMON.

Mon cher, ce n'est pas là Corine;
Pour elle, vous prenez sa sœur.

DUVERNOIS.

Qu'appellez-vous Corine ?

SIMON.

Louison.... elle a pris le nom de Corine comme plus analogue à sa nouvelle éducation, et celle que vous voyez ici, est la petite Toinette, sa sœur, qui à l'époque de votre voyage, n'était pas encore à la maison.

ST. FIRMIN.

Oui, monsieur, voilà tout le mystère.

DUVERNOIS.

Ah ! c'est différent ; je ne sais pas comment est votre Corine ; mais elle ne peut que perdre à ne pas ressembler à sa sœur.

TOINETTE, *à part.*

Il a l'air bien honnête ce monsieur là (*Haut.*) Oh! monsieur, vous n'y songez pas....

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Mille talens sont, de ma sœur,
L'heureux et brillant apanage;
Pour moi, je trouve le bonheur
A me livrer, avec ardeur,
Aux humbles travaux du ménage;
Mon père veut, avec raison,
Qu'aujourd'hui, par mon ministère,
Tout se fasse dans la maison;
Mais c'est tout (*bis*) ce que je sais faire.

DUVERNOIS.

Mais, mademoiselle, c'est bien assez comme çà....

SIMON.

Quest-ce que j'entends ?....

TOINETTE.

C'est Corine que ramène maman.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MAD. SIMON, CORINE, SILHOUETTE, PIROUETTE, ROULADE, PLUSIEURS PORTE-FAIX.

AIR : *Ah! quel scandale abominable.*

CORINE, *en entrant*, (*aux porte-faix qui sont au fond du théâtre*).

Ouvrez la porte à deux battans,
Pour faire entrer mes instrumens.

MAD. SIMON, ET LES TROIS MAÎTRES.

Ouvrez la porte à deux battans,
Pour faire entrer ses instrumens.

LES PORTE-FAIX.

Ouvrons la porte, etc.

CORINE.

Là mon piano.

MAD. SIMON, LES MAÎTRES.

Les imprudens!

CORINE.

Ma harpe ici.

MAD.

MAD. SIMON, LES TROIS MAÎTRES.

Les indolens !

CORINE, ST. FIRMIN, MAD. SIMON, LES TROIS MAÎTRES.

Ah ! mon dieu, que vous êtes lents !
Les sottes gens ! les négligens !
Ils vont briser { mes / ses } instrumens.

LES PORTE-FAIX.

Peut-on ainsi presser les gens!
Donnez le tems.... donnez le tems.
Oh ! que vous êtes exigeans !

SIMON, *à Duvernois (sur le devant de la scène.)*

N'est-il pas vrai qu'elle est fort embellie ?

DUVERNOIS.

Mais, plus que douce, elle paraît jolie.

MAD. SIMON, ET CORINE, *à part.*

C'est Duvernois !
Que cherche ici ce villageois ?

CORINE, *aux porte-faix.*

Mes crayons ?

UN PORTE-FAIX.

Les voilà.

CORINE.

Mes cartons ?

LES PORTE-FAIX.

Ils sont là.

CORINE, (*reprise du motif.*)

Ils ont brisé mes crayons blancs,
Et mis en pièce mes romans !

ST. FIRMIN, SIMON, LES TROIS MAÎTRES.

Les mal adroits ! les négligens !
Les indolens ! les sottes gens !

LES PORTE-FAIX.

Peut-on ainsi traiter les gens !
Ah ! que vous êtes exigeans !

M. SIMON, *allant présenter Duvernois.*

Madame Simon, voici....

PIROUETTE.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Pour vous, le second prix de danse,
Ne fut
Qu'un bien faible tribut.

ROULADE.

Le troisième prix de romance,
Au lieu du premier, vous échut.

SILHOUETTE.

Par une injuste préférence,
Dont je rougis, en conscience,
Du dessin, à mon grand dépit,
Vous n'obtîntes que l'accessit.

ENSEMBLE.

Mais, nous le jurons tous les trois,
Vous auriez eu, par notre choix,
Tous les premiers prix à la fois.

(L'orchestre joue : *Va-t-en voir s'ils viennent Jean.*)

SIMON, *voulant encore présenter Duvernois.*

Permettez, madame Simon.

MAD. SIMON, *aux trois maîtres.*

Ainsi donc, messieurs, vous dites que ma fille...

PIROUETTE.

Ah! madame, elle danse comme Terpsichore !

ROULADE.

Elle chante comme Euterpe !

SILHOUETTE.

Elle dessine comme Rosalba !.... et je n'en veux pour preuve que la pièce qu'elle a mise au concours.

SIMON.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

SILHOUETTE.

Un dessin d'après Raphaël.

SIMON.

Et pourquoi ne dessine-t-elle pas d'après nature?

CORINE.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Au sein de la divinité,
Chaque jour puisant son modèle,

De la véritable beauté,
Ce grand homme est peintre fidèle;
Son pinceau, toujours naturel,
Sait animer chaque figure;
Dessiner d'après Raphaël,
C'est dessiner d'après nature.

PIROUETTE, *à Roulade.*

A nous à nous faire valoir. (*à Corine.*) Si mademoiselle voulait répéter ici cette walse mêlée de chant, qu'elle a exécutée hier dans mon ballet?...

ST. FIRMIN.

Allons, mademoiselle, rendez-vous à nos vœux.

CORINE.

Mais je ne sais si je suis en voix aujourd'hui, et puis....

ROULADE ET PIROUETTE.

Je vous réponds de vous.

CORINE.

Allons donc.

AIR : *Du médecin turc.*

C'est par la danse et la musique
Que l'on arrive au vrai bonheur.
Ta la la la (*elle danse*).
Leur charme puissant et magique
Enchante les sens, et captive le cœur. *bis.*
Ta la la la, etc.

M. ET MAD. SIMON, ST. FIRMIN, ET LES TROIS MAÎTRES.

ENSEMBLE.

Oh! c'est charmant!
Comme elle chante élégamment!
Comme elle danse savamment!

DUVERNOIS, *à part.*

Oui, c'est charmant!
Mais, dans la danse, dans le chant,
Elle a, pour moi, trop de talent.

CORINE.

D'Euterpe la lyre sonore
Vous appelle, jeux et plaisirs.
Sur les traces de Terpsichore,
Venez, volez, légers zéphyrs. *bis.*
Ta, la, la, la, etc. (*elle danse.*)

M. et Mad. Simon, etc.

Oh ! c'est charmant !
Comme elle chante élégamment !
Comme elle danse savamment !

Duvernois.

Oui, c'est charmant, etc.

Corine, *après avoir chanté.*

Ah ! je n'en puis plus.... Toinette, mon schall....

St. Firmin.

Divin ! ravissant ! délicieux !

Roulade.

Comme son chant est ponctué !

Pirouette.

Comme sa danse est phrasée !

Silhouette.

Comme ses pas sont dessinés !

Simon *à Duvernois.*

Allons, mon ami, faites donc aussi votre compliment.

Duvernois.

Ma foi, je ne sais que dire à tout çà, moi.

Simon.

Ni moi non plus, mais dites toujours....

Duvernois *à Corine.*

Air : *Du droit du Seigneur.*

Après une longue absence,
Qui me causa trop d'ennuis,
Guidé par l'impatience,
Je reviens en ce pays.
Je vous retrouve plus charmante ;....
Pour vous ma flamme s'en augmente :
Ah ! daignez, par un mot flatteur....

Corine, *d'un ton sec.*

Monsieur, je suis votre servante.

Duvernois, *en se retirant.*

Je suis bien votre serviteur.

(*A part.*) Voilà un futur joliment reçu!

SIMON, *aux trois maîtres.*

Messieurs, je vous remercie des bons soins que vous avez donnés à ma fille ; si vous voulez repasser tantôt, et me rapporter vos cachets, je vous compterai votre argent.

LES TROIS MAÎTRES.

AIR : *du vaudeville de Gilles en deuil.*

De chant, de danse, de peinture,
Chacun des trois maîtres présent,
Tantôt sans faute, je vous jure,
Reviendra chercher son argent.

ST. FIRMIN.

Comme il est naturel, je pense,
Qu'un moment on vous laisse en paix,
Profitant de la circonstance,
A la bourse, moi, je m'en vais.

(*Il sort.*)

LES TROIS MAÎTRES.

De chant, de danse, etc.

DUVERNOIS.

Moi-même je pourrais déplaire,
Si je ne partais pas aussi :
Je vais donc finir quelqu'affaire,
Et je reviens dîner ici.

(*Il sort.*)

SIMON, *aux trois maîtres qui sont restés.*

Ainsi, messieurs, voilà qui est dit.

ROULADE.

Nous nous en souvenons.

Reprise de l'air.

De chant, de danse, de peinture,
Chacun des trois maîtres présent,
Tantôt sans faute, je vous jure,
Reviendra chercher son argent.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

M. et Mad. SIMON, CORINE.

SIMON.

Eh bien! Corine, te voilà donc de retour dans la maison paternelle ?

CORINE.

Oui, mon père.

MAD. SIMON.

Cela te fait grand plaisir, n'est-ce pas ?

CORINE.

Hélas! oui, ma mère.

SIMON.

Cela se voit de reste.... mais écoute ....

AIR : *Qu'on soit jaloux.* (*du Secret.*)

Sans regarder à la dépense,
Pour ennoblir mon magasin,
Je t'ai donné maître de danse,
Maître de chant et de dessin :
Tu crois n'ignorer rien, peut-être;
Pourtant il te manque, aujourd'hui,
Pour tout savoir, encore un maître,
Et ce maître, c'est un mari.

CORINE.

Comment l'entendez-vous, mon père ? un maître,... un mari ? si je me marie, ce n'est point pour être maîtrisée.

MAD. SIMON.

Ma fille a raison.

SIMON.

Je ne dis pas.... bien au contraire.... ; mais je voulais seulement dire par là.... bref, il faut que tu prennes un époux. J'avais d'abord songé à Duvernois ; nous nous étions à peu près engagés....

CORINE.

AIR : *du vaudeville de Florian.*

Monsieur Duvernois est charmant ;
Mais je crois que sa rhétorique
Se borne à parler savamment
Des procédés de sa fabrique ;
L'éducation fait le rang,
Et, n'en déplaise à sa fortune,
Pour moi, ce petit fabricant
Est d'une étoffe trop commune.

MAD. SIMON.

Un sot manufacturier, qui ne connaît que son commerce.

SIMON.

C'est juste.

CORINE.

Et qui, je gage, ne fait pas une facture, sans faute d'orthographe.

SIMON.

Je ne dis pas.... mais ce n'est pas le seul qui se présente ; M. Frelaté, marchand de vin, M. Dutoit, maître couvreur....

CORINE.

M. Frelaté ! M. Dutoit ! y songez-vous, mon père ?

AIR : *L'artiste à pied voyage.*

On m'offre en mariage
Marchand de vin, couvreur.
De gens de cet étage,
Le choix est très-flatteur.
Mais, est-ce donc la peine
Que, pour me marier,
Ainsi, l'on me promène
De la cave au grenier ?

MAD. SIMON.

Une fille élevée comme la nôtre, n'est pas faite pour être sacrifiée de la sorte. Ne vous melez pas de la marier, car vous n'y entendez rien.

SIMON.

Mais, enfin, qui épousera-t-elle ?

MAD. SIMON.

Un homme fait pour apprécier tout ce qu'elle vaut..... M. St. Firmin.

SIMON.

M. St. Firmin.... à la bonne heure!

CORINE.

En effet, mon père, notre esprit, nos goûts, tout nous rapproche; nous sommes faits l'un pour l'autre.

SIMON.

Je ne dis pas.... au surplus, voilà Toinette qui revient au comptoir. Nous t'y laissons avec elle, afin qu'elle te mette au courant actuel de la maison.

CORINE.

Au comptoir?.... vous n'y pensez pas : quelle figure voulez-vous que j'y fasse?

SIMON.

La figure que tu voudras : en attendant, je sors, pour tâcher de faire quelques recouvremens, dont j'ai le plus pressant besoin. Et vous, madame Simon, faites en autant de votre côté.... Au revoir, mes enfans.

SCENE VIII.

CORINE et TOINETTE.

TOINETTE.

Eh bien! Corine, pourquoi ne viens-tu pas reprendre ta place auprès de moi?

CORINE.

AIR du médecin turc : *les plaisirs volaient sur mes traces.*

Les tems sont bien changés, Toinette ;
Ce qui, pour moi, dans la maison,
Autrefois était une dette,
N'est aujourd'hui plus de saison ;

Mon éducation, ma chère,
Ici me donne certains droits;
Je ne suis plus faite pour faire
Ce que je faisais autrefois.

TOINETTE.

C'est donc à dire que moi seule?...

CORINE.

Oh! toi, c'est bien différent!...

TOINETTE.

Il est vrai, mais cependant....

AIR : *Lise épouse l' beau Gernance.*

Le dessin et la musique,
La danse et la rhétorique,
Pour les gens riches, ma sœur,
Ces talens sont de rigueur;
Mais notre état subalterne
Dispense de savoir çà.

CORINE.

L'éducation moderne
N'connait pas ces distanc' là.

TOINETTE.

Même air :

Mais, soit dit sans te déplaire,
Jusqu'ici j'ai cru, ma chère,
Qu'il n'en faut pas tant savoir,
Pour s'asseoir dans un comptoir.
Le bon sens qui me gouverne,
Vois-tu, m'a seul appris çà.

CORINE.

L'éducation moderne
N'apprend pas ces choses là.

TOINETTE.

Je m'aperçois même qu'elle les fait oublier.

CORINE.

Comme je commence déjà à m'ennuyer ici! que vais-je faire?... dessiner.... mettons cette tête au trait. (*Elle dispose tout pour dessiner.*)

TOINETTE.

Sais-tu que nos bonnes amies vont avoir bien du plaisir à te revoir ?

CORINE.

Nos bonnes amies ! de qui veux-tu parler ?

TOINETTE.

Mais de Rose, Justine, Suzette, Sophie....

CORINE.

Des filles d'artisans ! de petits bourgeois !.... Je crois que mes camarades de la pension riraient bien, si elles me rencontraient en pareille société.

TOINETTE.

Ce sont donc des demoiselles de bien haute importance, que tes camarades ?

CORINE.

Je le crois, des filles de notaires, de banquiers...

TOINETTE.

Diantre !

DUO *de Doche.*

CORINE.

Comme le jour est faux ici !

TOINETTE.

Cela ne va pas bien ainsi ?

CORINE.

Finissons : le dessin m'ennuie.

TOINETTE.

Eh quoi ! te rebuter sitôt ?

CORINE.

Sur la harpe, essayons plutôt
Cette sonate si jolie.

TOINETTE, *à part.*

Elle sera bientôt finie,

CORINE, *préludant sur la harpe.*

Mais, c'est trop bas !... mais c'est trop haut!...
Ah ! mon dieu ! quelle discordance !....

TOINETTE.

Faut du savoir, pas trop n'en faut,
L'excès en tout est un défaut.

CORINE.

Ah ! je vais perdre patience !

TOINETTE.

ENSEMBLE.

Faut du savoir, pas trop n'en faut,
L'excès en tout est un défaut.

CORINE.

Toujours ou trop bas, ou trop haut ;
Jamais juste le ton qu'il faut.

CORINE.

Laissons cela.

TOINETTE.

Quelle inconstance !

CORINE.

Que faire ?...

TOINETTE.

Est moins embarrassé
Qui n'a pas autant de science.

CORINE.

Sur le piano faisons l'essai
De cette nouvelle romance.

TOINETTE.

Ecoutons un peu la romance.

CORINE, *chantant.*

Je suis encor dans mon printems,
Abandonnée et sans défense....

TOINETTE.

C'est là ta nouvelle romance ?
Hé ! mais, elle a plus de cinq ans....

CORINE.

ENSEMBLE.

Silence, Toinette, silence !
A peine, avec toi, je m'entends.

TOINETTE.

Tes airs nouveaux, en conscience,
Corine, sont du bon vieux tems.

CORINE, *après le duo.*

Une autre.... je n'aime pas celle là.

TOINETTE.

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

Vraiment, le trait est unique,
Et le passe-tems comique ;

Ici, ma chère sœur,
Va, pour mettre les arts en honneur,
Transformer notre boutique
En un salon de musique.

Ah ! Corine, voilà des personnes qui viennent pour acheter.

CORINE.

Eh bien ! réponds leur.... cela ne me regarde pas.... j'étudie.

SCENE IX.

CORINE, *au piano*; TOINETTE, *au comptoir*; MAD. DORLIS, ST. GILLES.

ST. GILLES, *parlant à un jockey en dehors.*

John, laisse mon boguey, et vas m'attendre avec mes deux chevaux à la porte Maillot. (*En entrant, à madame Dorlis.*) Je veux, madame, que vous essayiez ma petite jument anglaise.... vous verrez ce que c'est... un feu !... une vigueur !... une légèreté !...

MAD. DORLIS, *en entrant; St. Gilles lui donne la main.*

Ah ! Dieu !... je n'en puis plus ! que ce Paris est fatigant !

ST. GILLES.

Eh bien ! madame, voilà un siége, remettez-vous. (*Madame Dorlis s'assied.*) — Ah çà, que voulez-vous acheter ?

MAD. DORLIS.

Mais je ne sais trop.

ST. GILLES.

Il faut vous décider. (*à Corine.*) Mademoiselle, voulez-vous bien faire voir à madame ce qu'il y a de mieux dans ce magasin ? (*Corine prélude.*) Ah ! ah ! un piano dans une boutique ! cela est burlesque....

CORINE, *chantant gauchement.*

Jadis, au sortir de l'enfance....

ST. GILLES.

Vous n'y êtes pas.

CORINE.

Quatorze ans, au plus, je comptois.

ST. GILLES.

En mesure donc.... en mesure !

(*Il enlève le papier de musique*).

CORINE. *se retournant.*

Mais, monsieur!... Que vois-je ? c'est toi, ma chère Malvina ?

ST. GILLES.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MAD. DORLIS.

(*A part.*) Corine !.... (*d'un air contraint.*) Mademoiselle, je ne sais....

CORINE.

Quoi ! tu ne reconnais pas Corine ?

ST. GILLES

Qu'est-ce que çà veut donc dire ?

MAD. DORLIS.

Je ne me rappelle pas....

TOINETTE.

Le charmant accueil !

CORINE.

Quoi ! tu reçois avec froideur celle qui, en pension, était ta meilleur amie ?....

ST. GILLES.

Ah ! je vois....

MAD. DORLIS.

En effet.... je crois me remettre....

CORINE.

Mais je n'en reviens pas ? d'où naît donc un pareil changement ?

St. Gilles.

Air : *Du lendemain.*

Que voulez-vous qu'on réponde
A de telles questions ?
Croyez-vous donc que le monde
Ressemble à vos pensions ?
On prend là, pour son amie,
Celle qu'on a sous la main,
Et, dans le monde, on l'oublie
Le lendemain.

Corine, *piquée.*

Je m'en apperçois.... Pardonnez, madame, mon inconséquence; il est des choses que l'on peut ignorer; mais que l'on ne court pas risque d'oublier une fois qu'on les a apprises.

St. Gilles.

Air : *De finale du deuxième acte d'Aucassin.*

La petite est singulière.

Mad. Dorlis.

Elle est un peu familière.

St. Gilles.

Ses petits airs sans façon
Méritaient une leçon.

Corine, *à elle-même.*

Méconnaître son amie !
C'est vraiment une infamie !

Toinette, *à part.*

Je crois que ma chère sœur
Sent l'abus de la grandeur.

St. Gilles, *à madame Dorlis.*

Nous pouvons partir, madame,
Puisque vous n'achetez rien.

Mad. Dorlis, *à elle-même.*

Au fond du cœur, je me blâme;
Ce que j'ai fait n'est pas bien.
(*A Corine*) Excuse, ma bonne amie,
La froideur de mon accueil.

St. Gilles.

Y songez-vous ?.... l'étourdie

N'a déjà que trop d'orgueil.

ENSEMBLE.

Oui (4 *fois*) vous gâtez son orgueil.

MAD. DORLIS.

Oui (4 *fois*) pardonne à mon orgueil.

CORINE ET TOINETTE.

Oui (4 *fois*) c'est montrer trop d'orgueil

MAD. DORLIS.

Tu ne m'en veux plus ?.... n'est-ce pas, Corine ?...

CORINE, *d'un air contraint.*

Madame....

TOINETTE, *s'approchant.*

Aidons ma pauvre sœur à sortir de là, car elle ne s'en tirerait jamais. — Que désire, madame ?.... un schall, un ridicule, un voile ?

ST. GILLES.

Hé ! mais, cette petite a l'air bien vive !

CORINE, *d'un ton sévère.*

C'est ma sœur, monsieur.

ST. GILLES.

Ah !.... ne vouliez-vous pas, madame, achete un cachemire ?

TOINETTE.

En voilà un qui est fort beau.

MAD. DORLIS.

De combien est-il ?

TOINETTE.

De soixante louis.

ST. GILLES.

Ah ! dieu, peut-on surfaire de la sorte !

MAD. DORLIS.

Sans regarder au prix, je le prendrais, en faveur de la rencontre, si je n'avais presque vidé ma bourse ce matin.... Avez-vous la vôtre, St. Gilles ?

ST. GILLES.

Vous savez bien, madame, que je ne porte jamais d'argent sur moi.

CORINE.

N'importe, madame.... cela ne doit pas empêcher....

MAD. DORLIS.

Tu l'exiges ?.... je me rends.... mais traite moi donc comme à l'ordinaire.... vois-tu, quand je suis entrée ici, j'étais distraite, préoccupée.... Dans le monde, on a mille soins, que nous ne connoissions pas à notre pension. — Je suis mariée depuis un an.... on m'a fait épouser M. Dorlis, homme de 55 ans, riche de 40,000 liv. de rente.... tout cela change bien les idées.

CORINE *à part.*

Et, surtout, les sentimens.

ST. GILLES.

Et que dira monsieur votre mari, quand il saura que vous vous ètes donné un nouveau cachemire ?

MAD. DORLIS.

Il dira ce qu'il voudra. Vous ne vous êtes pas souvent apperçu, je pense, que ce qu'il doit dire m'inquiétât beaucoup ?

ST GILLES.

Ah ! pour çà, c'est une justice à vous rendre : quand vous voudrez, madame, je suis à vos ordres.

AIR : *Dans nos bals c'est la méthode.*

L'heure à partir nous invite ;
Sur un léger Phaëton,
A Boulogne, courons vite
Chercher les gens du bon ton.
La route est commode, et belle ;
Je veux, sans me presser trop,
Ce matin, à Bagatelle,
Vous mener au petit trot.

MAD. DORLIS.

Le beau plaisir !.... Votre bois de Boulogne m'excède....

ST. GILLES.

Ah ! madame, vous ne pensez pas ce que vous dites là, certainement.

MAD.

MAD. DORLIS.

Adieu, ma chère Corine : viens donc me voir un de ces matins, déjeuner avec moi.... tiens, je t'enverrai chercher demain par ma voiture.... nous passerons la journée ensemble, et je te remettrai le prix du cachemire. Nous causerons de nos anciens plaisirs :.... cela sera charmant.

AIR :

Ne crois pas que je montre
Un desir affecté.
Une telle rencontre
Me charme, en vérité.
Si le hasard prospère
Voulut nous réunir,
J'en emporte, ma chère,
Un bien doux souvenir.
Çà fait (*bis*) toujours plaisir.

(*Au moment où madame Dorlis et St. Gilles vont pour sortir, M. et madame Simon paraissent*).

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, M. et MAD. SIMON.

ST. GILLES, *à M. Simon.*

C'est vous, monsieur?... comment vous appelle-t-on?

SIMON.

Simon, monsieur.

ST. GILLES.

C'est vous, monsieur Simon, qui êtes le père de cette aimable personne?

SIMON.

Oui, monsieur.

ST. GILLES.

Monsieur Simon, elle vous fera beaucoup d'honneur.

(*Il sort avec madame Dorlis*).

SCENE XI.

M. et Mad. SIMON, TOINETTE, CORINE.

SIMON.

Cet homme a l'air de se moquer de moi, dieu me pardonne.

MAD. SIMON.

Quelle est cette dame ?

CORINE.

Une de mes amies ; une femme de grand ton, avec laquelle j'ai fait mes études, et à qui je viens de vendre un cachemire.

SIMON.

Combien l'a-t-elle acheté ?

CORINE.

Soixante louis.

SIMON.

Et elle l'a payé ?

CORINE.

Elle le payera demain.

SIMON.

Demain ! demain !... c'est fort bien ; mais c'est aujourd'hui qu'il faut que je paye, moi : mes billets sont échus, et toutes les courses que je viens de faire ont été infructueuses ; je n'ai pas reçu un denier ; je ne sais où donner de la tête.

MAD. SIMON.

Voilà bien du bruit pour peu de chose !... le mariage de Corine avec monsieur St. Firmin, arrangera tout cela.

SIMON.

Ou achevera de tout gâter.

TOINETTE.

Le voici.

SIMON.

Allons, madame Simon, rentrez avec vos filles... je m'en vais lui parler.

CORINE.

Mon père, il suffira d'un mot.

SCENE XII.

SIMON, St. FIRMIN.

St. FIRMIN.

Quoi! seul, M. Simon! la charmante Corine?

SIMON.

Est là dedans avec sa mère et sa sœur, monsieur St. Firmin.

St. FIRMIN.

Ah! vous voyez un homme dans l'enchantement de ses graces, de ses talens!

SIMON.

Tout de bon?

St. FIRMIN.

C'est un véritable trésor que vous avez dans votre maison.

SIMON. *à part.*

Un trésor qui me ruine.

St. FIRMIN.

Ne la confiez qu'à un homme capable de l'apprécier.

SIMON.

C'est bien mon intention, et mon choix est fait.

St. FIRMIN.

Je n'ose vous demander quel est l'heureux mortel....

SIMON.

Et, si, par hazard, c'étoit vous, monsieur St. Firmin?

St. Firmin.

Je crois vous entendre, et vous me ravissez !....

Simon.

Eh bien ! à ce soir, si vous voulez, la signature du contrat, et à demain le mariage.

St. Firmin.

De mieux en mieux !... Ah çà, je ne vous demande pas quels sont les avantages que vous voulez faire à votre fille.

Simon.

Les avantages ?....

St. Firmin.

Oui, la dot que vous comptez lui donner.

Simon.

La dot ?

Air :

C'est un trésor, m'avez-vous dit,
Que Corine, pour un ménage :
Je m'étonne, sans contredit,
De vous voir changer de langage.
Il vous faut de l'or !
Prenez mon trésor....
N'en demandez pas davantage.

St. Fimin.

Abus ! quand on marie sa fille, il faut bien délier les cordons de la bourse.

Simon.

Je les ai si bien déliés, qu'elle est presque vide.

St. Firmin.

Quoi ! sérieusement, Coriné n'a d'autre dot?..

Simon.

Que sa figure, ses talens, sa harpe, son piano, et ses cahiers de musique et de dessin.

St. Firmin.

C'est beaucoup, sans doute ; mais ce n'est pas assez pour moi.

SIMON.

Comment ?

ST. FIRMIN.

Oui ; je n'ai, de mon côté, que des espérances, et, comme nos biens réunis ne formeraient qu'un fonds assez peu solide, je me vois obligé de renoncer à une alliance, dont j'attendais mon bonheur.

SIMON.

Vous renoncez ?...

ST. FIRMIN.

C'est malgré moi ; mais il le faut.

SIMON.

Et, tout à l'heure encore, vous étiez émerveillé des grâces et des talens de Corine ! C'était un prodige, disiez-vous !....

ST. FIRMIN.

Ses grâces, ses talens, c'est fort bien. Mais si vous m'aviez fait l'honneur de me communiquer votre état de situation, quand vous m'avez consulté sur l'éducation de mademoiselle votre fille, je vous aurais conseillé de lui en donner une toute autre que celle qu'elle a reçue.

SIMON.

Monsieur ! monsieur ! je ne vous demande pas de conseils.

ST. FIRMIN.

Je veux pourtant encore vous en donner un..... C'est un gendre qu'il vous faut ; eh bien ! croyez-moi, retournez à M. Duvernois.

SIMON.

A M. Duvernois ?

ST. FIRMIN.

Sans doute.

AIR : *Du vaudeville de l'Avare.*

Ce fabricant, je le répète,
Dans cette affaire vous revient :
Hâtez-vous d'en faire l'emplette ;
C'est le gendre qui vous convient.
Ainsi, que rien ne vous arrête ;
Le cher homme a, sans contredit,
Pour un marchand, assez d'esprit,
Pour un époux, assez de tête.

Pour moi, monsieur, je suis bien votre serviteur.

SIMON, *seul.*

Je suis confondu, anéanti.....

SCENE XIII.

M. et MAD. SIMON, CORINE.

MAD. SIMON.

Voyons un peu quelle a été l'issue de la conférence de ton père avec M. St. Firmin.

CORINE.

J'espère bien qu'elle n'a pas été douteuse.

MAD. SIMON, *à son mari.*

Eh bien ! M. Simon, notre jeune ami a été sans doute ravi de la proposition que ?....

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SILHOUETTE.

SILHOUETTE.

Je suis exact au rendez-vous, M. Simon : cinquante cachets à 3 francs ; point d'embarras dans les calculs.

SIMON, *payant.*

Je ne dis pas que le calcul soit embarrassant ; mais c'est bien cher, pour lui avoir appris à dessiner de pareils magots.

(*Il montre un dessin attaché à la muraille.*)

MAD. SIMON.

Vous trouvez donc notre demoiselle bien habile, M. Silhouette ?

SILHOUETTE.

Assez, madame, pour donner des leçons au besoin.

SIMON.

Eh bien ! je vous prends au mot ; procurez-lui des écolières, et vous pouvez compter sur une remise honnête, indépendamment de ma reconnaissance et de celle de madame Simon.

CORINE.

L'ai-je bien entendu ?.... moi, bientôt l'épouse d'un homme répandu dans les cercles les plus brillans....

SIMON.

Qui vous trouve trop de talens, et pas assez de fortune.

MAD. SIMON.

Qu'est-ce à dire ? il se pourrait !...

SIMON.

Il se peut, madame Simon : mais nous parlerons de cela tantôt : l'essentiel est, maintenant, que les talens de votre fille m'aident à regagner une partie de l'argent qu'ils m'ont coûté. M. Silhouette se charge de lui procurer des écolières, et......

SILHOUETTE.

Permettez donc, M. Simon ; vous avez eu tort

de prendre à la lettre un compliment d'usage. Les dessins de mademoiselle n'ont pas mal figuré au salon du pensionnat, le jour de la distribution des prix. J'ajoute même qu'elle a montré des dispositions, et, peut-être, que si elle eût moins négligé mes leçons, pour celles de M. Roulade....

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, ROULADE, PIROUETTE.

ROULADE.

AIR : *Des prétendus.*

Je viens présenter mon mémoire,
Au maître de ce magasin.

PIROUETTE.

Je viens, etc.

TOUS DEUX.

Je viens présenter, etc.

SIMON, *en payant.*

Heureusement, il n'en viendra pas un quatrième.

PIROUETTE.

Vous pouvez vous flatter, monsieur, d'avoir bien placé votre argent.

ROULADE.

Quant à moi, j'ai fait de mademoiselle une virtuose capable d'éclipser nos plus belles voix de concert.

SIMON.

Faites-là chanter au vôtre, et donnez-lui un intérêt dans l'entreprise, je ne demande pas mieux, je vous assure....

CORINE.

Mon père !.....

ROULADE.

J'accepterais volontiers la proposition, si mademoiselle eût donné plus de tems à l'étude de la musique; mais M. Silhouette est là pour vous dire qu'elle avait toujours le crayon à la main.

SIMON, *à Silhouette.*

Ah ça ! mais il me semble que tout à l'heure ?...

SILHOUETTE.

Plaisante manière de vous justifier de votre négligence, ou de votre ignorance, M. Roulade !

ROULADE.

Je m'aperçois que vous avez pris les devans, M. Silhouette.

SILHOUETTE.

J'aurais dû attendre, n'est-ce pas ?

ROULADE.

Ce n'est pas la première fois, au surplus, que vous vous excusez à mes dépens.

PIROUETTE.

Ce n'est pas la première fois que vous avez voulu sortir d'embarras aux miens.

SIMON.

Messieurs......

AIR : *Si Pauline.*

De, grâce pourquoi de la sorte
Vous emportez-vous devant moi ?

ROULADE.

Et, mais parbleu que vous importe ?
J'en suis bien le maître, je crois.

MAD. SIMON.

Vous prodiguer ainsi l'injure,
Sans égards pour nous, c'est affreux !

PIROUETTE.

Laissez-les faire ; je vous jure
Qu'ils se connoissent bien tous deux.

ROULADE.

Que dites-vous donc là, M. le professeur de gavotte ?

PIROUETTE.

La vérité, puisque, d'après vos aveux, vous n'avez su tirer aucun parti des rares dispositions de mademoiselle ; on ne me fera pas ce reproche, à moi. Je l'ai mise en état de défier à la danse tout l'Opéra.

SIMON.

Je ne dis pas que la danse ne soit fort essentielle ; mais, dans la position fâcheuse où je me trouve, j'aimerais autant....

PIROUETTE.

AIR : *Du vaudeville du Jokey.*

Des pas les plus simples, vraiment,
Corine se tire à merveille ;
Pour danser, avec agrément,
On ne trouve point sa pareille.
Mais, quoique sa légèreté
La rende, en cet art, fort habile,
N'y comptez pas, en vérité,
Pour sortir d'un pas difficile.

ROULADE.

Vous voyez donc bien, M. Pirouette !

CORINE.

AIR : *Si Dorilas.*

Vous me faites enfin connaître
Combien peu je vous aurai dû ;
Mais je puis réparer, peut-être,
Le tems qu'avec vous j'ai perdu.
La vérité parle, à cette heure,
Où rien n'engage à me flatter ;
Cette leçon est la meilleure,
Et j'en saurai bien profiter.

SIMON.

Voulez-vous bien, messieurs ?...

ROULADE.

Nous nous le tenons pour dit.

AIR : *Allez-vous-en, etc.*

Allons-nous-en, puisqu'on l'ordonne,
Tous trois, ailleurs, porter nos pas ;
Et, sans nous plaindre de personne,
Allons faire encor des ingrats.

TOUS TROIS.

Allons-nous-en *bis.*
Allons-nous-en, puisqu'on l'ordonne,
Faire ailleurs de nouveaux ingrats.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVI.

M. et MAD. SIMON, CORINE.

SIMON.

Eh bien ! tu le vois, Corine ?

CORINE, *à madame Simon.*

Ah ! ma mère !

MAD. SIMON.

Mais je ne reviens pas, moi, de l'impertinent refus du petit St. Firmin, qui devait s'estimer trop heureux de devenir notre gendre !

SIMON.

Si, tantôt, vous n'eussiez pas rebuté mon ami Duvernois....

MAD. SIMON.

Duvernois ?

SIMON.

Ecoutez donc, madame Simon, dans le naufrage, l'on s'accroche où l'on peut.

SCENE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, DUVERNOIS, TOINETTE.

DUVERNOIS, *en entrant, à Toinette.*

C'est un parti pris, vous dis-je, et je veux m'expliquer là-dessus.

TOINETTE.

Je ne souffrirai jamais....

DUVERNOIS, *à Simon.*

Vous m'avez assez mal reçu tantôt, mon cher, et vous avez eu tort; vous m'avez dit que votre fille aînée ne me convenait pas, et vous avez eu raison; j'ai à présent une autre proposition à vous faire; si vous l'acceptez, je vous donne quittance de ce que vous me devez, et je rétablis vos affaires, qui, je le sais, sont en mauvais état. C'est la main de Toinette, en un mot, que je vous demande.

CORINE, *à part.*

De Toinette !....

MAD. SIMON.

L'offre est agréable, sans doute, et je vous remercie pour Toinette ;... mais sa sœur vous était promise, et....

DUVERNOIS.

Vous me l'avez refusée....

SIMON.

Non pas précisément.

DUVERNOIS.

Mais à peu près : quoiqu'il en soit, je me suis arrangé là-dessus....

TOINETTE.

Quelle leçon !

Air : *Du vaudeville de M. Guillaume.*

Si j'eusse été moi-même destinée
A vous donner le tendre nom d'époux,
Je m'y serais déterminée,
Et mon sort m'eut semblé bien doux.
Oui, d'être heureuse avec vous j'étais sûre;
Mais je ne veux pas d'un bonheur
Qui cause, à ma mère, un murmure,
Un regret à ma sœur.

Corine.

Je n'abuserai pas de ta générosité, ma chère Toinette; tu mérites mieux que moi d'être heureuse. Epouse le digne ami de mon père, celui qui a rendu justice à tes excellentes qualités; ton bonheur ne peut jamais nuire au mien.

Duvernois.

Voilà qui me réconcilie avec elle.

Simon.

Bien, ma chère Corine.

Corine.

Air : *Du Confiteor.*

Mon père, je quitte ce nom;
Il a causé mon infortune;
Et je veux aussi tout de bon,
D'une erreur, hélas! trop commune,
Bannir la mémoire importune.
Dès aujourd'hui (*bis*) vous allez voir
Louison retourner au comptoir.

Duvernois.

Et quand vous y aurez oublié les belles choses que vous avez apprises, je me charge de vous trouver un mari, un bon fabricant, comme moi, qui vous rendra heureuse, comme je rendrai heureuse ma petite Toinette.

Simon.

Ce sera une obligation de plus, que je vous aurai, mon ami.

VAUDEVILLE.

DUVERNOIS, *à Corine.*

AIR : *du vaudeville d'Arlequin muzard.*

Je vois avec plaisir, ma chère,
Que vous prenez le bon parti.
Sage qui rentre dans sa sphère ;
Heureux qui n'en est pas sorti !
Il est mainte fille, je gage,
Qui n'a négligé son devoir,
Que pour avoir, dès son jeune âge,
Voulu s'échapper du comptoir.

TOINETTE, *à Duvernois.*

Pour femme, vous m'avez choisie,
Je dois suivre en tout vos leçons ;
Mais songez que l'économie
Fait seule les bonnes maisons :
Et, vers le but le plus utile,
Dirigeant tout votre savoir,
N'allez jamais porter en ville
Ce qui doit rester au comptoir.

SIMON.

Un marchand qui prend femme belle,
Doit avoir, à tous les instans,
L'œil fixé tendrement sur elle,
Pour prévenir les accidens :
Près de la Dame, avec constance,
Qu'il demeure matin et soir,
Ou bien l'amour, en son absence,
Viendra s'établir au comptoir.

MAD. SIMON.

A marchande jeune et jolie,
Messieurs les chalands font la cour ;
On tient, au matin de la vie,
Un crédit ouvert à l'amour.
Mais, hélas! le petit volage
Nous fait faillite vers le soir ;
Et d'une marchande sur l'âge,
Ne visite plus le comptoir.

CORINE, *au Public.*

Corine, enfin désabusée
Des prestiges d'un faux éclat,
A se corriger disposée,
Retourne à son premier état :
Que votre appui la favorise,
Messieurs, et chez nous, chaque soir,
Pour enrichir notre entreprise,
Venez prendre place au comptoir.

FIN.

AVIS.

La même Libraire ayant acquis plusieurs fonds et beaucoup d'éditions épuisées, on trouve chez elle l'assortiment le plus complet de pièces de théâtre (bonnes éditions) anciennes, modernes et nouvelles.

Pyrrhus, pièce de fonds, tragédie en cinq actes, par M. Le Hoc. 1807.

Tragédies, tragi-comédies, drames, mélodrames, comédies, grands opéras (anciens et modernes), ballets, opéras-comiques, vaudevilles, parodies, proverbes, pantomimes, divertissemens, etc., dont il serait trop long de donner le catalogue.

Les personnes qui prendront en nombre ou au cent auront sur le prix un rabais proportionné.

MALHERBE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. GEORGES DUVAL ET VIEILLARD,

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre, le Samedi* 27 *mai* 1809.

PRIX : 25 SOUS.

A PARIS,

CHEZ M. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n°. 1, rue de Richelieu.

1809.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
	MM.
MALHERBE.	Bosquier.
RACAN.	Cazot.
DES IVETEAUX.	Dubois.
SARRAZIN.	Aubertin.
ÉLÉAZAR de MALHERBE.	Lefèvre.
RUSTIQUE de MANANVILLE, gentilhomme Bas-Normand.	Armand.
JULIETTE, fille d'Éléazar.	M.lle Flore.
GERVAIS, valet-de-chambre de Malherbe.	Blondin.
COLLETET, mauvais poëte.	Odry.
Un NOTAIRE.	Hugot.

La Scène est à Paris, chez Malherbe.

MALHERBE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, JULIETTE.

(Au lever du rideau, Gervais est en scène, occupé à disposer l'appartement.)

GERVAIS.

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

UNE, deux, trois, quatre, cinq, six,
Le compte est juste et précis;
Trois bonnes, trois mauvaises,
Une, deux, trois, quatre, cinq, six;
Pour faire asseoir nos amis,
Voilà toutes nos chaises.

JULIETTE.

Mon oncle est ennemi du faste.

GERVAIS.

AIR : *Décacheter sur la porte.*

Aussi, lorsqu'en cette salle,
Au nombre six on s'installe,
Notre cercle est complet,

JULIETTE.

Et s'il vient quelqu'un pour faire sept?

GERVAIS.

Il faut bien, ma foi, qu'il sorte,
Ou qu'il attende à la porte. (*bis.*)

JULIETTE.

Peu de gens, j'imagine, se font à ces manières-là.

GERVAIS.

Personne ne s'en formalise. Vous, mademoiselle, qui n'êtes arrivée de Caën que depuis fort peu de temps, cela vous étonne encore; mais vous vous y accoutumerez.

JULIETTE.

Comme je me suis accoutumée à la franchise, tantôt gaie, tantôt brusque de mon oncle, qui, je pense, a dû se faire par-là beaucoup d'ennemis.

GERVAIS.

Ah! nous n'en manquons pas. Mais en revanche, nous avons de puissans protecteurs. D'abord, M. le duc de Bellegarde, chez qui nous avons logé, et qui ne nous a vu partir qu'à regret; M. le marquis de Racan, son beau-frère, qui s'honore d'être l'élève de mon maître; M. des Iveteaux, notre compatriote, dont vous êtes la filleule, qui nous a présentés au feu roi; mille autres, enfin. Nous marchons de pair avec ce qu'il y a de mieux à la cour, et cela n'est pas étonnant : M. de Malherbe, tout poëte qu'il est, est aussi bon gentilhomme que ses deux confrères MM. des Iveteaux et Racan.

AIR *du Vaudeville du Jokey.*

Pour la naissance et l'esprit,
Ils ont droit à plus d'un hommage,
Et chacun d'eux, sans contredit,
Est un illustre personnage:
Tous trois héritiers d'un grand nom,
Qu'un grand talent orne sans cesse,
Ils ont à la cour d'Apollon
Fourni des preuves de noblesse.

JULIETTE.

Et mon oncle reçoit des gens de cette distinction dans un pareil logement?

GERVAIS.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Pour recevoir à toute heure
Ses leçons et ses avis,
Mon maître, dans sa demeure,
Voit accourir ses amis.
Chacun s'en fait une fête,
Et c'est tout simple, vraiment;
Car il a meublé sa tête
Mieux que son appartement.

JULIETTE.

Il faut bien que quelque chose les attire ici.

GERVAIS.

Mais vous devez avoir déjà, mademoiselle, aperçu quelques-uns de ces Messieurs?

JULIETTE.

Je n'y ai pas pris garde.

GERVAIS.

Pas même à Monsieur Sarrazin?

JULIETTE.

Monsieur Sarrazin?

GERVAIS.

Sans doute; il est jeune, il est aimable; il annonce, à ce que dit M. de Malherbe, de très-heureuses dispositions; il n'est pas étonnant que vous ayez remarqué tout cela : mais le voici.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, SARRAZIN.

GERVAIS.

Monsieur Sarrazin vient aujourd'hui nous visiter de bonne heure.

SARRAZIN.

Puis-je trop me hâter!

AIR : *Je n'aurai jamais tant de peine.*

Qu'il plaît à mon âme ravie,
Ce lieu doublement enchanté,
Où l'on admire le génie,
Où l'on adore la beauté!
Avec ivresse on les contemple,
Et c'est par vous que dans ce jour,
Des doctes Muses l'heureux temple,
Des Grâces devient le séjour.

GERVAIS.

Monsieur Sarrazin n'est pas fâché de les trouver réunies.

SARRAZIN.

Puissé-je les voir accueillir mes vœux !

JULIETTE, *feignant de sortir.*

Monsieur désire sans doute parler à mon oncle, et je vais.....

GERVAIS, *la retenant.*

Permettez, mademoiselle, j'ai seul le privilége d'interrompre Monsieur; et dans ce moment, il est renfermé avec M. Colletet, jeune auteur de la plus grande espérance, dit-on, et qui désire être admis au nombre de ses élèves.

SARRAZIN.

C'est à qui aura ce privilége : aussi l'école de Malherbe jouira quelque jour d'une grande célébrité.

AIR : *Le magistrat irréprochable.*

Parmi nous, de la poésie,
Le culte semblait aboli;
De Calliope et Polymnie
Les autels restaient dans l'oubli;
De goût, de talent, plus de trace,
L'espoir avait fui; mais enfin,
Malherbe vient, et le Parnasse
A reconnu son souverain.

GERVAIS.

Ajoutez à cela qu'il s'est acquis dans la carrière des armes une réputation distinguée. M. de Rosny pourrait bien en dire quelque chose, car il nous en a toujours un peu voulu de certaine affaire d'avant-poste, où nous l'avons poursuivi l'espace de deux lieues.

SARRAZIN.

Je le sais.

AIR : *Chantons Roland.*

Jadis Malherbe aux champs de Mars
Cueillit les palmes de la gloire;
Apollon, sous ses étendarts,
Le guide au temple de Mémoire;

Guerrier et poëte à la fois,
Il vainquit, chanta la victoire;
Par ses écrits, par ses exploits,
Il vit doublement dans l'histoire.
La voix de la postérité,
A celle de son siècle unie,
Dira qu'à l'immortalité,
Ses titres sont : valeur, génie.

TOUS LES TROIS.

La voix de la postérité, etc.

GERVAIS.

Ah! çà, je vais le prévenir qu'un de ses admirateurs demande à lui parler; et je le prierai de ne pas vous faire attendre. *(Il sort.)*

SCENE III.

JULIETTE, SARRAZIN.

SARRAZIN.

Eh! quoi, mademoiselle? vous cherchiez tout à l'heure à m'éviter : c'est me faire sentir que vous n'ètes plus la même, et qu'une absence de quelques années....

JULIETTE.

Assurément, j'ai grand tort de vous en vouloir.

AIR : *A l'Opéra, vous verrez un quadrille.*

Devant mon oncle, ah! quelle inconséquence,
Furtivement, vous m'offrez un billet;
Mon embarras s'accroît par sa présence;
Je le reçois, pour avoir plutôt fait.
Vous applaudir d'une telle victoire,
Ah! ce seraît, Monsieur, vous abuser!
Si je l'ai pris, c'est, vous pouvez m'en croire,
Que je n'ai su comment le refuser.

SARRAZIN.

Et sans doute vous vous ètes offensée de l'aveu qu'il renferme?

JULLIETTE.

Offensée?.... Je l'aurais dû, peut-être.

SARRAZIN.

Que dites-vous?... Se peut-il que mon heureuse imprudence?...

JULIETTE.

AIR : *Duo d'Azémia.*

Mon oncle vient, séparons-nous ;
Vous m'exposez à sa colère. (*bis.*)

SARRAZIN.

Il ne vient pas, expliquez-vous ;
Cédez, de grâce, à ma prière. (*bis.*)

JULIETTE.

Mais, de moi, que demandez-vous ?
Le devoir me dit de me taire.

SARRAZIN.

Ah ! daignez approuver l'amour le plus sincère !

JULIETTE.

Un tel aveu....

SARRAZIN.

Serait bien doux.

JULIETTE.

Mais votre amour?....

SARRAZIN.

Il est sincère.
Ah ! cédez au vœu le plus vrai !
Rompez un si cruel silence.

JULIETTE.

Eh bien, donc, je vous avouerai
Que j'ai regretté votre absence.

SARRAZIN.

Et puis ?

JULIETTE.

Ce n'est pas sans plaisir
Qu'auprès de vous je me suis retrouvée.

SARRAZIN.

Et puis ?

JULIETTE.

Et puis, avant mon arrivée
J'étais ici par le désir.

SARRAZIN.

Et puis?

JULIETTE.

Mon oncle vient, etc.

SARRAZIN.

Je redoute peu son courroux,
Quand mon amour a su vous plaire.

Aveu précieux, qui va me rendre le plus fortuné des hommes!

JULIETTE.

Mais il vous manque encore l'aveu de mon oncle, et vous n'êtes pas sûr de l'obtenir.

SARRAZIN.

Il me distingue parmi ses élèves; il encourage mes essais; il m'a prédit même quelque gloire dans la carrière où je parais sous ses auspices. Si l'ode que je lui ai remise hier le confirme dans la bonne opinion qu'il a conçue de moi, je lui déclare sur-le-champ l'amour que je ressens pour vous; je lui apprends que vous le partagez; je le presse....

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, MALHERBE, COLLETET.

MALHERBE, *à Colletet.*

AIR : *Ni moi, ni moi.*

Monsieur, finissons, de grâce.

COLLETET.

Quoi! mes vers?....

MALHERBE.

Ils sont mauvais. (3 *fois.*)
Honteux de les avoir faits,
N'en faites plus désormais.

COLLETET.

Mais ne pourrais-je au Parnasse
Arriver?

MALHERBE.

Qui? vous! jamais. (3 *fois.*)

ENSEMBLE.

MALHERBE.	COLLETET.
Comment y trouver accès,	Je soutiens que mes essais
Vos vers ne sont pas français.	Sont garans de mes succès.

MALHERBE.

AIR *des Pendus.*

Tenez, Monsieur, sans compliment,
Voici tout net mon sentiment:
Aux vers, enfans de votre muse,
Vous ne sauriez trouver d'excuse,
A moins qu'il ne vous ait fallu
Les faire, ou bien être pendu.

COLLETET.

Le mot est dur.

MALHERBE.

Et juste. Je ne flatte jamais, moi, Monsieur; et d'ailleurs vous n'êtes pas de ceux qu'on se croit obligé de flatter.

AIR : *Courons de la brune à la blonde.*

Croyez-moi, quittez la plume;
Prenez, mon cher, au plutôt,
Ou la navette ou l'enclume,
Ou l'équerre ou le rabot.
Profitez de ma recette,
Choisissez quelque métier,
Et soyez, je vous le souhaite.
Plutôt bon cordonnier,
Ou charpentier,
Chapelier,
Serrurier,
Pâtissier,
Charbonnier,
Perruquier,
Ou meûnier,
Qu'exécrable poëte.

COLLETET.

Exécrable?

MALHERBE.

Oui, monsieur Colletet, et vous ne serez jamais que cela.

COLLETET.

Je me flattais cependant que vos leçons développeraient en moi....

MALHERBE.

Je ne sème pas sur un terrein ingrat, cela ne rapporte rien.

COLLETET.

Eh bien, je labourerai tout seul, moi, Monsieur, et je vous ferai voir que le terrein est fertile.

AIR : *Du haut en bas.*

Ne croyez pas
Qu'avec le mépris l'on m'écrâse;
Car je m'en vas
Monter Pégase de ce pas.

MALHERBE.

Allez; dès la première phrase,
Vous serez jeté par Pégase
Du haut en bas.

COLLETET, *sortant.*

C'est ce que nous verrons.

SCENE V.

MALHERBE, JULIETTE, SARRAZIN.

MALHERBE.

AIR : *Si Dorilas, etc.*

Les entreprises indiscrètes
De tous ces bâtards d'Apollon,
Feront bientôt aux vrais poëtes
Déserter le sacré vallon.
De tous les fléaux, c'est le pire,
Que ce débordement d'auteurs;
Si chacun se mêle d'écrire,
Où trouvera-t-on des lecteurs?

SARRAZIN.

Cela ne doit pas vous inquiéter, M. de Malherbe, vos ouvrages n'en manqueront jamais.

MALHERBE.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Point de compliment, je vous prie;
Mon cher, je n'en fais aucun cas;
Trève sur-tout de flatterie,
Car je ne vous la rendrais pas.
A son talent, oui, l'on déroge
Lorsqu'on colporte l'encensoir;
L'auteur qui prodigue l'éloge,
Ne donne que pour recevoir.

SARRAZIN, *bas à Juliette.*

Il ne me semble pas bien disposé.

MALHERBE.

Or çà, maintenant, à nous deux, Sarrazin; je vais vous parler avec la même franchise.

SARRAZIN, *à part.*

Je suis perdu.

MALHERBE.

Eh bien! que fais-tu là, Juliette? Il s'agit de vers, cela ne te regarde pas.

JULIETTE.

Je croyais que la nièce d'un poëte....

MALHERBE.

Pas plus que la nièce d'un autre.

AIR *du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

A chaque sexe, son emploi
Fut assigné par la nature;
Gardons-nous d'enfreindre sa loi,
Pour fuir une injuste censure:
Des docteurs en jupe, crois-moi,
Mon enfant, ne suis point les traces:
Assez d'autres déjà sans toi
Donnent ce ridicule aux Grâces.

JULIETTE, *en sortant.*

Je m'en vais, mon oncle, je m'en vais.

SCENE VI.

MALHERBE, SARRAZIN.

MALHERBE.

Eh bien! Sarrazin, j'ai lu votre ode.

SARRAZIN.

Je n'ose vous demander....

MALHERBE.

Mon avis? Pourquoi donc? Autant je me montre sévère pour les mauvais auteurs, autant je me plais à encourager ceux qui s'annoncent d'une manière avantageuse : votre ode est bien, très-bien; elle fera le plus grand honneur à mon école.

SARRAZIN.

Ah! Monsieur!

MALHERBE.

Ce n'est point le galimathias de Pindare, c'est de l'Horace tout pur.

AIR : *Trouverez-vous un parlement?*

Oui, l'œuvre entier me semble plein
De feu poétique et de verve;
Je le garantis, Sarrazin
Ne rime pas malgré Minerve.
Vous annoncez, sur mon honneur,
Un vrai talent par cette pièce;
Et vous serez mon successeur,
Mais jamais l'époux de ma nièce.

SARRAZIN.

Que dites-vous, Monsieur? Qui a pu vous apprendre?...

MALHERBE.

Je vous ai vu hier remettre à Juliette un billet avec mystère : était-ce de la prose ou des vers, je n'en sais rien : toutefois, je n'ai pas fait semblant de m'en apercevoir, bien résolu à vous en donner ce matin la réponse, en même tems que la réponse à votre ode.

SARRAZIN.

La dernière m'étant favorable, j'espérais....

MALHERBE.

Calcul à rectifier : votre ode annonce une vocation décidée pour la poésie, et je n'ai pas fait venir ici ma nièce pour la donner à un poëte.

SARRAZIN.

AIR : *De la sentinelle.*

Guidé par vous, des poëtes fameux,
Je l'avouerai, je recherchai la gloire;
Je consacrai même encens, même vœux,
A Juliette, aux filles de Mémoire.
Vous imiter et la chérir,
Tel est le destin que j'envie;
Oui, de mon cœur le seul désir (*bis*).
Est pour la gloire et mon amie.

Mais à vos lois toujours prêt à céder,
Quand des neuf sœurs vous me fermez le temple,
Quand votre voix me défend de garder
L'heureux espoir de suivre votre exemple;
Sans accuser votre rigueur,
Avec transport mon cœur oublie
De vains succès pour le bonheur, (*bis.*)
Et la gloire pour mon amie.

MALHERBE.

Je ne veux pas que l'on fasse son métier de la poésie. Qu'arrive-t-il à ceux qui cultivent cet art, le plus sublime, peut-être, et le moins honoré de tous? S'ils obtiennent un succès, la critique est là pour le contester, la méchanceté pour l'affaiblir, l'envie pour le nier. Eprouvent-ils un échec? la jalousie en triomphe, l'ignorance en plaisante, la sottise s'en réjouit. Tour-à-tour en butte aux injures des demi-savans qui les déchirent, aux épigrammes des envieux qui les harcèlent, aux sarcasmes des gens du monde qui ne savent pas les apprécier, ils ne recueillent, pour fruit de leurs travaux, que chagrins et dégoûts de toute espèce; ils vieillissent, ces hommes qui ont illustré leur

siècle et leur patrie, ils vieillissent, sans fortune et sans considération; ils meurent enfin, après avoir acheté, au prix de l'injustice et de l'ingratitude de leurs contemporains, le tardif suffrage de la postérité!

SARRAZIN.

Je ne puis croire cependant que le seul motif de votre refus....

MALHERBE.

Tenez, Sarrazin, nous n'en serons pas moins bons amis; mais tant que vous ne ferez autre chose que des vers, vous n'aurez pas ma nièce: c'est une affaire finie, touchez-là, et laissez-moi travailler.

SARRAZIN, *à part.*

N'insistons pas, ce serait l'indisposer davantage; allons trouver MM. des Iveteaux et Racan, et les prier de parler en ma faveur. *(Il sort.)*

SCENE VII.

MALHERBE *seul et assis.*

Parbleu, oui! une jolie ressource que celle de rimer à la journée! Quand je songe à ce qui en revient, je suis tenté de briser ma plume, et de...... Finissons avant tout mes stances à Louis XIII *(se levant)*. Jeune monarque! quel exemple tu as à suivre!

AIR: *Un soldat par un coup funeste.* (de la Bataille d'Ivri.)

Toi, qui des destins de la France
Supporte l'auguste fardeau,
Toi, que nos vœux, notre espérance
Ont entouré dès le berceau,
Le sort t'a fait naître
Du plus grand roi, du plus chéri,
Par tes vertus, montre-toi digne d'être
Fils de Henri,
Du bon Henri!

En héritant de sa couronne,
De sa valeur sois l'héritier;
Dans les nobles champs de Bellone,
Comme lui, cueille le laurier :
Celui qu'il fit naître
D'aucun revers ne fut flétri;
Par tes exploits, montre-toi digne d'être
Fils de Henri,
Du grand Henri !

SCENE VIII.

MALHERBE, GERVAIS.

MALHERBE.

Qu'est-ce?

GERVAIS.

Deux lettres. *(Il sort.)*

SCENE IX.

MALHERBE *seul.*

Celle-ci est de des Iveteaux. Voyons ce que me marque ce maître fou.

AIR : *L'amour est un enfant trompeur.*

Chez vous je voudrais être admis,
Mais ne vous en déplaise,
Je ne saurais, sans être assis,
Discourir à mon aise;
Et ce billet prend le devant,
Pour que je puisse en arrivant
Etre sûr d'une chaise.

On lui en gadera une. Ah! ah! l'écriture de mon frère! Que me mande-t-il? *(Il lit.)* Il arrive à Paris *(continuant de lire)* avec un gentilhomme de ses voisins qu'il destine à Juliette, M. de Mananville! Je ne connais pas ce gentilhomme; mais je serais étonné qu'il me convînt : ce serait la première fois, au surplus, que le gros Eléazar et moi, nous nous serions trouvés du même avis. Voici qui contrarie

contrarie encore les prétentions de ce pauvre Sarrazin, et je crains bien....

SCENE X.

MALHERBE, GERVAIS.

GERVAIS, *annonçant.*

MM. des Iveteaux et Racan. *(Il sort.)*

MALHERBE.

Qu'ils soient les bien-venus.

SCENE XI.

MALHERBE, DES IVETEAUX ET RACAN.

RACAN.

Salut à mon illustre maître.

DES IVETEAUX.

Salut à l'Horace moderne *(bas à Racan)*. Abordez la question comme nous en sommes convenus.

RACAN, *bas à des Iveteaux.*

Oui *(à Malherbe)*. Vous ne devineriez jamais le motif de ma visite?

MALHERBE.

Voyons.

DES IVETEAUX *s'assied.*

RACAN.

AIR : *du Vaudeville de Comment faire.*

A faire le choix d'un état,
Mon nom, mon rang, tout me convie;
Guerrier, financier, magistrat,
Je dois mon tems à ma patrie;
Mais je conviens, pour faire un choix,
Que mon embarras n'est pas mince,
Je dois satisfaire à-la-fois,
Les miens, et le peuple et le prince.
Sur ce point, je viens près de vous
Chercher un avis salutaire;

Car, pour contenter tous les goûts,
Vraiment je ne sais comment faire.

MALHERBE.

Contenter tous les goûts. Ecoutez, avant que je réponde.

AIR : *Nous avons une terrasse.*

Un meûnier, son fils et leur âne,
Le père à pied, et le fils sur le baudet,
Sans redouter la chicane,
Cheminaient d'un air satisfait;
Mais bientôt un quidam qui passe,
A leur aspect fait la grimace.
Quoi! dit-il, l'homme aux cheveux gris
Est à pied, et l'enfant assis!
Pour se conformer à l'avis,
A terre le jeune homme est mis,
Le père remplace son fils.
Voilà bientôt qu'un essain
Féminin,
Sur le chemin
Les voit, crie au scandale:
Regardez donc comme sur son roussin
Ce vieux vilain
Complaisamment s'étale,
Lorsque son fils à pied détale.
Le fils monte en croupe soudain:
On crie à tue-tête:
Oh! la pauvre bête!
Ce fardeau l'échine.
A pied chacun chemine:
Nouvelle chicane;
On rit de voir l'âne,
Qui seul se pavane,
Et rien
N'est trouvé bien.

DES IVETEAUX.

Bon! fable que cela.

MALHERBE.

Vérité; de quelque façon qu'on agisse, on est sûr d'être blâmé.

RACAN.

Ainsi donc vous pensez?....

MALHERBE.

Que ne pouvant d'aucune manière échapper à la censure, le mieux est de consulter son penchant et de le suivre.

DES IVETEAUX.

Vous n'étiez pas de cet avis tout à l'heure, ou Sarrazin nous en a imposé ; car il assure que son goût pour la poésie est la seule cause du refus que vous lui avez fait de la main de votre nièce.

MALHERBE.

Je vois maintenant le but de la consultation ; mais vous vous y prenez trop tard, et l'arrivée prochaine de deux nouveaux personnages va changer un peu la face des affaires.

RACAN.

Quels sont ces personnages ?

MALHERBE.

Mon frère Eléazar, et un certain Rustique de Mananville qui l'accompagne en qualité de gendre futur.

DES IVETEAUX.

Rustique de Mananville, dites-vous ?

MALHERBE.

Vous le connaissez ?

DES IVETEAUX.

Si je le connais ? C'est un mien cousin, le gentilhomme le plus ridicule et le plus processif de la généralité de Caen. Oh ! parbleu, j'étais déjà porté d'inclination à servir Sarrazin ; mais j'ai d'autant plus à cœur de le voir aujourd'hui épouser ma fillenle, que c'est un tour excellent à jouer au sieur de Mananville. Ah ! mon cher cousin, vous ne m'aurez pas impunément fait soutenir quatre procès pour un mur mitoyen ; cela va peut-être retarder de quelques jours l'exécution de mon projet, mais n'importe.

MALHERBE.

De quel projet parlez-vous?

DES IVETEAUX, *d'un air sombre.*

Il faut vous l'avouer, mes amis.

AIR : *Tarare Pompon.*

Au monde, à ses liens,
Je prétends me soustraire,
C'est pompeuse chimère,
Et grand bruit pour des riens;
D'une telle misère,
Il faut me dégager,
Et je m'en vais me faire
Berger.

RACAN et MALHERBE.

Berger!

DES IVETEAUX, *à Racan.*

Oui, le tableau enchanteur que dans vos *Bergeries* vous avez fait de la vie pastorale m'a séduit, et je veux en essayer. Aux champs, on n'a pas l'œil fatigué du tableau des vices; on ne voit là que des vertueux patriarches, des bergers fidèles, des bergères constantes : c'est l'âge d'or dans toute sa pureté : au village, il n'y a de méchans que les loups.

RACAN.

AIR : *Adieu, je vous fuis.*

Je sais que suivant nos récits,
Du mensonge adroits interprètes,
Les vertus, comme au temps jadis,
Ont choisi les champs pour retraites;
Mais, quoiqu'en disent les auteurs,
L'âge d'or est sans domicile,
Et le village, en fait de mœurs,
Est du même âge que la ville.

DES IVETEAUX.

Aussi ne vais-je pas m'y établir tout de suite. Je me fais berger d'abord sans quitter Paris, et je ne porterai la pannetière que dans mon jardin du Préau.

MALHERBE.

Le projet n'en est pas moins extravagant.

DES IVETEAUX.

AIR : *Egayer la veillée.*

Je prouve plutôt ma sagesse
Par le projet que j'ai conçu ;
Le monde, quand il est connu,
N'offre que sujets de tristesse ;
La gaîté fait place à l'ennui ;
La raison bannit la folie,
Et je sors du monde aujourd'hui
Pour jouir (*bis*) de la vie.

MALHERBE.

Il serait piquant, sur ma foi, que vous vous en tinssiez à ce dernier état, après vous être si bien signalé par l'inconstance de vos goûts.

DES IVETEAUX.

L'inconstance de mes goûts!

AIR *du Val-de-Vire.*

D'une tranquille volupté,
J'eus toujours l'âme éprise,
J'ai toujours la même gaîté
Et la même franchise,
Les mêmes désirs,
Les mêmes plaisirs,
Et les mêmes faiblesses ;
Je n'aime, vraiment,
Que le changement
D'habits et de maîtresses.

RACAN.

C'est vrai, mon ami, l'on vous prête des torts que vous n'avez pas. Songez toujours, avant de vous ensevelir dans la retraite, qu'il vous reste à faire une bonne action.

DES IVETEAUX.

Je ne la perds pas de vue; mais en attendant l'arrivée de l'ennemi :

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Je vais former mon troupeau,
Et qui m'aime me suive.

MALHERBE.

Du plus bizarre cerveau
Belle imaginative.

DES IVETEAUX.

Vous-même serez jaloux
De mon bonheur champêtre.

MALHERBE.

Quand vous vous faites berger, c'est vous
Qu'il faut envoyer paître.

(Des Iveteaux sort.)

SCENE XII.

MALHERBE, RACAN.

MALHERBE.

Ce des Iveteaux veut finir, à ce qu'il me paraît...

RACAN.

Comme il a commencé. Mais laissons cela, et souffrez, maintenant qu'il est parti, que je vous entretienne d'une chose pour vous de la plus haute importance.

MALHERBE.

Je vous écoute.

RACAN.

Avez-vous entendu parler des nouvelles stances dirigées contre le cardinal?

MALHERBE.

Non.

RACAN.

Vous n'en n'êtes donc pas l'auteur?

MALHERBE.

On me les attribue, peut-être?

RACAN.

Précisément, et j'ai voulu, avant de faire des démarches, savoir de vous-même à quoi m'en tenir.

MALHERBE.

Moi qui ai vécu sans mot dire sous la régence de la reine-mère, je me mêlerais de critiquer l'administration du cardinal! Dieu m'en garde.

AIR *du Vaudeville de l'Intrigue sur les toits.*

Toujours ennemi de la plainte,
Et n'ayant jamais fait d'éclat,
Je vois, sans y porter atteinte,
Voguer le vaisseau de l'Etat;
C'est au pilote à le conduire,
Et je reste bien étranger
A la manœuvre d'un navire
Où je ne suis que passager.

RACAN.

Il suffit. Puisque j'ai votre parole, je vais agir en conséquence, et j'espère détourner l'orage qui vous menace. Au revoir, mon cher maître, et souvenez-vous que je ne négligerai pas les intérêts de Sarrazin. *(Il sort.)*

SCENE XIII.

MALHERBE, GERVAIS.

GERVAIS.

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau.*

Deux messieurs sont là-bas pour vous voir,
Tous deux de différente allure;
De figure, d'habit, l'un est noir,
L'autre est blanc d'habit, de figure;
L'un est grand, et l'autre est petit,
L'un parle bas, et l'autre crie,
Et tous les deux, je le parie,
Ne font pas un homme d'esprit.

MALHERBE.

C'est à coup sûr mon frère Eléazar et son gendre bas-normand. Fais entrer. *(Gervais sort.)*

SCENE XIV.

ÉLÉAZAR, RUSTIQUE, MALHERBE.

ELÉAZAR *à Malherbe.*

AIR : *Serviteur à monsieur Lafleur.*

Serviteur,
Et de tout mon cœur.

RUSTIQUE.

En honneur,
Monsieur j'ai l'honneur.

MALHERBE.

Assurément, c'est trop d'honneur.

ÉLÉAZAR.

De Caën à Paris la grand'ville,
Je viens, mon frère, avec Monsieur,
Du noble fief de Mananville
Très-haut et très-puissant seigneur,
Et qui, s'unissant à ma fille,
Veut illustrer notre famille.

RUSTIQUE.

Ah! Monsieur,
Pour moi, quel bonheur!

MALHERBE.

Monsieur, pour nous est le bonheur,
Assurément, et tout l'honneur.

ENSEMBLE.

Serviteur, etc.

ÉLÉAZAR.

Comme je vous disais, mon frère, voilà monsieur Rustique, seigneur de Mananville, que j'amène à l'effet de conclure, sous votre agrément, son mariage avec ma fille votre nièce.

MALHERBE.

C'est donc Monsieur?

RUSTIQUE.

Moi-même, mon gentilhomme, et j'ose me flatter que vous ne mettrez point d'obstacle à une alliance aussi honorable pour les deux familles

MALHERBE, *à part.*

Je n'ai pas une haute opinion de ce jeune seigneur.

RUSTIQUE.

Ainsi donc, hâtons-nous d'unir les armoiries de nos deux maisons, et de rapprocher mon champ de sinople de votre champ d'azur, afin que je puisse conduire mon épouse dans mes domaines, où je brûle de reprendre mes nobles occupations.

MALHERBE.

Fort bien, Monsieur.... Mais, de grace....

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Quelles études, quels plaisirs,
Remplissent vos nobles loisirs?

RUSTIQUE.

Je pêche ou bien je chasse.

MALHERBE.

Déclarez-vous la guerre aux cerfs?

RUSTIQUE.

Je suis la perdrix dans les airs,
Ou le lièvre à la trace.

MALHERBE.

L'hiver?....

RUSTIQUE.

Je poursuis le vanneau,
Le canard sauvage sur l'eau.

MALHERBE.

Hé! bon, bon, bon,
Je vois, mon garçon,
Que vous chassez de race.

Même air.

La chasse et la pêche ont leur prix;
Mais de plus qu'avez-vous appris?

RUSTIQUE.

A me battre avec grâce.

MALHERBE.

Vous lisez quelquefois?

RUSTIQUE.

Jamais.

MALHERBE.

Quoi! vous n'avez lu Rabelais,
Ni Marot, ni Bocace?

RUSTIQUE.

De tout cela je ne connais
Rien, que le Cuisinier Français.

MALHERBE.

Hé! bon, bon, bon,
A ce beau garçon
Je veux donner la chasse.

ÉLÉAZAR.

Comme je vous disais, mon frère, je n'ai point encore vu ma fille, et je désirerais me procurer cette satisfaction.

MALHERBE *à Gervais.*

Gervais, dis à Juliette de descendre ici.

(Gervais sort.)

MALHERBE.

En attendant, mon frère, donnez-moi des nouvelles. . . .

ÉLÉAZAR.

De notre province?

AIR *de l'anglaise.*

Comme je vous disais,
Mon frère, en Normandie,
C'est une épidémie
Que l'amour des procès.
Depuis Fécamp
Jusques à Caën,
Ensemble on voit,
Plaider dans chaque endroit,
Pères et fils,
Femmes, maris,
Amis,
Cousins,

Voisins ;
Oui, mais
A cela près,
En Basse-Normandie
On vit dans l'harmonie,
Comme je vous disais.

MALHERBE.

Et que fait ma chère belle-sœur, votre respectable moitié ? mes tantes, mon oncle monsieur Dis.

ÉLÉAZAR.

Pour monsieur Dis, il vient de mourir, assez médiocrement satisfait de certaine épitaphe que vous lui avez faite de son vivant.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE.

JULIETTE.

AIR *de la Vallée de Barcelonnette.*

Quoi! mon père, c'est vous!
En vos bras je me trouve :
Ah! quel plaisir j'éprouve
En des momens si doux!

ÉLÉAZAR.

En ce jour si prospère,
Oui, ma fille, vers vous
Le sort avec un père
Guide un époux.

ENSEMBLE.

JULIETTE.	ÉLÉAZAR ET RUSTIQUE.
Ciel! Qu'entends-je! un époux!	A ce seul nom d'époux,
Que veut dire mon père?	Un trouble involontaire
Voilà du sort contraire	La contraint à se taire,
Encor de nouveaux coups.	Et cela vient de nous.

MALHERBE.

Ah! d'un si sot époux,

Ma nièce n'a que faire....
Ce projet de mon frère
Excite mon courroux.

RUSTIQUE.

Oui mademoiselle, vous voyez en moi celui que monsieur votre père a choisi pour gendre, et que monsieur votre oncle a bien voulu tout à l'heure agréer pour neveu.

MALHERBE.

Je n'ai pas dit cela.

JULIETTE, *à Malherbe.*

Tout de bon, mon oncle?

ÉLÉAZAR.

Eh! bien ma fille, que signifie cette exclamation? Annoncerait-elle quelque éloignement à souscrire à mes volontés?

JULIETTE.

Il est vrai, mon père, que voyant monsieur pour la première fois...

ÉLÉAZAR.

Après?

MALHERBE.

Achève, et dis bonnement que la tournure et les manières de monsieur, quoique peu communes assurément, ne t'ont pas disposée en sa faveur; ajoute, tu le peux, que je ne donnerai pas les mains à ce mariage-là.

RUSTIQUE.

Qu'est-ce à dire? ... J'espère que quand monsieur de Malherbe me connaîtra mieux...

MALHERBE.

Eh! monsieur, à quoi bon?

ÉLÉAZAR.

Je vois avec regret, mon frère, que je serai réduit à me passer de votre consentement.

MALHERBE.

Tout comme il vous plaira ; mais aussi ne comptez en rien sur moi.

ÉLÉAZAR.

AIR *du Vaudeville de M. Guillaume.*

Comme je vous disais, oui, pour ma fille,
Ce gentilhomme est ce qu'il faut.

MALHERBE *à demi-voix.*

Parbleu déjà dans la famille
C'était bien assez d'un nigaud.

ÉLÉAZAR.

Le compliment, mon frère, est-il honnête?

MALHERBE.

Permis de le trouver mauvais.

ÉLÉAZAR.

A votre avis je suis donc une bête?

MALHERBE.

Comme je vous disais. (*bis.*)

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

ÉLÉAZAR, RUSTIQUE, JULIETTE.

ÉLÉAZAR.

Il faut avouer que la franchise de mon frère est un peu...

RUSTIQUE.

Oui, oui, elle est un peu... Beaucoup même.

ÉLÉAZAR.

Mon frère se donne la licence de me traiter avec assez peu d'égards, parce qu'il fait des vers, et qu'on appelle cela avoir de l'esprit : c'est bien le premier de la famille qui ait dérogé à ce point-là, je vous assure. Au surplus, comme je vous disais, ma fille, vous épouserez Monsieur le lendemain du jour

où il aura gagné son procès ; et c'est aujourd'hui qu'on le juge.

JULIETTE.

Et si monsieur le perd son procès ?

RUSTIQUE.

Mademoiselle est trop honnête pour le désirer : au surplus, c'est impossible ; les prétentions de ma partie adverse sont absurdes. On répète contre moi les arrérages d'une redevance annuelle de dix tonneaux de cidre, trente boisseaux de blé-froment, et quarante sacs de blé-sarrasin payés abusivement, dit-on, à mes ancêtres depuis la dernière croisade. Pareille restitution absorberait revenus et capital de mon fief de Mananville. J'ai déjà gagné d'ailleurs en première instance, au présidial de Domfront, la grand'chambre de Rouen a décidé de même en ma faveur, et je me flatte que Nosseigneurs du parlement de Paris ne s'aviseront pas d'infirmer deux arrêts, rendus par des gens qui se connaissent aussi bien en procès que des juges de basse et haute Normandie.

AIR : *Du vaudeville d'Angélique et Melcour.*

Aujourd'hui Thémis vers l'hymen
Me conduit après l'audience ;
Pour moi, le don de votre main
Sera le prix d'une sentence.
Et je pourrai, fier du succès,
Dire sans crainte qu'on en glose,
Quand j'aurai gagné mon procès,
L'amour a gagné sa cause.

(Il sort.)

SCENE XVII.

ELÉAZAR, JULIETTE.

JULIETTE.

Quoi ! mon père, vous voulez me faire épouser un homme que je connais à peine ?

ÉLÉAZAR.

Vous devez le connaître ma fille; il s'est présenté maintes fois chez moi lorque vous y étiez encore; comme je vous disais, vous ne l'aurez pas remarqué.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, MALHERBE, RACAN, SARRAZIN.

RACAN, *à Malherbe en entrant.*

Oui, mon ami, le cardinal a refusé de croire aux bruits calomnieux répandus contre vous, et pour preuve de l'estime et de la protection qu'il vous accorde toujours, son Eminence m'a chargé de vous annoncer qu'à sa demande le roi vous a donné une médaille d'or, en récompense des beaux vers par lesquels vous avez célébré la prise de la Rochelle; sa majesté y a joint ce bon de dix mille livres sur le trésor royal.

AIR : *De Bélisaire.*

Chanter la gloire et les vertus,
C'est le partage du poëte :
Du pouvoir les nobles tributs,
Envers lui ne sont qu'une dette.
Et des deux on ne sait qui doit
S'illustrer par cette couronne,
Du grand homme qui la reçoit
Ou du prince qui lui la donne.

ÉLÉAZAR.

Mais je commence à croire que le métier de poëte est bon à quelque chose. Comme je vous disais, je deviens presque fier de la parenté; car enfin une partie de la gloire de mon frère doit rejaillir sur moi : c'est tout simple.

MALHERBE.

Sans doute, et c'est pour cela que je dote Juliette des dix mille livres que le roi m'accorde.

ÉLÉAZAR.

Ah! mon frère!

JULIETTE.

Ah! mon oncle!

RACAN.

Avec la dot il faut un mari; mon ami, vous connaissez l'amour mutuel de ces jeunes gens, et vous vous rappelez qu'ils m'ont confié leurs intérêts.

ÉLÉAZAR.

L'amour mutuel de ces jeunes gens?

RACAN.

Sans doute ... vous êtes donc le seul qui ne sachiez pas cela?

SARRAZIN.

Ah! Monsieur, daignez approuver....

ÉLÉAZAR.

N'y comptez pas; j'ai promis la main de ma fille à un autre, et un gentilhomme bas-normand n'a que sa parole.

MALHERBE.

C'est ce qu'il faudra voir; quoiqu'il en soit, je ne veux pas enrichir le seigneur de Mananville.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS, *ensuite* DES IVETEAUX ET UN NOTAIRE.

GERVAIS, *annonçant.*

Monsieur des Iveteaux.

MALHERBE.

Eh! bien, pourquoi n'entre-t-il pas?

GERVAIS.

Vous l'allez voir, Monsieur.

AIR :

AIR : *Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!*

Mais pour qu'il entre il faut, je crois,
Agrandir le passage.

(Il ouvre les deux battans de la porte du fond : on fait entrer une chaise à porteur.)

MALHERBE.

Comment se présenter chez moi,
En pareil équigage !

DES IVETEAUX, *sortant de la chaise à porteur vêtu en berger, et un notaire après lui.*

Ce n'est rien encor que cela,
Comment trouvez-vous celui-là ?
Là là.

TOUS, *riant aux éclats.*

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli berger que voilà,
Là là.

DES IVETEAUX.

J'ai voulu voir comment vous trouveriez le costume de mon nouvel état.

MALHERBE.

Bien à votre taille... Quelle folie !

DES IVETEAUX.

AIR : *Eh ! gai, gai, gai.*

Eh ! gai, gai, gai, folie ou non,
Ma folie
Est jolie,
Eh ! gai, gai, gai, froide raison
N'est jamais de saison.
De mon joyeux délire,
Cessez de murmurer.
Vive un fou qui fait rire,
Tant d'autres font pleurer.

TOUS EN CHOEUR.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

MALHERBE, *en montrant le notaire.*

Et monsieur, qui n'a pas du tout l'air d'un berger, qu'a-t-il à faire à tout ceci ?

DES IVETEAUX.

Vous l'allez voir; à nous deux, monsieur le notaire, commençons par mon testament.

LE NOTAIRE.

Les dispositions sont en blanc.

DES IVETEAUX.

Je vais vous les dicter. Ecrivez, que sur le point de quitter ce monde pour un meilleur, et n'ayant pour tous parens qu'un cousin, que je ne connais que par les procès qu'il m'a faits, j'institue Sarrazin, normand de naissance et poëte de profession, et Juliette de Malherbe ma filleule, légataires universels de tous mes biens, à la charge par eux de se marier sans délai.

MALHERBE.

Pas mal pour un fou.

SARRAZIN.

Ah! Monsieur, que ne vous dois-je pas!

DES IVETEAUX.

Maintenant que les difficultés sont levées, passons au contrat de mariage.

ÉLÉAZAR.

Doucement .... Au préalable, je ferai observer à monsieur des Iveteaux que monsieur Sarrazin n'étant pas né gentilhomme, je ne puis consentir....

MALHERBE.

Que dites-vous donc?

AIR: *De la belle Marie.*

Quelque éclat dont à nos yeux
Brille le rang où nous sommes,
Au-dessus des gentilhommes
Pourtant on place les dieux.
D'après ce fait manifeste,
C'est à tort, je le proteste
Qu'à Sarrazin l'on conteste
De gentilhomme le nom;

Je soutiens que sa noblesse,
Est de la meilleure espèce
Puisqu'il est fils d'Apollon.

ÉLÉAZAR.

Eh ! bien, eu égard à son père, comme je vous disais, je lui donne ma fille.

RACAN.

D'ailleurs, je m'engage à obtenir pour Sarrazin la place de secrétaire des commandemens du prince de Conti, qui est vacante.

DES IVETEAUX.

Place qui lui assure à la cour le rang de gentilhomme.

MALHERBE, *à Eléazar.*

Signerez-vous ?

ÉLÉAZAR.

Il va être gentilhomme, il est fils d'Apollon ; comme je vous disais, je signerai.

DES IVETEAUX.

Asseyons-nous pour stipuler les clauses.

MALHERBE.

Voilà des siéges.

SCENE XX.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Monsieur Rustique de Mananville.

JULIETTE, *à Malherbe.*

Mon oncle, vous voyez qu'il n'y a plus de chaises.

MALHERBE.

C'est juste, qu'il aille s'asseoir ailleurs.

SCENE XXI et dernière.

LES PRÉCÉDENS, RUSTIQUE.

Victoire ! victoire ! victoire !
Aux bravo de tout l'auditoire,
Avec dépens et sans nuls frais
Je viens de gagner mon procès.

MALHERBE.

Eh bien, monsieur de Mananville, gagner d'un côté, perdre de l'autre... c'est ce qu'on voit tous les jours.

RUSTIQUE.

Qu'est-ce à dire? ... Serait-il survenu pendant mon absence quelqu'incident préjudiciable aux intérêts de mon amour.

MALHERBE.

A-peu-près ; ma nièce ne vous épouse plus, mais elle en épouse un autre.

RUSTIQUE.

Quoi ! Monsieur, ne m'avez vous pas dit...

ÉLÉAZAR.

Je n'ai jamais dit ni oui, ni non.

MALHERBE.

Ainsi, tenez-vous le pour dit.

RUSTIQUE.

Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas eu de dédit je vous aurais fait un bon procès.

ÉLÉAZAR.

Qu'à cela ne tienne, faites toujours.

RUSTIQUE.

Et si monsieur de Malherbe... Mais, dieu me pardonne, sous cet accoutrement de Corydon, c'est mon cousin des Iveteaux que j'aperçois.

DES IVETEAUX.

Lui-même, cousin, et qui s'offre à vous dédommager des pertes que l'amour vous fait éprouver.

RUSTIQUE.

Comment ?

DES IVETEAUX.

Il me faut un compagnon pour veiller aux menus détails de la bergerie, soyez-le.

RUSTIQUE.

Quoi ! cousin, vous voulez me faire partager la compagnie de vos moutons ?

DES IVETEAUX.

Ce n'est pas la plus mauvaise.

AIR *du vaudeville de Haîne aux hommes.*

Prude qui vous injurie,
Coquette qui vous séduit,
Novice qui vous trahit,
Financier qui vous ennuie,
Bel esprit qui vous endort,
Hargneux censeur qui vous mord :
Flatteur plus à craindre encor ;
Enfin bien des gens honnêtes,
Ornement de nos salons,
Ne sont-ils pas aussi bêtes
Et moins doux que les moutons.

RUSTIQUE.

Vérité de tous les tems. Cousin, je vous suis au bercail.

DES IVETEAUX, *lui mettant la houlette en main.*

Je vous arme donc, berger.

ELÉAZAR.

Quoi ! monsieur de Mananville, vous allez garder les moutons ?

RUSTIQUE.

On apprend à hurler avec les loups.

MALHRRBE.

Vérité de tous les lieux.

VAUDEVILLE.

MALHERBE.

AIR *de contredanse.*

Par l'exemple séduit,
Chacun veut sortir de sa sphère,
Mais envain il espère,
Atteindre un succès qui le fuit.
Petit auteur
Plein de hauteur
Et qui rimait assez bien le distique,
Prend son essor;
Avec effort
Au genre épique
Il s'élève.... il est mort.

TOUS.

Par l'exemple séduit, etc.

RUSTIQUE.

Petit bourgeois,
Jaloux des droits
De son voisin, gentilhomme de race,
Pour les avoir,
Vend son manoir,
A la besace
Il est réduit le soir.

ELÉAZAR.

Petit marchand,
Trop imprudent,
Prend magasin, et quitte sa boutique;
Mais bien souvent
Il s'en repent,
Car la pratique
En déserte à l'instant.

SARRAZIN.

Petit amant,
Qui posément,

Avec réserve exprime sa tendresse,
Veut un beau jour
Parler d'amour
Avec ivresse....
Hélas! il reste court.

RACAN.

Petit commis,
Qui du marquis
Voit dans Paris
Le brillant équipage,
Prend à grands frais,
Chevaux, laquais,
Puis emménage
A l'hôpital après.

JULIETTE, *au public.*

Petits pinceaux,
Petits tableaux,
Sont réservés au petit vaudeville;
On lui défend
Portraits en grand;
Peintre docile,
A l'avis il se rend.
Quand Malherbe par lui
N'est présenté qu'en miniature,
Aux traits de la censure,
Il doit échapper aujourd'hui.

FIN.

AVIS.

La même Libraire ayant acquis plusieurs fonds et beaucoup d'éditions épuisées, on trouve chez elle l'assortiment le plus complet de pièces de théâtre (bonnes éditions) anciennes, modernes et nouvelles.

Pyrrhus, tragédie en cinq actes, 1re. et 2e. éditions, avec des changemens; par M. Le Hoc. 1807.

Le Retour au Comptoir, vaudeville en un acte, par MM. Georges Duval et Jules. 1808.

La Chaumière Moscovite, vaudev. en un acte, par MM. Joseph Pain et ***. 1808.

Tragédies, Tragi-Comédies, Comédies, grands Opéras (anciens et modernes), Ballets, Opéras-Comiques, Vaudevilles, Parodies, Proverbes, Pantomimes, Divertissemens, etc., dont il serait trop long de donner le catalogue.

Les personnes qui prendront en nombre, ou au cent, auront sur le prix un rabais proportionné.

LA MOUCHE DU COCHE,

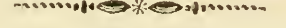
OU

MONSIEUR FAIT-TOUT,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR MM. G. DUVAL ET A. DOSSION.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de S. M. l'Impératrice, le 24 Juillet 1812.



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

Imprimerie de MAUGERET, rue du Faubourg-Saint-Martin, n°. 33.

1812.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DERMONT, riche propriétaire. . . .	M. MARS.
M. FAIT-TOUT, provençal, cousin de Dermont.	M. TALON.
M. FRANVILLE, ami de Dermont.	M. ROSAMBEAU.
DORIGNY, colonel, neveu de Franville. . .	M. PÉLISSIER.
PASCAL, jardinier.	M. EDOUARD.
L'AFFUT, garde-de-chasse.	M. AZEMA.
EMMA, fille de Dermont.	Mlle. CHARLES.
JUSTINE, femme-de-chambre d'Emma. .	Mlle. ADÈLE.

Un garçon Tapissier,
Un Horloger,
Domestiques,
} Personnages muets.

La Scène est dans la maison de campagne de Dermont, à quelques lieues de Paris.

LA
MOUCHE DU COCHE.

Le Théâtre représente un riche salon, dont les fenêtres donnent à gauche et à droite, et dans le fond trois portes ouvertes, qui laissent apercevoir un beau jardin.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, PASCAL, (*un peu gris dans les premières scènes.*

JUSTINE.

Venez par ici, mon cher Pascal.

PASCAL, *portant deux pots de fleurs.*

Comment, dans c' biau salon? mais j'allons tout gâter le parquet avec mes pieds pleins de tarre.

JUSTINE.

Ne craignez rien, il n'a pas encore été frotté d'aujourd'hui; il reste même quelques meubles à placer, que l'on doit apporter ce matin. Posez là les vases : bien; croyez-vous qu'ils feront un bel effet? ai-je bien choisi ces fleurs?

PASCAL.

Dam', voyez vous-même, m'amzelle Justine; vous vous y entendez mieux que moi. C'tapendant, j' crois qu'alles étions mieux en pleine tarre; i' m' semble à moi qui faut qu' chaq' chose soit à sa place, les fleurs dans les parterres, et les femmes dans les salons : ça vous regarde, au surplus, puisque vous l' commandez, c'est mon devoir d'obéir, sans compter que l'inclination s'y trouve.

JUSTINE.

Moi, mon cher Pascal, je ne vous commande rien de mon chef; je ne fais que vous rendre les ordres que j'ai reçus.

PASCAL.

Et de qui donc?

JUSTINE.

Du maître de la maison, je suppose; de monsieur Dermont.

PASCAL.

Ah! vous me rassurez!

JUSTINE.

Comment?

PASCAL.

T'nez, entr' nous, c'est que je craignais qu' vous n' vous attiriez queu'que mauvaise affaire, si vous aviez fait ça de vot' tête.

JUSTINE.

Une mauvaise affaire, et avec qui?

PASCAL.

Eh! pardine avec c't' olibrius qui c'mmande ici : s'tilà qui se donne tant d'peine pour ne rien faire, qu' la besogne des autres met tout en nage; qui dit toujours : *j'vas vous aider* quand la besogne est finite.

JUSTINE.

Ah! ah! le cousin de notre maître, M. Fait-tout : vous avez l'air d'avoir de l'humeur contre lui.

PASCAL.

S'il faut parler net, j'n'en sommes pas content : il fait un embarras qu'ça vous assomme. Hier encore, lui et M. Dermont, is' promenions dans les bosquets autour de la petite abyrinthe, où c' que j'étions à finir d' ratisser les allées; v'là M. Dermont qui disait, sans voir que j'étais là, qu'il était content de son jardin, qu'il était ben soigné, ben entertenu; v' là-t-il pas son damné cousin qui s' met à dire comme ça; j' suis enchanté qu' vous soyez content; mais ça m'a donné ben du mal; votre Pascal est un bon enfant, il entend assez bien son affaire; mais il boit souvent le petit coup, et puis il est d'une indolence, si je n'étais pas toujours là à le pousser, il n'y aurait pas un arbre de taillé, pas une plate-bande de bèchée, pas une allée d' ratissée.

JUSTINE.

Je le reconnais bien là....

PASCAL.

Parguenne, mam'selle Justine, ce n'est pas humain de rire comme ça. Est-ce que vous croyez qu'on n'a pas son p'tit amour-propre tout comme un autre? et quand j'vois que vot' Faitout, qui n' fait rien, s' donne comme ça des airs qui m'font tort, ça m' vexe.

JUSTINE.

Allons, appaisez-vous, mon cher; le cousin n'est pas méchant, il n'a pas intention de vous nuire. Les airs d'importance qu'il se donne, ne sont qu'une manie, et je suis persuadée que lorsqu'il se vante ainsi de tout faire, il croit véritablement avoir tout fait.

PASCAL.

C'est fort bien; mais, ventreguenne, i' pouvait' s' dispenser

d'aller dire à not' bourgeois que j'aime à boire le p'tit coup, et que je n'arrose pas mes fleurs.

JUSTINE.

N'y aurait-il pas quelque chose de vrai dans tout cela ?

PASCAL.

N'y en a que la moitié, mam'selle Justine ; mes fleurs ne sont jamais plus à sec que moi ; mais d'où vient qu'i fait ici plus l' maître que l' maître li-même ?

JUSTINE.

Ah ! voici ce que c'est. M. Dermont, riche propriétaire de la Touraine, est venu s'établir, il y a environ six mois, a Paris, pour y marier sa fille à un de ses anciens amis, M. Franville, dont la fortune est aussi très-considérable; ne voulant pas se séparer de son gendre, et de ma maîtresse, il a vendu tous les biens qu'il avait auprès de Tours. Il a d'abord acheté une belle maison à Paris ; de superbes terres aux environs ; et depuis quinze jours, comme vous savez, il s'est rendu propriétaire de ce château. M. Faitout, son cousin, qui habitait depuis long-tems la capitale, ne nous y a pas vu plutôt arrivés, qu'il s'est impatronisé chez nous ; et sous prétexte de la parfaite connaissance qu'il a des usages du pays, il s'est mis à la tète des affaires en ce qui concerne l'ordonnance de la table, l'ornement de la maison, la direction des fêtes, la convocation des cercles, le choix des spectacles, et l'arrangement de toutes les parties de plaisir.

PASCAL.

Mais il n'est pas question dans tout ça d' mon jardin, qu'il me retourne du matin au soir, que je n' m'y connais plus. Si je plante, il arrache ; si je tire de l'eau, i' met les tonneaux à sec ; enfin dernièrement, j'avais réservé de superbes capucines pour en avoir la graine : il me les a toutes prises pour les mettre en salade ; j' vous dis, mam'selle, que c'est a n'y pas tenir.

JUSTINE.

Eh ! bon Dieu... croyez-vous ètre le seul qui ait à se plaindre ici de lui ? demandez au cocher, au cuisinier, au concierge ; et moi-même, si je voulais, mais, bah ! ce n'est qu'un ridicule dont je m'amuse au lieu de m'en fâcher.

PASCAL.

Ah ! ben, c'est q' vous êtes une bonne pâte de fille, et puis il n'a p't'être pas dit que vous aimiez à boire le p'tit coup.

JUSTINE.

Oh ! non, il n'a pas dit cela de moi.

PASCAL.

Eh ben ! v'là c'que c'est ; vous n' pouvez pas l'i en vouloir comme je l'i en veux.

JUSTINE.

Assurément ; mais j'aperçois mademoiselle... Laissez-nous, mon cher Pascal, et retournez à votre ouvrage.

PASCAL.

Je m'y en vais tout droit, mam'selle Justine. (*A part, en s'en allant.*) Mon cher Pascal? c'est i poli ça ; faut que j'cultive mam'selle Justine ; c'est une plante qui m'f'ra honneur. (*Il sort.*)

SCENE II.

EMMA, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien ! qu'est-ce, mademoiselle ? Je vous trouve aujourd'hui l'air tout sérieux.

EMMA.

J'en ai bien sujet, va, ma pauvre Justine !

JUSTINE.

Un soupir ! je vois que c'est le cœur qui souffre. Allons, contez-moi ce qui en est, ne fût-ce que pour vous soulager un peu.

EMMA.

Tu te rappelles bien, Dorigny, le neveu de M. Franville, qui vint, il y a deux ans, passer quelques mois chez mon père, pendant que son régiment était en garnison à Tours.

JUSTINE.

Oui, je me le rappelle parfaitement... Eh bien ! qu'a-t-il fait ?

EMMA.

Un soir que nous faisions de la musique, on vint avertir mon père que quelqu'un le demandait. Nous restâmes seuls ; alors Dorigny, se jetant à mes genoux, et prenant une main, que je n'eus ni le tems, ni la force de retirer : je pars demain, mademoiselle, me dit-il ; demain je me sépare de vous, peut-être pour jamais, le cœur plein de votre image. Me serait-il permis d'espérer que vous ne désapprouverez pas les sentimens que vous m'avez inspirés, et que vous daignerez même les partager.

JUSTINE.

Mais il parlait fort bien, le jeune homme.

EMMA.

La crainte que mon père, en rentrant, ne le trouvât dans cette position, qu'il n'abandonnait pas, me fit lui répondre, que je voyais son départ avec peine, et qu'en lui souhaitant toutes sortes de succès, j'espérais qu'il serait toujours le même à mon égard.

JUSTINE.

Malpeste ! la crainte que vous aviez de votre père ne laissait pas que d'être assez favorable à M. Dorigny.

EMMA.

Assurément ; car, à peine avais-je fini de parler, que couvrant de baisers ma main qu'il tenait encore : charmante Emma, me dit-il, puisque je ne vous suis point indifférent, promettez-moi que, pendant mon absence, vous n'accepterez point d'époux, sans avoir fait tous vos efforts pour décider votre père en ma faveur.

JUSTINE.

Eh bien !

EMMA.

Eh bien, ma chère Justine, je lui promis ce qu'il demandait, et cependant je n'ai pas eu le courage d'en faire l'aveu à mon père, lorsqu'il m'a annoncé que ma main était destinée à l'oncle même de Dorigny ; je l'ai laissé dans la persuasion que mon cœur était libre, et juge de ma situation. M. Franville arrive aujourd'hui même pour terminer ce mariage ; il vient accompagné de son neveu, qu'une suite d'actions éclatantes a fait distinguer, et qui est maintenant colonel de son régiment.

JUSTINE.

Si vons n'aviez pas fait avec moi la réservée, j'aurais arrangé les choses de manière que M. le colonel, en arrivant au château, aurait pu se présenter comme époux futur à la place de son oncle ; mais tout n'est pas encore désespéré. M. Franville arrive ce matin, mais il n'épouse pas dans la journée. Oh ! par exemple, n'en parlez pas à votre cousin Faitout, car s'il s'en mêle, je ne réponds plus de rien.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. DERMONT, LAFFUT.

DERMONT.

Que l'on porte ce gibier au garde-manger, et qu'on en ait le plus grand soin .. Eh ! bonjour, ma chère Emma ! te voilà levée de bonne heure ; comment te trouves-tu dans ce château ? il n'est, ma foi, pas si désagréable ; le bois, surtout, est charmant pour la chasse ; des lièvres, des perdrix, de la grosse bète par-ci par-là, qui s'échappent de la forêt. Pas vrai, Laffut ? Parbleu ! j'ai manqué un chevreuil magnifique.

LAFFUT.

Monsieur sait bien que ce n'est pas de ma faute ; j'avais mis deux postes dans le fusil de Monsieur. Mais pendant que je finissais de charger, v'là M. Fait-tout qui lâche sa petite cendrée, et qui n'a criblé que des feuilles.

DERMONT.

C'est vrai, c'est vrai ; mais il a cru bien faire ; c'était excès de zèle.

LAFFUT.

Monsieur sait bien que je ne suis pas pour dire non ; mais M. Fait-tout ne sera jamais bon chasseur.

DERMONT.

Ah ça ! mais pourquoi n'est-il pas rentré avec nous au château ?

LAFFUT.

Il aura peut-être voulu tirer le restant de sa poudre aux moineaux.

DERMONT.

Quoi qu'il en soit, va déjeûner, mon camarade, tu l'as bien gagné ; tu dois avoir une faim de chasseur.

LAFFUT.

Et une soif à l'avenant.

DERMONT.

Dis à mon sommelier de te donner une bouteille de mon vieux Bourgogne. Entends-tu ?

LAFFUT.

Monsieur sait bien que je ne suis pas sourd.

DERMONT.

Eh bien ! va, et ce soir au coucher du soleil avec ton chien d'arrêt....

LAFFUT.

Nous guetterons le lièvre au gîte ; n'est-ce pas, Monsieur ?
(Il sort.)

DERMONT.

C'est ça, c'est ça.

SCENE IV.

DERMONT, EMMA, JUSTINE.

DERMONT.

Eh bien, ma chère enfant, est-ce que tu ne vas pas faire un peu de toilette pour recevoir ton prétendu ? c'est un cadeau que je te fais là, au moins. Franville est le meilleur homme que je connaisse, l'homme le plus capable de rendre sa

femme heureuse; il n'a plus, à la vérité, les futiles agrémens de la jeunesse, mais il possède les qualités solides de l'âge mûr, et tu finiras par te trouver beaucoup mieux avec lui qu'avec un jeune homme dont les défauts brillans t'auraient séduite d'abord, mais qui eût bientôt fait succéder l'indifférence à l'amour, cherché le plaisir hors de chez lui, et rapporté la mauvaise humeur à la maison, et t'eût préparé enfin d'inutiles regrets et l'avenir le plus affligeant.

JUSTINE.

Voilà un portrait dont les couleurs sont un peu rembrunies, et bien des jeunes gens pourraient en contester la ressemblance. Nous en connaissons qui, par la délicatesse des sentimens, la sincérité de leur tendresse, la fidélité à leur serment et la régularité de leur conduite, le disputeraient aux personnes de l'âge...... même le plus mûr.

DERMONT.

J'établis une règle générale, moi : je ne dis pas cependant que si un jeune homme, dans le cas de ton exception, avait plu à ma fille, et qu'elle m'en eût fait l'aveu.....

EMMA, *vivement.*

J'aurais obtenu votre consentement.

DERMONT, *froidement.*

Mais il n'est plus question de cela, mon ami; Franville arrive aujourd'hui : je lui ai donné ma parole, je ne puis honnêtement la dégager. Ainsi donc, ma chère Emma, va te préparer à la recevoir.

JUSTINE.

C'est bien dommage, monsieur, qu'on ne puisse enlaidir une figure comme celle-là. Je me serais arrangée pour dégoûter son prétendu. (*Elle sort avec Emma.*)

SCENE V.

DERMONT, *seul.*

Cette pauvre Emma n'a pas l'air bien enchanté d'épouser Franville, et c'est assez naturel; les raisons que je lui ai données tout à l'heure pour la déterminer n'ont pas dû lui paraître bien convaincantes, et je commence à croire que j'ai eu tort de promettre si légèrement à Franville.... Au surplus, rien n'est fini encore, et nous verrons le chapitre des incidens.....

SCENE VI.

DERMONT, FAIT-TOUT, DEUX GARÇONS TAPISSIERS, *portant des fauteuils.*

FAIT-TOUT, *avec une carnassière, son fusil en bandoulière et un fauteuil sur chaque bras, à la cantonnade.*

Vous m'apporterez la pendule tout à l'hure, et vous né déballerez pas les porcelaines sans moi. (*Aux garçons tapissiers.*) Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ? Vous m'allez planter ces fauteuils au beau milieu du salon ? est-ce là leur place ? Bestiasses ! rangez-en deux par ici et deux de l'autre côté, pour faire la symétrie. (*Il aide lui-même à les mettre en place.*) (*A Dermont.*) J'imagine, au surplus, que je ne vous ai pas là choisi un muble de très-mauvais goût.

DERMONT.

Ah ça ! vous oubliez que c'est moi qui les ai achetés hier au soir ?

FAIT-TOUT.

Oui, mais la couleur, jé vous lé démande, qui vous l'avait indiquée ? Au surplus, tandis qué vous démuriez ici les bras croisés, tranquille, jé mé faisais uné dispute avec cé diable dé voiturier qui mé vient d'aména lé reste dé vos mubles, et qui aurait accroché tout net à la grille d'entrée, si jé n'avais eu la présence d'esprit dé détourner lé limonier sur la gauche.

DERMONT.

C'est heureux que vous vous soyez trouvé là.

FAIT-TOUT.

Qué jé mé vanté qué j'ai un fier tact pour tous ces pétits détails, et l'on aurait quelque peine à rencontrer en cé genré mon pareil.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *un horloger apportant une pendule.*

FAIT-TOUT, *allant au-devant de lui.*

Doucément donc, mon ami, doucément, ces sortes dé mubles, voyez-vous, sont si délicats, qué l'on n'y saurait mettre trop dé précautions. (*La lui prenant des mains et la posant sur la cheminée.*) La moindre chosé peut sé déranger, et c'est lé diable après... Quelle huré avez-vous, Dermont ?

DERMONT.

Neuf heures moins dix.

FAIT-TOUT, *réglant la pendule et regardant sa montre.*

Vous allez mal, il est moins neuf; elle marque moins vingt, jé m'en doutais. Elle aura été cahotée dans la route; jé n'étais pas là lorsqu'ils mé l'ont emballée, et les ouvriers, quand ils né sont pas surveillés, mettent une négligence à tout... Au surplus, la voilà rémise à l'hure, et j'espère qu'elle né sé dérangera pas de long-tems.

DERMONT.

Ce serait dommage qu'elle ne fût pas bonne, car elle me paraît assez belle.

FAIT-TOUT.

J'espère qué vous mé savez quelque gré.....

DERMONT.

C'est comme les fauteuils, peut-être, vous en avez choisi la couleur.

FAIT-TOUT.

Passons sur la plaisantérie; mais convenez qué jé vous ai donné par écrit l'adresse et lé numéro dé l'horloger. Seulement jé crains qué vous n'ayez payé la chose un peu cher; vous né savez pas marchander, cousin, et quand jé né suis pas avec vous, il vous arrive souvent dé faire des marchés de dupe.

DERMONT.

Je ne dois pas non plus mettre ainsi à tout propos votre complaisance à l'épreuve; vous vous donnez déjà bien assez de peine ici.....

FAIT-TOUT.

Si jé m'en donne, il né faut qué des yeux pour s'en apercevoir (*Tombant dans un fauteuil comme épuisé de fatigue, et s'essuyant le front.*) Dé la journée il né mé survient pas dans cé château une sule minute dé répos; les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la bésogne roule sur moi. C'est dans la vérité la plus exacte : il me faut gourmander la paresse de celui-ci, hâter la lenteur de celui-là, veiller à ce que le cocher tienne ses chevaux en haleine, le garde-chasse ses fusils en état, lé jardinier ses allées propres; jé dis au valet-dé-chambre dé brosser vos habits, aux autres laquais dé nettoyer les appartemens, au frottur dé cirer les parquets, au concierge d'inspecter les ouvriers; jé donne un coup-d'œil à la lingerie, jé mé descends à la cave, et jé dis au sommélier quand le vin est bon à boire; jé fais un tour à l'office, et j'y donne au maître-d'hôtel des conseils dont il profite sans m'en savoir aucun gré véritablement; jé passe à la cuisine, et là j'indique au cuisinier lé dégré dé cuisson nécessaire à chaque mèts; j'en règle lé nombre et la quantité; et dès qué j'ai mis lé dîner en état d'être servi,

je vais moi-même sonner la cloche pour appeler à table ; jé m'y rends à la hâte pour placer les convives ; jé goûte dé tous les plats pour les mettre en appétit, et au dessert, je leur raconte la petite historiette pour leur faciliter la digestion.

DERMONT.

Je ne sais comment vous pouvez suffire à tout celà ; je voudrais vous épargner la moitié de la peine.

FAIT-TOUT.

Né mé plaignez pas, au contraire ; jé tomberais malade, sandieu, si je n'avais a mé mêler dé rien J'ai besoin, pour cause dé santé, dé mé faire une occupation, sans compter qu'il est de la nature de mon individu d'etre utile, comme dans celle d'une girouette de tourner à tous vents.

DERMONT.

Ah ça ! mais avec un pareil caractère, et aussi répandu que vous l'ètes, vous ne deviez pas manquer d'occupations à Paris ?

FAIT-TOUT.

Bien, sans contrédit, qué jé n'en manquais pas ; des corbeilles de mariage à commander, des boites dé baptême à acheter, la fête d'un ministre à diriger, lé convoi d'un ami intime à ordonner, et mille autres parties dé plaisirs dé toutes espèces, sans compter, jé vous lé dis entre nous, qué les Parisiens mé doivent pour un peu lé canal dé l'Ourcq.

DERMONT.

Ah ! c'est vous qui en avez eu l'idée ?

FAIT-TOUT.

Du moins j'ai mis sur la voie en proposant, il y a vingt-cinq ans, dé rendre navigable la rivière d'Ivette, et dé la faire arriver ici tout en haut dé l'Estrapade. Mais à propos, dites-moi donc, cousin, vous né mé parlez pas dé la pièce nouvelle qué jé vous ai engagé à aller voir hier ?

DERMONT.

J'en ai été fort content. Un dialogue vif, des situations gaies, une intrigue rapide...

FAITOUT.

A qui lé dites-vous ? On s'y connaît en intrigue, et cé n'est pas mon coup d'essai.

DERMONT.

Comment, ce serait vous ?...

FAIT-TOUT.

Jé né l'ai pas conçue du premier jet, à la vérité ; mais si jé n'eusse aidé dé mes conseils celui qui avait broché l'aperçu, jamais l'ouvrage n'aurait soutenu lé grand jour dé la réprésentation J'ai fourni à mon homme lé titre dé la pièce ; c'est moi qui en ai fait la distribution ; j'ai donné lé dessin des costumes, et décidé la coulur des habits et des

décorations ; j'ai poussé la complaisance jusqu'à distribuer tous les billets gratis, et j'étais moi-même au centre du parterre pour soutenir et commander les applaudissemens ; outre plus, jé suis peut-être un des premiers qui ai rédémandé l'auteur qué la pièce n'était pas encore finie. Eh donc ! jé puis regarder l'œuvre comme presque la mienne maintenant ; d'autant qué, sans mé flatter, j'ai plus fait à son perfectionnement qué certains auteurs dé ma connaissance à la composition des pièces qui portent leur nom.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LAFFUT.

LAFFUT.

Monsieur ne m'a-t-il pas dit que son intention était de retourner à la chasse après le dîner ?

DERMONT.

Sans doute ; j'y veux conduire mon ami Franville et son neveu.

FAIT-TOUT, *lui donnant sa carnassière.*

Ah ! puisqué té voilà, rends-moi lé service dé porter céla à la cuisine ; jé veux leur faire manger dé ma chasse.

LAFFUT.

Comment, de votre chasse ? Nous ne vous avons rien vu tuer.

FAIT-TOUT.

Jé n'ai pas tué beaucoup, à la vérité ; mais tu conviendras bien qué c'est moi qui ai fait léver lé gibier qué vous avez abattu ; et puis il y a là-dédans deux magnifiques perdrix qué vous avez manquées...

LAFFUT.

De ramasser. Je ne m'étonne plus que vous soyez resté derrière nous. Vous ne vouliez pas qu'il y eût rien de perdu.

FAIT-TOUT.

C'est bon, c'est bon ; récommandez toujours à Dupré dé les piquer également, et dé les laisser tout au plus démi-hure à la broche.

LAFFUT.

Oui, monsieur.

FAIT-TOUT.

Ah ! écoute encore : tu diras à Pascal dé porter à l'office lé gros cantaloup qué j'ai rémarqué. (*A Dermont.*) J'ai été obligé dé prendre cette précaution, célui qu'il nous a donné

avant hier était trop frappé dé deux jours; tu lui diras aussi dé né pas attendre pour cueillir les fruits, qu'ils soient prêts à tomber dé l'arbre. (*Il tire deux poires de sa poche.*) En voilà deux superbes dé beurré qué jé mé suis bien voulu donner la peine dé ramasser; serre-moi les dans l'office... Encore un mot; tu n'oublieras pas dé remplir ma poire à poudre. (*A Dermont.*) Cé matin les munitions m'ont manqué tout à coup; sans quoi, j'aurais abattu dix pièces au moins dé gibier... Mais, non; jé réfléchis qu'il vaut mieux qué j'aille moi-même... (*En s'en allant, il regarde par la fenêtre.*) Eh, bon Dieu! qu'aperçois-jé! des chévaux qui prennent lé mors aux dents, une chaise dé poste qui va sé briser contre les arbres dé l'avénue. (*Il crie par la fenêtre.*) Arrêtez! au sécours! arrêtez vîte! arrêtez!

DERMONT.

Je parie que c'est ce malheureux Franville et son neveu qui, pour arriver plus vîte....

FAIT-TOUT.

Se sont ingérés de courir la poste, et vont dévénir victimes de leur imprudence, si l'on né marche à leur sécours. (*Il crie de nouveau.*) Arrêtez! arrêtez! arrêtez!

LAFFUT, *se mettant en devoir de sortir.*

Il est vrai que ces chévaux-là ont l'air un peu effarouché, et je m'en vais tout de suite...

FAIT-TOUT, *le prenant au collet et le retenant.*

Eh! bourreau! cé né sont pas des paroles qu'il faut ici, mais bien des actions; tandis qué tu bavardes, et qué tu t'amuses à régarder par cette croisée, ils auront eu lé tems dé sé rompre vingt fois le cou. Allons, suis-moi, (*il entraîne Laffut jusqu'à la porte dehors*) et décampe maraud.

SCENE IX.

DERMONT, FAIT-TOUT.

FAIT-TOUT, *revenant à la croisée.*

Fermez la grille d'entrée tout dé suite.

DERMONT.

Juste ciel! ils se dirigent vers le grand canal!

FAIT-TOUT.

N'ayez pas pur, il est à sec dépuis deux jours. Les enragés! quel train ils vont! et personne pour les arrêter.

DERMONT.

Je vois Laffut qui court avec Pascal au-devant des cheveaux.

FAIT-TOUT.

Avancez donc, misérables! avancez donc!

DERMONT.

Ils n'en sont plus qu'à deux pas.

FAIT-TOUT.

Coupez de suite les traits!

DERMONT.

Bravo! ils ont saisi la bride.

FAIT-TOUT.

Ténez bon, mes amis, né lâchez pas! jé suis à vous! prénez bien garde dé les faire cabrer. Eh bien! qu'est-ce que vous faites-là? ne les réculez pas si fort... là, jé m'en doutais; les mal-adroits! malgré toutes lés précautions qué j'ai prises, voilà la chaise dans une ornière, et les deux roues cassées, jé parie.

DERMONT.

C'est un petit malheur.

FAIT-TOUT.

J'en conviens pour la chaise dé poste; mais les voyageurs, comptez-vous pour rien la sécousse horrible qu'ils ont dû récevoir par côté?

DERMONT.

Elle n'aura pas été dangereuse, et les voilà sortis sains et saufs.

FAIT-TOUT.

Jé m'en vais vîtément leur porter les sécours dont ils peuvent avoir bésoin.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, EMMA, JUSTINE.

EMMA.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, mon père?

FAIT-TOUT.

Presqué rien, pétite cousine, presqué rien: simplément une chaise dé poste dans laquelle venait M. Franville et son néveu, qui s'est versée à deux pas du château, et brisée en mille pièces; mais soyez tranquille jé vous réponds d'en sauver les débris.

SCENE XI.

EMMA, DERMONT, JUSTINE.

EMMA, *toute effrayée.*

Juste ciel! que viens-je d'apprendre! M. Franville et son neveu..

DERMONT.

Eh! non, mon enfant ; regarde, il n'y a plus rien à craindre, leurs jours sont en sûreté.

JUSTINE, *avec ironie.*

Et d'ailleurs, est-ce que M. Fait-tout n'est pas là ?

EMMA.

Ah! c'est vrai, je vois M. Franville qui arrive tout doucement (*Avec inquiétude.*) Mais le colonel, où est-il ?

JUSTINE.

Tenez, mademoiselle, le voilà ; il ôte de dessus la voiture une caisse, qui semble exiger des précautions.

EMMA.

Ah! oui, je le vois ; il accourt maintenant pour donner le bras à son oncle : il est si bon !

DERMONT.

Oh! c'est un excellent sujet que le colonel. (*Regardant attentivement sa fille.*) Et quand tu seras sa tante, j'espére bien trouver quelque bon parti pour lui, car enfin, il faudra bien qu'il se marie à son tour.

JUSTINE.

Monsieur, voulez-vous que nous nous expliquions franchement avec vous?

DERMONT.

Oui.

JUSTINE.

Eh bien! monsieur, si vous avez tant d'envie de marier le colonel, il vaudrait mieux prendre chez vous la femme qu'il lui faut, que de l'aller choisir ailleurs.

DERMONT.

Que veux-tu dire ?

JUSTINE.

Que cet arrangement conviendrait à tout le monde, excepté peut-être à M. Franville ; mais avec le tems, il se consolerait.

DERMONT.

Avec le tems ; mais c'est qu'il n'en a pas beaucoup devant lui.

JUSTINE.

Eh! raison de plus, monsieur ; votre fille est jeune, vous voulez son bonheur, et vous la mariez à quelqu'un qui a déjà fait les trois quarts du voyage, et qui la laissera en route dès les premiers pas.

DERMONT.

Je t'ai déjà dit que Franville n'était guère plus âgé que moi.

JUSTINE.

Allons donc, monsieur, vous seriez de la conscription auprès de lui. En un mot, il faut faire de mademoiselle une mère de famille et non une garde malade.

DERMONT.

C'est fort embarrassant; j'ai donné ma parole.

JUSTINE.

Eh bien! monsieur, il faut la retirer; cela ne sera peut-être pas si difficile.

EMMA.

C'est vrai, mon père; on dit que M. Franville est toujours de l'avis du dernier qui lui parle.

DERMONT

Ah! diable, tu n'avais encore rien dit; je suis bien aise de voir que Justine n'a fait que m'expliquer tes sentimens.

EMMA.

Vous les auriez connus, il y a deux ans, si je n'avais craint de vous les voir désapprouver.

DERMONT.

Et qui te donne à croire que je les approuverais plutôt aujourd'hui?

EMMA.

C'est qu'alors le neveu de M. Franville n'était qu'un petit lieutenant dont la fortune n'était rien moins que brillante.

JUSTINE.

Au lieu qu'aujourd'hui, devenu colonel par son mérite, et pouvant prétendre...

DERMONT.

Les voici; nous parlerons de cela dans un autre moment.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. FRANVILLE, DORIGNY.

(*M. Franville entre appuyé sur le bras du colonel.*)

DORIGNY.

Allons, mon cher oncle, allons, remettez-vous; nous avons eu plus de peur que de mal.

FRANVILLE.

Cela est vrai, mon neveu; mais j'ai bien cru tout à l'heure que mon dernier moment était arrivé.

DERMONT.

Souffrez, mon bon ami, que je vous embrasse et que je vous gronde. Comment?....

FRANVILLE.

Permettez, avant tout, mon cher Dermont, que je présente mes hommages à votre aimable fille. (*Il lui baise la main.*) Un époux futur, c'est sans conséquence. (*Au colonel.*) Vois donc, mon neveu, la jolie tante que je vais te donner là; n'es-tu pas enchanté?...

DERMONT.

Ah ça! dites-moi, mon cher Franville, de quoi diable vous êtes-vous avisé de prendre un cabriolet de poste, au lieu de venir dans votre voiture?

FRANVILLE.

C'était mon intention; mais mon neveu a prétendu que mes chevaux étaient fatigués, et qu'en prenant la poste, nous arriverions plus vite : j'ai pris la poste.

DERMONT.

Il paraît que M. le Colonel était pressé d'arriver.

FRANVILLE.

Il serait venu pour épouser lui-même votre fille, qu'il n'y aurait pas mis plus d'empressement.

DORIGNY.

Il me tardait, je l'avoue, d'offrir mes respects à mademoiselle.

DERMONT, *avec finesse.*

Remercie donc ton neveu, ma fille.

EMMA, *avec embarras.*

L'empressement de M. le Colonel me flatte, en effet, et je lui en sais gré.

DERMONT.

A la bonne heure; mais il a manqué, avec ce bel empressement-là, de te rendre veuve avant la noce.

FRANVILLE.

C'est vrai, au moins, ce que vous dites-là; l'étourdi n'a pas plutôt aperçu le château en détournant l'avenue, qu'il s'est mis à animer les chevaux, qui nous ont emporté, comme vous avez vu, avec la rapidité de l'éclair.

DORIGNY.

Et malgré cela, nous serions arrivés sans encombre, si des cris affreux partis d'une des croisées du château ne leur eussent fait prendre tout à coup le mors aux dents.

DERMONT.

C'est mon cousin Fait-tout, qui croyant le danger imminent, appelait de la sorte au secours tous les gens de la maison.

FRANVILLE.

Ah ça, mon neveu, je ne te défends pas d'avoir pour ta tante des attentions; mais il n'est pas nécessaire qu'elles soient aussi marquées.

LE COLONEL.

Mais, mon oncle, je vous assure...

DERMONT.

Il me semble, Emma, que tu n'as pas fini le dessin que tu te proposes d'offrir à Franville? Va l'achever, ma bonne amie, va.

EMMA.

Je vous entends, mon père. (*Elle sort avec Justine.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PASCAL, FAIT-TOUT.

FAIT-TOUT, *tenant une épée et un châpeaux.*

Oui, jé té lé répète, maudit ivrogne, tu aurais fait miux vingt fois dé demurer à ta chambre dans l'état où tu es, qué dé té déranger tout exprès pour nous nuire dans notre opération.

PASCAL.

Est-il possible de s'entendre faire comme ça des reproches !..

FAIT-TOUT.

Sans toi, il y a démi hure qué nous aurions fini. Jé crois véritablément qué lé drôle sé multipliait pour nous entraver. A tous les endroits où jé jugeais ma présence indispensable, jé lé trouvais avec un paquet sur lé dos qui mé barrait lé chémin.

PASCAL.

Laissez donc, c'est ben vous plutôt qui, allant et venant à l'entour d' la voiture, m' heurtiez à toute minute; que j'aurais tombé vingt fois, si je n'avais été aussi farme sur mes jambes.

FAIT-TOUT.

Si vous écoutez lé maraud, vous verrez qué jé n'ai rien fait, et pourtant, jé vous lé démande, qui s'est aperçu lé prémier du danger? qui a d'abord crié au sécours? qui a donné dé cette croisée tous les documens nécessaires pour arrêter les chévaux?... qui a encouragé dé la voix et du geste? qui a seillé dé rélever la chaise? qui a donné ordre dé la rémiser? qui a fait déballer les effets? qui a veillé à cé qué rien né sé perdit dans lé trajet? enfin, qui a ramassé l'épée du colonel et lé chapeau dé Monsieur? Voilà votre épée qué jé vous rapporte, monsieur lé Colonel; et vous, M. Franville (*en époussetant le châpeau avec un peu d'emphase*), voilà votré chapeau. Non, jé n'ai rien fait, rien du tout; j'étais là pour voir faire les autres.

DORIGNY, *tirant sa bourse.*

Allons, mon cher Pascal, comme Monsieur convient lui-même que tu y a mis de la bonne volonté, je ne la laisserai pas sans récompense.

FAIT-TOUT.

Oh! jé né dis pas qu'il n'ait fait preuve d'un peu dé zèle; mais dé cé zèle mal entendu, voyez-vous, qui nuit plus qu'il né sert, et qui récule les affaires bien davantage qu'il

né les avance, jé crois cépendant dévoir solliciter en sa faveur votre générosité; ces sortes dé gens sont tellément intéressés...

DORIGNY.

Voilà pour boire à ma santé et à celle de mon oncle.

FAIT-TOUT.

Tu vois qué c'est à ma récommandation et d'aprés les éloges qué jé viens dé té donner; mais songe qué si à l'avénir tu té conduis aussi étourdiment, jé né mé méle plus d'intercéder pour toi.

PASCAL, *ironiquement.*

Ah! je vous en prie, M. Faitout, ne me retirez pas votre protection. Qu'est-ce que je deviendrais sans cela? (*Il sort.*)

SCENE XIV.

DERMONT, FRANVILLE, DORIGNY, FAIT-TOUT.

DORIGNY.

C'est à votre tour, Monsieur, à recevoir nos remercimens.

FAIT-TOUT, *avec modestie.*

Laissez donc, colonel, laissez donc; céla né vaut pas qu'on y fasse attention.

DORIGNY.

Ah! vous avez beau dire, Monsieur, vous n'échapperez pas à notre reconnaissance

FAIT-TOUT.

Pour si peu dé chose: vous plaisantez; jé n'en exige pas même pour les démarches qué j'ai faites à votre sujet, et qué j'ai eu lé plaisir dé voir couronner d'un plein succès.

DORIGNY.

Que voulez-vous dire?

FAIT-TOUT, *lui prenant la main.*

Enfin, vous voilà colonel, c'est tout cé qué jé démandais.

DORIGNY.

Je vous en ai l'obligation, peut-être?

FAIT-TOUT.

C'est-à-dire qué M. Franville né nous a pas eu plutôt appris qué vous étiez nommé, qué jé mé suis mis à assiéger les bureaux dé la guerre, et qué j'ai ténu pied à boule jusqu'à cé qué l'on m'ait expédié votré brévet, qué sans moi vous l'auriez reçu quinze jours plus tard; et qui fait lé colonel, si cé n'est lé brévet? Ah ça! mais j'oublie qué j'ai

à veiller au dîner, et à tout disposer pour la partie dé chasse dé tantôt. Né vous impatientez pas, messieurs, jé réviens dans l'instant pour vous faire voir, avant lé dîner, notre parc et nos jardins, qui sont charmans; il y a bien, à la vérité, quelques petites distributions qui né mé conviennent pas, mais j'ai fait un croquis à l'encre dé la Chine, des changemens indispensables: par exemple, à la place du grand canal, j'y mets lé taillis dé l'entrée, et pour rendre la prairie plus pittoresque, j'y transplante une pétite montagne, et jé métamorphose lé pont chinois en belvédère du dernier goût. Jé né vous en dis pas davantage. Pour vous ménager lé plaisir dé la surprise, à tantôt les complimens.

SCENE XV.

DERMONT, FRANVILLE, DORIGNY.

FRANVILLE.

Mon cher Dermont, votre cousin Fait-tout me paraît un fort bon enfant; mais il se mêle de trop de choses pour en bien faire une. Au surplus, parlons d'affaires plus essentielles, de mon mariage, par exemple: à quand le fixez-vous?

DERMONT, *avec embarras.*

Mais.....

FRANVILLE.

Il ne faut pas me faire languir; mon neveu et moi, nous souhaitons ardemment d'être unis au plutôt à votre famille.

DORIGNY.

Il est vrai que depuis long-tems je desire une alliance qui ferait.....

FRANVILLE.

Le charme de ta vie; n'est-ce pas ce que tu veux dire? Eh bien! sois tranquille, cette alliance va avoir lieu, et je connais assez ton attachement à ma personne pour être persuadé que tu la verras avec satisfaction.

DORIGNY.

La plus grande que je puisse éprouver, mon oncle, c'est de vous savoir heureux.

FRANVILLE.

Et je le serai entièment, quand le mariage dont je parle aura réussi; mais avant tout, Dermont, dites-moi franchement si votre aimable fille... (*On entend un coup de fusil.*)

DERMONT.

Que signifie cela ?

FRANVILLE.

C'est un coup de fusil qu'on a tiré bien prés d'ici.

DORIGNY.

Est-ce que les braconniers viendraient poursuivre le gibier jusque sous vos fenêtres ?

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FAIT-TOUT, LAFFUT.

FAIT-TOUT, *à Laffut.*

Il est décidé qué tu né mé féras jamais qué des sottises !

LAFFUT.

Mais, monsieur, c'est vous qui.....

DERMONT.

Qu'est-ce que c'est donc ?

FAIT-TOUT.

Né vous emportez pas, cousin, laissez-moi seul gronder cé maraud. (*A Laffut.*) Voilà pourtant nos deux meilleurs chiens qui ont les reins cassés.

DERMONT.

Comment ! j'ai deux chiens de tués ; et que deviendra ma partie de chasse ?

FAIT-TOUT.

Oui, qué déviendra-t-elle ? et pour t'excuser, qué dirastu, voyons ? Qué c'est moi qui ai fait lé coup, n'est-cé pas ? La belle excuse ! Ah ! elle est superbe, Messieurs, jé vous laisse à juger ; j'étais sorti, comme vous lé savez, dans l'intention dé tout disposer pour la chasse ; jé mé transporte en conséquence dans lé cabinet du cousin ; jé veux voir si son fusil n'est pas chargé ; jé lâche lé coup par la fenêtre, et j'entends aussitôt les cris douloureux des victimes dé l'imprévoyance dé cet imbécille.

DORIGNY.

Mais il me semble que s'il y a de la faute de quelqu'un, ce n'est pas celle de ce pauvre garçon.

FAIT-TOUT.

Bon ! céla sérait-il arrivé, si lé fusil n'avait pas été chargé ?

LAFFUT.

Pourquoi, depuis que vous êtes ici, me recommandezvous qu'ils le soient tous ?

FAIT-TOUT.

Sans doute, pour la nuit, en cas d'attaque ; mais jé l'avais oublié ; tu dévais m'en faire souvénir. Tu né peux pas prendre garde à cé qué jé fais ?

DERMONT.

Eccutez, mon cousin, je suis très-désolé de la perte de

mes deux chiens; mais je suis forcé de convenir que ce garçon n'a pas de tort...

FAIT-TOUT.

Et non, certainément, il n'a pas dé tort; c'est purément et simplément dé l'étourdérie ; car, du reste, il a du zèle, dé l'attachément, et tiré fort juste.

DERMONT.

Va, mon cher Laffut, console-toi, ainsi que je me console, d'un évènement dont je ne puis t'accuser.

FRANVILLE.

Oui, mon garçon, console-toi.

FAIT-TOUT, *à l'Affut.*

Va, va, jé prends tout sur moi.

FRANVILLE.

Aussi-bien comme la chasse n'est pas mon fort, je me dissiperai en présidant moi-même au déballage des effets de mon neveu et des miens, et à leur arrangement dans nos chambres.

FAIT-TOUT.

Allons donc, jé né lé souffrirai pas; c'est moi qué jé m'en charge.

FRANVILLE.

Monsieur, je vous prie, en grâce...

FAIT-TOUT, *à Franville.*

Donnez-moi les clefs dé vos malles, et vous verrez avec quel ordre céla séra fait; il n'y aura pas seulément une épingle noire d'égarée.

FRANVILLE.

C'est inutile; ne vous dérangez pas.

FAIT-TOUT.

Eh bien! soit; mais s'il arrivé malheur, né vous en prénez qu'à vous; rappelez-vous la chaise dé poste. Au surplus, jé vous préviens qué j'ai déjà marqué les logémens. Vous, M. Franville, jé vous ai destiné la pétite chambre bleue, n°. 5, à côté du billard; vous avez la vue sur un pétit parterre délicieux; j'ai mis M. lé colonel dans lé pétit pavillon auprès dé la bibliothèque, dont, par parenthèse, tous les livres sont dé mon choix; vous trouvérez tout cé qu'il vous faudra dans vos chambres; j'ai veillé à tout, et j'espère qué vous continuerez à être satisfaits dé mes pétites attentions. (*Franville sort avec son neveu.*)

SCENE XVII.

FAIT-TOUT, DERMONT.

FAIT-TOUT.

A propos, dites-moi donc, vous n'aviez pas songé à mander le notaire pour lé contrat dé mariage dé votré fille? Heu-

reusément j'y ai pensé, et jé viens dé lui dépêcher un exprès pour qu'il arrive cé soir ou démain matin au plus tard.

DERMONT.

Vous avez mandé mon notaire ! De quoi diable vous êtes-vous mêlé ?

FAIT-TOUT.

Comment ! est-cé qué vous auriez changé d'avis ?

DERMONT.

C'est possible.

FAIT-TOUT.

Je mé suis vu tenté vingt fois dé vous lé conseiller ; car, entré nous, qu'est-cé qué votre M. Franville ? Un homme sans activité, sans énergie véritablement, un homme...

DERMONT.

Je voudrais trouver un moyen de me dégager honnêtement d'avec lui ; mais je ne vois pas trop comment...

FAIT-TOUT.

Hé donc ! jé vous dévine ; embarrassé qué vous êtes dé lui tourner lé compliment, vous avez récours à moi, comme cela vous arrive, dans toutes les circonstances difficiles, et vous voulez que j'aille...

DERMONT.

Non pas : Franville trouverait peut-être mauvais que ce fût un autre que moi...

FAIT-TOUT.

C'est dit, jé m'en charge. La mission qué j'accepte, à mon grand régret, est hasarduse et délicate, mais lé succès né m'en seraqué plus gloriux.

DERMONT.

Ne prenez pas cette peine, vous dis-je. Moi-même je veux parler a Franville, et j'espère que deux mots d'explication...

FAIT-TOUT.

Oh ! qué céla né s'arrangera pas comme vous lé croyez ! lé bon homme, il est entêté ; vous êtés bif ; il vous dira dés mots piquans, vous lui en répondrez ; la conversation s'échaufféra, et vous finirez par dévenir ennemis irréconciliables: au lieu qué l'affaire sé traitant par l'entrémise d'un tiers adroit, intelligent, qui mettrait dans la discussion lé calme qui convient ; qui, en attaquant l'amour-propre d'un vieillard, aurait soin dé né pas l'humilier, et l'obligerait presqué à savoir gré d'un affront qu'on lui fait pour son bien, la négociation ne pourrait avoir qu'une issue également avantageuse aux deux parties, qui s'uniraient pour féliciter lé négociateur dé son habileté.

DERMONT.

Au fait, ce que vous dites là est assez vraisemblable, et je consens à ce que vous voyez Franville. Je n'ai pas besoin de vous recommander de mettre dans la négociation toute la prudence nécessaire.

FAIT-TOUT.

Soyez tranquille, j'ai mon thème fait. (*Se frappant la tête.*) Tout est là, tout est câsé, et j'attaquerai mon homme, dé manière qué sous un quart d'heure, jé vous lé livre désarmé totalément, et plus doux qu'un pétit mérinos.

(*Il sort.*)

SCENE XVIII.

DERMONT, *seul.*

A la bonne heure : j'aime mieux, toutes réflexions faites, qu'il s'en charge que moi; car, à dire vrai, je ne saurais trop comment entamer la conversation ; au lieu que Fait-tout ne manque ni d'esprit, ni de présomption. Il sait étourdir son monde, et je parie qu'il réussira ; mais j'aperçois Franville qui vient de ce côté avec son neveu. Evitons-le jusqu'à près l'explication. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

FRANVILLE, DORIGNY.

FRANVILLE.

Ainsi donc, mon cher neveu, tu penses que la jeune personne n'est pas excessivement amoureuse de moi ?

DORIGNY.

J'en ai peur, mon oncle.

FRANVILLE.

Effectivement, j'ai cru m'apercevoir que mon arrivée lui avait pas fait grand plaisir.

DORIGNY.

Vous avez dû remarquer aussi que M. Dermont avait un air embarrassé, contraint, lorsque tantôt vous lui avez parlé de mariage.

FRANVILLE.

Et pourtant, qui a desiré le conclure ce mariage ? Ce n'est pas moi ; je n'y ai consenti que parce que j'ai cru que cela arrangerait tout le monde, et que cela ne me contrarierait aucunement. Si Dermont a changé d'avis, qu'il le dise, je n'en demeurerai pas moins son ami, et je continuerai, jusqu'à nouvel ordre, ma vie de garçon.

DORIGNY.

Et vous ferez bien; c'est la meilleure, quoi qu'on en dise. Quand on est à votre âge, et que l'on a de la fortune...

Tenez, croyez-moi, mon oncle, il faut aller dire à M. Dermont : mon ami, tu me donnes ta fille, donc elle est à moi, mais je suis trop âgé pour elle ; je la donne à mon neveu, qui est plus jeune ; au lieu d'être son époux, je deviendrai son oncle, et elle n'en sera pas moins mariée.

FRANVILLE, *malignement.*

Oui ; mais je crains que cela ne t'arrange pas, toi.

DORIGNY.

Au contraire, mon cher oncle, cela m'arrange beaucoup ; et si vous voulez, je vais sur-le-champ trouver moi-même M. Dermont...

FRANVILLE.

N'en fais rien, je t'en prie ; ce que nous soupçonnons de ses intentions, peut n'être pas fondé. Je veux attendre, je veux le voir venir.

DORIGNY.

Vous permettrez du moins que j'aille en dire deux mots à sa fille, afin, voyez-vous, que si par hasard les choses s'arrangeaient, elle fût moins surprise.

FRANVILLE.

A la bonne heure.

DORIGNY.

Mon oncle, vous êtes un homme charmant. (*Il sort.*)

SCENE XX.

FRANVILLE, *seul.*

Ecoute donc, écoute donc : ce cher colonel, il s'imagine que je ne me suis pas aperçu de son amour pour ma future, et de la frayeur qu'il a que je ne l'épouse ; il ne se doute guère qu'en l'amenant ici, mon intention était de le proposer à ma place. Oui, mais il reste à savoir si Dermont voudra souscrire à cet arrangement... Eh, parbleu ! voilà le cousin ; si je le chargeais de pressentir mon homme ?

SCENE XXI.

FAIT-TOUT, FRANVILLE.

FAIT-TOUT, *à part.*

Jé l'aperçois ; voilà le hic, à présent.

FRANVILLE, *à part.*

C'est lui fournir une occasion excellente de se mêler de ce qui ne le regarde pas ; il m'en saura gré.

FAIT-TOUT.

Les obstacles sont ici incommensurables : mais un grand cœur né s'épouvante dé rien ; parlons-lui d'abord dé la pluie et du beau tems pour entamer la conversation. (*A bordant Franville.*) Monsieur, il a fait une belle journée aujourd'hui, qué jé m'en flatte.

FRANVILLE.

Comment, vous vous en flattez ?

FAIT-TOUT, *lui présentant du tabac.*

D'autant plus qué jé l'avais prédite hier à l'inspection simple du couchant.

FRANVILLE, *à part.*

J'ai cru, Dieu me pardonne, qu'il allait me dire que c'était lui qui avait fait le beau tems. (*Haut.*) Vous me paraissez, monsieur, un fort aimable homme, un homme fort utile à Dermont, et je ne suis pas surpris de l'attachement qu'il vous témoigne.

FAIT-TOUT.

A dire lé vrai, jé né suis point haï dé cette famille ; mais c'est qu'aussi ils né m'ont pas pour un peu d'obligations, et si malheureusement j'étais malade seulément huit jours, il y aurait ici un bouleversément général.

FRANVILLE.

Cela serait fâcheux pour mon ami.

FAIT-TOUT.

Qu'il sé rassure ; dé long-tems jé né lui férai faute ; quand jé mé sens légérément indisposé, jé mé traite moi-même, et jé défierais lé plus habile médécin d'y rien connaître.

FRANVILLE.

Pour en venir à l'ascendant que vous avez sur Dermont, vous pourriez, par vos avis, lui rendre, ainsi qu'à moi, un très-bon service. Tenez, voici le fait ; je suis arrivé ici pour épouser sa fille.

FAIT-TOUT.

Et c'est tout simple ; les charmes dé la démoiselle vous captivent ; ses grands biens vous tentent...

FRANVILLE.

Eh bien ! non, monsieur, je voudrais au contraire dégager ma parole.

FAIT-TOUT, *avec chaleur.*

Vous avez donc bien aperçu par vous-même, et sans attendre qué jé vous misse lé doigt dessus, quelle nuée dé malheurs, quel orage dé contrariétés, quelle tempête dé contradictions étaient prêts à fondre sur vous, si vous persistiez à poursuivre un plan aussi mal conçu ?

FRANVILLE.

Oui, monsieur, j'avais aperçu tout cela, et je vous dispense de m'en faire l'énumération, puisque je vous répète que je renonce à mon projet.

FAIT-TOUT.

Ah ! qué jé bénis donc mon étoile, qui m'a fait mé rencontrer avec la vôtre pour vous sauver d'un précipice où votre caractère bouillant et impétueux allait vous entraîner ! Mais maintenant qué vous voilà hors dé tout péril, si jé vous félicite dé votre victoire sur vos passions, permettez qué jé m'applaudisse aussi dé vous avoir fourni quelques-unes des armes qui vous manquaient pour combattre.

FRANVILLE.

Allons, soit; félicitez-moi, applaudissez-vous, et dites-moi si vous pensez que cette nouvelle résolution n'altérera pas les bons sentimens de Dermont pour moi ?

FAIT-TOUT.

Ils né séront altérés en aucune manière, jé vous en réponds, et les obstacles né viendront pas dé son côté.

FRANVILLE.

Comment, il serait possible...

FAIT-TOUT.

C'est par lui qué j'ai commencé l'attaque, et cé n'est qu'après avoir remporté victoire complète sur tous ses pétits escrupules, qué jé mé suis mis en tête dé triompher aussi des vôtres, et jé vais dé cé pas lui raconter avec quelle facilité j'ai réussi.

FRANVILLE.

C'est déjà peut être une affaire faite, et je crains bien que mon neveu ne vous ait ravi le plaisir d'annoncer la nouvelle.

FAIT-TOUT, *à part.*

Son neveu ! ô l'excellente idée qui vient dé mé germer subito il est bien tourné, jeune et déjà dans un grade supérieur ; il faudrait qué Dermont fût diablément difficile.... (*A Franville.*) Monsieur, jé viens d'inventer là, tout à l'hure lé dénouement lé plus inattendu et lé plus agréable en même tems pour les parties intéressées. Attendez sans impatience; il né mé faut qué deux minutes pour lé préparer. C'est un dénouement qui... ah ! (*Il sort.*)

SCENE XXII.

FRANVILLE, *seul.*

Que veut-il dire avec son dénouement agréable et inattendu ? et, parbleu ! j'y suis : c'est mon neveu, sans doute, qu'il va vouloir marier à ma place ! L'heureux effort d'imagination !

SCENE XXIII.

FRANVILLE, DERMONT, DORIGNY, EMMA.

DORIGNY, *à Dermont en entrant.*)

Non, monsieur, non, vous ne vous laisserez pas vaincre en générosité par mon oncle, et quand il me fait le sacrifice de son amour...

DERMONT.

Ecoutez donc, colonel, votre oncle refuse d'épouser ma fille; c'est fort bien : mais il ne s'ensuit pas de là que je doive vous la donner.

FRANVILLE.

Allons donc, mon ami, maintenant que le plus difficile est fait, n'allez-vous pas créer à plaisir des obstacles? Allons, un bon oui, pour mon neveu; que diable, je ne vous propose pas un si mauvais marché, et votre fille ne perdra pas au change.

DERMONT.

Tout cela est bel et bon; mais...

FRANVILLE.

Mon neveu, tu sais bien cette belle corbeille de mariage que tu as vue avec tant de chagrin placer dans la voiture...

DORIGNY.

Oui, mon oncle.

FRANVILLE.

Mademoiselle l'accepterait de ta main avec plus de plaisir qu'elle ne l'eût fait des miennes, et Dermont ne fera pas assez le méchant...

SCENE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, FAIT-TOUT.

FAIT-TOUT, *s'avançant gravement avec une corbeille de mariage sous son bras.*

Voici une corbeille qui, par lé fait du désistément dé monsieur, dévénait un meuble parfaitément inutile. J'ai imaginé, pour la faire servir, un moyen qui séra, jé l'espère, du goût dé tout lé monde, et dont personne autre ici né s'avisait qué jé pense. (*A Emma.*) Souffrez, pétite cousine, qu'au lieu et place dé M. Franville, lé colonel vous offre, par mon entrémise, cé léger gage d'une union dont lé cousin mé saura gré dé lui avoir fourni l'idée, et qu'il va

s'empresser dé former à ma récommandation. Êtes-vous content dé moi, colonel ?

DORIGNY.

Enchanté, monsieur.

FRANVILLE.

Ce mariage-là nous arrange si bien tous, que si vous n'étiez pas arrivé, ce serait une affaire déjà finie.

FAIT-TOUT.

Comment ?

FRANVILLE.

Dermont, après avoir voulu, je ne sais pourquoi, se faire un peu prier, était prêt à donner son consentement....

FAIT-TOUT.

Et il lé réfuse ? (*A Dermont.*) Cousin, céla n'est pas bien, et vous né dévez pas plus long-tems résister aux prières, aux supplications d'amis et dé parens qui vous conjurent, les larmes aux yeux, dé faire lé bonheur dé votre fille et célui du colonel. Voyez-les vous-même ces tendres amans, qui séjettent à vos génoux, qui baignent vos pieds dé leurs larmes. Resté-rez-vous insensible aux accens dé leur désespoir ? Mais jé m'apercois à l'attendrissément dé vos régards, à la sérénité dé vos traits, à l'émotion dé votre physionomie, qué la nature a répris ses droits et va triompher. Rélévez-vous, jeunes gens, et jetez-vous dans les bras du plus tendre des péres.

(*Pendant cette tirade, tous les personnages restent dans la plus grande immobilité, et comme ils ne font absolument rien de ce qu'annonce Fait-tout, ils finissent parlui rire aunez, sans qu'il semble s'en apercevoir.*)

SCENE XXV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, PASCAL, JUSTINE.

PASCAL, *à Justine.*

Allons, c'est dit, mam'selle Justine, je me risque, et je va faire la demande en çarimonie. (*A M. Dermont.*) Dam', c'est, qu' voyez-vous, monsieur, du d'puis long-tems j'aimons mam'selle Justine, qui ne nous hait pas itou, et si vous le vouliez, j' pourrions ben....

FAIT-TOUT.

C'est dit, tu l'épouses; et comme elle suivra sa maîtresse qué jé marie au colonel, jé té prends à son service, pour qué ta femme et toi né soyez pas séparés. Céla té convient-il ?

DERMONT.

Ah ça ! vous mariez là ma fille, sa femme-de-chambre, vous disposez de mon jardinier, et tout cela sans savoir.....

FAIT-TOUT.

Jé vous en donne un autre, dé Montreuil, excellent pour la taille des pêchers et la direction d'un espalier.

PASCAL.

Dites donc, M. Fait-tout, tandis que vous êtes en train de donner des places, vous devriez en offrir aussi au concierge, au maître d'hôtel, au cuisinier, au cocher, et à tous les autres gens de la maison, qui se disposent à demander leux compte si vous continuez à les tourmenter.

FAIT-TOUT, *à Dermont.*

Cé n'est pas d'aujourd'hui qué ma surveillance les gêne, et à votre place, jé prendrais au mot toute cette canaille.

DERMONT.

Ecoutez donc : cette canaille est à mon service depuis long-tems, et je n'aime pas les nouvelles figures.

FAIT-TOUT.

C'est-à-dire qu'il faudra, moi, qué jé parte, ou qué jé né mé mêle plus ici dé rien. Soit, M. Dermont, soit; votre cuisinier pourra bien dorénavant faire brûler son rôt, lé maître d'hôtel calciner ses compotes, le sommelier boire du Bourgogne et vous faire avaler du Beaugenci, lé palefrenier diminuer la ration dé vos chévaux, et lé cocher vous les mettre hors d'haleine, qué jé né m'en embarrasse pas plus qué si céla régardait l'empéreur du Thibet ou lé roi dé Maroc.

DERMONT.

Je vous prends au mot.

FAIT-TOUT.

Par exemple, quand vous verrez au bout dé quelqué tems tout aller dé travers dans cette maison, vous aurez beau mé supplier dé réprendre mon poste, jé mé tiendrai inflexible. Dès à présent jé fais vœu dé né plus m'occuper dé cé qui vous concerne. (*Tirant un papier de sa poche.*) Et quand vous aurez signé lé contrat dont j'ai rédigé lé projet en allant chercher la corbeille, jé reste coi pour toujours, et mé condamne à une inaction absolue.

DERMONT.

Quel est ce contrat ?

FAIT-TOUT.

Célui du mariage dé nos jeunes gens. Jé n'ai voulu m'en rapporter qu'à moi, voyez-vous. Ces diables dé notaires n'entrent pas dans toutes les intentions des parties contractantes : il y a mille stipulations qui lur échappent; au lieu qué moi, jé n'ai rien omis, seulément j'ai laissé en blanc les avantages qué M. Franville voudra faire à son néveu, et qué j'abandonne à sa disposition.

FRANVILLE.

C'est fort généreux à vous, et j'espère vous prouver que vous avez bien placé votre confiance.

DERMONT, *à Fait-tout.*

Ah ça! me donnez-vous votre parole, qu'une fois ce contrat signé, vous ne vous mêlerez plus de mes affaires?

FAIT-TOUT.

Jé vous la donne.

DERMONT.

Et moi, je donne mon consentement au mariage du colonel avec ma fille ; mais je vous rends tous garans de l'engagement que Fait-tout vient de prendre avec moi.

FAIT-TOUT.

Jé lé tiendrai, soyez tranquille. (*Il fait une fausse sortie.*) Ah ça ! colonel, mainténant qué jé vous ai marié, vous allez monter votre maison. Il vous faudra des gens, des équipages, des chévaux ; jé vous procure en un clin-d'œil tout céla.

DORIGNY.

Non ; non, je ne consentirai pas à priver M. Dermont de vos services.

FAIT-TOUT.

Allons, voilà qui est arrangé : à compter d'aujourd'hui, jé m'installe chez vous ; jé prends la gouverne dé vos affaires, et jé m'engage dé plus à faire l'éducation complette des jolis petits enfans qui pourront nous survenir.

FIN.

Nous ne pouvons pas dissimuler que M. Talon, chargé du rôle de M. *Fait-tout*, a singulièrement contribué, tant par le comique de son jeu que par la gaîté des mots qu'il a pu y ajouter, au succès de notre ouvrage.

G. D. A. D.

UNE JOURNÉE A VERSAILLES,

OU

LE DISCRET MALGRÉ LUI.

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE M. GEORGES DUVAL.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de l'Odéon, le 20 décembre 1814.

Prix : 1 franc 50 centimes.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, N° 51.

1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. de VERMONT, ancien militaire, père noble,	M. MARS.
JULIE de MORANGE, nouvellement mariée à M. de Vermont, jeune femme de vingt ans,	Mlle PÉROUD.
FÉLIX, Capitaine de Dragons, jeunes premiers (1).	M. THENARD.
DORIVAL, Lieutenant, jeunes premiers (1).	M. PÉLICIER.
Le Major du régiment, troisième rôle,	M. EDOUARD.
M. BONEAU, Bourgeois de Paris, premier comique,	M. PÉROUD.
Madame de SAINT-MAUR, Epouse du Major, premier rôle,	Mme LEROY.
Un Aide-Major, rôle de convenance,	M. AZEMA.

LA SCÈNE EST A VERSAILLES.

(1) Celui des deux qui a le physique le plus jeune, doit jouer Dorival.

UNE JOURNÉE A VERSAILLES, OU LE DISCRET MALGRÉ LUI.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le bas de l'avenue de Paris, où descendent les voitures publiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BONEAU, JULIE, *voyageurs.*

On entend le bruit d'une voiture; elle s'arrête, le bruit cesse, et l'on voit descendre successivement les voyageurs à l'entrée de la coulisse, aidés par le cocher; ils traversent à mesure le Théâtre, et disparaissent.

M. BONEAU, *descendant le dernier.*

OUF; je respire! C'est trente sous, n'est-ce pas, cocher? eh bien, les voilà. Votre cheval, diable m'emporte, les a bien gagnés.

Julie, après avoir vu partir les autres voyageurs, revient sur ses pas, et examine M. Boneau.

M. BONEAU, *sans la voir.*

Tu dieu, la pauvre bête! je la plaignais presque autant que moi. Oh! si je reviens à Versailles, j'y reviendrai de mon pied; je me fatiguerai un peu moins, et j'arriverai plus tôt.

JULIE, *à part.*

Le voilà seul ; abordons-le.

BONEAU *tire sa montre, toujours sans voir Julie.*

Quatre heures moins un quart. Nous ne sommes partis qu'à midi du Pont royal ; il n'y a rien à dire. Pourvu que les bureaux de la préfecture soient encore ouverts... apprêtons toujours mes papiers.

JULIE, *à part.*

Comment recevra-t-il ma proposition ?

BONEAU, *à part.*

Allons, voilà qui est en règle, et si les commis ne font pas le tour du tapis vert avant le dîner....

JULIE, *l'abordant.*

Monsieur....

BONEAU.

Madame.

JULIE.

Monsieur. (*à part*) Je ne sais comment entamer la conversation.

BONEAU, *aussi à part.*

Eh mais, c'est l'aimable voyageuse qui m'examinait si attentivement pendant la route, et qui semblait avoir quelque chose à me dire. Que me veut-elle ?

JULIE.

Je vais vous paraître sans doute bien indiscrète, bien inconséquente, mais votre figure honnête......

BONEAU, *ôtant son chapeau.*

Madame.

JULIE.

Votre air de franchise.....

BONEAU.

Madame.

JULIE.

De bonté.....

BONEAU.

Madame.

JULIE.

M'a persuadée que vous étiez l'homme auquel je pouvais m'adresser plus sûrement dans la position singulière où je me trouve, et qui répondrait le mieux à ma confiance.

BONEAU.

Certes vous m'honorez beaucoup, madame... en ayant de ma personne une opinion... aussi avantageuse... et quant à votre confiance... comme vous dites, je tâcherai d'y répondre de mon mieux. (*à part.*) Ouais, ne serait-ce pas là une aventurière qui cherche à me prendre pour dupe? Tenons-nous ferme, et jouons serré.

JULIE.

Je ne m'étais donc pas trompée, monsieur, et je puis compter sur vos bons offices?

BONEAU.

Assurément, et quand je saurai.....

JULIE.

Je puis espérer que vous daignerez m'accompagner aujourd'hui dans cette ville, qui m'est totalement inconnue, et me reconduire ce soir à Paris?

BONEAU.

Permettez donc, madame: je ne demande pas mieux que de vous rendre service; mais j'ai moi même des affaires, et malgré tout l'intérêt que vous m'inspirez, je vous avoue qu'il m'en coûterait de les négliger, d'autant que j'arrive à Versailles tout exprès pour les faire.

JULIE.

Eh bien, monsieur, au nom de cet intérêt que j'ai eu le

bonheur de vous inspirer, ne me refusez pas ce que je vous demande : vous perdriez l'occasion de faire du bien ; et ces occasions-là se présentent si rarement !

BONEAU, *à part.*

Décidément cette femme là veut s'emparer de moi. Ma figure honnête, mon air de franchise, de bonté... elle n'a pas osé dire de bonhomie... eh bien, malgré tout cela, je lui trouve une figure si décente....

JULIE.

Vous hésitez ?

BONEAU.

Ce n'est pas que j'hésite ; seulement je réfléchis qu'il est singulier que vous vous adressiez précisément à moi que vous ne connaissez pas, à moi qui ne suis plus un jeune homme...

JULIE.

Mais si je vous connaissais, si vous étiez un jeune homme, vous aurais-je accordé ma confiance dans une conjoncture aussi délicate ? Ah ! monsieur, si vous saviez....

BONEAU.

Oui madame, si je savais... mais c'est que je ne sais pas.

JULIE.

Si vous connaissiez les motifs qui me font agir, qui me font désirer que personne de ma famille, de mes amis, ne soient instruits de ma démarche, vous vous étonneriez moins, et me plaindriez davantage.

BONEAU, *à part.*

Elle a poutant un son de voix si doux, un regard si touchant, un maintien si modeste... que j'en demeure comme subjugué. (*haut*) Eh bien, madame, parlez ; que faut-il faire ?

JULIE.

Vous êtes sans doute, monsieur, quelquefois venu dans cette ville ?

BONEAU.

Oui, madame.

JULIE.

Peut-être, en ce cas, savez-vous où demeure le major du régiment de Dragons qui y est en garnison ?

BONEAU.

Non, madame, mais nous allons le demander; et tenez, voilà justement là-bas un jeune officier qui traverse la place d'armes, il pourra nous le dire.

JULIE.

Courez-y donc, monsieur, courez vite, de grâce; je compte les heures, les minutes.

BONEAU.

J'y vais, madame. (*à part, en s'en allant.*) Malpeste, voilà une femme qui n'a pas de temps à perdre.

SCÈNE II.

JULIE, *seule.*

Bon, le voilà tout proche; il l'aborde, il lui parle... Juste ciel! je ne me trompe pas; c'est lui-même, c'est Dorival. Je tremble qu'il ne vienne de ce côté... Imprudente! pourquoi m'être ainsi engagée dans une correspondance dont les suites m'inquiètent si fort aujourd'hui! Pourquoi surtout, depuis mon mariage, n'avoir pas avoué franchement à mon époux, à M. de Vermont, des torts qui ne pouvaient être attribués qu'à ma jeunesse et mon inexpérience! Informé de tout par moi, il m'aurait su gré de ma confiance, il m'aurait pardonné; au lieu de cela, j'ai gardé le silence, et ses manières à mon égard, depuis quelques jours, ne me permettent pas de douter que d'officieux amis ne lui aient révélé ce que la coupable légèreté de Dorival....

SCÈNE III.

JULIE, BONEAU.

BONEAU.

Ma foi, madame, nous ne pouvions mieux nous adresser pour avoir l'adresse du major; le jeune homme est lieutenant dans son régiment.

JULIE, *avec émotion.*

C'est vrai, monsieur, je l'ai reconnu.

BONEAU.

Le jeune homme?

JULIE.

Non pas, l'uniforme. Et vous vous êtes bien gardé de lui dire que j'étais avec vous?

BONEAU.

Que vous étiez avec moi? mais je ne vois pas trop pourquoi je lui en aurais parlé, ni surtout ce que je lui en aurais dit.

JULIE, *troublée.*

Oh! vous auriez pu lui dire qu'une jeune dame lui faisait demander l'adresse de son major; et alors il eût été à craindre que cet officier... galant, comme le sont tous les militaires... n'eût voulu m'accompagner lui-même.

BONEAU.

Eh bien! madame, quand cela serait, le jeune homme est fort bien, je vous assure; il est très-poli, très-prévenant, et puisque vous avez affaire à son major, rien de mieux et de plus naturel que de vous faire présenter à lui par un officier de son régiment; il n'est pas encore loin, et si vous voulez...

JULIE.

Gardez-vous en bien ; j'ai les plus fortes raisons d'éviter sa présence.

BONEAU.

Ah çà, vous le connaissez donc ?

JULIE.

Autrefois je l'ai connu ; il était reçu dans la maison de mon père ; mais depuis il s'est conduit à mon égard...

BONEAU.

Oui, il vous aura fait des promesses qu'il n'a pas tenues ; les jeunes gens d'à-présent ont si peu de mémoire ! mais vous vous reverrez, vous vous expliquerez, et alors...

JULIE, *avec dignité.*

L'adresse du major, s'il vous plaît ?

BONEAU.

Rue et porte Satory, n°. 2 ; une sentinelle est à la porte de la maison : c'est là, madame, tout ce que vous attendiez de moi ; souffrez à présent que je me retire ; des affaires importantes m'appellent dans les bureaux de la préfecture, et je devrais y être déjà.

JULIE.

Vous songeriez à me quitter, monsieur ? De grâce, soyez plus généreux ; je ne suis pas indigne que vous me fassiez ce sacrifice : daignez me conduire vous-même chez le major.

BONEAU.

Assurément, madame, vous m'intéressez beaucoup ; mais, à vous dire vrai, je ne me soucie pas trop de m'engager dans une aventure qui me paraît aussi enveloppée de mystère ; j'aime à voir clair dans ce que je fais.

JULIE.

Ah ! monsieur, ne me faites pas repentir de vous avoir accordé ma confiance.

BONEAU.

Je ne vois pas trop quelles marques vous m'en avez données jusqu'ici. Vous vous emparez de moi à la descente de la voiture, vous me priez de vous accompagner toute la journée; vous me faites courir après un officier qui traverse la place d'armes, pour savoir l'adresse de son major; vous voulez que je vous conduise chez ce major, et vous ne me dites pas qui vous êtes, ce que vous lui voulez, en quelle qualité je dois me présenter avec vous chez lui. D'un autre côté, votre émotion ne m'a point échappé lorsque je suis revenu de parler au lieutenant; vous semblez le connaître beaucoup, et cependant vous craignez sa présence. J'en conclus bien qu'il s'agit d'une intrigue amoureuse: mais quelle est cette intrigue, je n'en sais rien; quel rôle y joue le major, je ne le sais pas davantage; je ne soupçonne pas celui que vous y faites vous-même : quant au mien, je devine à peu près que c'est un rôle modeste de confident; mais encore faut-il que je sache à quoi m'en tenir, et si je puis l'accepter sans compromettre ma réputation d'honnête homme et de bon bourgeois de Paris.

JULIE.

Ah! monsieur, qu'exigez-vous de moi ?

BONEAU.

Ma foi, madame, ce que tout homme raisonnable exigerait à ma place.

JULIE.

Eh bien, monsieur, qu'il vous suffise de savoir maintenant que si vous prenez la peine de m'accompagner, je vous devrai l'honneur, la tranquillité du reste de ma vie. Dans ma position, une femme seule repousse presque toujours l'intérêt, si même le mépris ne se hâte de l'accueillir : soyez

donc mon guide, mon appui, mon parent pour quelques instans, et que je vous doive le retour au bonheur.

BONEAU, *à part.*

Elle m'attendrit, cette femme-là ; je pleurerais presque. (*A Julie*). Ma foi, madame, je ne vous résiste plus, je suis à vos ordres pour toute la journée. Il en arrivera ce qu'il pourra.

SCÈNE IV.

LES PRECÉDENS., DORIVAL.

DORIVAL, *à la cantonade.*

Par ici, Félix, par ici.

JULIE *saisit vivement le bras de M. Boneau.*

Monsieur, le voilà. Eloignons-nous, je vous en conjure. (*Elle baisse son voile.*)

DORIVAL, *toujours à la cantonade.*

Eh mais, arrive donc !

JULIE.

De grâce, venez : s'il me reconnaît, je suis perdue.

BONEAU, *bas à Julie.*

Ne tremblez donc pas, madame, vous avez un cavalier avec vous. (*Ils vont pour sortir.*)

DORIVAL, *leur fermant le passage.*

Pardon, belle dame ; mais il me semble que c'est vous qui tout à l'heure m'avez dépêché ce brave homme pour savoir l'adresse...

BONEAU, *se plaçant entre eux.*

De votre major : mais à présent que le brave homme la sait, il n'a plus rien à vous dire, ni madame non plus ; ainsi permettez...

DORIVAL.

Non pas ; je connais beaucoup M. le major ; il veut bien me témoigner de l'estime, de l'intérêt, et ma recommandation n'est pas sans quelque poids auprès de lui. Je juge, à l'empressement que madame a mis à connaître sa demeure, qu'elle a une affaire importante à lui communiquer ; si elle veut bien agréer mes services.....

BONEAU.

Vous pouvez nous en rendre un fort important.

DORIVAL.

Lequel ?

BONEAU.

Celui de nous laisser continuer notre chemin ; ainsi donc, serviteur. *(Il va pour sortir.)*

DORIVAL, *le retenant toujours.*

Vous ne prenez peut-être pas garde, monsieur, que c'est à madame que j'ai l'honneur d'adresser la parole... Je trouve donc assez extraordinaire que vous vous donniez la peine de me répondre et de me refuser.....

BONEAU.

J'agis en vertu de pouvoirs qui m'ont été conférés : que cela vous suffise, et livrez-nous passage.

DORIVAL.

Ah je vois, monsieur est sans doute le mari, le père ou le tuteur, et alors.....

BONEAU.

Il n'a pas de compte à vous rendre touchant les démarches qu'il fait pour l'intérêt de sa femme, fille, ou pupille : et même il est en droit de vous faire observer qu'il y a un peu plus que de l'indiscrétion à persister dans des offres de services que l'on ne veut pas accepter. Je ne sais si je m'explique.

DORIVAL.

Fort bien. Cependant si vous aviez une quarantaine d'années de moins, c'est tout au plus si je me contenterais de l'explication.

BONEAU.

Pour peu que vous veuillez la prolonger, vous n'avez qu'à dire.

JULIE, *bas.*

Grand Dieu! que faites-vous?

BONEAU, *bas.*

J'élève la voix, cela lui fera baisser le ton.

SCÈNE V.

LES PRÉCEDENS, FÉLIX.

FÉLIX, *à part, en entrant.*

De quel côté mon étourdi...? Parbleu, je l'aperçois. (*L'abordant.*) Ah çà, dis-moi donc, mon ami...

BONEAU.

Puisque vous êtes son ami, vous venez fort à propos, monsieur, pour lui sauver, ainsi qu'à moi, le désagrément d'une certaine explication.

FÉLIX.

Que voulez-vous dire?

DORIVAL.

Ce n'est rien, mon cher, je te conterai cela.

BONEAU.

Oui, racontez-lui bien que vous êtes venu nous aborder sans nous connaître, que vous nous avez offert vos services, que nous les avons refusés, et que, pour nous forcer à les accepter, vous avez poussé les prévenances jusqu'à me proposer... Enfin racontez tout cela avec l'esprit et la grâce

qui vous semblent naturelles. Pendant votre narration, nous terminerons nos affaires : si, après cela, le cœur vous en dit encore, je m'appelle Boneau, je demeure à Paris, rue des Francs-Bourgeois, n°. 22, près la place St.-Michel, et dans deux heures je reprends la voiture à cette place. Sans adieu, monsieur. *(Il sort avec Julie.)*

SCÈNE VI.

FÉLIX, DORIVAL.

FÉLIX.

Encore une nouvelle extravagance ! tu ne seras donc jamais raisonnable ?

DORIVAL.

Je ne le suis que trop.

FÉLIX.

Il y paraît.

DORIVAL.

Sans doute ; je rencontre ici des gens qui me paraissent avoir affaire à notre major. Mu par un sentiment d'humanité, pressé du besoin de rendre service, je veux leur abréger les lenteurs, en les présentant moi-même ; je me charge en quelque sorte du succès de l'affaire, et l'on me persiffle ; on a l'air de se moquer de moi, de mépriser mes offres généreuses.

FÉLIX.

Et bien désintéressées surtout, n'est-ce pas ?

DORIVAL.

Il est vrai que si le mari eût été seul.... Quand je dis le mari, je ne sais pas s'il l'est ; car, en vérité, ce diable d'homme est impénétrable Mais, parbleu, je vais les devancer, et je saurai le mot de l'énigme avant le numéro prochain.

FÉLIX.

Non, tu as déjà fait tout-à-l'heure une étourderie assez bien conditionnée, en t'opposant presque de vive force....

DORIVAL.

Etourderie, légèreté, inconséquence, tout ce que tu voudras, je ne chicane pas sur les termes; mais, que veux-tu, la nature m'a fait ainsi; et, comme tout est bien sortant de ses mains, à ce que dit Rousseau, je ne m'aviserai pas de corriger son ouvrage, dans la crainte de le défigurer.

FÉLIX.

Avec de tels principes, on va loin; il est à craindre seulement que l'on ne puisse revenir à temps sur ses pas.

DORIVAL.

C'est plus fort que moi : quand je vois une femme, une jolie femme surtout, la tête n'y est plus.

FÉLIX.

Jolie, soit; mais tu n'as pas seulement vu la figure de celle qui est ici l'objet de ton enthousiasme.

DORIVAL.

Il est vrai que son voile qu'elle a tenu toujours baissé, me dérobait entièrement ses traits; mais à sa tournure distinguée, à sa démarche pleine de noblesse et d'aisance, on devint aisément... : Tiens, je parie que c'est une femme charmante, et, tu as beau dire, je cours chez le major.

FÉLIX.

Tu as beau faire, tu resteras ici.

DORIVAL, *piqué.*

De quel droit?

FÉLIX.

Du droit du plus raisonnable : je veux t'empêcher de faire une sottise, et t'éviter une aventure désagréable.

DORIVAL.

Je ne les crains pas.

FÉLIX.

Soit; mais il ne faut pas les chercher. Ecoute, Dorival, j'ai quelques années de plus que toi, et par conséquent plus d'expérience; suis donc les conseils que je vais te donner, et songe que ces conseils dictés par l'amitié.....

DORIVAL.

Oui, je sais que tu prêches à merveille; mais je tiens pour dit le sermon que tu veux me faire, et j'applaudis à ton éloquence, comme si tu étais demeuré trois quarts d'heure en chaire.

FÉLIX.

Des plaisanteries ne sont pas des raisons, et au lieu de commettre de nouvelles imprudences, tu ferais beaucoup mieux de réparer tes anciens torts : tu es encore jeune, Dorival.

DORIVAL.

Ce n'est pas un défaut.

FÉLIX.

Ce n'est pas une qualité non plus, et surtout ce n'est pas un titre pour traiter les femmes avec aussi peu d'égards que tu le fais quelquefois. Hé quoi ! l'honneur, cette idole du soldat français, serait compté pour rien, quand il s'agit d'un sexe qui a tant de droits à nos respects ! Un honnête homme compromettrait, sans rougir, la réputation d'une femme estimable ! Tu l'as fait cependant, mon ami; tu as indiscrètement abusé des lettres d'une jeune personne qui t'a connu dès l'enfance, qui applaudissait à tes succès, qui aurait eu peut-être pour toi des sentimens plus tendres, si un hymen, fruit de quelques arrangemens de famille, ne l'eût éloignée de toi; qui t'avait conservé enfin de l'attachement et de l'amitié. Ces lettres, toutes écrites avant son mariage, et dictées par un sentiment qu'elle ne cherchait

sans doute point à s'expliquer, ont pris, sans qu'elle s'en aperçût, le langage de l'exaltation. Tu les as interprétées au gré de ton amour-propre; tu les as lues à plusieurs personnes, en y joignant des commentaires fort inconvenans, et cela sans t'embarrasser si une indiscrétion aussi condamnable, ne troublerait pas pour toujours la tranquillité d'une femme qui n'a eu d'autres torts que de t'aimer plus que tu ne le méritais, si j'en juge du moins par la conduite que tu tiens aujourd'hui.

DORIVAL.

Elle vient de m'en donner une assez forte preuve de son amour. Comment, elle entretient cinq ou six ans avec moi une correspondance suivie dans le style le plus enchanteur, le plus passionné! je me crois l'objet d'un amour héroïque: et cette correspondance, qui ne s'était pas un instant ralentie, cesse tout-à-coup, et je n'entends plus parler de la perfide que pour apprendre qu'elle s'est mariée sans mon consentement! Fi donc, cette conduite est affreuse, et je ne sais pas comment un homme raisonnable ose blâmer la petite vengeance que je tire d'un procédé aussi inouï dans les fastes de la galanterie française.

FÉLIX.

Du persifflage, de l'ironie, c'est charmant! Mais Julie t'a fait redemander ses lettres plusieurs fois depuis son mariage; elle aura su avec quelle légèreté tu les as lues, avec quelle perfidie tu les as commentées, et je ne serais pas surpris.... Oh! quel trait de lumière! Cette jeune dame qui demandait tout-à-l'heure avec tant d'empressement l'adresse du major, et que notre présence gênait si visiblement; la précaution qu'elle a prise de nous éviter, de se cacher à nos regards....

DORIVAL.

Je te devine : tu es capable de me soutenir que cette

femme n'est autre que Julie, qui vient demander vengeance contre un chevalier discourtois et félon.

FÉLIX.

Je le parierais à présent.

DORIVAL.

Ajoute que l'honnête homme qui lui donnait le bras, est un parent avec lequel il faudra se couper la gorge : cela ne te coûtera pas davantage, et rendra la situation plus piquante.

FÉLIX.

Ecoute donc, il n'y aurait rien d'impossible; et dans toutes les chances du hasard, il s'en rencontre de plus extraordinaires. Au surplus, pour éviter tout cela, tu n'as qu'une chose à faire : va chez toi, prends les lettres de Julie, mets-les sous enveloppe à son adresse, apporte-les moi ici; dès que je les aurai, je cours sur les pas de nos deux inconnus, je les aborde, j'arrache leur secret, et si mes soupçons étaient fondés, comme je n'en doute pas, je remets le tout à Julie, en lui faisant tes excuses : ce procédé l'enchante, ton repentir la désarme, elle ne songe plus à porter ses plaintes au major, elle retourne à Paris la joie dans le cœur, et voilà une femme heureuse et tranquille pour le reste de sa vie.

DORIVAL.

Allons donc, tu exiges là un sacrifice...

FÉLIX.

Que l'honneur, la délicatesse te commandent, que l'amitié te prescrit, et j'ai de toi trop bonne opinion pour croire que tu balances un seul instant.

DORIVAL.

Touche là, mon cher Félix; tu achèves l'œuvre de ma conversion; je vais chercher les lettres. J'y tenais cependant

beaucoup, j'y tiens beaucoup encore; mais tu as une manière, toi, d'arranger les choses; et puis, comme tu dis, la probité, l'honneur exigent de moi...

FÉLIX.

Que tu ailles bien vite chercher les lettres.

DORIVAL.

J'irai, je te les remettrai, j'en donne ma parole; mais auparavant il faut que tu me prouves que c'est Julie que nous avons vue tout-à-l'heure.

FÉLIX.

Ce ne sera ni long ni difficile.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VERMONT.

DORIVAL.

A la bonne heure, et tu verras alors que si Dorival a la tête un peu légère, ce n'est pas un homme absolument perverti.

VERMONT, *à part.*

Dorival! hé mais, c'est le nom du jeune homme.

FÉLIX.

C'est ainsi que je l'ai toujours jugé; autrement il n'eût pas conservé mon amitié.

VERMONT, *les abordant.*

Veuillez bien, messieurs, pardonner mon indiscrétion; mais il m'a semblé vous entendre prononcer le nom de Dorival?

FÉLIX.

Cela est vrai.

VERMONT.

Un officier de votre régiment?

FÉLIX.

Oui, monsieur.

VERMONT.

Alors vous le connaissez ?

DORIVAL, *riant.*

Beaucoup.

VERMONT.

Et vous me pourrez dire où il est ?

FÉLIX, *montrant Dorival.*

Le voici.

VERMONT.

Comment, c'est monsieur ?

DORIVAL.

Lui-même.

VERMONT.

Souffrez, en ce cas, que je me félicite du hasard qui m'a fait d'abord vous rencontrer.

DORIVAL.

J'aurai sans doute à m'en féliciter aussi, monsieur : de quoi s'agit-il ?

VERMONT.

Mais il s'agit d'une affaire assez importante.

DORIVAL.

Ce sera donc la première que j'aurai traitée de ma vie.

VERMONT.

Hé bien monsieur, il y a commencement à tout.

FÉLIX.

S'il est question de choses sérieuses, je dois vous avertir que Dorival n'y entend rien, et que vous vous trouverez tout-à-fait désappointé.

VERMONT.

Je me persuade au contraire, que monsieur me comprendra tout de suite.

DORIVAL.

Expliquez-vous donc.

VERMONT.

Volontiers; mais je désire être seul avec vous.

DORIVAL.

Pourquoi cela? Félix est mon ami le plus intime, et je n'ai pas de secrets pour lui.

VERMONT.

Plus tard, vous l'instruirez de ce qui se sera passé entre nous.

DORIVAL.

A quoi bon ce mystère?

FÉLIX.

Qu'importe, je ne suis pas curieux; et d'ailleurs, tu sais qu'il faut que je m'acquitte de certaine commission qui ne souffre pas de retard : ainsi, ne vous gênez pas, messieurs; au revoir. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

M. DE VERMONT, DORIVAL.

VERMONT.

Monsieur Dorival, vous ne me connaissez pas?

DORIVAL.

Non, monsieur.

VERMONT.

Mais vous connaissez peut-être madame de Vermont?

DORIVAL.

Pas davantage.

VERMONT.

Au moins vous avez entendu parler de Julie de Morange?

DORIVAL.

Oh oui, pour celle-là, une petite femme charmante, remplie d'esprit, d'amabilité, de grâce, qui écrit comme un ange, et que j'aurais peut-être fait la folie d'épouser, si on ne l'eût mariée à un ami de la famille, un ancien officier, m'a-t-on dit, homme d'un certain âge, et que d'ailleurs je n'ai pas l'avantage de connaître.

VERMONT.

Vous le voyez devant vous, monsieur.

DORIVAL.

Pas possible !

VERMONT.

Si fait.

DORIVAL.

Ma foi, monsieur, je vous en félicite, vous avez fait là une excellente affaire, et vous possédez un vrai trésor.

VERMONT.

Dont je connais tout le prix, monsieur.

DORIVAL.

On vous a trouvé sans doute plus digne qu'un autre... ?

VERMONT.

Vraisemblablement.

DORIVAL.

Cela fait votre éloge.

VERMONT.

Je ne cherche pas de complimens.

DORIVAL.

Vous devriez plutôt, en effet, vous attendre à des reproches.

VERMONT.

De votre part, peut-être ?

DORIVAL.

Sans doute; m'enlever une femme que j'adorais depuis des siècles, me porter un coup aussi affreux !

VERMONT.

Trève de plaisanterie, et parlons sérieusement.

DORIVAL.

A la bonne heure, quoique je n'en aie guère l'habitude, ainsi que mon ami vous le disait tout-à-l'heure.

VERMONT.

Je viens me plaindre, monsieur, de la conduite que vous avez tenue à l'égard de Julie, depuis qu'elle est ma femme, conduite qui est indigne d'un homme d'honneur.

DORIVAL.

Monsieur, l'expression...

VERMONT.

Est celle qui convient, et mon intention n'est pas de l'adoucir.

DORIVAL.

Vous avez donc celle de m'offenser?

VERMONT.

Jamais autant que vous m'avez offensé moi-même.

DORIVAL.

Comment l'aurais-je fait? Je ne vous connaissais pas.

VERMONT.

Quand vous cherchez tous les jours, par l'indiscrète légèreté de vos propos, à perdre mon épouse de réputation, ne m'avez-vous pas, sans me connaître, attaqué personnellement? Quand tous les jours vous colportez les lettres qu'elle vous a écrites avant son mariage, car je l'estime assez pour être persuadé que toute correspondance entre vous a cessé depuis; lorsque vous en tirez indécemment vanité, l'insulte que vous lui faites ne retombe-t-elle pas sur moi? Ne m'avez-vous pas exposé à lui retirer mon estime, ma confiance, à faire son malheur et le mien, et n'ai-je pas acquis le droit d'en tirer vengeance? C'est pour cela,

monsieur, que sans en informer Julie, qui ne se doute pas que je sois instruit de ces particularités, je viens aujourd'hui à Versailles : je compte que l'objet de mon voyage sera rempli, et que vous m'allez faire raison des insultes dont je me plains.

DORIVAL.

Je suis prêt, monsieur.

VERMONT.

Choisissez le lieu, les armes.

DORIVAL.

N'êtes-vous pas l'offensé?

VERMONT.

Je vous cède mes avantages.

DORIVAL.

Hé bien, l'épée.

VERMONT.

L'épée, soit.

DORIVAL.

Au Cavalier-Bernin.

VERMONT.

Dans une heure.

DORIVAL.

Dans une heure.

VERMONT.

J'aurai vengé mon honneur.

DORIVAL.

J'aurai réparé le mien.

(*Ils sortent par un côté opposé.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente l'entrée de la rue Satory.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONEAU, JULIE.

BONEAU.

Allons, madame, nous voilà arrivés à la Porte Satory; un peu de courage!

JULIE.

J'en ai besoin, monsieur.

BONEAU.

Si l'adresse que l'on nous a donnée est exacte, le major doit demeurer tout près d'ici.... Eh mais justement j'aperçois une sentinelle à la seconde porte de la rue; c'est là, sans doute, avançons.

JULIE.

Donnez-moi le temps de me remettre de mon émotion, je vous prie.

BONEAU.

Remettez-vous, madame.

JULIE.

Comment recevra-t-il ma confidence!

BONEAU.

Je ne vous dirai pas. Ah çà, il faut donc absolument que j'entre avec vous?

JULIE.

Je croyais vous avoir dit que je n'oserais pas me présenter seule.

BONEAU.

Cela est vrai, madame; mais si vous ne jugez pas à pro-

pos de m'en dire davantage, je vais être fort embarrassé de ma contenance. Voilà une demi-heure, à peu près, que nous sommes en marche, à raison des circuits que vous avez jugé à propos de faire, dans la crainte d'être suivie; vous ne m'avez pas dit un mot pendant la route; vous n'avez fait que vous retourner pour voir si en effet on ne nous suivait pas; de sorte qu'à présent je ne suis pas plus instruit de ce qui vous regarde, qu'au moment où vous m'avez abordé. La discrétion cependant doit avoir ses bornes; et non seulement il est convenable, mais encore il est nécessaire qu'avant d'entrer, je prenne au moins une légère connaissance des motifs qui nous font agir.

JULIE.

Encore un instant, et votre curiosité sera satisfaite.

BONEAU.

Si c'est de la curiosité, vous conviendrez qu'elle est bien naturelle.

JULIE.

Vous allez tout savoir chez monsieur le major; mais épargnez-moi la douleur de raconter deux fois des choses...

BONEAU.

Mais il en est cependant que je ne devrais pas ignorer. Par exemple, nous entrons, cela est fort bien; mais à la moindre question que m'adressera ce major, je vais paraître déconcerté. Ne fût-ce que pour vous-même, daignez y songer.

JULIE.

Eh bien, monsieur, qu'il vous suffise de savoir, pour le moment....

BONEAU, *à part.*

Je vais enfin apprendre quelque chose.

JULIE.

Fuyons, monsieur, j'aperçois son ami qui vient de ce côté....

BONEAU.

L'ami de qui, madame?

JULIE.

Du perfide Dorival, dont la présence m'a tantôt causé l'émotion que je n'ai pu vous cacher.

BONEAU.

Ah! il s'appelle Dorival?

JULIE.

Mais ce jeune homme approche, ne lui donnons pas le temps de nous joindre.

BONEAU, *à part.*

Allons, il faudra me contenter, pour cette fois, d'avoir appris le nom de M. Dorival; c'est toujours quelque chose.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FELIX.

FÉLIX, *courant à eux.*

Ah, madame, que je suis heureux de vous rencontrer avant que vous ayez vu monsieur le major! Serez-vous assez bonne pour m'accorder un moment d'entretien?

BONEAU, *bas à Julie.*

Il a l'air bien honnête l'ami du perfide; lui répondrons-nous?

FÉLIX.

Si, comme je le pense, madame, j'ai l'honneur de parler à la personne....

JULIE.

Il est inutile, monsieur, que vous cherchiez à savoir qui

je suis : je ne me ferai connaître qu'à monsieur le major, chez lequel je me rends à présent.

BONEAU, *bas, à Julie.*

Ainsi, nous ne lui répondons pas. (*A Félix.*) Oui, monsieur, nous nous ferons connaître chez le major, qui pourra bien apprendre à votre ami ce que l'on doit de respect aux dames. Serviteur. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

FELIX, *seul.*

Qui pourra bien apprendre à votre ami ce que l'on doit de respect aux dames.... C'est elle, c'est Julie, j'en suis sûr à présent. La manière dont elle m'a reçu, parce qu'elle a bien jugé que j'étais l'envoyé de Dorival; le ton avec lequel ont été dits les quatre ou cinq mots qu'elle a bien voulu m'adresser, et brochant sur le tout, l'air goguenard du parent qui l'accompagne..... tout cela est parfaitement clair. Oui, mais je commence à craindre que Dorival ne se soit avisé un peu tard de la restitution, et qu'il ne puisse échapper à la semonce de notre major.... C'est qu'il n'entend pas raillerie là-dessus. Cependant, si je m'étais trompé; si ce n'était pas elle....

SCÈNE IV.

BONEAU, FELIX.

BONEAU, *à part, en entrant.*

Voila qui est bien décidé, je ne saurai rien de plus aujourd'hui.

FÉLIX, *sans le voir.*

Maladroit que je suis, de n'avoir pas insisté davantage!

BONEAU, *à part.*

Le major est absent; sa femme nous a reçus avec une

dignité...... Mais enfin notre jeune dame y est installée. Elle a désiré que j'allasse aux casernes trouver le major; allons.

FÉLIX.

Eh mais, voilà tout juste le parent : cette fois, je ne le quitte pas sans savoir à quoi m'en tenir. (*L'abordant.*) Monsieur, je suppose que la jeune dame avec laquelle vous étiez tout à l'heure, a de fortes raisons pour rester inconnue?

BONEAU.

J'ai lieu de le croire.

FÉLIX.

Mais vous, sans doute, vous n'avez pas les mêmes motifs pour garder le silence, et je présume que vous ne ferez pas de difficultés pour me dire....

BONEAU.

Monsieur, je suis forcé de me taire, par des considérations majeures. (*A part.*) Je mettrais le superlatif, qu'il n'y aurait rien de trop.

FÉLIX.

C'est fort bien de vous tenir ainsi sur la réserve.

BONEAU.

C'est mon habitude avec les gens que je ne connais pas.

FÉLIX.

Il y a des circonstances où peut-être il faudrait en changer, pour éviter des malheurs; celle où nous nous trouvons, par exemple, Monsieur....

BONEAU.

Celle où nous nous trouvons me force au plus absolu silence.

FÉLIX.

Et il n'y aurait pas moyen de vous faire parler?

BONEAU.

Je n'ai rien à vous dire. (*Apart.*) Il ne sait pas jusqu'à quel point cela est vrai.

FÉLIX.

Cependant un mot d'explication éclaircirait bien des choses.

BONEAU.

Qui le sait mieux que moi !

FÉLIX.

Pourquoi donc vous obstiner ?....

BONEAU.

Tenez, monsieur, brisons là-dessus : vous ne pouvez concevoir à quel point vous me gênerez en m'interrogeant davantage.

FÉLIX.

Il y va de son intérêt à elle-même.

BONEAU.

Permettez, puisque vous avez jugé tout à l'heure, et jugé avec raison, qu'elle avait de puissans motifs pour rester inconnue, vous avez tort d'avancer maintenant qu'elle a intérêt à se faire connaître : il faut être conséquent.

FÉLIX.

Je vois que j'ai affaire à un logicien....

BONEAU.

A qui l'art des conclusions n'est pas étranger, comme vous voyez, et qui se tient un peu sur ses gardes.

FÉLIX.

Soyez persuadé, monsieur, que ce n'est point un piége que je vous tends, et que l'explication que je vous demande, préviendrait peut-être des événemens fâcheux.

BONEAU.

Je ne doute pas de votre franchise, je ne doute pas de

la nécessité des explications que vous me demandez ; mais il s'agirait de ma vie, que je ne vous les donnerais pas.

FÉLIX.

Eh bien, monsieur, puisque vous êtes ainsi obstiné à vous taire, je vous apprendrai....

BONEAU.

Vous me ferez plaisir : car je vous assure que dans tout ceci j'ai bien des choses à savoir.

FÉLIX.

Je vous apprendrai, dis-je, le tort que l'on fait aux autres, et celui qu'on peut se faire à soi-même, par un entêtement aussi déplacé.... (*Fausse sortie.*) Décidément, monsieur, je n'obtiendrai rien de vous?

BONEAU.

Oh rien, absolument.

FÉLIX.

Prenez-y garde, je vous rends responsable des suites.

BONEAU.

Je prends tout sur moi.

FÉLIX.

Faites, au surplus, que le major ne soit pas instruit trop tôt de certains détails....

BONEAU.

Soyez certain que de ma part il n'en recevra aucun.

FÉLIX.

Car vous pourriez avoir à vous en repentir. Adieu, réfléchissez-y bien. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

BONEAU, *seul.*

Effectivement, il y a dans mon aventure ample matière à réflexion. Comment diable me suis-je laissé entraîner

dans ce labyrinthe, et comment ferai-je pour en sortir? Comment? rien de plus facile : mon inconnue est avec la femme du major; qui m'empêche....? Fi donc, M. Boneau; point de ces idées-là! Je lui ai donné ma parole que je reviendrais, et un galant homme ne manque jamais de parole aux dames.... Et puis, je ne serai pas fâché de voir le dénouement de tout ceci : il ne peut être fort éloigné..... Pourvu cependant qu'un mari jaloux ne vienne pas se jeter à la traverse.... Mais il n'y a pas d'apparence.

SCENE VI.

M. DE VERMONT, BONEAU.

VERMONT, *à part.*

Quel contre temps! Valcourt est absent; je ne connais que lui à Versailles, il faudra me battre sans témoin.

BONEAU, *à part.*

Mais je pense à ce jeune officier, qui croyait m'intimider par ses menaces! il ne sait pas, apparemment, que j'ai trois mois de salle, et que, dans l'occasion, je m'en tirerais encore tout comme un autre.... (*Il espadonne.*) Une, deux.... de là!...

VERMONT *à part, l'apercevant.*

Eh mais, parbleu, cet honnête homme qui s'escrime là tout seul, ferait, je pense, mon affaire.

BONEAU, *sans le voir encore.*

Je regrette à présent de n'avoir pas montré à ce petit monsieur, que je parais la tierce aussi-bien que la quarte, et que je ne refusais jamais une affaire d'honneur.

VERMONT, *l'abordant.*

Vous accepterez donc volontiers, monsieur, celle que je viens vous offrir.

BONEAU.

Hein?

VERMONT.

Vous m'avez l'air d'un brave?

BONEAU.

Eh mais, je ne suis pas poltron.

VERMONT.

Vous ne seriez pas disposé à souffrir une insulte patiemment, à ce que je vois?

BONEAU.

Je n'en souffre de personne. (*A part.*) Ah çà, où en veut-il venir!

VERMONT.

Vous prendriez, sans balancer, le parti d'un honnête homme outragé dans ce qu'il a de plus cher?

BONEAU.

C'est mon usage habituel.

VERMONT.

Et vous le seconderiez, s'il avait une querelle à soutenir pour venger son injure?

BONEAU.

C'est selon, monsieur.

VERMONT.

Alors, je puis compter sur vous. Voici ma position, monsieur; je suis venu aujourd'hui à Versailles tout exprès pour me battre avec un homme qui m'a grièvement insulté: ma bonne étoile a voulu que je le rencontrasse d'abord; je l'ai provoqué, il a accepté mon défi: je me suis occupé de chercher un témoin, mais inutilement; je m'acheminais donc seul vers le lieu du combat, lorsque je vous ai aperçu. Aux excellentes dispositions que vous manifestiez, j'ai vu que vous étiez précisément celui qu'il me fallait; je vous ai

abordé avec confiance, je vous ai parlé avec franchise, et je vous donne la plus forte preuve de mon estime, en vous proposant de me servir de second, et vous léguant, si le sort trahit la justice de ma cause, le soin de venger mon trépas.

BONEAU.

Cette marque d'estime est sans doute très-flatteuse pour moi, qui n'ai pas l'avantage d'être connu de vous : désespéré toutefois de ne pouvoir y répondre.

VERMONT.

Vous aurais-je mal jugé, monsieur?

BONEAU.

En aucune façon; mais je ne m'appartiens pas présentement.

VERMONT.

Mauvaise excuse; le rendez-vous est au Cavalier Bernin, à quatre pas d'ici: ce sera l'affaire d'un instant.

BONEAU.

Je n'en ai pas un à perdre, monsieur; j'accompagne ici une jeune dame fort intéressante, fort inquiète surtout, et à laquelle je dois tous ceux dont il m'est permis de disposer.

VERMONT.

Une jeune dame!

BONEAU.

Et je vais, par son ordre, à la découverte d'un officier dont elle paraît désirer ardemment la présence.

VERMONT, *ému.*

Qui désire parler à un officier....! Quel soupçon...! de grâce, monsieur, veuillez vous expliquer.....

BONEAU, *à part.*

Allons, en voilà encore un à qui il faut des explications.

VERMONT.

Eh bien, monsieur?

BONEAU.

Eh bien, monsieur, je n'ai rien à vous dire, quant à moi; mais si vous rencontrez un certain Dorival.....

VERMONT.

Dorival, dites-vous, un officier de Dragons?

BONEAU.

Du moins il en a l'uniforme. Ou je me trompe fort, où vous recevrez de lui tous les éclaircissemens désirables.

VERMONT, *à part.*

Je n'en puis plus douter, c'est elle. Et moi qui la croyais tranquillement à Paris, quand j'accourais ici pour venger son injure et la mienne....! Oh! les femmes, les femmes! (*A Boneau.*) Et c'est vous, monsieur, qui êtes le messager...?

BONEAU.

Moi-même.

VERMONT.

Qui croirait pourtant, qu'un homme dont la physionomie est aussi honnête, ait accepté, sans rougir, un semblable rôle!

BONEAU.

Monsieur!

VERMONT.

Et qu'au lieu d'aider de ses conseils une jeune femme qui se laisse entraîner à la plus dangereuse séduction, il consente à aller chercher lui-même le séducteur....! Allez, allez, monsieur, vous devriez mourir de confusion.

BONEAU.

Je n'ai point à mourir de cela, monsieur. Et quant au reproche que vous me faites d'aller chercher le séducteur,

je vous prie d'observer que l'officier que je vais chercher n'est point.....

VERMONT.

Mais je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez dit où elle est. Où est-elle, où l'avez-vous laissée?

BONEAU.

En très-bonne compagnie, monsieur; dans cette maison où vous voyez un factionnaire, chez le major du régiment.

VERMONT.

Chez le major?

BONEAU.

Elle fait la conversation avec son épouse, en attendant qu'il revienne. Si vous faisiez vos questions plus modérément......

VERMONT.

Elle n'a donc pas vu ce Dorival depuis son arrivée? elle ne lui a pas parlé?

BONEAU.

Elle n'a parlé, depuis son arrivée, qu'à l'épouse du major et à moi; je crois que c'est à peu près là tout. Quant à ce M. Dorival, je ne vous cacherai pas que son nom seul lui cause la plus vive émotion.

VERMONT.

Il suffit; je vais voir à l'instant la perfide, l'accabler de reproches..... Mais non, je ne la verrai que pour lui apprendre que Dorival est tombé sous mes coups. D'après l'aveu même de cet homme, ils ne se sont pas rencontrés; ainsi je suis tranquille de ce côté. (*haut*) Monsieur.

BONEAU.

Monsieur.

VERMONT.

Si vous l'apercevez avant moi.....

BONEAU.

Qui ?

VERMONT.

L'officier que vous allez chercher.

BONEAU.

Eh bien?

VERMONT.

Vous lui direz que je suis au rendez-vous, et que je le crois trop galant homme pour me faire attendre. Gardez-vous, cependant, de lui apprendre l'arrivée de celle dont vous possédez, et vous justifiez si bien la confiance ; gardez-vous bien surtout qu'elle ne le voie, où je saurai vous trouver, et vous témoigner combien je me pique d'être reconnaissant. Vous comprenez? (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

BONEAU, *seul.*

PAS absolument. Et de deux au surplus; si j'échappe à l'un, je ne puis échapper à l'autre ; et de toute manière, me voilà bien. Mais ce nouveau venu à tête exaltée, quel est-il ? est-ce un mari, un amant ? Pour un amant, il semble un peu vieux ; mais il a l'air bien amoureux, et surtout bien jaloux, pour un mari. Ce que je vois de plus clair là dedans, c'est que M. Dorival et lui sont rivaux ; que l'objet de cette rivalité, est la jeune dame que j'accompagne; qu'il y a partie faite pour s'aller battre ; que mort d'homme peut s'ensuivre; et que pour éviter ce malheur-là, je n'ai rien de mieux à faire que d'aller au-devant de M. le major, qui pourra seul y mettre ordre. Aussi-bien j'aperçois nos deux officiers, et je ne serai pas fâché d'échapper à leurs questions. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FÉLIX, DORIVAL.

DORIVAL.

C'EST inutile d'insister, mon ami, je suis bien résolu à ne pas m'en dessaisir actuellement.

FÉLIX.

Tu m'as donné ta parole, et j'ai dû croire qu'elle était sacrée.

DORIVAL.

Dans toute autre circonstance, oui; mais pour une bagatelle semblable.....

FÉLIX.

Une bagatelle!

DORIVAL.

Sans doute; que t'importe, après tout, que ces lettres soient rendues aujourd'hui, demain ou jamais.

FÉLIX.

Dorival, si tu comptes mon estime pour quelque chose....

DORIVAL.

Je la compte pour beaucoup; mais que veux-tu, au moment de te livrer cette précieuse collection, je n'ai pu résister au plaisir de relire encore quelques-unes des lettres charmantes qui la composent. Si tu savais, mon ami, quelle grâce dans le style, quel charme, quelle élégance, quel feu dans les expressions! Comme cette femme-là sait aimer, comme elle sait peindre son amour! J'ai senti alors l'étendue du sacrifice que je t'avais inconsidérément promis de faire; et je n'hésite pas à te demander un délai de quelques jours, pour y préparer mon trop sensible cœur.

FÉLIX.

Je ne te l'accorderai pas.

DORIVAL.

Je m'en passerai donc.

FÉLIX.

Eh bien, je n'en crois rien.

DORIVAL.

C'est pourtant ainsi.

FÉLIX.

Non, je ne crois pas que tu manques de gaîté de cœur à ta promesse.

DORIVAL.

Si tu m'impatientes davantage, je les fais imprimer.

FÉLIX.

Pour le coup, c'est trop fort.

DORIVAL.

Je les fais imprimer sur vélin, avec vignettes au pointillé, et le portrait de l'auteur en tête de la collection, ainsi que cela se pratique.

FÉLIX.

Ah çà, perds-tu le bon sens?

DORIVAL.

Je t'assure que c'est un service à lui rendre. Cette petite femme-là ne se doute pas de son talent dans le genre épistolaire; je veux le révéler à elle et au public par la voie de l'impression, et je prétends lui faire une réputation capable de détruire de fond en comble celle de madame de Sévigné.

FÉLIX.

Quand tu auras fini de débiter toutes tes folies.

DORIVAL.

Je n'ai jamais parlé ni agi plus raisonnablement, et je veux que tu en conviennes toi-même.

FÉLIX.

Moi?

DORIVAL.

Oui, je veux que tu conviennes qu'il m'est impossible en honneur, de me dessaisir des lettres de Julie en ce moment.

FÉLIX.

Tu auras de la peine à me le prouver.

DORIVAL.

Pas la moindre; et quand tu sauras l'aventure qui m'est arrivée avec ce monsieur que tu as tantôt laissé avec moi, tu ne combattras plus ma résolution, tu ne songeras qu'à m'y affermir.

FÉLIX.

Que peut-il t'avoir dit ?

DORIVAL.

D'abord, qu'il était le mari de Julie.

FÉLIX.

Le mari de Julie?

DORIVAL.

Ensuite qu'il prenait pour son compte les plaisanteries innocentes que je m'étais permises sur le style épistolaire de sa chère épouse; et enfin qu'il était venu à Versailles pour avoir le plaisir de me rencontrer, et de m'en demander raison.

FÉLIX.

Voilà ce que je t'ai prédit vingt fois.

DORIVAL.

Comme tu penses, j'ai accepté la proposition ; nous sommes convenus des armes, de l'heure et du lieu du rendez-vous. J'y vais actuellement ; et tu conviendras qu'en pareille circonstance, si je rendais les lettres de Julie, je semblerais le faire pour éviter le combat, et ma restitution prendrait un caractère de lâcheté : plutôt perdre la vie que d'en être soupçonné un seul moment !

FÉLIX.

Fatal point d'honneur qui t'oblige, après avoir outragé la femme, d'attenter aux jours du mari !

DORIVAL.

Apprends, Félix, à mieux connaître ton ami. Je ne suis pas à me reprocher mes torts envers M. de Vermont; il a exigé la réparation qui convient à un galant homme : je la lui dois, et je la lui donnerai. Mais je suis bien déterminé à ménager sa vie, tout en défendant la mienne. Si l'avantage me demeure, je lui demanderai franchement excuse, je le prierai de me pardonner; si je succombe, c'est toi que je charge de faire connaître à M. de Vermont combien je me suis repenti d'avoir cherché à flétrir la réputation de son épouse; tu lui diras que tous les torts étaient de mon côté, que jamais elle n'a cessé de mériter son estime, et tu pourras lui remettre alors, fidèlement cacheté, ce dépôt que je confie dès ce moment même à ton amitié. (*Il lui remet les lettres.*)

FÉLIX.

Bien, mon ami; il n'est pas de tort que n'efface un aussi noble procédé.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VERMONT.

VERMONT, *à Dorival.*

Hé bien! monsieur, avez-vous oublié...?

DORIVAL.

La mémoire ne me manque jamais, quand il s'agit d'une affaire d'honneur, monsieur.

VERMONT.

Cependant l'heure...

DORIVAL.

N'est pas passée, et je suis à temps encore de vous prouver mon exactitude.

VERMONT.

Vous me l'auriez déjà prouvée, sans doute, si un motif que vous chercheriez en vain à me cacher, ne vous retenait à cette place.

DORIVAL.

Et quel motif me supposez-vous ?

VERMONT.

Je ne suppose pas, monsieur, je suis sûr de mon fait; je suis sûr que Julie, la coupable Julie, mettant le comble à ses torts envers moi, n'a pas rougi de venir vous chercher, et qu'elle est ici près, n'attendant que le moment de paraître à vos regards.

DORIVAL.

Julie est à Versailles?

VERMONT.

Vous l'ignorez peut-être?

DORIVAL.

Je vous certifie que je ne savais pas...

VERMONT.

Et moi, je suis bien convaincu que ce voyage n'a été entrepris que d'accord avec vous. Mais les suites n'en seront peut-être pas aussi agréables que vous vous l'étiez imaginé.

FÉLIX.

Serait-ce par hasard cette jeune dame qui est à présent chez notre major?

VERMONT.

Tenez, votre ami est de meilleure foi, ou mieux instruit que vous.

FÉLIX, *bas à Dorival.*

Quand je te disais...

DORIVAL, *idem.*

Qui diable s'en serait douté?

VERMONT.

Moi-même je serais dans la sécurité la plus profonde, si le hasard ne m'eût fait rencontrer tout-à-l'heure son confident.

FÉLIX.

Ah c'est lui qui vous a appris...?

VERMONT.

Qui m'en a dit assez du moins pour me faire soupçonner le but du voyage de mon indigne épouse, et qui par son ordre allait engager monsieur à se rendre auprès d'elle. Je m'étonne fort si vous ne l'avez pas vu, et si déjà il ne s'est acquitté de son message.

DORIVAL.

A votre tour, monsieur, vous me surprenez étrangement, et la manière dont elle m'a tantôt reçu...

VERMONT.

Vous l'avez donc vue?

DORIVAL.

Je lui ai même parlé, mais sans la connaître, je vous jure.

VERMONT.

Parbleu, monsieur, à qui croyez-vous faire de semblables contes?

DORIVAL.

Ecoutez, M. de Vermont, vous vous croyez outragé, vous êtes homme d'honneur, et le combat doit avoir lieu nécessairement entre nous; je ne cherche ni à l'éviter ni à le retarder. Mais avant d'en venir là, je ne veux vous laisser aucun doute sur l'innocence de madame de Vermont, et vous assurer que, si je pénètre bien les motifs de la démarche qu'elle fait aujourd'hui, jamais elle ne se montra plus digne de votre estime; maintenant partons.

VERMONT.

Je me suis bien attendu que vous chercheriez à la justifier,

c'est le moins que vous deviez à une femme qui achève de tout sacrifier pour vous. Mais je n'en demeure pas moins convaincu qu'elle a perdu tous ses droits à ma confiance, à mon estime, et je sais comment je dois me conduire désormais avec elle; mais d'abord il faut que je me venge de vous. Partons. (*S'apercevant que Félix suit Dorival*) Je n'ai pas de second, monsieur Dorival.

DORIVAL.

Toutes choses égales, monsieur, je n'en prendrai pas non plus.

Ils sortent.

SCÈNE X.

FÉLIX *seul.*

Voila donc ce que je craignais arrivé, et mon étourdi de Dorival doit sentir enfin que l'on n'attaque pas toujours impunément l'honneur des dames. Suivons-les de loin cependant, et tâchons que l'affaire n'ait pas de suites trop dangereuses.

SCÈNE XI.

BONEAU, FÉLIX.

BONEAU, *à part, en rentrant.*

Allons, c'est le diable qui s'en mêle; le major est au parc, et l'on n'a pu me dire...

FÉLIX, *l'apercevant.*

Ah! vous voilà, monsieur, vous venez de faire un beau chef-d'œuvre, vous pouvez vous en vanter.

BONEAU.

Et quel chef-d'œuvre?

FÉLIX.

Vous n'aurez pas trop de toute votre vie, pour réparer les malheurs que vous causez aujourd'hui. Mais tremblez, ô le plus faux et le plus perfide des hommes, si je ne leur sauve la vie à tous les deux.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

BONEAU, *seul.*

A la bonne heure, je tremblerai; mais si je sais quel crime j'ai commis, je veux que le diable m'emporte. Il faut convenir, au surplus, qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans ce qui m'arrive aujourd'hui, et j'ai bien la mine d'aider à la marche d'une intrigue dont les fils m'échappent, et dont je ne soupçonne pas encore le dénouement; mais patience : retournons auprès de ma belle inconnue; faisons-lui part du peu de succès de mes démarches; et puisque je me trouve être l'un des acteurs, il faudra bien que je finisse par connaître le secret de la comédie.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente le salon de l'appartement du Major; au fond l'on aperçoit le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. SAINT-MAUR, JULIE.

(*Mad. Saint-Maur et Julie sont assises au lever du rideau, elles s'avancent au bord du Théâtre.*)

MAD. SAINT-MAUR.

Je vous l'avais bien dit, madame, que M. de Saint-Maur ne rentrerait pas de sitôt.

JULIE.

Effectivement, il tarde beaucoup.

MAD. SAINT-MAUR.

Et je crains bien que vous ne soyez obligée de l'attendre encore long-temps.

JULIE.

J'attendrai, madame, pourvu cependant que ma présence ne vous gêne en aucune manière.

MAD. SAINT-MAUR, *avec contrainte.*

La présence d'une personne aussi intéressante ne peut que m'être fort agréable, au contraire.

JULIE.

Madame est bien bonne de ne pas vouloir prendre garde à l'embarras que je lui cause.

Mad. SAINT-MAUR.

Je vous en cause bien un peu moi-même, et vous avez la complaisance aussi de le supporter.

JULIE.

Vos prévenances, madame, le diminuent beaucoup, je vous assure.

Mad. SAINT-MAUR.

Vous avez bien voulu vous en apercevoir?

JULIE.

Il ne m'a fallu qu'un instant.

Mad. SAINT-MAUR, *toujours d'un ton piqué.*

Celles de mon mari ne vous laisseront rien à désirer non plus, du moins je le pense. M. de Saint-Maur se pique beaucoup de galanterie auprès des dames, et vous ne devez pas craindre qu'il en manque à votre égard.

JULIE.

Vous me rassurez, madame.

Mad. SAINT-MAUR.

C'est mon intention, car je vois que vous avez besoin de l'être.

JULIE.

Plus que vous ne l'imaginez; la confidence que je viens faire à monsieur le major...

Mad. SAINT-MAUR.

Est délicate, à ce qu'il me paraît.

JULIE.

Cependant j'espère qu'elle ne lui donnera pas de moi une idée défavorable, et qu'il voudra bien m'accorder sa protection, et m'aider de ses conseils.

Mad. SAINT-MAUR.

Si madame a besoin des miens, et qu'elle me juge aussi digne de sa confiance que M. de Saint-Maur, dont le retour

d'ailleurs me paraît encore éloigné, je mettrai à la servir autant de zèle qu'il pourrait y en mettre lui-même.

JULIE.

Je sens tout le prix d'une semblable proposition : il m'en coûte de la refuser; mais il n'y a que monsieur le major qui puisse me protéger utilement : c'est donc à lui seul que je dois m'adresser, c'est lui seul qui doit m'entendre.

Mad. SAINT-MAUR.

Hé bien madame, je respecterai votre secret; je ne me livrerai pas même aux soupçons que pourrait faire naître une conduite aussi mystérieuse, et je me bornerai à faire des vœux pour que l'espoir que vous fondez sur la protection de mon mari ne soit pas déçu : j'espère qu'après cela vous ne refuserez pas de convenirque l'on trouverait difficilement une femme plus accommodante, moins curieuse, et surtout moins soupçonneuse que moi.

JULIE.

C'est ce dont vous n'avez cessé de me donner des preuves depuis mon arrivée, madame.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, BONEAU.

BONEAU.

Ma foi, je suis rendu; j'ai fait les quatre coins de la ville et du parc sans trouver ce que je cherchais, et j'ai rencontré ce que je ne cherchais pas.

JULIE.

Que vous est-il donc arrivé?

BONEAU.

Il est arrivé, madame..., ma chère parente, que si

j'avais prévu les désagrémens sans nombre, les injures de toute espèce que je me suis attirées en voulant vous servir...

JULIE.

Vous m'auriez refusé votre appui ?

BONEAU.

Je vous aurais au moins demandé le temps de la réflexion. Croyez-vous, en effet, qu'il soit bien divertissant pour moi...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR, UN AIDE-MAJOR.

Mad. SAINT-MAUR.

Voici monsieur le major.

LE MAJOR, *à l'aide-major en entrant.*

Vos deux hommes se sont bien dirigés vers l'endroit indiqué par le capitaine Félix ?

L'AIDE-MAJOR.

Oui, monsieur le major, et j'espère qu'ils seront arrivés à temps pour prévenir...

LE MAJOR.

Bien, et ne manquez pas de m'instruire du résultat.

(*L'aide-major sort.*)

SCÈNE IV.

LE MAJOR, BONEAU, MAD. SAINT-MAUR, JULIE.

LE MAJOR, *s'adressant à Julie.*

Un officier de mon régiment vient de m'informer qu'une jeune dame m'attendait chez moi : au portrait qu'il m'en a

fait, je ne saurais m'y méprendre, ni douter, madame, que ce ne soit vous.

Mad. SAINT-MAUR, *avec dépit à Julie.*

– Je vous l'avais bien dit, que M. de Saint-Maur était fort galant.

JULIE.

Je m'aperçois, madame, qu'il est fort honnête.

LE MAJOR.

Si j'eusse été prévenu d'une visite aussi agréable, je n'aurais point à m'excuser en ce moment de m'être fait attendre.

JULIE.

C'est moi, au contraire, monsieur, qui ai besoin de toute votre indulgence.

LE MAJOR.

Rassurez-vous, madame, je connais déjà une partie de votre secret.

JULIE.

Comment?

BONEAU, *à part.*

Allons, il paraît que tout le monde à-peu-près est au fait, excepté moi; patience, cela va venir.

LE MAJOR.

Oui, madame; et ce qui vous reste à me dire ne pourra, j'en suis certain, que me confirmer dans l'opinion très-avantageuse que l'on m'a donnée de votre caractère et de votre conduite.

Mad. SAINT-MAUR.

Vous voyez que mon mari pense toujours très-favorablement des dames, et vous ne l'aurez pas plutôt instruit...

JULIE.

Je n'oserai jamais.

LE MAJOR.

Je devine : la présence de madame de Saint-Maur, celle de monsieur, vous intimident, et vous ne voudriez pas vous expliquer devant eux.

BONEAU.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

JULIE.

Monsieur...

LE MAJOR.

Hé bien ! passons au jardin ; là, je pourrai vous entendre sans témoins.

BONEAU, *à part.*

Par exemple!.....

Mad. SAINT-MAUR, *à part.*

Voilà qui devient piquant pour moi.

LE MAJOR, *prenant Julie par la main.*

(*A sa femme.*) Tu nous excuseras, ma bonne amie, du mystère que nous mettons....

Mad. SAINT-MAUR.

Comment donc ! Mais il est tout naturel de choisir le mari pour confident des secrets que l'on cache à la femme; et je ne connaîtrais pas le monde, si je voulais m'en formaliser.

LE MAJOR, *sortant avec Julie.*

Venez, madame.

SCÈNE V.

MAD. SAINT-MAUR, BONEAU.

Mad. SAINT-MAUR, *à part.*

CELA n'empêche pas que ma curiosité ne soit vivement excitée, et je suis impatiente de savoir ce que cela signifie.

BONEAU, *à part.*

« A quoi bon, disait-elle, me faire répéter deux fois des choses.... Vous saurez tout chez le major. » ... Nous y sommes, nous l'avons vu, et elle s'est arrangée de manière que je n'en sais pas plus qu'auparavant.

Mad. SAINT-MAUR, *à part.*

Si je demandais au parent....

BONEAU, *à part.*

Et pour comble de bonheur, je reste seul avec Mad. Saint-Maur, qui sans doute ne va pas non plus m'épargner les questions.

Mad. SAINT-MAUR.

Il paraît, monsieur, que votre parente.... Car la jeune dame que vous accompagnez est bien votre parente, n'est-ce pas?

BONEAU, *à part.*

Nous y voilà!.... Ah çà, mais, est-ce qu'elle se serait aperçue.... (*A Mad. Saint-Maur.*) Quand je l'ai annoncée pour telle, je ne vois pas pourquoi l'on en douterait. Oui, madame, elle est ma parente, et très-proche encore: nous sommes cousins.

Mad. SAINT-MAUR.

Cousins?

BONEAU.

Issus de germains.

Mad. SAINT-MAUR.

Il paraît, dis-je, qu'elle a des révélations fort importantes à faire à mon mari, si j'en juge par son air un peu embarrassé.

BONEAU.

Cet embarras-là, madame, c'est tout uniment de la timidité.

Mad. DE SAINT-MAUR.

Je le crois; mais sous ces apparences de timidité adroitement calculée, il est des femmes qui cachent des projets que n'avoue pas toujours la délicatesse.

BONEAU.

Ma parente n'est pas de ces femmes-là, je vous prie d'en être persuadée.

Mad. SAINT-MAUR.

A la bonne heure; vous conviendrez pourtant qu'il y a dans sa manière d'agir, quelque chose d'équivoque, quelque chose enfin....

BONEAU.

Qui n'est pas clair, c'est vrai.

Mad. SAINT-MAUR.

Et des personnes moins indulgentes que moi, pourraient supposer... (*Apart.*) Il parlera, peut-être. (*Haut.*) ... que ce n'est autre chose, passez moi le mot, qu'une aventurière.

BONEAU.

Madame, vous la jugez bien légèrement. (*Apart.*) ... A ce que je crois, toujours.

Mad. SAINT-MAUR.

Prouvez-moi que je me suis trompée.

BONEAU.

Les secrets de ma cousine ne sont pas les miens.

Mad. SAINT-MAUR.

Aussi avez-vous grand soin de ne pas les divulguer, et votre discrétion est à toute épreuve.

BONEAU.

A ma place, vous en feriez autant que moi.

Mad. SAINT-MAUR.

C'est me faire sentir que j'agirais inconsidérément en con-

tinuant à vous questionner sur une chose qui, après tout, doit m'être fort indifférente.

BONEAU.

On ne peut pas plus indifférente.

Mad. SAINT-MAUR.

Eh bien n'importe, je tiens à pénétrer ce mystère, et je vais voir si je serai plus heureuse d'un autre côté.

BONEAU.

J'offre de vous aider dans vos recherches.

Mad. SAINT-MAUR.

C'est inutile. Adieu, monsieur; je ne tarderai peut-être pas à rencontrer votre aimable cousine, et je la féliciterai du rare discernement qu'elle apporte dans le choix de ses confidens. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

BONEAU, *seul.*

Enfin la voilà partie, et je respire; il faut espérer que c'est le dernier assaut.

SCÈNE VII.

BONEAU, M. DE VERMONT, UN AIDE-MAJOR.

VERMONT, *à l'aide-major.*

De quel droit m'arrêtez-vous, monsieur?

BONEAU.

Voici l'autre, à présent.

L'AIDE-MAJOR.

Vous ne pouvez l'ignorer; les lois sur le duel sont posi-

tives, et vous avez, au mépris de ces lois, provoqué, combattu....

VERMONT.

J'ai fait ce que l'honneur me prescrivait de faire, et je n'ai pas plus à m'en repentir qu'à m'en excuser.

L'AIDE-MAJOR.

En vous arrêtant, j'ai obéi, moi, aux ordres que j'ai reçus; j'en vais rendre compte à monsieur le major, vous vous expliquerez avec lui. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

M. DE VERMONT, BONEAU.

VERMONT.

Je devine qui m'a joué ce tour perfide; mais morbleu!... (*Il aperçoit Boneau.*) ... C'est vous, sans doute, monsieur, qui me valez cette nouvelle avanie?

BONEAU.

Moi, monsieur!

VERMONT.

Vous-même... Parbleu! je vous conseille de jouer la surprise.

BONEAU.

Je la joue tout naturellement, je vous assure.

VERMONT.

Ah çà! vous me ferez accroire que ce n'est pas vous qui venez tout à l'heure de dépêcher cet officier pour m'arrêter?

BONEAU.

Assurément non, ce n'est pas moi.

VERMONT.

Dénégations inutiles; vous n'échapperez pas à ma vengeance.

BONEAU.

C'est ce que nous verrons.

VERMONT.

Comment, monsieur, ce n'était pas assez de tous vos torts précédens envers moi! vous n'avez pas craint, pour couronner l'œuvre, d'employer vos sollicitations, afin d'empêcher un mari outragé de venger son honneur, ou du moins afin de le punir de l'avoir fait! cette conduite est abominable, indigne d'un homme qui sait se respecter.

BONEAU.

Permettez; il m'a semblé vous entendre dire que vous étiez le mari.....

VERMONT.

Toutes vos manœuvres, au surplus, n'ont pas réussi à sauver le traître Dorival.

BONEAU.

Ah! mon Dieu, vous l'avez tué?

VERMONT.

Du moins, je l'ai blessé de manière..... A votre tour, maintenant.

BONEAU.

Allons donc.

VERMONT.

Vous hésitez?

BONEAU.

Allez au diable, à la fin, et laissez-moi tranquille.

VERMONT.

Je n'en ferai rien que vous ne m'ayez rendu raison.

BONEAU.

Vous auriez besoin, en effet, qu'on vous la rendît la raison, car je crois que vous l'avez totalement perdue.

VERMONT.

Que voulez-vous dire ?

BONEAU.

Que l'un de nous deux extravague; et assurément ce n'est pas moi.

VERMONT.

Vous ajoutez l'insulte.....

BONEAU.

Ce n'est pas mon intention ; et si vous étiez un peu plus de sang-froid, il ne me faudrait que deux mots d'explication pour vous faire rougir de vos emportemens. Vous voudriez bien convenir alors que, dans tout ceci, je n'ai d'autre crime à me reprocher que d'avoir négligé mes affaires pour prêter mon appui à une femme estimable, et à laquelle, suivant toutes les apparences, vous serez obligé sous peu de faire, ainsi qu'à moi, vos très-humbles excuses.

VERMONT.

Par exemple!...

BONEAU.

Laissez-moi parler dix minutes encore sans m'interrompre.

VERMONT.

Eh bien, voyons; j'écoute.

BONEAU.

Je vous apprendrai d'abord.....

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FÉLIX.

FÉLIX, *abordant Boneau.*

Venez, monsieur, venez contempler votre ouvrage.

BONEAU.

A qui en voulez-vous?

FÉLIX.

Venez voir l'état où l'on a mis ce pauvre Dorival.

BONEAU.

Eh bien, est-ce que cela me regarde? Prenez-vous-en à monsieur, qui vient de se battre avec lui.

FÉLIX.

Monsieur a fait son devoir; il s'est conduit en galant homme, et personne n'est en droit de lui adresser des reproches. Mais vous, combien n'en méritez-vous pas.....

BONEAU.

Il est fort, celui-là; et vous allez voir que je serai responsable des coups d'épée que monsieur donne.

FÉLIX.

Sans doute; n'est-ce pas vous qui, après avoir fait mal à propos le réservé avec moi, avez commis l'indiscrétion d'apprendre à monsieur l'arrivée de son épouse?

BONEAU.

Ah çà! votre intention est-elle de me faire donner au diable, et voudriez-vous me persuader que je rêve tout éveillé?

FÉLIX.

Votre conduite est d'autant plus condamnable, que si vous m'eussiez appris d'abord ce que je vous demandais,

tout le monde se serait entendu, il n'y aurait pas eu de duel, Dorival ne serait pas blessé, et monsieur ne se trouverait pas arrêté.

BONEAU.

J'enrage !

VERMONT, *à Félix.*

Sans doute; mais j'ose me flatter que vous allez joindre vos instances aux miennes pour me faire rendre, sans retard, une liberté que je n'aurais pas dû perdre ; vous savez maintenant les motifs de cette affaire, et vous ne souffrirez pas que pour m'être battu loyalement avec un officier dont j'avais tant à me plaindre, j'éprouve un plus long désagrément.

FÉLIX.

Il a eu sans doute des torts graves envers vous; mais souffrez que je le plaigne un peu maintenant; vous l'avez traité assez mal.

VERMONT.

Je suis plus malheureux que lui; cette blessure (*montrant son cœur*), est plus profonde que la sienne.

FÉLIX.

Je ne doute pas, cependant, que vous ne soyez le plutôt guéri.

VERMONT.

Que ne puis-je vous croire !

BONEAU.

Ah çà, je vois avec bien du plaisir.....

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR.

LE MAJOR, *à M. de Vermont.*

C'EST à M. de Vermont que j'ai l'honneur de parler?

VERMONT.

A lui-même, monsieur.

LE MAJOR.

Vous me pardonnerez, j'espère, monsieur, de vous avoir fait arrêter; je voulais prévenir ce qui est arrivé; malheureusement il était trop tard; on m'a rendu compte de l'événement, et j'en suis affligé; je vous promets au surplus de ne rien négliger pour que cette affaire ne fasse aucun éclat: la blessure de Dorival n'aura pas de suite dangereuse; le chirurgien-major vient de me l'assurer; cette aventure lui servira de leçon. Quant à vous, monsieur, rassurez-vous, vos soupçons étaient mal fondés; je sais tout à présent, et j'ose vous donner l'assurance que votre épouse n'est pas indigne de vous.

VERMONT.

Mais, monsieur, comment expliquer ce départ clandestin?...

LE MAJOR.

C'est ainsi qu'une première démarche inconsidérée en entraîne beaucoup d'autres, et que l'on est obligé souvent de se donner l'apparence de nouveaux torts, à l'instant même où l'on cherche à réparer les anciens. Madame de Vermont se trouve aujourd'hui dans ce cas; et sa démarche, que vous pouviez, en effet, regarder comme criminelle, avait pour

but de faire opérer, par mon entremise, certaine restitution.....

FÉLIX.

Que Dorival, avant de s'aller battre avec monsieur, m'avait chargé de faire : le moment est venu de remplir ses intentions, et je m'en acquitte avec plaisir. (*Il remet le paquet de lettres au major.*) S'il avait suivi mes conseils, il n'eût pas attendu si long-temps.

LE MAJOR.

Je le sais, capitaine, et je vous rends à cet égard toute la justice qui vous est due. (*A M. de Vermont.*) Vous voyez maintenant, monsieur, que tout s'explique.

BONEAU.

Pas pour moi, toujours.

VERMONT.

Oui, je vois que, fort heureusement, ce ne sera point des reproches, mais bien des excuses que je vais être obligé de faire à madame de Vermont.

BONEAU.

C'est ce que je vous disais il n'y a qu'un instant, et je suis fort aise que vous sachiez tous ici à quoi vous en tenir. Actuellement, ne croyez-vous pas qu'il soit temps de me mettre au fait à mon tour. ? . . .

VERMONT, *au major.*

De grâce, monsieur le major, achevez votre ouvrage, conduisez-moi auprès de madame de Vermont, que je lui exprime mon sincère repentir d'avoir pu la soupçonner un instant, et que j'obtienne un pardon qui me réconcilie avec moi-même.

LE MAJOR.

Suivez-moi, vous la trouverez au jardin avec madame de Saint-Maur, qui met tous ses soins à lui faire oublier les

chagrins de la journée, et s'efforce de gagner son estime et son amitié.

VERMONT.

– Partons, monsieur, partons; il me tarde d'être à ses pieds. *(Il sort avec le major.)*

SCÈNE XI.

BONEAU, FÉLIX.

BONEAU, *les appelant.*

MESSIEURS, messieurs, faites-moi l'amitié, je vous prie....

FÉLIX, *lui frappant sur l'épaule.*

Monsieur..... Boneau.

BONEAU.

Monsieur.

FÉLIX.

Vous voyez que voilà une affaire heureusement terminée pour tout le monde, et ce n'est pas votre faute; car, depuis tantôt, vous n'avez cherché qu'à brouiller les cartes. . . . .

BONEAU.

Allons donc.

FÉLIX.

Je dis heureusement terminée, excepté cependant pour ce pauvre Dorival qui vous a l'obligation d'un bon coup d'épée, par suite duquel il gardera la chambre au moins six semaines; mais soyez persuadé qu'il n'oubliera ni votre nom, ni votre adresse, et qu'il fera sa première visite de convalescent, rue des Francs-Bourgeois, place St.-Michel, n°. 22. Sans adieu, M. Boneau.

SCÈNE XIIe. ET DERNIÈRE.

BONEAU, *seul.*

QU'IL y vienne, je donne congé demain, et au demi-terme je déménage. Non pas que j'aie peur de sa visite; mais je connais la sensibilité de madame Boneau..... Ah, mon Dieu! et moi qui lui avais promis d'être revenu à sept heures! (*regardant sa montre*) il en est huit; quand j'arriverai, l'Odéon sera fini, et il n'y aura plus personne dans ma rue. Je n'ai pardieu que le temps de m'aller jeter dans la première voiture, si je ne veux pas faire mourir ma femme d'inquiétude, être arrêté par la patrouille en arrivant, et coucher peut-être au corps-de-garde, ce qui mettrait le comble aux désagrémens de toute nature..... et si quelqu'un peut me dire ce que je suis venu faire aujourd'hui à Versailles, il voudra bien m'en informer à l'adresse ci-dessus indiquée, il obligera son très-humble et très-obéissant serviteur Boneau.

FIN DE LA PIÈCE.

ADRIEN EGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, N.° 37.

WERTHER,

OU

LES ÉGAREMENS D'UN COEUR SENSIBLE,

DRAME HISTORIQUE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. GEORGES DUVAL ET ROCHEFORT;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 29 Septembre 1817.

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, nº. 4.

1818.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
WERTHER	M. *Potier.*
CHARLOTTE	Mad. *Vautrin.*
ALBERT, son mari, en habit jaune	M. *Brunet.*
VOLMAR, ami de Werther. .	M. *Aubertin.*
LOUSTIC, sonneur du village.	M. *Lefèvre.*
FRITZ, valet de Werther (1).	M. *Odry.*

La scène se passe dans un village, aux environs de Munich.

Le Théâtre représente une place de village : dans le fond on apperçoit l'Eglise de la paroisse; sur le devant, à gauche, l'auberge d'Albert, avec cette enseigne : Au Grand Cerf, Albert, Aubergiste, loge à pied et à cheval. *A droite, auprès de la maison où loge Werter, un pavillon avec des fenêtres à jalousie.*

---

(1) Le rôle de Fritz doit être baragouiné en Allemand; il dit toujours *ya* au lieu de *non.*

WERTHER,

OU

LES ÉGAREMENS D'UN COEUR SENSIBLE,

Drame Historique.

(*Au lever du rideau, le théâtre est vide, et l'on entend chanter par les villageois, qui sont censés dans l'église, le chœur suivant, qui ne doit être accompagné que par le son des cloches.*

Air *de Benoît.*

O l'heureux jour
Que celui d'un hyménée,
Lorsque l'amour
Nous enchaîne sans retour.
Tendres époux,
Votre union fortunée
Sera pour nous
Le modèle le plus doux!

O l'heureux jour! etc.



SCÈNE PREMIÈRE.

LOUSTIC, *paraissant.*

Ma foi! v'là encore un mariage fait... J'dis qu'ça n'a pas été sans peine, ni sans embûches... Mais enfin, Charlotte est maintenant madame Albert; et en ma qualité de sonneur de la paroisse, je peux bien dire que c'est moi qui me suis donné le plus de mouvement pour l'apprendre à tout le monde... Il est vrai que les mariages me conviennent beaucoup à moi.

Air : *Din don, din don.*

Comme sonneur du village,
J'ai toujours eu des raisons
Pour prêcher le mariage
A tous nos jeunes garçons.

Si j' rencontr' queuqu's imbéciles,
Je leur dis : soyez dociles,
Din di, din don ;
Allons, mariez-vous donc,
Din don, din don.

2°. *Couplet.*

Du mariage au baptême,
Souvent l' tems n'est pas ben long ;
Mais j' m'en applaudis tout d' même,
En sonnant mon carillon...
Et j' dis au célibataire,
Puisque l'on est sitôt pè!...
Din di, din don ;
Allons, mariez-vous donc,
Din don, din don.

Quoique ça, je ne me bornerai point à sonner les cloches pour deux particuliers de c'te volée-là ; et ce soir, pendant le bal...

SCENE II.

LOUSTIC, FRITZ, *avec l'accent allemand.*

FRITZ, *accourant, et tenant un habit sur son bras.*

Maudit fou, va!.. Ai-je eu de la peine à m'en debarrasser!

LOUSTIC.

De quel fou parlez-vous donc, voisin?.. Il y en a plus d'un dans le village, sans compter les imbécilles.

FRITZ, *en colère.*

Qu'est-ce que vous dites donc toi ?

LOUSTIC.

Je dis que M. Werther en tient aussi une fameuse dose.

FRITZ.

C'est vrai... Il parle des étoiles et de Charlotte, des ruisseaux et du bonheur, du soleil et de l'amour... Il est toujours perché dans le firmament.

Air *de Misère et Gaîté.*

Le soir, sitôt que vient la brune,
Chacun le rencontre souvent
Faisant des discours à la lune,
Qui sont emportés par le vent. (*bis*)
L'amour et la philosophie
L'ont rendu sec comme un coucou...
Si ce garçon-là n'est pas fou,
Qu'appelle-t-on de la folie ?

LOUSTIC.

Ah ça! mais à présent que v'là sa Charlotte mariée avec Albert, qu'est-ce qu'il prétend.

FRITZ.

Il prétend qu'Albert étant son meilleur ami, il ne peut pas trouver mauvais qu'il lui fasse des visites comme à l'ordinaire.

LOUSTIC.

En v'là une bonne par exemple.

Air : *Larirette, larira.*

On voit ben d' ces bons apôtres,
Qui, conservant leurs penchans,
Auprès des femmes des autres,
Vienn'nt faire les chiens couchans.
Vot' maîtr' m'a l'air d'un' bonne lame,
Mais Albert ne voit pas tout çà.
Ma foi, d'après cette raison-là,
Si l'amant est l'ami
De la femme,
Le pauvre mari,
Sur mon âme,
Sera ce qu'il pourra,
Larira.

FRITZ.

Qu'est-ce que toi vous dites?... Et la vertu de mon maître, la comptez-vous pour rien?.. Lui, il soupirerait vingt-cinq ans, uniquement pour le plaisir de soupirer... Ah! vous ne le connaissez guères. Mais je m'amuse ici à causer, et M. Werther m'attend. Je viens de chercher à Munich, cet habit auquel il dit qu'il tient beaucoup, et qu'il attend avec impatience. Ainsi, je vous quitte... Aussi bien, la noce va sortir de l'église; et quand je songe au chagrin que cette cérémonie cause à M. Werther, au désespoir de mon malheureux maître... aux suites épouvantables.,. (*Serrant la main de Loustic, d'un air sombre.*) Bon soir, Loustic. Ah! Jésus mengote!

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LOUSTIC, *seul.*

Eh! bien, est-ce que çà se gagne?... il vient de me souhaiter le bonsoir avec un air aussi frénétique quasiment... les drôles de gens!

SCÈNE IV.

LOUSTIC, ALBRET, CHARLOTTE, Paysans, Paysannes.

CHŒUR D'ENTRÉD.

Air : *Chœur du Nécessaire et le Superflu.*

Célébrons l'époque chérie
Qui vous a tous deux réunis ;
Songez au serment qui vous lie.
Que rien ne trouble dans la vie
Des nœuds aussi bien assortis.

LOUSTIC.

Voyez le plaisir qu'inspire
L'hymen qu'ici nous fêtons.

ALBERT.

Amis, à c' tendre délire,
Mon cœur peut à peine suffire,
Et tout c' que je puis vous dire,
C'est que vous êtes tous bien bons.

CHŒUR.

Célébrons etc.

ALBERT.

Mes amis, je vous suis bien obligé des vœux que vous faites pour mon bonheur; ma foi il en arrivera ce qu'il pourra; mais une chose qui ne peut pas manquer d'arriver, c'est que vous êtes tous invités au repas de nôces.

CHARLOTTE, *modestement.*

Oui, mes amis, et nous aurons le plaisir, Albert et moi...

ALBERT.

De vous offrir quelques bonnes de bouteilles vin du Rhin, pour vous aider à chanter mon mérite et les vertus de Charlotte.

LOUSTIC.

C'est entendu.

ALBERT.

Allez, mes amis, allez vous rafraîchir chez moi, en attendant la nôce.

Air *d'une walse de Mozart.*

Puisque c'est l' jour de mon hymen,
En mémoire
Il faut boire ;
Et que l'on nous trouve demain
Encor le verre en main.

CHŒUR.

Puisque c'est l' jour de son hymen, etc.

(*Loustic et les gens de la nôce entrent dans la maison d'Albert.*)

SCENE V.

ALBERT, CHARLOTTE.

ALBERT.

Quant à vous, madame Albert, car je peux maintenant vous donner ce nom, puisque votre bouche a prononcé l'*oui* fatal ; il faut avant tout, que je vous instruise des devoirs de votre état. Songez-bien, madame, que vous venez de contracter un nœud qui n'est pas toujours couleur de rose ; il y a des momens qu'il est furieusement couleur de souci.

CHARLOTTE, *avec dignité.*

Je le savais.

ALBERT.

Vous le saviez !... alors, je ne vous apprendrai pas tant de choses que je croyais... de mon côté je vous jure... mais, comme j'ai déjà juré, cela ferait un double emploi... notre hymen, qui s'est fait par inclination et avec l'ordre positif de votre tante, ne peut qu'être heureux ! je vous aime, vous m'aimez, nous nous aimons, (*parlant des paysans.*) Il nous aiment !... et voilà plus d'amour qu'il n'en faut pour notre usage particulier.

CHARLOTTE.

Albert est mon mari, et ce titre, joint à mon innocence personnelle, lui garantit des jours sans nuage.

Air : *Il ne vient pas, etc.*

Mon cher, époux, soyez tranquille,
Je vous chérirai sans détour ;
Et puis mon cœur est très-facile
Aux impressions de l'amour.
Je sais bien qu'une femme sage,
Comme je le suis,

ALBERT.

Dieu merci !

CHARLOTTE.

Surtout après son mariage,
Ne doit aimer que son mari.

ALBERT.

Je sais que votre vertu est de la première qualité, et je m'y appuye en tant que de raison. Ah ! çà, mais j'y pense... pourquoi n'ai-je pas vu, à l'église, mon ami ?... (*regardant Charlotte.*) Ou pour mieux dire, notre ami Werther ?... car il est aussi le vôtre...

CHARLOTTE, *soupirant.*

Ah!...

ALBERT.

Ma femme!... Est-ce que vous ne lui auriez pas envoé un billet de part?

CHARLOTTE, *attendrie, détournant les yeux.*

Oh! si.

ALBERT.

Aussi?... alors je ne vois pas trop pourquoi ce jeune homme qui m'honore, ainsi que vous de son amitié, n'a pas jugé à propos d'être témoin de notre union conjugale..... je ne présuppose point qu'elle le vexe?

CHARLOTTE.

A quel propos.

ALBERT.

C'est ce que je dis... Au surplus, nous le verrons sans doute à table; car il est bon convive, et boit sec.

CHARLOTTE, *à part.*

C'est le seul défaut qu'il ait, et je lui ai souvent reproché.

SCENE IV.

Les Mêmes, LOUSTIC.

LOUSTIC, *revenant.*

Monsieur et Madame Albert, toute la noce est là, qui vous attend pour boire à votre santé.

ALBERT.

J'y vais.

Air *d'une walse de Mozart.*

Puisque c'est l' jour de mon hymen,
En mémoire
Il faut boire,
Et que l'on trouve demain
Encor le verre en main.

LOUSTIC.

Ce projet doit enchanter mon âme,
En buvant toujours, jusqu'à ce soir,
Aujourd'hui je n' verrai pas ma femme,
Et demain, je n' pourrai plus la voir.

ALBERT.

Puisque c'estjour de l' mon hymen,
etc. etc.

LOUSTIC.

Puisque c'est l' jour de son hymen,
etc. etc.

SCÈNE VII.

WERTHER, FRITZ.

(*Au moment où ils rentrent, Werther à moitié habillé, arrive avec précipitation, suivi de son domestique, qui porte son habit, et le lui passe pendant son monologue.*)

WERTHER.

Il est inoui, pardieu! qu'un homme naturellement sensible... donne moi l'autre manche... ne puisse se livrer un quart-d'heure à la mélancolie profonde qui le subjugue, sans être étourdi des accens grossiers d'un tas de villageois, plus étrangers les uns que les autres au sentiment de l'amour, et qui n'ont pas eu l'esprit de s'affliger une fois dans leur vie.

FRITZ, *achevant de l'habiller.*

Ce sont des misérables, qui ne savent que rire, boire et chanter.

WERTHER.

S'ils souffraient comme moi, au moral.. et au physique.. ah ! à propos, n'est-ce pas aujourd'hui que Lolotte se marie?

FRITZ.

Ya, monsieur, c'est une affaire terminée; et les chants joyeux que vous venez d'entendre, étaient ceux des gens de la noce ... Ah çà ! mais on a dû être étonné de ne pas vous y voir.

WERTHER.

A la noce de Charlotte!.. Et quelle mine, grand Dieu! voulais-tu que j'y fisse? quelle figure voulais-tu que j'y portasse?.. N'est-ce pas assez de savoir que... sans être obligé encore d'être le témoin auriculaire?..

FRITZ.

Vous l'aimez donc toujours?

WERTHER.

A la fureur!.. Et tu dis donc qu'elle est mariée?

FRITZ.

Vous saviez bien que çà finirait par là?

WERTHER.

C'est vrai.

FRITZ.

Que vous ne l'épouseriez pas.!

WERTHER.

C'est encore vrai... Et le diable m'emporte, si j'y ai jamais songé... Mais, je te le répète, mon ami, depuis qu'elle

est à un autre, je ne suis plus à moi... Ah ! Lolotte, ah! Lolote quel mal tu me fais !.. depuis le jour..T'ai-je narré ma première entrevue avec elle?

FRITZ.

Deux-cents fois à-peu-près.

WERTHER.

Eh bien! mon ami, çà va être pour la deux-cent-unième.

FRITZ.

Mais, Monsieur, je vous assure que je me rappelle parfaitement bien...

WERTHER.

Il est possible que tu te lasses de l'entendre.. moi, je ne me lasse pas de te la répéter. C'était un lundi soir, à l'heure du goûter; l'adorable Lolotte était entourée d'une demi-douzaine de marmots, ses frères et sœurs, qu'elle dépassait de toute la tête; de manière que, sans beaucoup d'efforts, je distinguai du premier coup-d'œil, sa figure qui me parut d'une beauté tranchante !.. Après avoir distribué autant de tartines qu'il y avait d'enfans... et cela avec une grâce, dons tu essaierais vainement de te représenter le simulacre, elle se mit à vaquer aux travaux qui caractérisent particulièrement le sexe dont elle fait partie.

Air *de la Nature.*

Mon attachement commença
En lui voyant, d'une main leste,
Broder une petite veste,
Pour donner à son grand-papa.
Elle était si gentille,
Moi, pas du tout subtil,
Je vis peu le péril...
Et l'amour vint de fil
En aiguille.

FRITZ.

A la bonne heure; mais, qu'est-ce que vous comptez faire à présent?

WERTHER.

L'aimer par continuation.

FRITZ.

Et son mari?...

WERTHER.

Je m'explique, d'un amour aussi honnête que concentré.

FRITZ.

Un amour platonique; j'entends.

WERTHER.

Je t'ai dit aussi que le soir de l'entrevue, il y eu un petit

bal de société... oh! bien modeste; deux violons, et le serpent de la paroisse. J'eus l'inappréciable bonheur de la faire walser... quels délices, de tenir dans ses bras une créature aussi bien traitée par la nature!... de la presser contre son cœur palpitant de!. .. mon ami, si par événement tu fais une connaissance, ne la laisse pas walser avec un autre, je ne te dis que çà.

SCENE VIII.

Les Mêmes, VOLMAR.

VOLMAR. *Il commence ce couplet dans la coulisse.*

Air : *Du journal du voyage.*

Dép nsant promptement mes jours,
Sans compter avec la folie;
Le plaisir me suivra toujours,
Dans l'heureux chemin de la vie.
Joyeux épicurien,
Je ne redoute rien
Dans ce pélerinage,
Si j'ai la gaîté pour soutien
Jusqu'au bout du voyage.

FRITZ.

Eh! c'est M. Volmar!

VOLMAR.

Lui-même... mon cher Werther, embrassons-nous.

WERTHER.

De bien bon cœur... et qui t'amène dans ma solitude champêtre?

VOLMAR.

Deux motifs: l'un, de te prévenir que le ministre ne te voyant pas revenir à Munich, a jugé à propos de prendre un autre secrétaire, et que c'est moi qui t'ai remplacé.

FRITZ.

Là, monsieur, qu'est-ce que je vous avais dit?... voilà où votre passion vous mène.

WERTHER, *d'un ton sévère.*

Fritz, c'est bon, je vous invite de la man ière la plus formelle, à ne pas sourciller. (*à Volmar.*) Mon ami, je t'en félicite!... s'il était dans ma destinée d'être réformé, je dois me soumettre aux décrets... de son Excellence.

VOLMAR.

Je suis enchanté que tu prennes bien la chose.

WERTHER.

Il me semble que que je ne pouvois pas la prendre autrement, ou ne pas la prendre du tout.... Et le second motif de ta visite?...

VOLMAR.

Celui de t'emmener d'ici pour te guérir, car on dit que. . (*Montrant sa tête.*)Déménage.

WERTHER.

On ta dis que j'étais déménagé.

VOLMAR.

Ma foi oui; on dit que cette Charlotte, dont tu m'as si souvent parlé dans tes lettres, t'a fait perdre la tête.

WERTHER.

Oui! eh bien! si tu veux conserver la tienne, je ne te conseille pas de la regarder avec ton petit air. . . .

VOLMAR.

Moi?... oh! sois tranquille, je suis à l'épreuve.

Air *de l'Opéra-Comique.*

Amant volage, amant léger,
Et vainqueur de plus d'une belle,
De maîtresse j'aime à changer...
Au plaisir seul je suis fidèle.
Faisant la cour en tapinois
A mainte blonde, à mainte brune,
J'en adore trente à-la-fois,
Pour n'en aimer aucune.

WERTHER.

Il en adore trente!.. De manière que tu les portes toutes dans ton cœur, ensemble ou séparément.

VOLMAR.

Comme tu dis.

WERTHER.

Mon ami, je te souhaite bien du plaisir, mais je ne conçois pas comment on peut s'amuser à rire de tout. Il n'y a, selon moi, de véritable gaîté, que celle qui est enfantée par un profond sentiment.

Air *du Galoubet.*

Sans sentiment, *(bis)*
Comment veux-tu donc que l'on prouve
Que l'on possède un cœur aimant?
Malheur à qui me désapprouve!
Un homme est mort lorsqu'il se trouve
Sans sentiment.

VOLMAR.

Pour moi, j'en ai fort peu, et je ne m'en porte que mieux.

WERTHER.

O être peu philosophe!... la nature champêtre n'a donc jamais parlé à ton cœur?

VOLMAR.

Ma foi, non.

WERTHER.

Quoi! tu ne t'es jamais trouvé dans une campagne émaillée de fleurs fanées à-demi, pendant une soirée d'automne? Tu n'as jamais examiné la feuille veloutée de l'arbre de Jupiter, lorsque jaunie par le souffle impétueux du zéphir septentrional, elle tombe, inclinée par son propre poids, dans les vagues écumeuses du ruisseau paisible de la vallée solitaire, entraînée au sein du vaste Océan, où elle rencontre son tombeau?.. Ah! si tu savais comme alors, à l'aspect ravissant de la nature en deuil, et prête à revêtir la robe glacée des frimâts, l'âme s'épanouit aux impressions tardives d'un amour prématuré, et se balance avec délices dans le vague indécis de la mélancolie.

VOLMAR, *à Fritz.*

Il l'est au premier degré. (*haut.*) Ainsi, mon ami, d'après tout ce que tu viens de me dire, tu penses?.,

WERTHER.

Je pense que ton cœur n'étant pas monté au diapazon du mien, il ne peut pas exister d'harmonie entre nous... Je te laisse blasphémer seul contre la sensibilité, et je vais errer dans la campagne. Blasphême, mon ami, blasphême, moi j'erre.

VOLMAR.

Que dis-tu?

WERTHER.

Je dis j'erre... (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

VOLMAR, FRITZ.

VOLMAR.

Je ne m'attendais pas à le trouver aussi avancé, et je ne sais comment faire pour lui rendre la raison.

Air : *Vaud. du Diable en vacances.*

Si c'était un amant Français,
Sa tendresse me ferait rire.
Si c'était un époux Anglais,
Je ne craindrais pas son délire;
Il reviendrait facilement,
Et serait bientôt raisonnable.
Mais lorsqu'un profond sentiment,
Remplit le cœur d'un Allemand,
S'il faut le guérir (*bis*), c'et le diable!

FRITZ.

Mais c'est qu'il a déjà un pied dans l'abîme; et j'ai bien peur, entre nous, qu'il ne finisse par un vilain coup d'éclat.

VOLMAR.

Tu crois ?

FRITZ.

Encore hier, je l'ai surpris se promenant à grands pas, une main dans sa poche, et l'autre les bras croisés... Et puis il disait, avec un accent pénétré : *Albert, tu as voulu causer ma mort ; eh bien ! tu y as réussi.* Lorsque j'allais l'interrompre, il m'envoyait à tous les diables.

VOLMAR.

Quel moyen pourrions-nous employer ?

FRITZ.

Cherchez, et j'exécuterai.

VOLMAR.

Ma foi ! nous n'avons pas le choix dans cette circonstance, et je n'en vois guères d'autre, que de le faire consigner par le mari de Charlotte.

FRITZ.

Eh bien ! oui... Vous ne savez donc pas qu'Albert est un autre imbécille, qui n'a pas plus de caractère ?.. Il se ferait un scrupule de chagriner son ami Werther.

VOLMAR.

C'est à ce point-là ?

FRITZ.

Oui, Monsieur.

VOLMAR.

Eh bien ! nous lui monterons la tête, nous lui ferons sentir les conséquences...

FRITZ.

C'est çà... et tâchez sur-tout de le rendre assez jaloux pour renvoyer mon maître.

VOLMAR.

Air *de la Monaco.*

Laisse-moi faire,
Et ne crains rien,
Nous réussirons, je l'espère ;
Mais le mystère
Est le moyen
De mener cette affaire
A bien

FRITZ.

Vous voyez l'état de mon maître,
Emmenons-le pour le sauver ;
Il faut le faire disparaître,
Si nous voulons le conserver.

ENSEMBLE.

VOLMAR.
Laisse-moi faire, etc.

FRITZ.
Laissons-le faire, etc.

FRITZ.

Mais il faudrait trouver un instant seul, le confiant Albert, afin de lui faire sa leçon... Eh! mais justement voilà toute la noce qui sort du grand cerf; Charlotte est à leur tête... Si vous voulez la voir, retirons-nous un peu à l'écart.

(*Ils se cachent derrière le bosquet.*)

SCENE X.

Les Mêmes, CHARLOTTE, *un panier sous le bras,* LOUSTIC, Les Paysans et Les Enfans.

(*Tous les Paysans entrent en dansant.*)

(*Reprise du Chœur.*)

Puisque c'est le jour de leur hymen,
En mémoire, etc.

CHARLOTTE.

Ainsi, voilà qui est convenu : vous reviendrez ce soir pour la bal.

VOLMAR, *à Fritz.*

Comment, c'est là l'objet?

FRITZ.

C'est ça même, Monsieur.

VOLMAR, *bas.*

Ah! mon cher Fritz, allons vîte trouver Albert..... Mon pauvre ami, Werther est pardieu bien plus fou que je ne croyais.

(*Ils passent derrière les villageois et entrent dans l'auberge.*)

LOUSTIC, *aux Paysans.*

Vous l'avez entendu, Messieurs et Mesdames, nous sommes invités à rester à table depuis ce soir jusqu'à demain, ainsi partons tout de suite pour revenir plutôt.

CHOEUR.

Air *de Gille en deuil.*

Nous termin'rons gaîment un' fête,
Qui deja ne commenc' pas mal,
Et pour qu'elle soit plus complète
Nous reviendrons tous pour le bal.
Il est just' qu' chacun se r'tire,
Aux mariés nous devons des soins,
Ils ont peut-êt' queuqu' chose à s' dire,
Et ces chos's là s' dis'nt sans témoins.

(*Tous, en sortant.*)

Nous termin'rons, etc.

SCÈNE XI.

CHARLOTTE, ENFANS.

CHARLOTTE, *préparant les tartines.*

Venez maintenant, mes enfans.

L'UN DES ENFANS.

Et notre déjeûner, Lolotte ?

CHARLOTTE.

Heureux petits mortels!... ils ne pensent qu'à boire et à manger, tandis que moi... Grand Dieu! pourquoi m'as-tu pourvu de ces funestes charmes?...

L'ENFANT.

Eh bien! Lolotte?

CHARLOTTE.

C'est juste, approchez

TOUS.

Nous voilà. (*Ils se groupent autour d'elle. Charlotte leur distribue leur déjeûner.*)

SCÈNE XII.

Les Mêmes, WERTHER.

WERTHER, *sélançant de la coulisse.*

Grouppe!... aussi intéressant que pittoresque... ne vous dérangez pas... restez exactement comme vous êtes!...

UN ENFANT.

Ah! voilà notre bon ami Werther!

WERTHER.

Oui, ton ami, votre ami à tous!... Ah Dieu! que n'êtes-vous leur mère, et que ne suis-je votre adjoint?... Mais continuez, Charlotte, à leur donner la colation... Vous la leur donniez aussi le jour... *ne faste*... où mes yeux se croisèrent pour la première fois avec les vôtres!... C'était aussi du pain et des confitures... vous eûtes la bonté de m'en offrir une tartine!... Je me le rappellerai long-tems ce jour... J'étrennais ce frac bleu, cette veste canarie... Ils ne m'ont point quitté depuis, ils e me quitteront jamais... jamais, du moins, tant que ce cœur

effervescent, dont le délire encore irrité par la résistance..... Ah! Lolotte, tu ne sais pas au juste le nombre des larmes que renferme l'œil d'un personnage sentimental!

CHARLOTTE.

J'en ai bien quelqu'idée!... mais, il me semble que vous auriez pu ne pas attendre que je fusse mariée, pour venir me débiter cette déclaration un peu tardive, vu que les occasions ne vous ont pas manqué.

WERTHER.

Il est vrai : surtout lorsque nous passions des soirées entières..... Mais je pense que je n'ai encore rien donné à ces enfans... Tenez, petits, voilà des pistaches, des diablotins; et allez voir là-dedans si j'y suis.

LES ENFANS.

Merci, bon ami.

WERTHER.

Allez, allez. (*Il les pousse assez rudement dans la maison en leur donnant son pie d dans le deriere.*)

SCENE XIII.

WERTHER, CHALOTTE.

WERTHER.

Ils sont fort gentis : faut toujours prendre les enfans par la douceur. Je vous rappellerai donc, Charlotte, les soirées que nous passions ensemble à regarder la lune et les étoiles.

CHARLOTTE, *à part.*

Quel homme j'ai perdu là par sa propre faute!

WERTHER.

Mais c'est fini : vous êtes la femme d'un autre, le notaire y a passé; c'est après la cérémonie que je vous parle.... Dieu veuille, seulement, que vous ayez fait un bon marché.

CHARLOTTE.

J'espère qu'Albert est un bon homme.

WERTHER.

Absolument... et, toutes réflexions faites, c'est ce qui vous convenait le mieux. Par exemple, je ne dis pas qu'il vous aime à la rage; mais, à cela près, vous pouvez être sûre de passer, avec lui, dans une douce alternative de tristesse et d'ennui, des jours filés par l'indifférence conjugale.... Je souhaite que cela vous amuse.

CHARLOTTE.

On ne se marie pas pour ça.

WERTHER.

Ah ! voilà.

CHARLOTTE.

Mais enfin, j'espère que vous aurez maintenant plus de raison, et que vous cesserez de m'aimer, cher Werther !

WERTHER.

Cher Werther!. ah! Mes oreilles sont-elles bien ouvertes?... Cher Werther!... C'est la première fois que vous accolez cette épithète à mon nom patronimique!... Je crains d'avoir mal entendu... si cela vous était égal de répéter?

CHARLOTTE, *avec abandon.*

Eh bien ! oui, cher Werther !

WERTHER, *hors de lui.*

Voilà deux fois qu'elle le dit, ô ciel ! et avoir attendu pour cela le soir de ses noces !

CHARLOTTE.

Puisque le mot m'est échappé, il n'y a plus à revenir là-dessus; d'ailleurs cet amour ne peut nous mener à rien.

WERTHER.

Et c'est bien ce qui en fait le charme.

CHARLOTTE.

Air *de la Tyrolienne.*

Ah ! qu'il est doux de s'aimer de la sorte !
On fait durer tant qu'on veut le plaisir.
Flâme d'amour est dit-on bientôt morte,
Mais celle-ci c'est à n'en plus finir.

WERTHER.

Femme vraiment étonnante,
Je ne puis que t'admirer !
Plus ta sagesse m'enchante,
Et plus je dois t'adorer!
Quel bonheur!.. Eh quoi!
Je vivrais pour toi !
Tu l'as dit, je croi ;
Répète-le-moi!...
Ah ! mon cœur cède à la pente
Qui l'entraîne près de toi.

ENSEMBLE.

CHARLOTTE.	WERTHER.
Ah ! qu'il est doux, etc.	Femme vraiment charmante, etc.

(*Werther se jette aux genoux de Charlotte.*)

CHARLOTTE.

Werther, que faites-vous?

WERTHER, *toujours à genoux.*

Il y a long-tems que je ne sais plus ce que je fais.

CHARLOTTE, *se retirant vers la maison*

Relevez-vous donc.

WERTHER.

N'y prenez pas garde, je suis bien comme çà.

CHARLOTTE.

Laissez-moi...

WERTHER.

Impossible à mon cœur.

CHARLOTTE.

Laissez-moi, vous dis-je!

WERTHER.

Deux mots encore, Lolotte, ça ne te mènera pas loin.

CHARLOTTE, *le poussant rudement à terre.*

Pas un seul. (*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE XIV.

WERTHER, *seul, se relevant et s'essuyant les genoux.*

Ma foi! elle y a mis de la dignité... Oh! mais excessivement de dignité... N'importe, elle m'adore, c'est l'essentiel... Et comme elle a trop de vertu pour... que j'ai moi-même trop de délicatesse .. je n'ai qu'une voie pour sortir de perplexité, et au moyen d'une légère mixtion de soufre et de salpêtre... Oh! là, là!.. qu'est-ce qui te passe par la tête?.. Eh bien! Eh bien! Werther, tu dis que tu sais aimer, et tu ne sais pas mourir!.. Allons, du courage, et songe que quand on a passé par toutes les épreuves du sentiment, la mort n'est autre chose que le délassement de l'homme sensible.

ALBERT, *dans l'intérieur de la maison.*

Messieurs, vous avez beau dire, je ne puis m'y décider.

WERTHER.

Mais j'entends résonner la voix d'Albert... Retirons-nous; je ne me sens pas d'humeur à dialoguer avec lui. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

ALBERT, VOLMAR, FRITZ, *sortant de l'auberge.*

ALBERT.

Non, Messieurs, je ne puis me résoudre à lui faire ce mauvais compliment-là. Werther est mon ami, il est l'ami de ma

femme ; je connais leur délicatesse mutuelle, et je vous assure qu'il n'y a pas le moindre danger pour moi.

VOLMAR.

A la bonne heure ; mais si vous continuez à le recevoir, empêcherez-vous les propos des médisans ?

ALBERT.

Qu'est-ce que ça me fait ?

VOLMAR.

Que diable ! songez donc à votre réputation ; songez qu'on va crier.

ALBERT.

On criera tant qu'on voudra ; je me boucherai les oreilles, et je ne renverrai pas de chez moi un homme qui ne m'a encore rien fait.

FRITZ, *bas à Volmar.*

Hein ! est-il d'une bonne composition !

VOLMAR.

Mais encore...

ALBERT.

C'est inutile.

Air *de Papa Bec.*

Non, non,
Laissez-moi donc,
Werther nous aime,
Et nous l'aimons de même.
Non, non ;
Laissez-moi donc.

VOLMAR.

Mais vous avez donc perdu la raison ?

ALBERT.

Croyez-vous qu'Albert,
Ne soit pas expert ?
En vain, de concert,
Chacun le dessert,
Mon ami m'est cher,
Pourtant, j'y voit clair ;
Je connais Werther
Comme mon *pater.*

ENSEMBLE.

VOLMAR, FRITZ.

Non, non,
Croyez-nous donc ;
Et s'il vous aime,
Vous trompe de même.
Non, non,
Croyez-nous donc ;
rendez-vous enfin à la raison.

ALBERT.

Non, non,
Laissez-moi donc ;
Werther nous aime,
Et nous l'aimons de même ;
Non, non,
Laissez-moi donc ;
Ne venez point troubler la raison.

VOLMAR.

Quoique bien connu
Pour être ingenu,
Qui vous aurait cru
Aussi prévenu ?
Si le plan conclu
N'est pas résolu,
J'en suis convaincu,
Vous serez... perdu.

ENSEMBLE.

Non, non, etc.

VOLMAR.

Eh bien ! si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour lui.

ALBERT.

Comment çà ?

VOLMAR.

Je veux bien convenir que Werther aime votre femme en tout bien, tout honneur.

ALBERT.

Mais c'est que ça ne peut pas être autrement.

VOLMAR.

Alors, que deviendra notre malheureux ami ?.. Livré continuellement à une passion qu'il se reproche, n'ayant ni l'espoir, ni l'envie de séduire celle qui en est l'objet, sa mélancolie augmentera nécessairement.

FRITZ.

Sa tête, qui est déjà fêlée, se cassera tout-à-fait.

VOLMAR.

Et vous aurez à vous reprocher cela toute votre vie.

ALBERT.

Fallait me montrer la chose comme ça, d'abord ; j'aurais entendu raison.

VOLMAR.

Ainsi, vous consentez-donc.

ALBERT.

Dû moment que c'est pour son bien... mais je vous prie d'être bien persuadés que ce n'est pas par jalousie.

FRITZ.

Vous en êtes incapable.

VOLMAR.

Ah ! ça, prenez bien garde de vous laisser séduire par ses grandes phrases, ses protestations.....

ALBERT.

Soyez tranquille... à présent que je vois qu'il y a effectivement du danger pour lui à rester plus long-tems, je l'aime trop pour ne pas le chasser sans rémission.

VOLMAR.

Justement, je l'aperçois... nous vous laissons avec lui; surtout point de ménagemens... ferme, bonhomme. (*à part*, *à Fritz.*) Et nous, allons tout disposer pour le prompt départ de mon trop sensible ami. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVI.

ALBERT, WERTHER.

ALBERT.

Ah! voilà une vilaine commission.

WERTHER, *en entrant.*

Allons, c'est un parti pris... et dès que la nuit aura montré sa figure couverte d'étoiles... que le spectre livide de la lune.....

ALBERT.

Ah! te voilà, Werther... tant mieux, nous avons à jaser.

WERTHER.

Jasons.

ALBERT.

Il y en a d'aucuns qui prétendent que mon mariage te déroute, et que tu pourrais bien avoir.....

WERTHER.

Quoi?...

ALBERT.

L'intention.....

WERTHER.

De?...

ALBERT.

De me.....

WERTHER.

Fi donc!...

ALBERT.

Air : *Le luth galant.*

Je vais, mon cher, te parler sans détours :
J'ai des amis qui m' répèt'nt tous les jours
Que Charlotte est l'objet qu'en secret ton cœur adore ;
Que tu l'aimais jadis...

WERTHER.

Pardieu! je l'aime encore.

ALBERT.

Eh quoi! tu l'aim' encore?

WERTHER.

Je l'aimerai toujours! (*bis*)

ALBERT.

Et tu me le dis à moi?...

WALMER.

A qui veux-tu que je le dise?... je le dis à toi, parce que je te connais, que je sais que cela ne te tourmente guères; que tu te fies à moi; (*il lui serre la main*) et enfin, si tu ne t'es pas aperçu de mon amour, c'est que tu n'as pas voulu t'en apercevoir tu y a mis de la mauvaise volonté.

ALBERT.

Au fait, pour ce qui me regarde, çà m'est égal, et je n'ai pas peur; mais le respect humain vois-tu, mon ami; et je ne me soucie pas qu'on me montre au doigt.

WERTHER.

Je te croyais plus philosophe que ça.

ALBERT.

Qu'est-ce qu'on est donc, quand on est philosophe?...

WERTHER.

Ce qu'on est... demande-le à tous les maris de ta connaissance; est-ce que je sais...

ALBERT.

Ça les regarde... quand à moi, si j'ai avant mon mariage fermé les yeux sur bien des choses; il est à présent de ma dignité d'y voir clair, et de ne pas tolérer que ma moitié soit aimée par le tiers et le quart; aussi, vais-je prendre un parti.

WERTHER.

Est-ce que tu ne l'as pas déjà pris?

ALBERT.

C'est-à-dire... je voulais te demander... comptes-tu rester toujours ici?

WERTHER.

Je ne vois pas trop où je pourrais aller.

ALBERT.

Eh! bien, si ça t'es égal, ne viens plus chez moi... sans façon.

WERTHER, *avec surpris.*

Mon ami me chasse donc?

ALBERT.

Comme qui dirait.

WERTHER.

Qu'es-tce qui te prend donc, aujourd'hui?

ALBERT.

Ta santé exige que tu changes d'air... vas aux eaux; tu ne feras pas mal de voyager.

WERTHER.

Me séparer de toi, ce ne serait encore rien ; mais me séparer de ta femme !...

ALBERT.

Ecoute, Werther, je n'ai pas sucé le lait d'une tigresse, et je sais ce qu'on doit d'égards à un amour taquiné... Je te permettrai donc encore la vue de mon épouse.

WERTHER, *avec feu.*

Généreux mortel, tu me fais passer du comble du malheur à l'extrême félicité ! Je te remercie de la transition.

ALBERT.

Oui, mais pour aujourd'hui seulement, et à cause que çà ferait jaser, si on ne te voyait pas à la noce. Mais demain, plus de Charlotte ; c'est fini... Appelée à d'autres fonctions...

SCÈNE XVII.

ALBERT, WERTHER, CHARLOTTE.

ALBERT.

Vous arrivez fort à propos, Charlotte, pour faire vos adieux à notre ami Werther.

CHARLOTTE.

Il nous quitte?

WERTHER.

Albert, mon ami, a pensé qu'il fallait, pour ma santé, que je voyageasse, que je changeasse d'air.

CHARLOTTE.

Et vous allez en changer?

ALBERT.

Il ne peut qu'y gagner, Charlotte.

CHARLOTTE, *attendrie.*

Et nous nous reverrons... quand...

WERTHER.

J'ai le pressentiment que... pas du tout.

CHARLOTTE.

Le terme est éloigné ?

WERTHER.

A perte de vue.

CHARLOTTE.

Quand je m'étais accoutumée...

WERTHER.

Quand c'était pour moi une habitude...

CHARLOTTE.

De vous voir à chaque...

WERTHER.

De vous contempler à tout...

CHARLOTTE.

Moment...

WERTHER.

De la journée.

(Ils se prennent les mains, et se regardent avec passion.)

ALBERT, *attendri.*

Et c'est moi, barbare homme, qui désunis deux cœurs aussi bien faits l'un pour l'autre!.. Mes amis, mes bons amis, je sens que je vous afflige, je partage votre affliction, mais faut que ça soit comme ça.

WERTHER.

Ce bon Albert!... et j'aurais pu songer à le... Charlotte, aimez l'époux que le ciel vous a donné; c'est bien la meilleure pâte d'homme!..

ALBERT.

Faire mon éloge!.. et dans un pareil moment!.. Werther, tu n'avais que mon amitié...

WERTHER.

C'était déjà pas mal comme ça.

ALBERT.

Emporte avec toi mon estime, va-t-en, car je m'attendris à un point...

WERTHER.

Soit.. Je m'en vais.. mais promets-moi...

ALBERT.

Tout ce que tu voudras; mais va-t-en.

WERTHER, *regardant Charlotte.*

Promets-moi de la rendre singulièrement heureuse!

CHARLOTTE, *à part.*

Noble jeune homme, il songe à tout.

WERTHER, *à Albert.*

Entends-tu bien, Albert, singulièrement heureuse!... C'est toi que je charge de sa félicité; tu m'en réponds sur ta tête.

ALBERT.

Rien n'y manquera.

WERTHER.

Maintenant, je puis partir. (*Prenant la main de Charlotte*). A propos, Albert, tu permets qu'en la quittant j'imprime sur cette main... potelée?...

LLBERT.

Comment donc, mon ami, je t'y engage; imprime, imprime.

WERTHER.

Quel caractère !

CHARLOTTE.

Quelle impression !

WERTHER.

C'est la première fois, Albert, foi d'honnête-homme.

ALBERT.

Je le crois.

WERTHER, *baisant la main.*

Ce sera la dernière.

ALBERT.

Je l'espère.

WERTHER, *à lui-même.*

Heureux Werther ! tu as senti palpiter sa main sous les lèvres ! Lolotte, dès cet instant tu es à moi.

CHARLOTTE.

Songez devant qui vous êtes.

WERTHER, *montrant Albert.*

Du moment qu'il le permet.

ALBERT.

Touchant spectacle ! je n'y puis résister; et mes larmes....

WERTHER.

Ainsi donc, tâchez d'être heureux. Pour moi !... Oh ! moi ! . Il est un lieu désert... mes amis !... Aujourd'hui... chargé de la rosée du ciel !... demain, ou après demain couché dans la neige !.. Actuellement encore !... Sois en deuil, ô nature !... et dans les espaces imaginaires !... Pélerin fatigué... Adieu, mes véritables amis !

ALBERT, *qui a pris son mouchoir.*

Adieu, Werther !... Embrassons-nous tous les deux... embras-sons-nous tous les trois. (*Ils forment un tableau. Charlotte sort. Werter veut suivre Charlotte ; Albert le retient.*)

SCÈNE XVIII.

WERTHER, ALBERT.

ALBERT.

Oh ! elle est partie.

WERTHER.

Albert, il me reste une grâce à te demander.

ALBERT.

Laquelle ?

WERTHER, *d'un air sombre.*

Je pars à l'instant.

ALBERT, *toujours attendri.*

Tu feras bien.

WERTHER.

Mes pistolets de voyage sont à Munich.

ALBERT.

J'en ai à ton service.

WERTHER.

Apporte-les moi, Albert.

ALBERT.

Immédiatement. (*Il entre chez lui.*)

SCENE XIX.

WERTHER, FRITZ, *peu à près.*

WERTHER, *se promenant à grands pas, les bras croisés.*

Au fait, je vous le demande : qu'est-ce que la vie ?... Un sentier tortueux parsemé de ronces et d'épines, dans lequel on ne peut naturellement faire un pas sans s'enberlificoter les jambes.. C'est par dieu bien la peine... (*Ici Fritz paraît.*) Ah ! te voilà, Fritz !..Apporte-moi, dans ce pavillon, papier, plume et encre.

FRITZ.

Oui, Monsieur.

WERTHER, *à part.*

Il est dans l'ordre que je fasse part à mesamis et connaissances... A propos, et du vin.

FRITZ.

Comme à l'ordinaire ?...

WERTHER.

Non, plus qu'à l'ordinaire... beaucoup plus qu'à l'ordinaire... j'ai besoin de prendre des forces pour le voyage que je médite.

FRITZ, *à part.*

Albert nous a tenu parole. (*à Werther.*) Vous suivrai-je, mon cher maître ?

WERTHER.

Non, ça te mènerait trop loin.

FRITZ.

Avec vous, j'irais jusqu'au bout du monde.

WERTHER.

O attendrissant dévouement de la part d'un être sorti de la classe basse de la société!... Eh bien! les voilà, ces domestiques que nous nous permettions d'appeler nos valets!... (*Voyant revenir Albert.*) Va chercher ce que je t'ai dit.

(*Fritz sort.*)

SCÈNE XX.

ALBERT, WERTHER.

ALBERT, *tenant un pistolet.*

J'ai pourtant la paire; mais je n'ai trouvé que celui-là...

WERTHER.

Est-il au moins d'un effet sûr?

ALBERT.

Tout ce qu'il y a de plus fin.

WERTHER.

Effectivement, il me semble bien poli.

ALBERT.

C'est Charlotte qui en a ôté la poussière.

WERTHER.

De sa main?

ALBERT.

Propre.

WERTHER.

O ange terrestre!... Tu ne l'auras pas essuyé pour rien. (*Prenant la main d'Albert.*) Albert, je le garderai peu.

ALBERT.

Tant que tu voudras.

WERTHER, *d'un air troublé.*

Confiance qui m'honore, mais dont je n'abuserai point... Tu l'auras plutôt que tu ne penses... Laisse-moi, Albert.

ALBERT.

Qu'as-tu donc?... Tu as l'air altéré.

WERTHER.

En effet, j'ai soif!...

ALBERT.

Tu n'es pas si serein que ce matin.

WERTHER.

Je suis tout aussi serein que toi. Va-t-en, laisse moi, va-t-en.

(*Albert rentre.*)

SCENE XXI.

WERTHER, FRITZ, *dans le pavillon*

WERTHER.

Eh bien! Werther! tu voulais mourir de sa main!... Précisément, elle s'est donné la peine de nétoyer ce tube avec lequel... Par conséquent elle y a touché... Alors, c'est absolument comme si... Plains-toi donc, je te le conseille.

(*Pendant les deux scènes précédentes, la porte et la croisée du pavillon sont restées ouvertes; on a vu Fritz apporter le papier, etc., et garnir la table de bouteilles de vin; cela fait, il ferme la croisée et aborde Werther.*)

FRITZ.

Monsieur, tout est prêt.

WERTHER.

C'est bon... Va-t-en; il faut que je sois seul.

FRITZ, *à part.*

Il me semble qu'il a les yeux encore plus hagards que de coutume. Allons prévenir M. Volmar de ce qui se passe.

WERTHER.

Seulement, je voulais te dire, quand tu entendras du bruit, je serai visible..... visible pour tout le monde.

FRITZ.

Ça suffit, je m'en vas.

WERTHER.

Il me semble que je te paye pour ça.

(*Fritz sort.*) (*La nuit.*)

SCENE XXII.

WERTHER, *seul.*

Allons consommer mon destin.... (*On entend la ritournelle du chœur.*) Aussi bien j'entends la musique, et le diable m'emporte si j'ai le cœur à la danse... (*Il s'approche du pavillon; monté sur la dernière marche, il se retourne du côté du public.*) Et vous, jeunes gens de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, qui êtes susceptibles d'éprouver les chagrins qu'entraîne nécessairement un amour tant soit peu contrarié; vous voyez, le remède est tout simple, à peu près im-

manquable; il est philosophique, économique et à la portée de toutes les fortunes; il faudrait ne pas avoir six francs dans sa poche... Puisse mon exemple lui donner une certaine vogue, et tant pis pour ceux qui n'en profiteront pas : je m'en lave exactement les mains. (*Il ferme la porte du pavillon en dedans.*

SCENE XXIII.

LOUSTIC *et tous les villageois entrent en scène en chantant et en walsant;* ALBERT et CHARLOTTE *sortent à la fin du couplet.*

CHOEUR.

Air : *Vaud. de Turenne.*

Allons faut walser,
C'est bien permis quand on s' marie;
Moi, c'est ma folie,
Et j' voudrais toujours danser.

LOUSTIC.

On n' se lasse pas,
Lorsqu' l'on walse avec tant d' graces,
De faire des pas,
Et sur-tout de faire des passes.

ALBERT, *à Charlotte.*

Voilà tous les conviés... J'espère, Charlotte, que vos yeux ont eu le tems de sécher.

(*Reprise du chœur.*)

Allons, faut walser, etc.

ALBERT.

Comment!... des illuminations, Dieu me pardonne!

LOUSTIC.

Il n'y a rien de trop beau pour vous, pour Madame Albert.

ALBERT, *bas à Charlotte.*

Vous voyez, Charlotte, ce que font pour nous ces braves gens? Tâchez d'y correspondre par une gaîté tout au moins factice.

CHARLOTTE, *soupirant.*

Hélas!

ALBERT.

C'est bien. Serrez votre mouchoir, et en avant deux.

LOUSTIC.

Allons, (*à part, en s'en allant.*) Mon ami Loustic, t'es l'sonneur de la paroisse, v'là le moment du carillon. (*Il sort.*)

SCENE XXIV.

Les Mêmes, excepté LOUSTIC.

ALBERT, *à Charlotte.*

Allons, Madame, composez votre figure pour la circonstance, et songez que tout le monde a les yeux sur nous; marquez la mesure et tenez bien votre à-plomb.

Tous les paysans se rangent des deux côtés du théâtre; Albert et Charlotte au milieu, commencent le menuet; peu après on entend un coup de pistolet. Tout le monde paraît effrayé.)

ALBERT.

Air *d'Aline.*

D'où peut venir tout ce vacarme?

CHARLOTTE.

Qui donc ici répand l'alarme?

FRITZ et VOLMAR, *qui sont arrivés après le coup.*)

C'était, je crois, le bruit d'une arme?

CHARLOTTE, *à son mari.*

Dieu! quel soupçon! mon cher Albert!

TOUS.

Un pistolet,.. regret amer!
Si c'était notre ami Werther!...

Volmar ouvre la porte du pavillon; on aperçoit Werther occupé à boire; il est gris, et tient encore une bouteille. Il sort du pavillon.)

SCENE XXV.

Les Mêmes, WERTHER.

CHOEUR.

Oui, c'est Werther! (*ter*)

WERTHER.

Eh bien!... qu'est-ce que c'est donc que ce tapage-là?... On n'a pas une minute pour se tuer, ici.

CHARLOTTE.

Malheureux! vous auriez pu songer?...

WERTHER.

J'allais m'y mettre, et je m'étais encouragé avec un ou deux verres de Champagne.

CHARLOTTE.

Un ou deux!...

ALBERT.

Il en aurait bu cinquante, Charlotte, qu'est-ce que çà vous fait?

VOLMAR.

Ah! ça mais, le bruit que nous venons d'entendre?

SCÈNE XXVI ET DERNIERE.

Les Mêmes, LOUSTIC, *une mèche à la main.*

LOUSTIC.

Jedis que ma boëte a joliment fait son effet, tout d' même.. j'espère, messieurs, mesdames, que vous n'oublierez pas l'artificier?

VOLMAR, *arrachant le pistolet à Werther.*

As-tu perdu la tête?

WERTHER.

Pas encore; mais ça ne sera pas long, si tu veux bien permettre... (*Il cherche à reprendre le pistolet.*)

VOLMAR.

Non pas, non pas. (*à Fritz.*) fais avancer la voiture.

(*Fritz sort un instant.*)

WERTHER.

Volmar, es-tu mon ami?

VOLMAR.

Oui.

WERTHER.

Mon véritable ami?

VOLMAR.

Sans doute.

WERTHER.

Laisse-moi disposer de mon individu... je me suis trop avancé pour reculer.

FRITZ, *paraissant.*

Voilà la voiture.

VOLMAR, *l'emmenant.*

Allons, Werther, prends congé de la compagnie.

WERTHER, *se débattant.*

Et de quel droit ?...

VOLMAR, *l'entraînant malgré lui ; il est aidé par Fritz.*

Je te le dirai plus tard ; viens toujours.

WERTHER.

Tu vois, Lolotte, qu'il y a force majeure... mais, rassure-toi, je ne suis pas homme à en démordre. Albert, si tu étais bon enfant, comme je t'ai connu autrefois, tu permettrais à Charlotte de m'accompagner un petit bout de chemin.

ALBERT.

Va te promener, par exemple.

WERTHER. *Il s'est echappe des mains de Volmar, au moment de monter en voiture, et il revient comme un furieux sur le bord du théâtre.*

C'est égal, nous nous reverrons, Lolotte ; il est un autre monde, où les amans vexés dans celui-ci.....

CHARLOTTE, *essuyant une larme.*

Oh ! oui, bien vexés.

WERTHER.

Je vais t'y attendre... et là, réunis...

CHARLOTTE.

Pour jamais.

WERTHER.

Narguant l'autorité maritale.

ALBERT.

En v'là assez.

WERTHER.

Nous nous abreuverons des torrens d'une éternelle félicité... Adieu... pour la quinzième fois.... Je vais retenir ma place dans l'éternité, et tu me trouveras au sejour des ombres.... quand tu viendras faire un tour aux Champs-Elysées.

(Ici Fritz entraîne Werther dans la coulisse.)

ALBERT.

Je vous en prie M. Volmar, veillez sur lui, vous ferez plaisir à ma femme.

(*Ici Werther reparait dans une voiture qui traverse le théâtre.*)

WERTHER, *au Public, par la portière.*

Arrêtez, cocher ; Volmar, monte avec lui.

Air *de Figaro.*

Cœurs sensibles, cœurs fidèles
Que l'amour a fait gémir !
Par mes souffrances cruelles,
Puissai-je vous attendrir !
Werther ne demande aux belles,
Pour prix de tous ses malheurs,
Que des larmes ou des pleurs.

TOUS.

Werther ne demande, etc.

(*La voiture se met en mouvement. Charlotte se trouve mal dans les bras d'Albert. Tous les paysans lèvent les mains au ciel. Le rideau tombe sur ce tableau.*)

FIN.

DORAT ET VADÉ,

OU

LES POËTES A LA HALLE,

COMEDIE-GRIVOISE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. GEORGE DUVAL, DUMERSAN,
ET ROCHEFORT,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 30 Novembre 1818.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,
CHEZ Mme. HUET MASSON, LIBRAIRE,
RUE DE ROHAN, No. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI.

1818.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VADÉ.	*M. Lepeintre.*
DORAT.	*M. Léonard Touzés.*
BELACCUEIL, } Gardes françaises. .	*M. Cazot.*
VERTE-OLIVE, }	*M. Fleury.*
REINETTE, marchande de fruits, amante de Verte-Olive.	*Mlle. Flore.*
ROSE, Bouquetière, Amante de Belaccueil.	*Mde. Lepeintre.*
ROUGET, Commis à la marée (1) . . .	*M. Odry.*
Madame TURBOT, Tante de Rose. . .	*Mde. Vautrin.*
LABRIDE, Cocher de Fiacre.	*M. Legrand.*

HOMMES ET FEMMES DE LA HALLE.

La Scène se passe à la Halle.

(1) Rouget doit avoir les cheveux rouges et poudrés, habit, veste et culotte rouge, et des bas noirs.

DORAT ET VADÉ.

COMEDIE-GRIVOISE.

Le Théâtre représente le Carreau de la Halle. On y voit la fontaine des Innocens.

SCENE PREMIERE.

ROSE, REINETTE, *ayant étalé leurs boutiques portatives.*

ROSE, *d'un côté du Théâtre.*

Dis donc, Reinette ; v'là six heures qui viennent de frapper à Saint-Hustache, et nos hommes n'arrivent point.

REINETTE.

Que veux-tu, Rose ?... c'est que la parade d'hier a traîné en longueur et qu'ils se s'ront couchés trop tard pour se lever matin.

ROSE.

J'n'avons pas été trop malheureuses au moins d'attraper tout d'un coup une ambre sèche à c'te loterie du mariage ; mon amant Belaccueil est un coco droit et verd comme un cèdre d'Oliban.

REINETTE.

Et Verte-Olive, le mien, qu'est bâti sur pilotis comme le Pont-Neuf.

ROSE.

Ça va nous donner un fier chapeau dans c'te Halle, et quand on a évu celui de fisquer les cœurs volatiles de deux guernadiers les mieux retournés du régiment des gardes....

REINETTE.

On peut trotter zet lever la tête.

ROSE.

Ma fille, c'était le jour de la revue du trou d'enfer qu'j'en fis la reconnaissance comme par accident.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Sur le quai d'la mégiss'rie,
Belaccueil me reluquait
En marchandant z'un briquet,
Et par un coup d'sympathie,
Sans avancer, ni r'culer,
Moi, je me mis à trembler
Que je n'pouvais plus parler ;
Au milieu de la féraille,
Je croyais voir le dieu Mars,
Quand sur lui je j'tais mes regards.
Ses yeux chargés à mitraille
D'm'attaquer n'ont fait qu'un jeu,
Et mon cœur a r'çu tout l'feu.

REINETTE.

Même air.

J'vis Verte-Olive, ma chère,
Un soir que j'me promenais
Près de l'orme Saint-Gervais,
Bon jour, bonne œuvre, j'espère,
C'était la Saint-Jean d'été.
Tout d'un coup à mon côté,
J'vis un soldat arrêté ;
Quand on alluma la paille,
Dieu qu'il me parut brillant,
C'était un soleil vraiment;
Fier comme un jour de bataille.
J'brûlai... Tu vois mon enfant,
Qu'mon amour est d'la Saint-Jean.

ROSE.

Oui, mais t'es ben heureuse, tu peux correspondre à la sensibilité de Verte-Olive et passer contrat d'ton chef, t'es majore.

REINETTE.

Emancipée depuis la Sainte-Catherine, la patrone des demoiselles.

ROSE.

Au lieur que moi, j'suis sous les aîles d'une tante barbare

qui s'entend à l'amour comme à ramer des choux, et qui veut que j'épouse Rouget.

REINETTE.

L'commis à la marée ?... C'beau jaseur qui fait l'homme d'esprit, parce qu'il roucoule en parlant.

ROSE.

Ma tante veut ménager sa protection.

REINETTE.

Afin de vendre des goujons pour des carpes... Quoiqu'ça il est cagne comme un éperlan son Rouget !... Si Belaccueil lui faisait peur....

ROSE.

Belaccueil !... Ah ben! oui, ma tante l'trouve déjà ben assez brutal, il n'manqu'rait plus qu'ça.

REINETTE.

Vrai, qu'il a l'ecorce raboteuse, et t'auras d'la peine à le r'polir.

ROSE.

AIR : *Et pourtant Papa.*

J'sais qu'il est colère,
Même un peu sournois,
Qu'il pourra, ma chère,
Me battre queuqu'fois.
Qu'il s'embarras'ra
Fort peu de m'déplaire ;
Mais qu'y faire dà,
Moi, j'l'aime comm'ça.

(DEUXIÈME COUPLET.)

J'sais qu'il a des vices,
Qu'il est libertin,
Qu'il court les actrices
D'la foir' Saint-Germain.
Qu'il mang' tout c'qu'il a,
Qu'il n'vit qu'd'artifices ;
Mais j'm'en moque dà,
Moi, j'l'aime comm' ça.

REINETTE.

Pour lors, faut continuer à engourdir la tante.

ROSE.

A propos d'elle, j'vas commencer la journée... Si la vente

n'était pas en train, quand elle arrivera, mon battant l'œil pourrait ben être chiffonné.

REINETTE.

V'là qu'est dit, parons la marchandise.

(*Rose et Reinette s'occupent à étaler l'une ses fruits, l'autre ses fleurs.*)

SCENE II.

ROSE, REINETTE, DORAT, *il entre précipitamment et se retourne, avec inquiétude comme quelqu'un qui craint d'être poursuivi.*

DORAT.

Les marauds! Ai-je eu de la peine à m'en débarrasser!... Il est vrai que quand on escalade un entresol à six heures du matin... Ah! ça, mais où diable suis-je, à présent?... Au milieu de la Halle, Dieu me pardonne! Pauvre Dorat, où t'es tu fourre?

ROSE, *sans voir Dorat.*

Dis donc, Reinette, im'semble que les pratiques ne font pas foule.

REINETTE, *sans voir Dorat.*

Attends que l'soleil soit levé pour qu'on nous dise bonjour.

DORAT.

Si Vadé me rencontrait ici, lui dont je me suis moqué tant de fois.

ROSE, *toujours sans le voir.*

AIR : *Pommes de reinette.*

Qui veut d'mes roses, d'mes œillets.
Qui veut d'mes pêches,
Toutes fraîches?

ROSE.

Qui veut d'mes roses, d'mes œillets?
Ach'tez d'nos fruits et d'nos bouquets.

DORAT, *à part.*

Eh! mais vraiment,
Minois charmant!

Voix séduisante,
Et démarche agaçante.
Vit-on jamais
Plus jolis traits,
Rien d'aussi frais,
D'aussi piquans attraits.

ROSE.

Accourez tous,
Venez chez nous,
Et fleurs et fruits,
Vous trouv'rez tout exquis.
En s'arrangeant
Pour peu d'argent,
Payé comptant,
L'ach'teur s'en va content.

ROSE *et* REINETTE.

ENSEMBLE. { Qui veut, etc.

DORAT.

Voyez les roses, les œillets, etc. }

DORAT, *les abordant.*

Charmantes prêtresses de Flore et de Pomone....

REINETTE.

Eh !... Pomone vous même.

DORAT.

Où donc avez-vous pris ces couleurs qui feraient envie aux habitantes de l'Olympe ?

REINETTE.

Ah ! ça, voyons, pas d'mots à double entente.

DORAT.

D'honneur, il n'y en a pas une qui ne baisse pavillon devant vous, et les nymphes aux pieds légers qui peuplent les bosquets d'Amathonte.... Enfin, vous êtes délicieuses, le diable m'emporte ! et il faut que je vous embrasse.

ROSE, *le repoussant.*

Allons, pas de gesses, et respectez le sesque, votre mère en était.

DORAT.

AIR : *Loin des rayons brûlans.*

Non, jamais la fière Pallas
Ne déploya tant de noblesse,

Et je suis sûr qu'Hébé n'a pas
Ce teint frais, cet air de jeunesse.
Devant vous, la belle Cypris
De honte cachant sa figure,
Pour mieux enchaîner Adonis,
Achèterait votre ceinture.

ROSE.

Ces gens-là sont-ils de la paroisse Saint-Eustache ?... J' n'en avons jamais entendu parler.

DORAT.

Quoi! vous ne connaissez pas la reine de Cythère?

ROSE.

Ni envie de faire sa connaissance.

REINETTE.

Mais queu damné patois qu'il parle donc là ?

ROSE.

J'vas te dire, c'est p'têtre la langue des perroquets du Canada.

REINETTE.

Ou des bouvreuils d'Anière.

ROSE.

Ou des lapins de Clichy la-Garenne.

REINETTE.

Dis donc, bel homme, si vous vouliez nous donner queuqu's leçons gratis à vos momens perdus, ça fait qu' je n' prendrions pas des choux pour des raves, ni vos complimens pour des sottises.

DORAT.

Aimables espiègles, vous voulez vous moquer de moi, mais je n'ai pas la force de vous en vouloir, et foi d'honnête homme....

AIR *des Habitans des Landes.*

Il faut que je vous embrasse
L'une et l'autre dans l'instant.

(*Belaccueil et Verte-Olive paraissent dans le fond.*)

REINETTE.

Mon gentil homme, de grâce,
Ne vous échauffez pas tant.

DORAT.

Morbleu ! je prétends vous plaire.

ROSE, *se défendant.*
Ça n's'ra pas, sur mon honneur.

DORAT.
Et malgré vous, je veux faire
Du chemin dans votre cœur.

SCENE III.

LES MEMES, BELACCUEIL *et* VERTE-OLIVE, *achevant l'air.*

BELACCUEIL, *d'un côté.*
Alte-là.

VERTE-OLIVE, *de l'autre.*
Alte-là.

ENSEMBLE.
Assez de chemin comm' ça.

DORAT.
Je voudrais bien savoir à quel titre...

VERTE-OLIVE.
Au repos! camarade, je vous le répète.

BELACCUEIL.
Ça vous fatiguerait d'faire l'exercice plus long-temps ce matin.

VERTE-OLIVE.
Quoique ça, je dis, la défense n'était point zaussi vive que l'attaque.

BELACCUEIL.
Et si nous n'étions pas venus au secours de la place, elle aurait p't-être ben fini par capituler.

DORAT, *à part.*
Ce sont les amoureux de ces dames, me voilà joliment tombé.

ROSE, *à Belaccueil.*
Voyons, n'roule pas tes prunelles comme un matou qui va zégratigner... C't'homme est un étranger que j'devisage pour la première fois.

VERTE-OLIVE.
Dis donc, Belaccueil, l'tambour d'la compagnie a déserté hier, si nous r'passions ses baguettes au camarade.

DORAT, *à part.*

Au camarade !

BELACCUEIL.

Il n'est ni haut, ni beau: mais pour battre la retraite, il n'faut pas six pieds de taille, ni une face de Séraphin.

DORAT.

Ces messieurs font, à ce qu'il me semble, l'honorable métier de raccoleurs.

VERTE-OLIVE.

Queuqu'fois, quand nous tenons des bel hommes, capabes comme vous d'honorer et glorifier l'régiment.

BELACCUEIL.

Depuis quinze jours, il nous en pleut. Voilà la liste... Voulez vous voir la liste ?

AIR : *Je suis boudeuse et colère.*

J'incé deux maîtres d'musique
Dans la ru' du Grand-Hurleur.

VERTE-OLIVE.

Deux gros courtauds de boutique
Dans celle de Saint-Sauveur.

BELACCUEIL.

En passant ru' d'la Huchette ;
J'enregistre un gargotier.

VERTE-OLIVE.

Je vais rôder ru' Cassette,
Et j'empeaume un coffretier.

BELACCUEIL.

Un tourneur, ru' des Deux-Boules,
A moi s'offre sans façon.

VERTE OLIVE.

De là je vais, rue des Poules,
J'y trouve encore un dindon.

BELACCUEIL.

Un menuisier ru' d'la Planche,
Un r'passeur ru' des Ciseaux.

VERTE-OLIVE.

Un meûnier dans la ru' Blanche,
Et deux s'rins ru' des Moineaux.

BELACCUEIL.
Un marmiton, ru' Rich'pause,
Un traiteur, ru' des Fourneaux.

VERTE-OLIVE.
Un gascon, ru' de Provence,
Un danseur, ru' des Fuseaux.

BELACCUEIL.
Un perruquier, ru' Croull'barbe,
Un freluquet, ru' Beaur'gard.

VERTE-OLIVE.
Un apothicair', ru' Barbe,
Un méd'cin, ru' du Hasard.

DORAT, *qu'ils ont fait pirouetter pendant les derniers vers du couplet.*

Ah! ça, Messieurs, savez-vous bien que je n'aurais qu'un mot à dire à M. de Biron ..

VERTE-OLIVE.

Diable! filons doux, c'est queuque prince étranger qui court la halle dès le matin.

ROSE.

Ou un ambassadeur qui vient marchander des cerises.

BELACCUEIL.

Et faire faire des zigs zags à deux jeunesses qui ne demandent qu'à marcher droit.

VERTE-OLIVE.

AIR : *Ah! le bel oiseau*, etc.

Va roucouler, bel oiseau,
Auprès d'autres tourterelles;
Va roucouler, bel oiseau,
Et chanter queuqu'air nouveau.

BELACCUEIL.
J'te conseill', joli pinson,
De t'envoler loin d'nos belles,
Si tu n'veux dans le buisson
Laisser une de tes ailes.

ENSEMBLE.
Va roucouler, bel oiseau,
Auprès d'autres tourterelles;
Va roucouler, bel oiseau,
Et chanter queuqu'air nouveau.

DORAT, *à part.*
Vraiment, je serais bien sot
D'aller leur chercher querelles;
Sortons, je saurai bientôt
Me venger d'eux comme il faut.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LES MEMES, *excepté* DORAT.

BELACCUEIL.

Ah! ça, le v'là parti; traitons les affaires personnelles: quand est-ce, ma petite Rose, que nous faisons le quart de conversion devant l'autel de l'hyménée?

ROSE.

Laisse couler le vent sur les tuiles encore pendant quelque temps.

BELACCUEIL.

A cause?

ROSE.

D'abord, ma tante est toujours entichée de Rouget.

BELACCUEIL.

Je le pilerai comme verjus.

ROSE.

Et puis l'passé ne m'rassure guères sur le futur.

BELACCUEIL.

C'est vrai que je ne suis pas rangé comme une demoiselle de condition.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Jamais je n'sors des cafés, des guinguettes;
J'peux ben m'vanter d'être un mauvais sujet:
Le jour courtisant les fillettes,
Je pass' les nuits au cabaret.
La vie est courte, et d'puis long-témps j'éprouve
Qu'faut s'amuser quand on en a l'loisir;
Et v'là pourquoi, partout où je le trouve,
Sous mes drapeaux j'enrôle le plaisir.

ROSE.

Lancez-vous donc dans le mariage avec un cadet comm'ça.

BELACCUEIL.

Je suis à la fleur de mes ans, je me corrigerai.

REINETTE, *à Verte-Olive.*

Et toi, te corrigeras-tu aussi?

VERTE-OLIVE.

C'est fait.

(*Même air.*)

Depuis Pantin jusques à la Courtille,
Pendant long-temps mon cœur s'est promené;
Mais j'ai fixé la plus gentille,
A la vertu me v'là ram'né;
A mes cascad's, aujourd'hui j'mets des bornes,
Je me marie et je finis tout çà;
Je vas m'coiffer d'un chapeau zà trois cornes,
Et ça d'viendra, ma foi, c'que ça pourra.

TOUS DEUX.

Je vas m'coiffer, etc.
Il va s'coiffer, etc.

REINETTE.

A la bonne heure, c'est parler.

BELACCUEIL.

Oui, mais réciproque pour réciproque, et quand nous promettons une constance à n'en pas finir, j'espère, Mesdemoiselles, que vous irez droit devant vous, et que vous ne vous retournerez point pour agacer les passans.

AIR : *Bergère, sois moins coquette* (de Joconde).

Tâche d'n'être plus coquette,
Et souviens-toi chaque jour
Qu'on n'mène pas à la baguette
Ceux qui font rouler l'tambour.

VERTE-OLIVE.

Point d'sentiment subalterne.

ROSE *et* REINETTE.

Je n'vous aim'rons pas à d'mi.

BELACCUEIL.

C'est qu'un' fois à la caserne,
N, i, ni, ça s'ra fini! ça s'ra fini!

SCENE V.

LES MEMES, Madame TURBOT.

M[me]. TURBOT.

Te v'là encore, mauvais caporal dégalonné.

BELACCUEIL.

Madame Turbot!

Mme. TURBOT.

Casseux d'réverbères.

BELACCUEIL.

Madame Turbot!

Mme. TURBOT.

Batteur de pavé!

BELACCUEIL.

Madame Turbot, si vous n'étiez pas directement la tante de celle que j'adore, je ferais tomber dessus votre calemande un déluge de croquignoles; mais je ne bats pas les gens dont j'ai besoin, et vous pouvez rempocher vos sottises: un homme qui est du bois dont on fait les supérieurs se moque de ça.

Mme. TURBOT.

Quand on en fera de bois, je te conseille de te présenter.

BELACCUEIL.

Air *de Marianne.*

Lorsque vous êt's en not' présence,
Ne touchez pas c'te corde-là;
Si je n'somm's pas des gens d'naissance,
On parvient tout d'même sans ça.
Dans not' métier,
Un roturier,
Pour s'ennoblir n'a besoin qu'd'un laurier.
Monsieur Fabert,
Monsieur Chevert
Et Catinat
Ont fait l'état
D'soldat.
Ces nobles enfans de la gloire,
Si renommés par leur valeur,
Prouv'nt qu'il n'faut pas êtr' grand seigneur
Pour plaire à la victoire.

Mme. TURBOT.

Quand t'en seras là, viens me voir, ça pourra s'arranger.

ROSE.

Ma tante, vous boul'versez mon cœur, mais c'est égal, il est à Belaccueil; j'l'i en ai passé bail pour trois, six ou neuf.

VERTE-OLIVE.

Ça vous étourdit, pas vrai la maman.

BELACCUEIL.

Vous l'voyez, mère Turbot, elle est montée à ne vouloir que d'moi, et si vous contrecarriez davantage sa vertueuse inclination.....

Mme. TURBOT.

Assez de soliloque avec ces deux bretteurs.

BELACCUEIL.

Madame Turbot, ne retombons point dans la récidive.

Mme. TURBOT.

Et vous, Mam'zelle Rose, trotte devant moi, que j'te mette à l'abri sous mon parasol rouge. (*A Reinette.*) Quant à toi, langue de vipère, qui lui donne de mauvais conseils, que je te voye approcher de mon étalage.

AIR *de la Fricassée.*

Trottez l's uns par ci, l's autr's par là,
Ou ben sinon j'vous arrache
La moustache ;
Trottez l's uns par ci, l's autr's par là,
Gare à c'ti-là
Qui tomb'ra
Sous c'poing-là.

BELACCUEIL, VERTE-OLIVE.

N'criez pas tant, mèr' Turbot,
Vous vous échauffez l'jabot.

Mme. TURBOT.

Va, j'aurai tant de plaisir
Quand j'te verrai partir,
Qu'ça va me raffraîchir.

Trottez l's uns, etc.

Trottons l's uns, etc.

ROSE, *la suivant.*

Ma tante!

BELACCUEIL, *la suivant.*

Ecoutez-nous!

ROSE.

Exaucez-nous!

BELACCUEIL.

Mariez-nous.

(*Ils sortent tous à la suite de Madame Turbot.*)

SCENE VI.

VADÉ, LABRIDE.

LABRIDE.

AIR : *Verse encore.*

Il faut payer,
Sans vous faire prier,
Ou bien le commissaire
Va décider l'affaire.
Il faut payer,
Payer, payer, payer,
Ou bien je m'en vas faire
Assembler tout l'quartier.

VADÉ.

Mais, maudit cocher,
Tu me casses la tête.

LABRIDE.

Je sois las d'marcher.

VADÉ.

Eh bien ! va te coucher.
Pourquoi te fâcher ?

LABRIDE.

Vous m'prenez pour un'bête.

VADÉ.

Ici je t'attends.

LABRIDE.

Vous n'me mettrez pas d'dans.
Il faut payer, etc.

Ah ! ça, not' bourgeois, en avant la monnaie blanche et qu'ça finisse.

VADÉ.

De quoi te plains-tu ? je t'ai pris à l'heure.

LABRIDE.

Vous ne m'avez pas-pris à la journée, et depuis hier soir six heures, vous me faites trotter, moi et mes bêtes, que j'sommes sur les dents.... Allons, voyons, jouons du pouce et defilons les noyaux, ma femme m'attend.

VADÉ.

La femme d'un fiacre, c'est fait pour ça... Marche devant, que je remonte.

LABRIDE.

LABRIDE.

Vous ne remonterez pas.

VADÉ.

Je remonterai.

LABRIDE.

Vous ne remonterez pas, et vous allez m'payer.

VADÉ.

Ne fais pas l'insolent, ou je prends ton numéro.

LABRIDE.

C'est le 91, mettez-le à la loterie; mais ça vous s'rait difficile, car vous m'avez tout l'air d'un chevalier de l'ordre du gousset creux.

VADÉ.

Pas mal, celui-là; je vais le mettre en note.

(*Il tire son calepin.*)

LABRIDE.

Ah! tu prends des notes.

SCENE VII.

LES MEMES, la mère TURBOT, ROSE, REINETTE, HOMMES ET FEMMES DE LA HALLE *accourant les uns après les autres.*

CHŒUR.

AIR : *Alerte.*

Alerte! (*bis.*)
Oui, notre perte
Se pay'ra.
Alerte! (*bis.*)
L'cocher s'trouv'ra.

REINETTE, *au Cocher.*

Venez donc arrêter vos rosses,
Ell's accroch'nt tous les autr's carosses;
Et c'qu'étonn' le plus les passans,
C'est qu'des animaux si patiens
Puiss'nt prendr' le mors aux dents.

(*Elle prend le cocher par un bras, d'autres femmes le prennent de l'autre côté.*)

Alerte! (*bis.*)
Oui, notre perte, etc.

Mme. TURBOT.

Tes ch'vaux ont fait d'belles affaires ;
Ils ont j'té bas nos éventaires,
Ils m'ont cassé tout plein d'carreaux.

REINETTE.

Moi, tous mes œufs.

ROSE.

Moi, tous mes pots.

TOUTES.

Vous pay'rez pour vos chevaux.

(*Elles entourent le cocher qui se débat.*)

Alerte! etc. (*bis.*)

LABRIDE.

Hei! je vas taper sur la baigneuse!... Queq' c'est donc que ces furies en casaquin? Est-ce que la ménagerie a donné des congés?

Mme. TURBOT.

Queq' tu dis? Je vas te métamorphoser en limande.

LABRIDE.

C'nest pas ma faute; prenez-vous en à c'te mauvaise pratique-là, qui....

Mme. TURBOT.

N'équivoque point, zet suis-nous cheux l'commissaire.

TOUS.

Chez le commissaire!

LABRIDE.

Comment, quand c'est vous qu'êtes cause ...

VADÉ.

Chez le commissaire! Tu devrais y être déjà!

LABRIDE.

Mais quand j'vous dis qu'c'est lui qu'est cause d'la casse; il s'sauvait sans m'payer. J'ai couru après, et pendant c'temps-là, mes chevaux, pour la première fois de leur vie, ont pris un temps d'galop.

REINETTE.

Pour lors, c'est lui qu'alongera la monnaie. (*Au cocher.*) Va courir après tes rosses, mon homme.

LABRIDE.

Ça y est. J'vous le recommande.

(*Il s'en va, suivi de la foule.*)

SCENE VIII.

LES MEMES, *excepté* LABRIDE, DEUX OU TROIS FORTS DE LA HALLE.

VADÉ, *à part.*

A moi la balle, c'est ce que je voulais.

ROSE.

Allons, faut chanter, mon homme. As-tu d'la voix?

VADÉ.

Bah! laissez donc; je ne suis pour rien là-dedans, moi.

Mme. TURBOT.

Allons, mon Chérubin, n'te fais pas tirer les oreilles, ça les alongerait trop.

ROSE.

Et à quoique tu ressemblerais?

REINETTE.

A un écureuil de Montmartre.

AIR : *Y allons tôt.*

Y allons tôt,
Monsieur l'faraud,
Faut fond' la vaisseil' de poche.
Y allons tôt;
Monsieur l'faraud;
Faut fond' ça tandis qu'c'est chaud.

VADÉ.

Il ne faut pas se presser.
Gare au premier qui s'approche.

REINETTE, *touchant son épée.*

I va tout tuer, tout blesser;
Prenez donc garde à sa broche.

TOUS.

Vîte et preste,
Fais donc le geste.

Y allons tôt, etc.

SCENE IX.

LES MEMES, ROUGET.

ROUGET.

Eh bien! voyons, qu'est-ce qu'il y a encore? Ah! je ne m'étonne plus du charivari, elles y sont toutes, et Reinette aussi!

REINETTE.

Dites donc, M. Rouget, un peu plus de respect pour vos subordonnées.

ROUGET.

Ça sera pour une autre fois.

AIR : *Prenons d'abord, etc.*

En vérité, dans ce quartier,
Vous ne causez que du scandale.
Qu'est-ce que ce particulier
Va penser du ton de la Halle?

(*A Vadé.*)

Il suffit que vous vous taisiez
Pour voir bientôt leur foule éparse;
Puisqu'en ces lieux vous me voyez,
Je ne veux pas que vous soyez
Le dindon, monsieur, de la farce.

REINETTE.

De quoi te mêles-tu, brochet trempé dans la sauce aux tomates.

ROSE.

C'est vrai !... Quoi qu'il demande avec sa face de poire tapée.

REINETTE.

Et ses jambes qui ressemblent à deux bâtons de cire à cacheter.

VADÉ, *riant.*

Délicieux, mon enfant, délicieux!

ROUGET, *à Vadé.*

Voilà du curieux, du nouveau, par exemple.

VADÉ.

Il n'y a de curieux ici que vous.

ROUGET.

Commettez donc de belles actions, défendez les gens qu'on vexe, et endormez-vous là-dessus.

VADÉ.

Je n'ai que faire qu'on me défende, moi. (*Prenant le ton poissard.*) Et si tu t'en avises, je tombe sur ton individu, je te divise, et tu courras après les morceaux.

REINETTE.

Tiens, il est à la riposte, tout d'même.

ROUGET.

A votre commodité ! faites-vous injurier, rosser même..... je n'empêcherai pas plus les coups de langue que les coups de poing, et tapez donc.

VADÉ, *d'un ton poissard.*

D'quoi viens-tu t'mêler ici,
Figure de papier noirci ?
Vilain Chinois en silhouette,
J'veux que l'diable m'vergette,
Si j'n'applatis ton casaquin
Comme un' peau de maroquin !
Quoi ! tu viens ici, moitié d'homme
Pour me d'mander comment je m'nomme ?
Tu n'sais pas que j'suis un malin,
Que j'sais l'grec et que j'parle latin.
Pourquoi qu't'as la mine étonnée ?
Caricature enluminée.
Je n'veux pas t'faire d'mal oui-dà ;
Car j'aim' trop les bêtes pour ça.
Allons, r'mets toi dans ton tranquille,
T'as ben assez fait l'imbécille,
Et souviens-toi ben, l'homme de cœur,
Que quand on tremb' c'est qu'on a peur.

TOUS, *excepté Rouget.*

AIR : *Ah ! c'cadet là.*

Ah ! c'cadet-là,
Queu styl' qu'il a,
Il est bon là

Tout d'même.
Ah ! c'cadet-là
Qu'eu styl' qu'il a,
I parle comme barême.

REINETTE.

Non, j'dis n'y a pas
Au palais d'avocats
Dont il ne mette à bas
L'inloquence.

ROSE.

Faut que j'vous saute au cou,
Mon chou,
Pour c'te belle sentence.

ROUGET.

L'embrasser devant son futur,
Ca me semble un peu dur.

TOUS.

Ah ! c'cadet-là, etc.

VADÉ, *embrassant Rose.*

C'est votre futur, ce perroquet rouge, tirant sur le cataquoi ?... Raison de plus.

ROUGET.

AIR *de la Légère.*

Ah ! j'enrage ! (*bis.*)

VADÉ.

Mais n'est-ce pas grand dommage !

ROUGET.

Ah ! j'enrage ! (*bis.*)
Pour moi quel
Affront cruel.

REINETTE.

Allons donc, monsieur Rouget,
Quelle colère vous guide ?

ROUGET.

Oh ! vraiment jusqu'à la bride ;
C'est insulter le baudet.
Quoi ! devant moi qui l'adore.

VADÉ.

Pour un futur c'est piquant,

Et ce l'est bien plus encore
Quand c'est un futur présent.

ENSEMBLE. {
ROUGET.
Ah ! j'enrage ! etc.
LES AUTRES.
Il enrage ! etc.
}

SCENE X.

LES MEMES, DORAT, LABRIDE; *plusieurs Forts de la Halle les suivant.*

LABRIDE.

C'est pas sans peine que j'l'avons attrappé, celui là, mais il payera pour tous.

VADÉ, *à part.*

Dorat !... Oh ! la bonne plaisanterie!

LABRIDE.

Air *de la galopade. J'suis un garçon d'belle humeur.*

D'loin j'aperçois mes deux chevaux
Galopant à pardre haleine,
Sans prendre un instant de r'pos,
J'cours eprès ces animaux,
Je les attrape à la fin ;
Mais c'n'a pas été sans peine,
Et je trouve ce lapin
Au gîte dans mon sapin.

DORAT.

Tout cela est un mal-entendu, et je...

LABRIDE.

Un mal-entendu ! et les boutiques renversées, les carreaux brisés et les pots cassés.

DORAT.

Je payerai les pots cassés... pour combien ? (*Aperceoant Vadé.*) Ah ! mon cher, que je suis heureux de vous rencontrer, vous qui devez être dans les bonnes grâces de ces gens-là, accordez moi votre protection.

VADÉ.

Moi-même j'allais vous demander la vôtre ; je me trouve

for embarrassé pour mon propre compte, et je ne suis pas plus connu ici que vous.

ROSE.

Tiens; c'est des amis.

DORAT.

Il y a mauvaise volonté à le dire, ou modestie à le penser; car je parie qu'il n'y a pas une personne du cercle à qui le nom de Vadé ne soit familier.

TOUS.

Vadé!

DORAT.

Vous voyez bien.

ROUGET.

Quoi! ce serait là?

DORAT, *ironiquement.*

Air *du verre.*

Oui, c'est là le fameux Vadé,
Qui, détrônant le vieil Homère,
Chanta d'un style peu fardé
Les héros... de la Grenouillère.
Voilà l'Ovide des flons flons
Dont la muse aux guinguettes brille,
Le Tibulle des Porcherons,
L'Anacréon de la Courtille.

VADÉ.

Couvrez-vous donc.

Même air.

Le voilà l'illustre Dorat,
Qui, sans un verre d'Hypocrène,
Un jour voulut avec éclat
Briller sur l'une et l'autre scène,
A Melpomène vint prêter
Plus d'une joyeuse saillie,
Et qui, pour mieux nous enchanter,
Chaque soir fait pleurer Thalie.

DORAT, *ironiquement.*

Oui, messieurs, c'est là l'auteur de la Pipe cassée que vous devez tous savoir par cœur.

VADÉ.

L'auteur du poëme de la déclamation dont vous n'avez jamais entendu parler.

DORAT.

Et d'une foule d'autres opuscules dont vous partagerez tous l'immortalité.

VADÉ.

Et d'un déluge d'autres chefs-d'œuvre qui seront enterrés du vivant de la personne.

LABRIDE.

Comment, c'est M. Vadé que j'ai eu celui de rouler dans mon carrosse?... Pardon, excuse si j'ai lâché des propos... Dame, c'est qu'vous qu'êtes un homme d'étude..

ROUGET.

Ah! mon Dieu! nous sommes faits comme des fleurs d'abricotier dans la lune rousse!... C'est deux malins qui s'entendent pour...

VADÉ.

Encore une sottise que vous dites là... Si M. Dorat a causé du dégât, c'est de la meilleure foi du monde, et il est dans le cas de le payer grassement; ses ouvrages lui rapportent assez pour cela... Voulez-vous de l'or, de l'argent?... vous n'avez qu'à dire.

DORAT, *tirant sa bourse, bas à Vadé.*

Double traître!

VADÉ, *tandis qu'il paye.*

C'est un plaisir, il ne se fait pas tirer l'oreille; il donne sans compter.

DORAT, *piqué.*

Voilà mon affaire réglée, réglez la vôtre.

VADÉ.

C'est juste! (*Il va pour payer.*)

REINETTE.

Serrez donc, M. Vadé, vous êtes d'nos amis, ça pass'ra comme ça pour aujourd'hui.

VADÉ, *à Dorat.*

Vous le voyez, il fait bon d'avoir des amis partout.

ROSE.

A condition qu'vous travaill'rez encore pour nous, monsieur Vadé.

VADÉ.

Cela va sans dire.

REINETTE.

Au revoir, M. Vadé.

Mme. TURBOT.

A ces fêtes, M. Vadé.

REINETTE.

AIR : *Bonsoir la compagnie.*

D'vous avoir possédé,
Monsieur Vadé,
J'ons l'âme ravie.

ROUGET.

Promettez-nous l'espoir
D'avoir
L'honneur de vous revoir.

VADÉ.

L'honneur sera pour moi.

TOUS.

Il s'ra pour nous, ma foi.

VADÉ.

Bonjour la compagnie.

Mme. TURBOT.

Et qu'à son parapluie,
Chacune en attendant
Aille attend' le chaland.

TOUS.

Bonjour la compagnie,
Et qu'à son parapluie, etc.

(*Pendant que tout le monde s'en va, Rose est restée derrière, et dit à part, à Vadé :*)

ROSE.

Monsieur Vadé, restez un demi-quart d'heure, j'ai deux mots à vous glisser dans l'oreille.

ROUGET, *qui l'a aperçu.*

Elle lui a parlé tout bas, c'est signe de quelque chose; ne la perdons pas de vue.

(*Il sort du côté opposé.*)

SCENE XI.

VADE, DORAT.

VADE.

Un rendez-vous qu'on me donne, avez-vous remarqué?

DORAT.

Je vous en félicite, et en même temps, je vous remercie de l'appui que vous m'avez prêté tout à l'heure.

VADÉ.

Convenez que je me devais cette petite vengeance pour les plaisanteries dont vous m'accablez à chaque rencontre?.... Mais laissons cela, et dites moi, à quel singulier hasard dois-je l'avantage de vous retrouver à sept heures du matin à la Halle, après vous avoir quitté hier soir à onze heures chez la marquise de Gerval, où, par parenthèse, vous m'avez encore traité sans pitié?

DORAT.

C'est une aventure que vous me permettrez de tenir secrète; tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai sauté d'un entresol dans le premier fiacre qui s'est trouvé là, que j'ai payé la course un peu cher, et que je choisirai mieux dorénavant le théâtre de mes bonnes fortunes, pour ne plus m'exposer aux quolibets des gens de ce quartier.

VADÉ.

Il y en a quelquefois de plaisans.

DORAT.

Tout cela vous paraît admirable à vous; mais il me semble qu'avec votre talent, vous auriez pu vous occuper de toute autre chose que de peindre une nature aussi peu distinguée.

VADÉ.

Moi, je pense qu'il vaut mieux peindre avec quelque ressemblance de grotesques personnages que de faire des portraits de fantaisie qui ne ressemblent à rien du tout.

AIR : *Dans ce salon*, ou *du Poussin.*

Qui, moi, je peindrais ces salons
Où je vois sous le nom de grâces

Se produire sur tous les tons
Et le jargon et les grimaces ;
Mots guindés et style apprêté
Valent-ils mon joyeux délire ?
Ah ! l'apôtre de la gaîté
La prêche à l'endroit qui l'inspire.

DORAT.

N'importe, à votre place, je m'essayerais dans un autre genre, je composerais des ouvrages de meilleur ton.

VADÉ.

L'essentiel est de connaître la nature de son talent et de ne pas franchir le cercle.

DORAT.

Peste ! il y a de la philosophie dans ce que vous dites là.

VADÉ.

Plus que vous ne pensez, peut-être.

DORAT.

Que n'en mettez-vous aussi un peu dans vos ouvrages?

VADÉ.

J'y mets de la gaîté, cela se comprend mieux.

SCENE XII.

LES MEMES, ROSE *et* REINETTE, *au fond.*

REINETTE, *à Rose.*

Il y est encore, défile z'y ton chapelet.

DORAT, *à Vadé.*

Ainsi, je vois qu'il faut renoncer à l'espoir de vous convertir... Serviteur donc, M. Vadé.

ROSE, *à Reinette.*

Foi d'bonne fille, j'oserai pas.

VADÉ, *à Dorat, apercevant Rose.*

Attendez donc, vous n'avez pas encore tout vu. Voilà une petite qui revient.

DORAT.

Elles sont deux.

VADÉ.

Partie carrée, mon ami, cela sera charmant !

DORAT, *à part.*

Surtout si elles ont pour moi les mêmes bontés que tout à l'heure. N'importe, voyons.

REINETTE, *à Rose.*

Va donc, c'est un garçon flûté qui fait des pièces de farce, il amènera la tante à jubé dans un crin d'œil.

ROSE.

Marche, j'te frise les talons.

VADÉ, *à Dorat.*

Comme l'amour rend timide ! la pauvre petite n'ose avancer.

DORAT.

Encouragez-la.

VADÉ, *l'abordant.*

C'est à moi ?...

REINETTE.

Même que j'en voulons, M. Vadé : on dit que vous avez d'l'esprit à r'vendre.

DORAT.

Et vous venez lui en acheter ?

VADÉ.

Je vous ferai bon marché, soyez tranquille.

ROSE, *timidement.*

Au contraire... j'ai un cœur, voyez-vous, un cœur sensible !... comme une autre... C'est ça qui fait que... (*à Reinette.*) Achève donc, toi.

VADÉ.

En a-t-elle de la candeur ?

REINETTE.

En deux mots, elle est amoureuse, M. Vadé, pour vous lâcher le mot propre.

VADÉ, *bas à Dorat.*

Cela commence-t-il à vous paraître clair ? (*A Rose.*) Eh ! pourquoi donc, ange de beauté, avez vous craint de me dire ?...

ROSE.

Dame, il n'y a qu'un quart-d'heure que je vous avons vu pour la première fois, et un aveu de c'te couleur-là.

VADÉ.

Ne peut que me flatter, je vous assure.

REINETTE, *à Rose.*

Allons, d'la hardiesse; tu vois bien qu'c'est point z'un panthère.

ROSE.

C'est pas l'embarras, vous avez là une bonne figure réjouie qui m'a revenu tout de suite.

REINETTE.

Oh! c'est vrai que si vous aviez eu l'air pas plus avenant qu'mosieur vot'ami qu'est là...

ROSE.

Je n'm'y serais jamais risquée.

VADÉ, *à Dorat.*

Voilà votre compte soldé, à vous, il est évident que moi seul...

ROSE, *soupirant.*

Oh! M. Vadé, si vous le connaissiez!

VADÉ.

Qui?

ROSE.

Si vous le voyiez quand il est frisé, r'tapé, l'jabot plissé zet l'catogan ciré.

AIR : *Eh! oli et olan.*

Il faut surtout l'voir le dimanche
Avec ses galons d'corporal;
L'plumet zet la cocarde blanche,
Parol' d'honneur, n'lui vont pas mal.
A s'tenir ben propre y s'attache,
Car i dit comm' ça que jamais
On ne doit voir la moindre tache
Sur un uniforme français.

VADÉ.

Et de qui diable venez-vous me parler?

ROSE.

De lui, M. Vadé, de Belaccueil, de mon amant, l'homme le mieux facé du régiment des gardes, et que ma tante culbute comme un homme de pas grand'chose.

DORAT, *bas à Vadé.*

Voilà votre bordereau réglé comme le mien.

REINETTE.

Parce qu'elle s'est laissé engourdir par Rouget.

ROSE.

C'commis à la marée que vous avez si bien bouleversé tout à l'heure.

REINETTE.

Vous seriez gentil z'à plaindre, M. Vadé....

ROSE.

Si vous détourniez ma tante de c'mariage-là.

REINETTE.

Et j'vous embrasserions à pincette sur les deux joues.

ROSE.

Ça y est i, mon Jésus?

VADÉ, *piqué.*

Ainsi, c'est M. Belaccueil qui a le bonheur de vous plaire?

ROSE.

Lui-même, en personne naturelle; i vous en saura aussi bon gré que moi.

VADÉ, *hésitant.*

Ecoutez donc, c'est que....

DORAT, *bas à Vadé.*

Allons, Vadé, pas d'humeur; prenez la chose en homme d'esprit, et faites ce qu'elles vous demandent. (*Haut.*) Acceptez, mon cher, je suis de moitié avec vous.

REINETTE.

A la bonne heure, i n'a pas d'rancune celui-là.

VADÉ.

Ma foi, la proposition est trop flatteuse pour que je la refuse: j'accepte donc, et j'espère qu'à nous deux nous conduirons l'intrigue avec quelque succès.

ROSE.

Que d'obligations je vais vous avoir!

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, ROUGET.

ROUGET, *sans être aperçu d'eux.*

Les voilà! je m'en doutais; écoutons.

REINETTE, *à Vadé.*

Ainsi, v'là qu'est convenu.

VADÉ.

Comme si le notaire y avait passé.

ROUGET, *à part.*

Diable! Il paraît que c'est une affaire terminée.

VADÉ.

Mais il y a une condition que vous avez proposée vous-même.

ROUGET, *à part.*

Voyons la condition.

ROSE.

C'est juste, et j'payerons c'que j'avons promis.

VADÉ.

Oui; mais je ne fais pas crédit.

REINETTE.

Va pour le comptant.

(*Dorat et Vadé en embrassent chacun une.*)

ROUGET.

A la bonne heure! Quand je ne serais venu que pour voir ça.

ROSE.

A présent, je compte sur vous.

VADÉ.

Soyez tranquilles, et retirez-vous. Confiance, prudence et discrétion!

REINETTE.

Langue cousue; c'est dit. (*Elles sortent.*)

SCENE

SCENE XIV.

VADÉ, DORAT, ROUGET.

ROUGET, *s'élançant avec fureur.*

Courage, Messieurs, ne vous gênez pas.

VADÉ.

Bah! est-ce que vous avez vu?

ROUGET.

Oui, je vous ai vu embrasser ma future, à mes propres yeux, pour la seconde fois de ce matin.

DORAT.

Vous étiez là?

ROUGET.

Moi-même, et j'en ai entendu assez..... Mais ne comptez pas qu'elles vous suivront, j'y mettrai bon ordre.

VADÉ.

En vérité!

ROUGET.

Je veux dire pour ce qui concerne Mam'zelle Rose, qui m'est dévolue; quant à Reinette, vous pouvez l'enlever si ça vous amuse.

DORAT.

Ni l'une, ni l'autre, par Dieu! Nous ne faisons pas d'enlèvemens à la halle.

VADÉ.

Nous nous respectons trop pour cela..... Mais vous, jeune homme, qui paraissez occuper ici un poste distingué.....

ROUGET.

Je suis préposé à la vente des poissons de mer et d'eau douce.

VADÉ.

Fonctionnaire public, par conséquent.... Eh bien! est-il possible que vous même, vous vous respectiez assez peu....

DORAT.

Que vous respectiez assez peu le nom de Rouget...

VADÉ.

Pour le donner à une fille de rien.

DORAT.

A une poissarde !

ROUGET.

Eh ! mais, au fait....

VADÉ.

A la vérité, vos fonctions actuelles ne sont pas d'un ordre très-élevé.

DORAT.

Vous ne jouissez pas d'une grande considération.

VADÉ.

Mais avec le talent que vous avez....

ROUGET.

Messieurs !...

VADÉ.

Les dispositions que vous montrez....

ROUGET.

Messieurs !....

VADÉ.

Vous n'êtes pas fait pour rester éternellement plongé dans la marée ; je veux vous faire sortir de là ; j'ai de fort belles connaissances dans la ferme générale, dans la banque et dans le commerce ; et je vous lancerai.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Vous plairait-il, entre nous,
De tâter de la gabelle ?

DORAT.

Vers le suif et la chandelle,
Mon ami, pencheriez-vous ?

VADÉ.

Je peux vous glisser dans l'huile,
Dans le cuir ou dans la tuile.

DORAT.

Parlez, et je vous faufile
Dans la toile et dans les draps.

VADÉ.

A moins pourtant, mon cher maître,
Que vous ne préfériez mettre
Votre nez dans les tabacs.

ROUGET.

Vrai, Messieurs, vous me lancerez ?

VADÉ.

Comme une balle, mon ami ; vous irez plus loin que vous ne voudrez.

DORAT.

Avec notre protection, vous pouvez prétendre à tout.

ROUGET.

C'est-il heureux que je vous aie rencontrés.

VADÉ.

Oui ; mais il ne faut pas vous enfouir dans l'éventaire d'une marchande de la halle.

DORAT.

Nous n'irions pas vous chercher là.

ROUGET.

Soyez paisibles ; je vois bien à présent que cette alliance là me ravalerait.... Pourtant Rose est si jolie ! Elle est bien jolie !

VADÉ.

A la bonne heure! Mais quand vous serez parvenu aux emplois, il s'en trouvera mille plus jolies....

DORAT.

Et plus distinguées surtout, qui brigueront votre main.

VADÉ.

Allons, jeune homme, arrachez le bandeau qui vous couvre une partie des yeux, repoussez les perfides suggestions du dieu malin, nommé vulgairement l'amour.... Laissez ce petit drôle, à qui l'Univers dresse des autels, épuiser son carquois sur les âmes pusillanimes, et méritez par une entière abnégation de vos erreurs passées, de parcourir à pas de géant la carrière glorieuse et lucrative qui vous est ouverte.

AIR : *Ça ne se peut pas.*

Mon cher, dans le siècle où nous sommes,
Que de sottes ambitions
Ont fait monter de petits hommes
Par de grandes protections.
Je prétends vous faire connaître....
Poussez, coudoyez, et ma foi,
Certes vous finirez par être
Je ne sais quoi.

ROUGET.

Vous pensez que ça ira là ?

DORAT.

Sans le moindre doute.

ROUGET.

Alors, je sais ce que je me dois.... Je vais signifier à la mère Turbot que je ne suis plus homme à me mesallier, et qu'elle peut faire cadeau de sa nièce à qui elle voudra.

VADÉ.

Ne perdez pas de temps.

ROUGET.

J'y cours. Ah! ça, voilà qui est convenu ?.... J'ai le choix de l'huile, ou des draps, ou des.... Ma foi, toutes reflexions faites, si ça vous est égal, je prendrai du tabac.

VADÉ.

Dieu vous bénisse, et comptez là-dessus.

(*Rouget sort.*)

SCENE XV.

DORAT, VADE.

VADÉ.

Voilà déjà moitié de la besogne faite; reste à déterminer la tante.

DORAT.

Oh! vous en viendrez facilement à bout, vous avez l'habitude de ce monde-là.

VADÉ.

Eh! mais, je l'espère.

DORAT.

Moi, je n'en doute pas.

VADÉ.

Et puis, j'ai d'autant plus à cœur de faire réussir la chose, que l'heureux Belaccueil ne m'est pas inconnu; il y a plus, je lui ai une grande obligation.

DORAT.

Vous ?

VADÉ.

Moi même. Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler d'une pièce que je vais faire jouer à l'Opéra-Comique, et qui a pour titre *les Raccolleurs.*

DORAT.

Eh bien ?

VADÉ.

Eh bien ! ce Belaccueil et son camarade Verte-Olive m'ont servi de modele ; je les ai fait poser pendant quinze jours, et je me flatte d'avoir assez bien saisi leurs traits.

DORAT.

Je vous en fais mon compliment.

SCENE XVI.

LES MEMES, BELACCUEIL, VERTE OLIVE.

BELACCUEIL.

Ah ! M. Vadé, que vous v'nez d'commettre là une fière action ; vantez-vous-en.

VADÉ.

Et d'où savez-vous ?

BELACCUEIL.

Rouget nous a tout débité ; a cause des belles espérances que vous lui donnez, il me cède tous ses droits a la main de Rose, et il va chez la mère Turbot prendre son congé absolu.

VADÉ.

Enchanté, mon brave, que cela vous accomode.

BELACCUEIL.

Mais j'dis, M. Vadé, faut point qu'entre nous ça s'passe en paroles.

VADÉ.

Comment ?

BELACCUEIL.

Je veux dire que les contre-vents du marchand de vin so ouverts, et qu'il faut mouiller la reconnaissance avec rouge à quinze ; ça y est il ?

VADÉ.

De tout mon cœur !

BELACCUEIL.

Ah! ça, votre ami lampe sa goutte avec nous, c'est entendu.

DORAT.

Moi !

BELACCUEIL.

Seulement pour y goûter. Garçon ! quatre verres et huit bouteilles !

DORAT.

Messieurs, je vous suis fort obligé ; mais....

VERTE-OLIVE.

L'affaire d'une minute ; ça passe comme dans un entonnoir.

VADÉ, *aux soldats.*

C'est dit. M. Dorat accepte avec le plus grand plaisir.

DORAT, *à Vadé.*

Que diable ! vous avez toujours la fureur de prononcer mon nom.

VADÉ.

Qu'est-ce que ça fait, ils ne vous connaissent pas.

BELACCUEIL.

Comment, c'est à M. Dorat que je dois une moitié de remercimens pour le croc en jambe qu'a reçu tout à l'heure le rival de mes amours ?

DORAT, *flatté.*

Vous voyez, cependant....

BELACCUEIL.

Bien obligé du service ; mais j'en ai acquitté d'avance une partie à mes risques et périls, je ne sais pas si vous l'savez.

DORAT.

Que voulez-vous dire ?

BELACCUEIL.

Que j'ai commandé plus de vingt fois le détachement qui était de corvée à la Comédie Française les jours de première représentation de vos pièces, M. Dorat, et que ce

n'est pas sans peine que moi et mes hommes restions ordinairement les maîtres du champ de bataille; mais c'est fini, vous v'nez de m'payer, ne parlons plus de cela, M. Dorat.

DORAT, *piqué.*

J'ignorais. Monsieur, que je vous eusse des obligations de cette nature; mais il est fort heureux, comme vous dites, que la circonstance m'ait mis à même....

VERTE OLIVE.

C'est surtout à votre dernière tragédie... Nous avez-vous donné du mal! Nous avez-vous fait suer, M. Dorat!

BELACCUEIL

AIR *de la Cinquième édition.*

Au Théâtre-Français, le jour
Que Regulus vint à paraître;
Je montais la garde à mon tour,
Et bien vous en a pris peut-être.
L'ennemi, posté près de nous,
Eût fait aux Romains bonne guerre,
Si nous n'avions maintenu tous
Les Carthaginois du parterre.

VERTE-OLIVE.

Mais, comme dit le camarade, ne parlons plus de ça, et buvons.

SCENE XXVII.

LES MEMES, Mme. TURBOT, ROSE, REINETTE, ROUGET.

Mme. TURBOT.

AIR : *Non, non, point de chanson.*

Non, non,
Laissez moi donc;
De ma nièc' Rose
A mon gré je dispose.
Non, non,
Laissez-moi donc,
La mère Turbot
A dit son dernier mot.

BELACCUEIL, *s'avançant.*

Comment,
P'tit' maman,

Pouvez-vous, vraiment,
Traiter si rud'ment
Un fidèle amant?

Mme. TURBOT.

J'vous dis que Rose est
Promise à Rouget.

ROUGET.

Fort bien, mais Rouget
La r'fuse tout net.

TOUS.

Oh! oh!
V'là du nouveau.
Quelle aventure!
Il refus' sa future.
Oh! oh!
V'là du nouveau!
La mère Turbot,
Ça vous coup' le jabot.

Mme. TURBOT, *à Rouget.*

Comment qu'tu dis ça, toi?

ROUGET.

Je dis que vous avez tort de refuser M. de Belaccueil, et que vous ne pouvez pas espérer pour votre nièce quelque chose de plus calé.

Mme. TURBOT.

As-tu perdu la tête?

ROUGET.

Au contraire, c'est que j'l'ai retrouvée, et que je m'apprécie.... Appréciez-vous aussi, bonne femme: comparez, jugez, et voyez si votre nièce est un parti sortable pour un individu qui est à la veille de devenir..... je ne sais quoi....

Mme. TURBOT.

Oui dà, timballier des Quinze-Vingts! Sacristain des Mousquetaires gris! Maître à danser des enfans de chœur de Marseille! carcasse de cerf-volant!

ROUGET.

Allez, allez, soulagez vous.

Mme. TURBOT.

Tu crois p't'être qu'on va regretter ta figure en lame de couteau et tes épaules en crosse de fusil?.... Du tout, mon fils, les oiseaux de ton espèce ne sont pas rares.

(*Rouget sort.*)

ROSE,

ROSE, *présentant Belaccueil.*

Ma tante, en v'là zun tout déniché.

Mme. TURBOT.

Il n'a pas encore assez de plumes.

VADÉ.

Eh! mon Dieu, il a cela de commun avec quantité d'honnêtes gens, qui ne s'en marient pas moins..... Mais, écoutez; il est le héros d'nne pièee nouvelle, intitulée : *Les Raccolleurs*, qu'on va jouer incessamment; je lui fais cadeau du produit.

BELACCUEIL *et* ROSE.

Ah! M. Vadé!

Mme. TURBOT.

Si la pièce marche, à la bonne heure.

BELACCUEIL.

Faudra ben qu'elle aille, j'y serai, et demandez à M. Dorat comme ça va quand j'y suis.

SCENE XVIII ET DERNIÈRE.

LES MEMES, ROUGET, HOMMES ET FEMMES DE LA HALLE *portant des bouquets.*

CHŒUR.

AIR : *Chez Momus, morgué.*

Viv' Monsieur Vadé!
J'ons décidé
Qu'c'est un grand homme!
Il a d'l'esprit comme
Un possédé,
C'Mossieu Vadé!

ROUGET.

D'un style fardé,
Un esprit guindé
Se régale.
Dans l'genre d'la halle,
Nul n'aura l'dé,
Que Monsieur Vadé.

En avant les bouquets!

ROSE.

M. Vadé, c'est à moi la première.

REINETTE.

Moi la seconde.

Mme. TURBOT.

Et moi la troisième.

CHŒUR.

Vive Monsieur Vadé! etc.

VADÉ, *les mains pleines de bouquets, à Dorat.*

Triomphe d'autant plus flatteur, que les braves gens qui me le décernent ne font que suivre l'impulsion de leur cœur.

ROUGET, *à Vadé.*

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce petit impromptu est de mon invention et que personne n'y songeait.

DORAT, *à Vadé.*

Alors, nous appellerons cela un enthousiasme de commande.

VADÉ, *piqué.*

C'est bon! c'est bon!

BELACCUEIL.

Mes amis, M. Vadé nous f'ra l'honneur d'assister à notre noce, et je vous y invite tous.

VADÉ.

Je ferai l'épithalame en vers grivois.

ROUGET.

Ensuite vous penserez à moi.

VADÉ.

Soyez tranquille, la première place de rat de cave....

ROUGET.

De rat de cave!

DORAT.

C'est le chemin pour devenir fermier-général.

ROUGET.

Ce n'est pas le plus court, mais c'est égal.... Jouissez en attendant, M. Vadé, de l'ivresse que vous inspirez, et si les gens délicats, les auteurs musqués vous refusent leurs faibles suffrages, vous avez pour vous les forts de la halle.

VAUDEVILLE.

VADÉ.

AIR *de Vadé à la Grenouillère.*

Aujourd'hui nous te fleurissons,
Et de bon cœur, tu peux m'en croire,
Pour les couplets et les chansons
Que tu sus faire à notre gloire;
Reçois, ô poëte charmant,
Ces bouquets dont on te régale.
Il est flatteur, assurément,
De voir faire de son vivant
Son apothéose à la halle.

DORAT.

J'ai vu maint boudoir, maint salon,
Et si j'ai maniéré mon style,
C'était pour mieux prendre le ton
Et de la cour et de la ville.

(*A Vadé.*)

Apollon suivant d'autres lois,
Aux Innocens pour vous s'instale;
Les amours y sont fort grivois,
Et près de ces Dames, je vois
Qu'il est trois Grâces à la Halle.

(*Les trois femmes lui font la révérence.*)

VADÉ, *au Public, prenant le ton poissard et les gestes d'un malin.*

Sous les charniers des Innocens,
Y a d'sécrivains à la douzaine
Qu'écrivent pour tout's sortes d'gens;
C'te fontaine est leur Hypocrène.
S'ils n'donn'nt pas leur style gratis,
A bon marché l'on s'en régale.
(*Prenant son ton naturel.*)
Du mien ne soyez pas surpris;
Vadé voulut à juste prix
Vous donner celui de la Halle.

FIN.

Imprimerie Porthmann, rue Sainte-Anne, n°. 43.

Pièces de théâtre choisies de

J. Duval.

Table.
